



# LUND UNIVERSITY

## Écrits sur les langues romanes à la mémoire d'Alf Lombard

Bacquin, Mari; Bernardini, Petra; Egerland, Verner; Granfelt, Jonas

2020

*Document Version:*  
Förlagets slutgiltiga version

[Link to publication](#)

*Citation for published version (APA):*

Bacquin, M., Bernardini, P., Egerland, V., & Granfelt, J. (Eds.) (2020). *Écrits sur les langues romanes à la mémoire d'Alf Lombard*. (Études romanes de Lund; Vol. 111). Centre of Languages and Literature, Lund University.

*Total number of authors:*

4

### General rights

Unless other specific re-use rights are stated the following general rights apply:

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal

Read more about Creative commons licenses: <https://creativecommons.org/licenses/>

### Take down policy

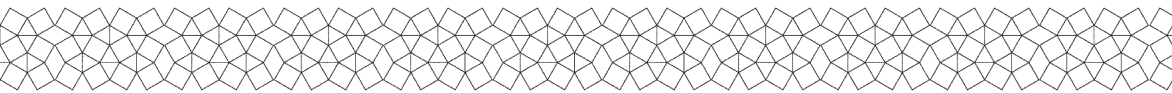
If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

LUND UNIVERSITY

PO Box 117  
221 00 Lund  
+46 46-222 00 00

*Mari Bacquin, Petra Bernardini,  
Verner Egerland, Jonas Granfeldt (eds.)*

# Écrits sur les langues romanes à la mémoire d'Alf Lombard





# Écrits sur les langues romanes

à la mémoire d'Alf Lombard

Mari Bacquin, Petra Bernardini,  
Verner Egerland, Jonas Granfeldt (éds.)



**LUND**  
UNIVERSITY

Lund University  
Centre of Languages and Literature

ISBN 978-91-88899-17-0

ISSN 0347-0822

Printed in Sweden by Media-Tryck, Lund University  
Lund 2020



Media-Tryck is a Nordic Swan Ecolabel  
certified provider of printed material.  
Read more about our environmental  
work at [www.mediatryck.lu.se](http://www.mediatryck.lu.se)

**MADE IN SWEDEN** 

*Les éditeurs tiennent à remercier chaleureusement  
Ingmar Söhrman pour son aide précieuse  
lors de la mise au point finale de ce volume.*

*Cette publication a été réalisée grâce au généreux soutien de  
la Fondation Birgit Rausing Language Programme.*

# Table des matières

Préface par Ingmar Söhrman.....	7
<i>Marius Sala</i>	
La merveilleuse histoire d'Alf Lombard .....	11
<i>Antonio Baroni</i>	
Le semivocali in francese e italiano Alternanza con le vocali alte e selezione dell'articolo .....	17
<i>Elena Buja</i>	
Utilizarea verbelor de mișcare de către copiii vorbitori de limba română ca limbă maternă.....	43
<i>Claude Buridant</i>	
Vers une nouvelle grammaire de l'ancien français en perspective romane.....	65
<i>Gianluca Colella</i>	
L'espressione della modalità in italiano. Percorsi diacronici .....	101
<i>Ioana Costa</i>	
Grafeme, foneme, ortografie .....	125
<i>Nicola Munaro</i>	
Lo statuto categoriale di <i>come</i> in italiano antico e la sua distribuzione in contesti subordinati .....	133
<i>Maria Rafailă</i>	
Correspondance inédite d'Alf Lombard dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.....	149

*Eva-Maria Remberger*

“N-am spus-o eu. Altceineva a spus-o.” Particula *cică*, marcă a  
evidențialității citaționale ..... 169

*Lene Schøsler*

L’analyse constructionnelle appliquée au français ..... 197

*Ingmar Söhrman*

La possession en roumain. Comment différencier le cas génitif roumain  
des constructions prépositionnelles (*de, de la et din*) et de la juxtaposition  
comme marqueurs de possession et d’autres valeurs génitatives..... 225

*Lars-Göran Sundell*

Alf Lombard și studiul universitar al limbilor romanice în Suedia până  
în anul 1939 ..... 249





# Préface

*par Ingmar Söhrman*

Ce volume rend hommage à Alf Lombard (1902–1996), un des très grands maîtres de la philologie romane. Bien que les romanistes suédois soient très conscients de la place du roumain parmi les langues romanes, c'est lui qui a été le premier à consacrer ses efforts à l'étude de cette langue en Suède (Voir les articles de Marius Sala et de Lars-Göran Sundell dans ce volume). En plus, il est l'introducteur du structuralisme et de l'étude des variétés modernes des langues romanes en Suède, où la philologie et l'édition des textes médiévaux dominaient depuis le XIXe siècle. « Un français transformé en suédois ». Voilà comment Alf Lombard se décrivait lui-même. Il est né à Paris, son père était français et sa mère était suédoise. Il manifestait un intérêt global pour les langues romanes, mais à part le français et l'italien, c'est surtout le roumain qui était son domaine préféré. Les articles sur le français, l'italien et le roumain dans ce volume reflètent ses intérêts et activités linguistiques. On sait qu'Alf Lombard lui-même parlait des quatre pieds de la table romane – le français, l'italien, le roumain et l'espagnol – bien qu'il soit évident que l'Occident de la Romania n'a pas été très important dans ses études.

Encouragé par son maître, le professeur Erik Staaff à Uppsala, Alf Lombard a pris contact avec le professeur Ovid Densușianu à l'Université de Bucarest. Il a entrepris en 1934 son premier voyage en Roumanie où il avait comme professeur particulier du roumain Augustin Pop, le grand spécialiste de la littérature roumaine, qui l'a introduit à la langue roumaine et à sa culture. Les études minutieuses de la part d'Alf Lombard de la prononciation de Pop l'a incité à écrire son livre sur la prononciation roumaine. À Bucarest il a connu le grand écrivain Nicolae Iorga, de même qu'Alexandru Rosetti, qui allait être un des linguistes roumains les plus reconnus et un grand ami de Lombard. Ils se sont écrit l'un à l'autre une fois par semaine jusqu'à la mort de Rosetti en 1990. Cette

correspondance a été publiée par Nicolae Mocanu, Ioana Anghel et Heinz Hoffmann en quatre volumes.

Lors d'une visite en Roumanie en 1989, Alexandru Rosetti m'a demandé de me mettre en contact avec Alf Lombard qui ne lui avait pas écrit sa lettre hebdomadaire et il s'était fait du souci de son état de santé. Dans moins d'une semaine j'ai pu le calmer en lui expliquant qu'Alf Lombard avait été engagé en terminant son livre sur les langues du monde. Il s'agissait en effet d'une réédition modernisée d'un livre qu'il avait déjà publié en 1926. Il est tout à fait remarquable qu'un chercheur réédite un livre après plus de soixante ans !

Après son stage en Roumanie, Alf Lombard a donné en Suède son premier cours universitaire de la langue roumaine à Uppsala, cours qu'il allait reprendre à Lund quelques années plus tard. Un autre résultat de ce voyage est qu'Alf Lombard a commencé à écrire des articles de journaux et il a aussi présenté des programmes radiophoniques sur la langue, la culture et la situation actuelle en Roumanie. Il a écrit beaucoup d'articles plutôt populaires et aussi des dictionnaires français et roumain pour le touriste suédois curieux.

En 1939 Alf Lombard a succédé à Emanuel Walberg en tant que titulaire de la chaire de langues romanes à Lund, chaire qu'il allait occuper pendant 30 ans. Il a fondé la série *Études romanes de Lund* dont la première œuvre publiée en 1940 a été la thèse du linguiste renommé Bertil Malmberg. La dernière œuvre publiée par les soins d'Alf Lombard est aussi la première thèse sur un thème roumain en Suède : la thèse d'Elsa Nilsson sur les propositions relatives en roumain en 1969. Au total, treize thèses de doctorat ont été soutenues sous la direction d'Alf Lombard. Il a aussi été l'inspirateur de la seconde thèse sur un thème roumain en Suède, celle de Coralia Dittvall, qui l'a défendue en 1998, deux ans après la mort d'Alf Lombard. Coralia Dittvall a réanimé les études du roumain à Lund avec beaucoup de succès jusqu'à sa retraite en 2018.

Jusqu'en 1961 on étudiait obligatoirement le sujet *langues romanes* avec le français comme langue principale. En plus, il fallait étudier une autre langue romane. Pourtant, à partir de cette année les différentes langues ont été séparées et il fallait qu'on les étudie comme sujets indépendants.

À Lund il y avait plusieurs maîtres de conférences pour l'enseignement du français, de l'espagnol et de l'italien. Pour le roumain c'est surtout Mme Dagmar Falk qui pendant bien des années a été l'inspiratrice et la personne responsable de l'enseignement du roumain. Un autre collègue de grande importance pour Alf Lombard a été son collaborateur dévoué Heinz Hoffman.

Alf Lombard a été nommé docteur honoris causa à l'Université de Caen, à celle de Rennes et à celle de Cluj en Roumanie. Il a invité des chercheurs étrangers, surtout des linguistes roumains, qui ont témoigné de son zèle pour organiser des excursions et des conférences afin de leur permettre une vie sociale agréable.

Ses recherches étaient multiples et comprenaient avant tout la morphologie, la syntaxe et la lexicologie des langues romanes, mais il s'intéressait aussi à l'enseignement. Comme nous avons déjà constaté, il a fait de grands efforts pour ce qui est de la popularisation et de la connaissance des langues étrangères.

Hors de la vie universitaire Alf Lombard était un philatéliste acharné et aussi un grand ami des animaux. Sa chienne Nickan occupait une place spéciale dans son cœur.

Pendant la Deuxième Guerre Mondiale Alf Lombard et sa famille ont reçu plusieurs réfugiés juifs du Danemark, alors occupé par les nazis. La fuite de Rosally Brøndal, veuve du romaniste danois Viggo Brøndal, a été très dramatique ; elle a fui presque sans rien avec l'aide d'un pêcheur danois qui l'a amené clandestinement en Suède où elle a vécu chez les Lombard jusqu'à la fin de la guerre.

Avant de conclure, je voudrais citer ce que m'écrivait Alf Lombard dans une lettre. Comme il était assez sourd pendant ses dernières années, il préférait maintenir ses contacts par écrit. Il avait parlé de moi avec ses amis en Roumanie, ce qui m'a ouvert beaucoup de portes. Il insistait qu'il fallût « étudier le roumain, le roumain », et j'ai fait de mon mieux pour suivre son conseil.

Avec le présent volume nous autres, collègues et amis, ont voulu réunir des études sur le roumain et d'autres langues romanes tout en soulignant le rôle prépondérant du professeur Alf Lombard dans ce domaine linguistique.

## Bibliographie

- Falk, Dagmar, Sven-Gösta Neuman & Östen Södergård, 1969, *Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard*, Lund.
- Hoffmann, Heinz, 1996, « Alf Lombard », *Vetenskaps societeten i Lund, Årsbok*, pp. 107–133. Lund.
- Mocanu, Nicolae, Ioana Anghel et Heinz Hoffmann, 2000 – 2009, *Alexandru Rosetti & Alf Lombard. Corespondență, 1934–1990*. 4 vols, Cluj : Clusium.

- Sala, Marius, 1996, « Alf Lombard », *Limba Română*, XLV, nr. 1 – 6, pp. 157–160, Bucurest.
- Sala, Marius, 2020, « La merveilleuse histoire d'Alf Lombard » en ce volume, pp. 11–16.
- Sundell, Lars-Göran, 2020, « Alf Lombard și studiul universitar al limbilor romanice în Suedia până în anul 1939 », en ce volume, pp. 249–259.
- Söhrman, Ingmar, 1997, « Limba română în inima profesorului Alf Lombard », *Columna 11, Publicație a Lectoratului de Limba Română Universitatea din Turku*, Turku pp. 15–20.
- Söhrman, Ingmar, 1998, « Alf Lombard – En svensk romanist som beskrev rumänskan » i Roger Gyllin, Ingvar Svanberg, Ingmar Söhrman (eds.) *Bröd och salt*. Uppsala, pp. 235–245. Publié en Anglais en 1998–99 « Alf Lombard – a Swedish linguist with Romanian in his heart », *Romanian Civilization* vol 7 : 3, pp. 73–87.

# La merveilleuse histoire d'Alf Lombard

Dans mon intervention au colloque dédié à la mémoire d'Alf Lombard, qui a eu lieu à Stockholm le 13 Juin 2012, j'ai parlé d'Alf Lombard en tant qu'ami du roumain et j'ai affirmé qu'il resterait pour nous, les linguistes roumains, le plus grand 'roumainiste' de l'étranger. Ses quatre livres, *La prononciation du roumain* (1935), *Le verbe roumain. Étude morphologique* (1954, 1955), *La langue roumaine. Une présentation* (1974) et *Dictionnaire morphologique de la langue roumaine* (en collaboration avec Constantin Gadei, 1981), ont été et resteront des travaux fondamentaux pour n'importe quelle recherche de la langue roumaine.

Lorsque je me suis proposé de parler de nouveau d'Alf Lombard, ici à Lund, où j'avais eu le privilège de passer trois mois en 1965, j'ai choisi de montrer ce qu'il a représenté pour moi, Marius Sala. Ainsi faisant, j'ai recouru à un parallèle mythologique.

A mon avis, le personnage mythologique qu'il a incarné était Chiron, le célèbre centaure, être fascinant, mi-homme, mi-cheval, qui vivait dans une grotte sur le mont Pélion en Thessalie. Né de Philyre, fille d'Okéanos, et de Kronos, le centaure réunissait deux traits opposés à la nature de ses semblables : la bonté et l'érudition. En tant qu'exception absolue d'intelligence et souplesse intellectuelle, Chiron est devenu un excellent précepteur d'Asklépios, de Jason et d'Achille. Le dernier a reçu de la part du centaure une éducation physique, intellectuelle et morale supérieure, dont les fondements étaient la justice et la tempérance. Chiron a fait d'Achille un héros parfait. Donc il a été à la fois professeur et parent, exemple

de sagesse et d'affect intellectuel. De même, Alf Lombard a été pour moi une sorte de professeur et de parent.

De surcroît, si l'on tient compte de l'étymologie du nom Alf, on peut aisément remarquer qu'il est un ancien nom germanique dérivé du v. norrois *alf* (« elfe »), à son tour dérivé du radical pIE \**albh-* 'lumineux, blanc', cf. lat. *albus*. Les elfes, comme tout le monde le sait et dont il me parlait beaucoup, étaient des créatures favorables aux humains, bien que douées d'une ambiguïté propre aux êtres surnaturels. La comparaison de Chiron, modèle méridional de la sagesse supérieure, avec Alf Lombard me semble d'autant plus légitime. Les Elfes et Chiron étaient des figures ambiguës dont la fonction primordiale était le secours de l'humanité. Il est intéressant de constater quelles ambivalences de bon augure se trouvaient dans le nom et la destinée d'Alf Lombard : *Alf* – nom traditionnellement nordique ; *Lombard* – nom à des résonances adaptées à la zone méridionale de l'Europe, c'est-à-dire un suédois qui s'est occupé des langues romanes. *Nomen est omen*.

## Le professeur

J'ai bénéficié, grâce à Alf Lombard, d'une bourse suédoise pendant trois mois à Lund (1965). Bien que je n'aie pas travaillé dans son institut j'ai eu l'occasion de le voir chaque jour, après avoir fini mon travail dans l'institut de phonétique. Nos rencontres duraient toujours plus d'une heure et j'admirais sa curiosité pour tous les faits de langue, caractéristique aux neo-grammariens : il m'attendait avec une multitude de petites fiches avec des questions et il manifestait une sorte de colère déçue lorsque je ne pouvais pas expliquer chacune de ses questions. Parfois il les reprenait les jours suivants, mais sans des résultats concrets. J'avais remarqué sa passion de découvrir les moindres détails concernant le roumain aussi dans son livre *La prononciation du roumain* (1935), dont le fondement avait été un stage de recherche d'un mois à Bucarest, pendant lequel il a rencontré son très bon ami, Al. Rosetti. Il montrait la même minutie dans toutes ses actions, par exemple pendant une excursion aux châteaux de Scanie qu'il a organisée pour moi : chaque château avait sa fiche d'informations complètes. A la fin du périple, dont je me souviens avec un grand plaisir, il m'a invité à Malmö, où, dans un restaurant exceptionnel au dernier étage d'un bâtiment imposant, j'ai bénéficié d'un festin

aux crevettes. De même, je garde un souvenir reconnaissant de notre visite à Copenhague (y compris Helsingør, les brasseries Carlsberg et Tuborg, la Petite Sirène) : Alf Lombard avait préparé toutes les informations historiques sur les lieux visités. En ce qui me concerne, je l'avais accompagné dans le Delta du Danube lors de sa visite en Roumanie en 1963. Un jour, après un festin aux esturgeons à Mila 23, notre guide, un jeune homme sans expérience, a perdu son sens d'orientation dans l'immense réseau des canaux : le soir tombait implacablement et Alf Lombard devenait de plus en plus inquiet. Et mon Chiron avait raison : j'ai compris alors que sans préparation une excursion peut devenir une catastrophe. Finalement, on est sorti du labyrinthe. Il a relaté cet épisode dans une lettre fascinante adressée à Al. Rosetti, dont il affirme qu'il ne l'oublierait jamais.

A son exemple, j'ai commencé à consulter autant de sources que possible concernant un certain sujet. Sur la présentation de la bibliographie sur le judéo-espagnol que j'ai faite pour la série *Trend in Linguistics. State-of-the-Art Reports*, H.V. Sephiha, un très exigeant chercheur du sujet, a affirmé : « il s'agit essentiellement d'une excellente bibliographie critique ». Je dois préciser que j'ai consulté la plus grande partie des travaux cités lors de mon stage comme *Gastprofessor* à Heidelberg (1971) et que je n'y ai pas introduit des travaux que je n'avais pas consulté directement. J'ai hérité, donc, d'Alf Lombard la passion d'épuiser la bibliographie. Il m'a déterminé de devenir comme lui et d'obtenir pour lui n'importe quel livre en roumain : j'ai été impressionné lorsqu'il a obtenu pour moi un microfilme d'un ouvrage qui ne se trouvait pas dans les bibliothèques suédoises, mais qu'il a découvert en Italie. Il est vrai aussi que j'ai devenu le fournisseur officiel de la bibliothèque de son institut de Lund en matière de livres roumains.

Son inépuisable curiosité pour la connaissance complète des faits roumains a constitué le moteur d'une ouverture sans précédent des romanistes envers le roumain. Les maîtres de la linguistique romane comparée (Diez, Meyer-Lubke) ont mentionné les données roumaines, mais le grand Alf est allé plus loin, en précisant que le roumain est un élément très précieux dans la comparaison des langues romanes. Dans la préface de son livre *La langue roumaine. Une présentation* (Paris 1974) il affirme : « le roumain, membre de la fille néo-latine et proche parent, par conséquent du français, de l'italien, l'espagnol et le portugais, est la langue maternelle de vingt millions d'hommes et une des grandes langues de notre continent. Néanmoins, l'étude du roumain hors de ses frontières n'en est encore qu'à ses débuts ou presque. Ce n'est que très lentement que, dans le monde, on



prend conscience de la grande importance de cette langue. Cette importance – il faut encore, hélas, insister sur ce point – est scientifique, pratique et littéraire à la fois : sans cette langue, on ne saurait se faire une idée tant soit peu complète de ce qu'il est devenu de nos jours le latin, sans elle on ne peut communiquer librement avec la plus grande nation du Sud-Est européen, sans elle on se prive de tout contact avec une des grandes littératures de l'Europe actuelle. »

On trouve une affirmation encore plus intéressante dans la préface de son ouvrage fondamental *Le verbe roumain. Étude morphologique* (Lund 1954) : « toute recherche comparative ne tenant pas compte de la latinité de l'Est est plus ou moins vaine, ou du moins incomplète. En effet, une telle recherche fait songer, en quelque sorte, à une table à laquelle le menuisier se serait contenté de mettre trois pieds au lieu de quatre – que l'on pense aux trois principales langues sœurs : français, espagnol et italien – en laissant le quatrième coin du meuble sans support, en un équilibre peu rassurant. »

Je l'ai cité maintes fois dans mes travaux, puisque, tout en suivant l'exemple de mon maître de Bucarest, Iorgu Iordan, j'ai montré que le devoir primordial de la linguistique roumaine est de recourir à la comparaison romane. Je suis arrivé ainsi à proposer de nouvelles explications, internes, pour toute une série de phénomènes qui avaient été expliqués auparavant à l'aide des moyennes externes.

## Le parent

Il résulte que le grand Alf a été mon précepteur plus que je ne l'ai cru jusqu'à présent. Ce mot obtient aussi dans mon lexique affectif le sens de «parent », donc de père spirituel. Il avait l'âge de mon père et il se réjouissait de mes succès comme un parent. Il transmettait cette joie dans ses lettres à Al. Rosetti en disant : « depuis longtemps la science de cet homme m'inspire la confiance ». Il me reprochait néanmoins de ne pas avoir publié ma thèse de doctorat. Il a été très heureux à la naissance de ma fille Iulia et, comme un parent expérimenté, il m'a écrit que mes recherches scientifiques souffriraient pour une période, mais que ce retard serait compensé par la présence de l'enfant. Il me tenait au courant de la maladie de sa femme, Eva, et il me disait qu'il allait être enseveli auprès d'elle. Dans sa dernière lettre il confessait : « Au mois de janvier, à cause du fardeau des ans, j'ai refusé que ma fonction (de directeur de thèses) soit renouvelée. Je souffre d'une maladie des

pieds qui reste inconnue à mes docteurs. Je me déplace avec grande difficulté et je ne sors plus. Je fonctionne en paramètres presque normaux seulement couché ou assis. »

Ses sentiments de précepteur se sont manifestés lorsqu'il a fait des efforts gigantesques pendant plusieurs mois, à côté de B. Malmberg, pour que j'obtienne la bourse à Lund. Il a abandonné sa célèbre inimitié envers Malmberg justement pour aider un jeune homme.

Si l'on revient à l'âge des mythes, on se souvient que le légendaire Chiron est mort pendant la lutte contre les centaures : Héraclès l'a blessé par mégarde d'une flèche qui l'atteignit au genou. Comme Héraclès avait trempé les pointes de ses flèches dans le sang de l'Hydre de Lerne, le centaure n'au eu aucune chance d'échapper aux douleurs infernales produites par le poison. Trouvant ces douleurs intolérables, Chiron, bien qu'immortel, demanda la mort aux dieux<sup>2</sup>. Ceux-ci la lui accordèrent après qu'il eut légué son immortalité à Prométhée. Je ne sais pas quelle flèche empoisonnée a blessé le grand Alf, mais je suis sûr qu'il sera immortel dans la linguistique romane.

## L'héritage

En ce qui concerne l'héritage d'Alf Lombard, je dois dire justement qu'il a initié à Uppsala, en 1936, un cours de roumain, qu'il a transféré en 1938 à l'Université de Lund, où il a soutenu, pendant cinq décennies, jusqu'en 1986 un important centre roumain, *Romanska Institutionen*. Il l'a dirigé jusqu'à sa retraite en 1969. Dans ce cadre institutionnel il a donné des cours de langue, civilisation et culture roumaine et dirigé des thèses de licence et de doctorat. Depuis 1961, le roumain a gagné un statut égal aux autres langues romanes. Une de ses premières élèves, qui a fini son doctorat sous la direction de prof. Susanne Schlyter, a été Coralia Dittval, d'origine roumaine : elle a organisé un modèle original d'enseigner via Internet et qui est maintenant au niveau de BA. Si l'on pouvait envoyer un courriel à Alf Lombard aux cieus, il serait enchanté d'apprendre que l'Université de Lund détient la priorité en matière d'enseignement du roumain sur Internet.

Alf Lombard n'a jamais eu l'initiative d'inviter un lecteur de roumain de Roumanie. C'est le mérite de l'Institut de la Langue Roumaine, dont la directrice,

*Marius Sala*

Mme Chertes, est présente ici, d'avoir proposé et ouvert un lectorat dirigé maintenant par Monica Timofte. On lui souhaite bonne continuation et succès !

Ici finit la merveilleuse histoire d'Alf Lombard narrée par son fils spirituel, Marius Sala.

# Le semivocali in francese e italiano Alternanza con le vocali alte e selezione dell'articolo\*

## 1. Introduzione

Questo contributo si propone di analizzare l'alternanza tra le vocali alte /i, u/ e le corrispondenti semivocali /j, w/ in francese e in italiano, prendendo spunto dall'opera di Alf Lombard *Les roles des semivoyelles et leur concurrence avec les voyelles correspondantes dans la prononciation parisienne* del 1964. Innanzitutto, la distribuzione dei diversi foni nelle due lingue romanze verrà messa a confronto e verrà proposta un'analisi nell'ambito della Teoria dell'Ottimalità (Prince & Smolensky 1993/2004). Le domande a cui si tenterà di rispondere sono le seguenti: le semivocali hanno la stessa rappresentazione fonologica in italiano e in francese? La distribuzione delle semivocali rispetto alle corrispondenti vocali alte dipende solo da fattori fonologici e morfologici o può essere influenzata dalla rappresentazione ortografica? Verranno discussi sia dati linguistici sia sperimentali. In generale, sembra che l'ortografia svolga un ruolo importante in entrambe le lingue, come è dimostrato dalla selezione dell'allomorfo dell'articolo determinativo. Per esempio, in francese, *le* viene preferito davanti a parole che trascrivono /j, w/ con i grafemi <w> e <y>, rispettivamente, mentre in italiano *il*

---

\* Vorrei ringraziare Birgit Alber, Alberto Mioni, Laura Vanelli e Matteo Pascoli per i loro preziosi suggerimenti.

compare davanti a prestiti come *whisky*, *walkman*, ma parole native come *uovo*, *uomo* selezionano *l'*. Un discorso a parte va fatto per le parole italiane che cominciano per /j/, dato che in questi casi *lo* sembra essere obbligatorio indipendentemente dal fatto che il grafema scelto per rappresentare /j/ sia <y>, <j> o <i>.

## 2. Semivocali nel francese parigino (Lombard 1964)

Come riporta Lombard (1964), nel francese parlato a Parigi le vocali alte [i, y, u] si alternano con le corrispondenti semivocali [j, ɥ, w] quando si danno le seguenti condizioni: le vocali alte devono essere, (1), atone, (2), seguite da un'altra vocale, e (3), non precedute da una sequenza di ostruente + liquida (d'ora in poi, CL). Questa alternanza sarebbe dovuta a una tendenza a favorire parole monosillabiche, tendenza che Lombard identifica come *facteur semivoyelle* ("fattore semivocale", Lombard 1964:40). In (1) vengono riportati esempi di alternanze tra vocale e semivocale.

(1)

[i - j]			[y - ɥ]			[u - w]		
fie	[fi]	'si fida'	tue	[ty]	'uccide'	doue	[du]	'dota'
fier	[fje]	'fidarsi'	tuer	[tɥe]	'uccidere'	douer	[dwe]	'dotare'
lie	[li]	'lega'	pue	[py]	'puzza'	joue	[ʒu]	'gioca'
lier	[lje]	'legare'	puer	[pɥe]	'puzzare'	jouer	[ʒwe]	'giocare'
nie	[ni]	'nega'	sue	[sy]	'suda'	loue	[lu]	'affitta'
nier	[nje]	'negare'	suer	[sɥe]	'sudare'	louer	[lwe]	'affittare'
scie	[si]	'sega'				noue	[nu]	'annoda'
scier	[sje]	'segare'				nouer	[nwe]	'annodare'

Secondo Lombard, la trasformazione della vocale in semivocale permette di evitare che la parola diventi bisillabica. Diversi autori hanno analizzato questo fenomeno in vari quadri teorici (Lyche 1979, Kaye & Lowenstamm 1984, Tranel 1987, Scheer 2000). Nella Teoria dell'Ottimalità (d'ora in poi TO), l'alternanza tra vocale e semivocale in questo contesto può essere spiegata come l'effetto di un

vincolo di marcatezza, ATTACCO (ONSET nell'originale inglese), che esige che ogni sillaba abbia un attacco sillabico (cfr. Hall 2006). La TO, infatti, vede la grammatica come un equilibrio tra vincoli di marcatezza e vincoli di fedeltà. I primi impongono delle restrizioni di buona formazione sulla forma superficiale (per esempio, "tutte le sillabe devono avere un attacco consonantico", "le sillabe non devono avere una coda"), i secondi invece esigono che vi sia conformità tra l'input (o forma soggiacente) e l'output (per esempio, "non cancellare segmenti", "non aggiungere segmenti"). Un passaggio da vocale a semivocale, quindi, permette di non violare un vincolo come ATTACCO ma non soddisfa il vincolo di fedeltà che penalizza la cancellazione di una mora (Hall 2006:835). La mora è un'unità di peso fonologico (Han 1994). Le vocali brevi consistono di una sola mora, mentre le vocali lunghe e i dittonghi di due. Le consonanti in attacco sillabico non sono mai moraiche, mentre per le consonanti in coda dipende dalla lingua in questione. Le consonanti geminate sono soggiacentemente moraiche (Hajek 2000:111). Quando una vocale perde la sua moraicità diventa una semivocale. In (2) si dà una definizione dei due vincoli necessari per l'analisi della parola francese *lier* 'legare'. In (3) si fornisce la rappresentazione di *lie* '(lui/lei/esso) lega' e *lier*.

- (2) ATTACCO      Tutte le sillabe devono avere un attacco consonantico.  
 MAX- $\mu$       Ogni mora presente nell'input deve avere un corrispondente nell'output (non cancellare mora).

- (3) Rappresentazione di *lie* 'lega' e *lier* 'legare'

l i	l j e
$\mu$	$\mu \mu$

In (3) risulta chiaro che ciò che distingue la vocale dalla semivocale corrispondente è l'assegnazione della mora. Nella TO, dunque, se una vocale soggiacente viene realizzata nell'output come una semivocale, ciò implica una violazione di MAX- $\mu$ .

Tableau 1

lier 'legare'

/li + e/	ATTACCO	MAX- $\mu$
a) li.e	*!	
b)lje		*

Il tableau 1 mostra l'interazione tra il vincolo di marcatezza ATTACCO e il vincolo di fedeltà MAX- $\mu$ . Supponendo che in francese parigino il primo domini il secondo, diventa più importante evitare la formazione di una sillaba senza attacco, come quella in (a), rispetto al mantenimento delle more soggiacenti. Il vincitore è quindi il candidato (b). Tuttavia, la formazione della semivocale viene bloccata se la vocale alta è preceduta da una sequenza CL, come mostrano i dati in (4).

(4)

[i ~ j]			[y ~ ɥ]			[u ~ w]		
plier	[pli]	'piega'	glu	[gly]	'colla'	troue	[tʁu]	'buca'
plier	[pli.je]	'piegare'	gluant	[gly.ã] o [gly.ɥã]	'appiccicoso'	trouer	[tʁu.e] o [tʁu.we]	'bucare'

Nello specifico, la sequenza CL[j] sembra essere del tutto assente dalla fonologia del francese, mentre CL[w] e CL[ɥ] sono permesse ma solamente nel caso in cui CL e la semivocale facciano parte dello stesso morfema. Nei casi in cui vi sia un confine di morfema dopo CL, è possibile sia mantenere uno iato, come in [gly.ã] e [tʁu.e], sia introdurre una semivocale epentetica, come in [gly.ɥã] e in [tʁu.we] (Hall 2006:840). Ricapitolando, CL + semivocale è una sequenza possibile solo se tautomorfemica, per esempio in *trois* [tʁwa] 'tre', mentre viene bloccata se emerge dalla derivazione (*Derived Environment Blocking effect*). Supponiamo quindi che nel caso di *trois*, la semivocale sia tale anche a livello soggiacente, mentre nella forma soggiacente di *troua* ci sia una sequenza di due vocali.

- (5) \*CLS Non sono ammesse sequenze di un'ostruente seguita da una liquida e da una semivocale.
- \*DOPPIAASS Una vocale soggiacente non può essere associata sia a una mora sia alla seguente posizione sillabica (Hall 2006:835).
- DEP- $\mu$  Non aggiungere more.

Tableau 2

*troua* 'buco'

/tʁu + a/	DEP- $\mu$	*CLS	ATTACCO	*DOPPIAASS	MAX- $\mu$
a) tʁu.a			*		
b) tʁu.wa				*	
c) tʁwa		*!			*

Tableau 3

*trois* 'tre'

/tʁwa/	DEP- $\mu$	*CLS	ATTACCO	*DOPPIAASS	MAX- $\mu$
a) tʁu.a	*!		*		
b) tʁu.wa	*!			*	
c) tʁwa		*			

Nel tableau 2 il candidato (c) viola il vincolo \*CLS e viene perciò escluso dalla valutazione. Sia (a) sia (b) possono essere invece potenziali output perché ATTACCO e \*DOPPIAASS sono allo stesso livello nella gerarchia dei vincoli. Nel tableau 3 la semivocale è già presente nell'input, quindi qualsiasi candidato che contenga la vocale alta corrispondente contravviene a DEP- $\mu$ , aggiungendo una mora. Sia (a) sia (b) vengono dunque esclusi e (c) è il vincitore.

### 3. Le semivocali in italiano

Per quanto riguarda l'italiano, l'alternanza tra semivocali e vocali alte sembra essere regolata da fattori meno rigidi e più difficilmente prevedibili (Marotta 1987, 1988). In particolare in italiano gli effetti del vincolo \*CLS non sono visibili come in francese, dato che sequenze CLS sono presenti sia in sequenze



tautomorfemiche sia in sequenze bimorfemiche. Secondo alcuni studi riportati da Lombard, parole come *apriorismi*, *industriale*, *patria*, *settentrionale* contengono il suono [j] preceduto da CL (Panconcelli–Calzia 1911:129), mentre *atrio*, *arbitrio*, *triennio* avrebbero [i] (D’Ovidio 1910:37). In diacronia gli effetti di \*CLS sarebbero più facilmente individuabili. Infatti, le vocali medie brevi del latino, *ĕ* e *õ*, si sarebbero dittongate in posizione tonica, come in *piede* < latino *pede(m)*, *uomo* < latino *homo*, ma la dittongazione sarebbe stata bloccata nei casi in cui la vocale era preceduta da un nesso CL (\**prieme*, \**priego*, \**brieve*, \**grieve*, \**pruova*, \**truova*, v. D’Ovidio 1910:65). Tuttavia in sincronia sequenze CLS appaiono del tutto accettabili in italiano e la pronuncia con la vocale alta al posto della semivocale non è sempre possibile, per es., *entriamo*, *entriate* [en.ˈtrja:.mo, en.ˈtrja:.te] ma \*[en.tri.ˈa:.mo, en.tri.ˈa:.te].

### 3.1 Coppie (quasi-)minime

Krämer (2006) propone una lista di coppie di parole fonologicamente simili tra loro che si distinguerebbero per l’opposizione vocale alta vs. semivocale. In (6) la lista è riportata con alcune piccole modifiche.

- (6) fiale /ˈfja.le/ vs. viale /vi.ˈa.le/  
diavolo /ˈdja.vo.lo/ vs. dialogo /di.ˈa.lo.go/  
piano /ˈpja.no/ vs. Piano (di Pio) /pi.ˈa.no/  
piovere /ˈpjɔ.ve.re/ vs. pioniere /pi.o.ˈnje.re/

La differenza tra le parole con /j/ e quelle con /i/ sembra dipendere principalmente da fattori etimologici. Sia in *piano* sia in *piovere* /j/ è il risultato della /l/ del latino, mentre in *viale* e in *Piano* la vocale alta e la vocale seguente appartengono a morfemi diversi. Per verificare se la distribuzione predetta da Krämer è corretta, è stato richiesto a sei parlanti nativi d’italiano (quattro maschi e due femmine, età media 29.8) di leggere a voce alta le otto parole. Le parole sono state registrate e analizzate utilizzando il software Praat (Boersma & Weenink 2013). Ci si aspettava che il primo gruppo di parole (*fiale*, *diavolo*, *piano*, *piovere*) contenesse una semivocale mentre il secondo gruppo (*viale*, *dialogo*, *Piano*, *pioniere*) una vocale alta. Per distinguere [i] da [j] a livello fonetico, abbiamo individuato come

correlato acustico la differenza in Hertz tra l'inizio (Onset) e la fine (Offset) del secondo formante (F2) del vocoide (d'ora in poi questa differenza verrà abbreviata in  $|F2OO|$ ). Poiché le vocali hanno normalmente un F2 più stabile dei segmenti non vocalici, un maggiore  $|F2OO|$  dovrebbe correlare con un maggiore grado di consonantalità.

(7)<sup>1</sup>

Parlante	$ F2OO $ Gruppo 1	$ F2OO $ Gruppo 2
M1	320	275
M2	281	341
M3	350	319
M4	488	227
F1	702	379
F2	235	392
Media	396	322,16

In (7) vengono riportati i valori in Hz di  $|F2OO|$  del vocoide palatale per ciascun parlante. Il gruppo 1 comprende *fiave, diavolo, piano, piovere* e il gruppo 2 *viale, dialogo, Piano, pioniere*. In generale i valori del primo gruppo tendono a essere più alti (con alcune eccezioni), dimostrando quindi che effettivamente le parole individuate da Krämer contengono una semivocale. Tuttavia la differenza non risulta statisticamente significativa (ANOVA  $p > .05$ ), probabilmente perché la lista di parole è troppo esigua.

### 3.2 Il ruolo dell'accento tonico

Un altro fattore che potrebbe potenzialmente incidere sulla realizzazione dei vocoidi alti come vocali o semivocali è la posizione dell'accento tonico all'interno della parola. Questa proposta era già stata fatta da Camilli (1947:49) ed è stata poi elaborata ulteriormente da van der Veer (2006). Nello specifico, van der Veer sostiene che i vocoidi alti in italiano vengano realizzati come vocali quando

<sup>1</sup> M = maschio, F = femmina.

precedono immediatamente una vocale tonica, altrimenti vengono realizzati come semivocali. In (8) vengono forniti alcuni esempi.

- (8) biologo [bi. 'ɔ.lo.ɡo] vs. biologia [bjo.lo. 'dʒi:.a]  
cliente [kli. 'en.te] vs. clientela [kljen. 'tɛ:.la]  
ubriaco [u.bri. 'a:.ko] vs. ubriacatura [u.brja.ka. 'tu:.ra]  
consueto [kon.su. 'ɛ:.to] vs. consuetudine [kon.swe. 'tu.di.ne]  
fluoro [flu. 'ɔ:.ro] vs. fluorescenza [flwo.ref. 'ʃen.tsa]  
frusco [fru. 'is.ko] vs. fruizione [frwit. 'tsjo:.ne]

In alcune parole morfologicamente collegate, come quelle in (9), lo stesso vocoide viene realizzato come semivocale quando segue la vocale tonica e come vocale quando la precede.

- (9) patria ['pa:.trja] vs. patriota [pa.tri. 'ɔ:.ta]  
mandria ['man.drja] vs. mandriano [man.dri. 'a:.no]  
congrue ['kɔŋ.grwe] vs. congruenza [koŋ.gru. 'en.tsa]  
individuo [in.di. 'vi:.dwo] vs. individuò [in.di.vi.du. 'ɔ]

Un secondo esperimento è stato svolto registrando gli stessi parlanti del primo esperimento mentre leggevano le parole elencate in (8) e (9) e analizzando con Praat il valore di |F2OO| dei vocoidi alti. La tabella in (10) riporta i risultati.

(10)

Parlanti	Posizione post-tonica	Posizione pre-tonica	Vocoide
M1	133	532	Palatale
M2	204	322	Palatale
M3	160	80	Palatale
M4	79	320	Palatale
F1	215	269	Palatale
F2	99	182	Palatale
M1	470	740	Labiovelare
M2	274	280	Labiovelare
M3	105	324	Labiovelare
M4	947	509	Labiovelare
F1	40	22	Labiovelare
F2	396	85	Labiovelare
Media	260,16	305,416	

La variazione appare completamente casuale e in molti casi [F2OO] appare più alto in posizione pre-tonica, cioè dove ci si aspetterebbe che fosse più basso. La posizione dell'accento tonico all'interno della parola, dunque, non sembra essere rilevante per la realizzazione dei vocoidi alti come vocali o semivocali.

### 3.3 Conclusione temporanea per le semivocali italiane

Per il momento possiamo solo limitarci a dire che in italiano alcune parole contengono soggiacentemente una semivocale (per esempio, nei casi in cui *C/j/* sia il risultato di *C/l/* latino), mentre in altre la semivocale è la realizzazione superficiale di una vocale soggiacente. Il tableau 4 mostra che, nel caso in cui la semivocale sia presente nella forma soggiacente, qualsiasi candidato che contenga una vocale alta al posto della semivocale contravviene al vincolo DEP- $\mu$  ed è quindi scartato. Il vincitore del tableau 4 è (b), il candidato fedele.

Tableau 4

piano

/pjano/	DEP- $\mu$	*DOPPIAASS	ATTACCO
a) pi.'a:.no	*!		*
☞ b) 'pja:.no			
c) pi.'ja:.no	*!	*	

Il tableau 5 invece mostra la valutazione dei candidati la cui forma soggiacente contiene una vocale. Secondo Krämer (2006) e in base ai risultati della nostra analisi acustica, la realizzazione di /vi + ale/ è (a), cioè il candidato più fedele all'input, nonostante la violazione di ATTACCO. Tuttavia, è possibile che anche [vja:.le] sia una pronuncia accettabile, mentre [vi.ja:.le] sembra perlomeno inusuale. Possiamo momentaneamente concludere che in italiano \*DOPPIAASS domina senz'altro MAX- $\mu$  e ATTACCO, ma questi ultimi due sono probabilmente sullo stesso livello.

Tableau 5

viale

/vi + ale/	DEP- $\mu$	*DOPPIAASS	MAX- $\mu$	ATTACCO
☞ a) vi.'a:.le				*
? b) 'vja:.le			*!	
c) vi.'ja:.le		*!		

Il tableau 6 mostra la valutazione di *mandriano*. Dato che i risultati dell'analisi acustica non sono riusciti a fornire una risposta decisiva, è probabile che sia (a) sia (b) siano pronunce possibili di /mandri + ano/, confermando quindi l'idea che MAX- $\mu$  e ATTACCO abbiano la stessa posizione nella gerarchia dei vincoli.

Tableau 6

mandriano

/mandri + ano/	DEP- $\mu$	*DOPPIAASS	MAX- $\mu$	ATTACCO
☞ a) man.dri.'a:.no				*
☞ b) man.'drja:.no			*	
c) man.dri.'ja:.no		*!		

### 3.4 Vincoli sulle semivocali italiane

Nonostante la gerarchia di vincoli dei tableau precedenti sembri suggerire che ci sia in italiano variazione libera per quanto riguarda l'alternanza tra vocali e semivocali, dobbiamo comunque supporre l'esistenza di vincoli che regolino la distribuzione delle semivocali. Per esempio, /j/ e /w/, in posizione iniziale, selezionano allomorfi diversi dell'articolo determinativo maschile singolare. Questo fatto ha ricevuto una certa attenzione nella letteratura scientifica (Muljačić 1971, 1974, Stuart 1990, Marotta 1993, Krämer 2009:86, Nikiema 2000, McCrary 2004, Russi 2006) ed ha ricevuto varie analisi, a seconda del quadro teorico. In (11) vengono presentati alcuni dati.

- (11) il cane            il treno            il whisky  
       l'amico          l'uomo  
       lo psicologo    lo sciame        lo spago        lo iodio

La forma di citazione dell'articolo determinativo maschile è *il*. È infatti la forma che si trova nei dizionari e la forma di esitazione (per es., *Mi passi il... ehm... lo specchio?* v. Dressler 1985:42–43). *Il* è la forma di default che appare davanti ad attacchi consonantici sia semplici sia complessi (se tautosillabici, ovvero CL). *Il* compare anche davanti a prestiti che cominciano per /w/, come *il whisky*, *il walkman*, *il web*. La forma cosiddetta<sup>2</sup> elisa *l'* viene invece selezionata davanti a parole che iniziano per vocale, come *l'amico*, *l'elefante* e anche davanti alle tre parole native che iniziano per /wɔ/, cioè *l'uomo*, *l'uovo* e *l'uopo* (quest'ultima parola è ormai desueta e si utilizza quasi esclusivamente nella locuzione *a tal uopo*). Infine *lo* (che storicamente era l'unica forma dell'articolo, v. Vanelli 1992) si è conservato esclusivamente davanti a parole il cui inizio è, per qualche ragione, non ben formato. Nello specifico, davanti a parole la cui consonante iniziale è inerentemente geminata, come /ɲ, ʃ, ʎ, ts, dz/ (per es., *lo gnomo*, *lo sciame*, *lo gliommero*, *lo zio*, *lo zaino*), davanti ai nessi /s/+C (per es. *lo stato*, *lo spazio*, *lo sconto*, *lo smalto*) e davanti a /j/. Sono state date diverse spiegazioni per la selezione di *lo* davanti a /j/. McCrary (2004:155) propone il vincolo \*/l/ + PALCONT.

<sup>2</sup> Nonostante i libri di grammatica tradizionali considerino *l'* la forma elisa di *lo*, nell'analisi presentata in questo contributo la forma soggiacente dell'articolo determinativo maschile è /l/ e sia *il* sia *lo* comportano l'inserimento di una vocale.

Questo vincolo, apparentemente *ad hoc*, raggrupperebbe tutte le palatali continue nello stesso insieme, lasciando fuori le due affricate dentali. Volendo trovare una giustificazione fonetica, /l/ e /j/ possono facilmente dar luogo a coalescenza ed essere pronunciate [ʎ], come proverebbero sia la diacronia (latino *aliu(m)* > italiano *aglio*) sia gli errori di ortografia tipici degli scolari (per es. *Itaglia, itagliano*). Impedire l'incontro tra la laterale e la semivocale palatale sarebbe quindi una strategia contro la coalescenza o contro lo sforzo che deriverebbe dall'evitare la stessa. Un'altra possibile spiegazione è che anche /j/, come /ɲ, ʃ, ʎ, ts, dz/, faccia parte delle consonanti inerentemente geminate. Questa seconda opzione, pur essendo più elegante, è problematica perché bisognerebbe presupporre che /j/ sia geminata solo a inizio di parola. All'interno di parola appare senza problemi come membro di attacchi complessi, come in *fiale, piano* e addirittura dopo un'altra geminata, come nel suffisso *-zione* [t:sjo:ne]. Tuttavia, ci sono anche indizi diacronici che suggeriscono che /j/ fosse intrinsecamente lunga, per es., latino *maiore(m)* > italiano *maggiore*, o fenomeni di allungamento davanti a /j/ come *rabbia* < latino *rabies*. A differenza di /w/, che riceve un trattamento differente a seconda che compaia in vocaboli nativi o in prestiti, /j/ tende a selezionare *lo* in ogni caso, cfr. *lo iato, lo iodio* vs. *lo yogurt, lo Jägermeister*. Per quanto riguarda /w/, la distribuzione dell'articolo sembra basarsi unicamente sull'ortografia, poiché probabilmente molti prestiti inglesi vengono appresi principalmente attraverso lo scritto e alla scuola primaria <w> viene trattato come un grafema consonantico. Il fatto che i vocaboli nativi che cominciano per /w/ siano solo tre, inoltre, non ha probabilmente potuto fornire un modello abbastanza forte perché venisse applicato anche ai prestiti. Si pensi anche a casi come *Swatch*, la famosa marca di orologi, pronunciata in italiano [zwɔt:ʃə], in cui la sibilante viene sonorizzata come se fosse seguita da un'ostruente sonora, mentre nel vocabolario nativo /w/ normalmente non sonorizza la sibilante, v. *suocero, suono, suolo* con [s] (Janni 1992:86–87).

### 3.4.1 Le semivocali dopo sonorante coronale

Per rendere conto della differenza tra /j/ e /w/, abbiamo prima misurato il valore medio di |F2OO| delle due semivocali in due contesti fonologici diversi, (1) dopo ostruenti o nasale labiale e (2), dopo sonorante coronale. I sei partecipanti dei due esperimenti precedenti sono stati registrati mentre leggevano una lista di parole, riportata in (12).

- (12) /nj/ vs. /Cj/ coniato, conio, conierò, coniugare vs. copiato, copio, copierò, abiurare
- /lj/ vs. /Cj/ Italia, lieto, liocorno, liuto vs. Asia, mieto, fioretto, fiuto
- /rj/ vs. /Cj/ coriandolo, riesco, riottoso, riuscire vs. spiandolo, bieco, violento, piuttosto
- /nw/ vs. /Cw/ continuare, continuerò, continui, continuo vs. uguale, duettò, contigui, contiguo
- /lw/ vs. /Cw/ Luana, luogo, Luisa vs. zuavo, buono, guida
- /rw/ vs. /Cw/ Ruanda, irruenza, congruità, ruota vs. guarda, assuefatto, assiduità, quota

In (12) abbiamo da una parte parole contenenti sequenze di sonorante coronale e semivocale, dall'altra sequenze di ostruente o /m/ davanti a semivocale nello stesso contesto. L'ipotesi è che i parlanti preferiscano realizzare i vocoidi alti come vocali dopo sonorante coronale e come semivocale dopo ostruente o /m/. I risultati sono riportati in (13).

(13)

Parlante	F2OO  dopo /n/	F2OO  dopo /l/	F2OO  dopo /r/	F2OO  dopo C	Vocoide
M1	534	241	160	419	Palatale
M1	210	351	466	368	Labiovelare
M2	410	222	192	200	Palatale
M2	216	160	139	449	Labiovelare
M3	185	283	124	380	Palatale
M3	269	127	155	290	Labiovelare
M4	512	211	244	268	Palatale
M4	180	288	283	292	Labiovelare
F1	383	222	172	665	Palatale
F1	311	400	391	372	Labiovelare
F2	427	274	213	362	Palatale
F2	230	219	191	282	Labiovelare



I valori medi della differenza tra l'inizio e la fine del secondo formante per /j/ sono più alti dopo nasale e ostruente che dopo le liquide. Per l'esattezza, (14) mostra i diversi contesti in cui il vocoide palatale appare in ordine decrescente di |F2OO|.

$$(14) \quad n\_ > C\_ , m\_ > l\_ > r\_$$

Il vocoide palatale viene preferibilmente realizzato come semivocale dopo /n/, ostruente o /m/, mentre tende a essere vocalico dopo liquida, specialmente dopo /r/ (cfr. Hall & Hamann 2010). La correlazione tra contesto fonologico e realizzazione è significativa (ANOVA  $p < .05$ ). Per quanto riguarda invece il vocoide labiovelare, le probabilità che venga realizzato come semivocale sono alte dopo ostruente e /m/, diminuiscono dopo liquida e sono basse dopo /n/, come mostra (15).

$$(15) \quad C\_ , m\_ > r\_ > l\_ > n\_$$

Tuttavia nel caso di /w/, la correlazione tra contesto fonologico e realizzazione non è significativa (ANOVA  $p > .05$ ). Il fatto che la semivocale palatale sia sfavorita dopo liquida in maniera più significativa della semivocale labiovelare potrebbe spiegare perché *l'uomo*, *l'uovo* sono sequenze grammaticali in italiano mentre *l'iato*, *l'ione* sono perlomeno discutibili.

## 4 L'influenza dell'ortografia sulla selezione dell'articolo in italiano

La presente analisi parte dal presupposto che la forma soggiacente dell'articolo determinativo maschile in italiano sia /l/ (cfr. Muljačić 1971, 1974), per le seguenti ragioni:

- in diacronia, la forma di citazione dell'articolo, *il*, deriva da *l*, forma elisa di *lo*, con l'aggiunta di una vocale prostetica (Vanelli 1992);
- *l'* non può essere la forma elisa di *lo* perché non vi è mai alternanza tra *lo* e *l'* davanti a vocale, come invece avviene per il femminile (per es., *l'amica* vs. *la amica*) e per il pronome omofono *lo* (per es., *lo amo* o *l'amo*);

- postulando /l/ come forma soggiacente, si possono elegantemente derivare sia *il* sia *lo*, il primo attraverso un processo di prostesi e il secondo con l'aggiunta del morfema del maschile.

Per spiegare la distribuzione dell'articolo determinativo maschile in italiano, vengono presi in considerazione i vincoli esposti in (16).

(16) SSP	<i>Sonority Sequencing Principle</i> . La sonorità aumenta dall'attacco verso il nucleo e diminuisce dal nucleo verso la coda (Selkirk 1984).
*SONSILL	Le consonanti sonoranti non possono fungere da nucleo di sillaba.
MASSIM-ATTACCO	Massimizza l'attacco. Sillabifica più consonanti possibili nell'attacco.
ALLINEA- <i>l</i> -DESTRA	Il morfema <i>l</i> corrispondente all'articolo determinativo deve coincidere con il margine destro della sillaba.
ATTACCO	Tutte le sillabe devono avere un attacco consonantico.
DEP	Non inserire materiale fonologico.
ESPRIMI-MASCH	Il morfema {maschile} deve essere espresso.

Alcuni dei vincoli in (16) meritano una spiegazione. SSP è semplicemente il principio che fa sì che la scala di sonorità venga rispettata nel processo di sillabificazione. Prevede che i suoni meno sonori (ostruenti) precedano i suoni più sonori (sonoranti) prima del nucleo sillabico, mentre dopo il nucleo avviene il contrario, cioè le sonoranti precedono le ostruenti. L'italiano tendenzialmente non viola mai SSP tranne che nel caso dei nessi /s/+C e dei nessi consonantici greci /ps, ks, pn, pt/. Tuttavia, tradizionalmente la prima consonante di questi nessi viene analizzata come extra-sillabica (Bertinetto 1999, McCrary 2004, Boyd 2006). \*SONSILL assegna una violazione ogni volta che una sonorante funge da nucleo di sillaba e in italiano questo vincolo deve essere alto nella gerarchia poiché solo le vocali possono occupare la posizione di nucleo sillabico. MASSIM-ATTACCO prevede che, nel processo di sillabificazione, si prediliga sempre l'inserimento di consonanti nell'attacco di sillaba piuttosto che nella coda. Per esempio, data una sequenza come /VCVC/, la sillabificazione dovrà essere [V.CVC] e non [VC.VC]. ALLINEA-*l*-DESTRA fa parte della famiglia dei vincoli

morfo-fonologici proposta da McCarthy & Prince (1993). Questa famiglia di vincoli prevede che il margine (destro o sinistro) di un morfema coincida con il margine (destro o sinistro) di una sillaba. In questo caso l'articolo deve corrispondere con il margine destro della sillaba. Questo vincolo è essenziale per spiegare perché [il] è la forma di default (superficiale) dell'articolo nonostante [lo] sia fonotatticamente meglio formato. ATTACCO e DEP non hanno bisogno di particolari presentazioni, mentre ESPRIMI-MASCH è un vincolo morfologico che esige che il morfema {maschile} riceva un'interpretazione fonetica. Data la forma soggiacente /l/, la vocale di [il] viene quindi analizzata come epentetica, cioè viene inserita affinché /l/ risulti pronunciabile, mentre la vocale di [lo] è la realizzazione del morfema del maschile, che in italiano è solitamente {-o} di default. I tableau 7, 8 e 9 mostrano come la gerarchia di vincoli SSP > \*SONSILL > MASSIM-ATTACCO > ALLINEA-*l*-DESTRA > ATTACCO > DEP > ESPRIMIMASCH spieghi la selezione dei diversi allomorfi dell'articolo in diversi contesti.

Tableau 7

il cane

/l/ + /kane/	SSP	*SONSILL	MASSIM-ATTACCO	ALLINEA- <i>l</i> -DESTRA	ATTACCO	DEP	ESPRIMI-MASCH
a) l.kane		*!					*
b) lka.ne	*!			*			*
☞ c) il.kane					*	*	*
d) lo.kane				*!		*	

Nel tableau 7 l'allomorfo vincitore è *il*. Infatti, i candidati (a) e (b) vengono scartati perché violano SSP e \*SONSILL, rispettivamente, mentre (d), nonostante soddisfi ATTACCO ed ESPRIMI-MASCH, viola ALLINEA-*l*-DESTRA, che è più in alto nella gerarchia.

Tableau 8

l'amico

/l/ + /amiko/	SSP	*SONSILL	MASSIM-ATTACCO	ALLINEA- <i>l</i> -DESTRA	ATTACCO	DEP	ESPRIMI-MASCH
☞ a) la.mi.ko				*			*
b) i.la.mi.ko				*	*!	*	*
c) il.a.mi.ko			*!				*
d) lo.a.mi.ko				*	*!	*	

Il tableau 8 mostra che davanti a una parola che inizia per vocale, il candidato più fedele è quello che vince, quindi (a). (c) viola MASSIM-ATTACCO, mentre (b) e (d), pur violando entrambi ALLINEA-*l*-DESTRA come (a), violano anche ATTACCO.

Tableau 9

lo stato

/l/ + /stato/	SSP	*SONSILL	MASSIM-ATTACCO	ALLINEA- <i>l</i> -DESTRA	ATTACCO	DEP	ESPRIMI-MASCH
a) l.sta.to	*!	*					*
b) ls.ta.to		*!		*			*
c) il.sta.to	*!				*	*	*
d) ils.ta.to				*	*	*	*
e) lo.sta.to	*!			*		*	
☞ f) los.ta.to				*		*	

Il tableau 9 spiega perché, nei casi di parole che iniziano con gruppi consonantici eterosillabici, l'allomorfo selezionato sia *lo*. Infatti, la stessa analisi può applicarsi sia ad altri nessi consonantici come /ps, pn, pt/ sia a consonanti inerentemente geminate. I candidati (a), (c) e (e) vengono scartati per la violazione di SSP, mentre (b) viola \*SONSILL. Sia (d) sia (f) violano ALLINEA-*l*-DESTRA, ma (d) viene scartato perché viola anche ATTACCO, facendo sì che (f) risulti vincitore.

Per quanto riguarda la selezione dell'articolo davanti a /j/ e /w/, essa è problematica perché, (1), le due semivocali selezionano allomorfi diversi e (2), /w/ si comporta diversamente a seconda che faccia parte di vocaboli nativi o no. Nel caso di /j/, le opzioni sono due: o si accetta che un vincolo del tipo \*SONCOR +

/j/ sia attivo in italiano e che domini ALLINEA-*l*-DESTRA, oppure si deve postulare che /j/, come le altre palatali italiane, sia inerentemente geminato. Nel secondo caso, la selezione di *lo* davanti a /j/ sarebbe spiegata da un tableau simile al tableau 9, mentre nel primo caso la valutazione avverrebbe secondo la gerarchia del tableau 10.

Tableau 10

lo iato

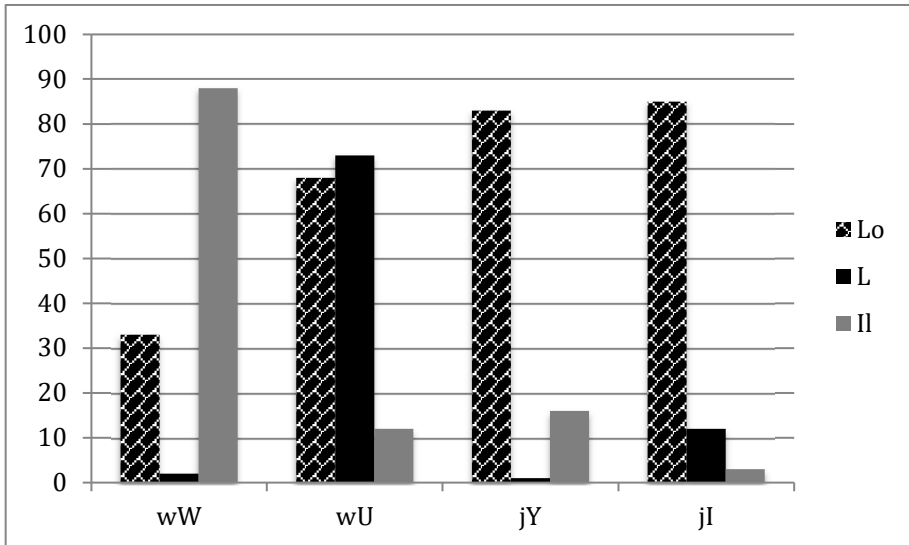
/l/ + /jato/	SSP	*SONSILL	MASSIM- ATTACCO	*SONCO R+ /j/	ALLINEA- l-DESTRA	ATTACCO	DEP	ESPRIMI- MASCH
a) l.ja.to		*!		*				*
b) lja.to				*!	*			*
c) il.ja.to				*!		*	*	*
d) i.lja.to				*!	*	*	*	*
e) lo.ja.to					*		*	

\*SONCOR+/j/ non tollera la sequenza di una sonorante coronale seguita da /j/ e di conseguenza qualsiasi candidato in cui /l/ e /j/ sono immediatamente adiacenti viene scartato, lasciando solo (e) come possibile output. L'esistenza di vocaboli in cui la sequenza /lj/ viene effettivamente preservata, come per esempio *Italia*, *italiano*, *lieto*, ecc. può essere spiegata dal ruolo di vincoli di fedeltà come DEP-μ.

Nel caso di /w/ dobbiamo invece supporre che vi siano due sillabificazioni diverse per la semivocale. Nel caso di *uomo*, *uovo*, *uopo*, che selezionano *l'*, /w/ fa parte di un nucleo complesso, mentre nel caso di prestiti come *whisky*, *walkman* /w/ funge da attacco sillabico. Da dove nasce questa diversa distribuzione? Come è stato anticipato all'inizio, l'idea è che essa sia condizionata dall'ortografia. Per verificare questa ipotesi, è stato somministrato un questionario a un gruppo di 52 studenti di scuola superiore. I ragazzi, di età compresa tra i 15 e i 17 anni, dovevano scegliere tra *il*, *lo* e *l'* davanti a una lista di parole che cominciavano per semivocale. In questa lista erano presenti i seguenti tipi di parole: parole JY, ovvero parole dove /j/ è trascritta con <y> o <j>, per es. *yogurt*, *juventino*; parole JI, ovvero parole dove /j/ è trascritta con <i>, per es. *ione*, *iato*; parole WW, ovvero parole dove /w/ è trascritta con <w>, per es. *whisky*, *walkman*; parole WU, ovvero parole dove /w/ è trascritta con <u>, per es. *uomo*, *uovo*. Infine un gruppo di parole inesistenti è stato aggiunto alla lista: *yekko*, *iomelo*, *ievilo*, *jutellus*, *uaco*, *uimpo*,

*wimph*, *weple*, facendo però credere ai partecipanti che si trattasse di prestiti di diversa origine (per es. *yekko* potrebbe sembrare un adattamento di una parola giapponese, *jutellus* un latinismo, mentre *wimph* e *weple* hanno un'aria inglese). Il grafico in (17) mostra i risultati dell'esperimento.

(17)



Come mostra il grafico in (17), /w/ seleziona *il* nell'88% dei casi quando corrisponde a <w> e solo nell'1% dei casi quando corrisponde a <u>. Al contrario, le parole wU selezionano *l'* nel 73% dei casi. Per quanto riguarda /j/, *lo* viene selezionato nell'80% dei casi, indipendentemente dall'ortografia. Dei due allomorfi rimanenti, *l'* viene selezionato davanti a jI più spesso che davanti a jY (12% vs. 1%) e *il* più spesso davanti a jY che davanti a jI (16% vs. 3%). Si può quindi concludere che il ruolo dell'ortografia in italiano è decisivo per quanto riguarda la selezione dell'articolo davanti a /w/, mentre è minimale davanti a /j/. Questo risultato è facilmente spiegabile. La selezione di *lo* davanti a /j/ è legata a vincoli di natura fonologica, abbastanza alti nella gerarchia (e questo sia che si consideri /j/ inerentemente geminato sia che si accetti l'esistenza di \*SONCOR+/j/). /w/ invece, a differenza di /j/, non è di sicuro geminata e una sequenza come /lw/ non crea problemi di fonotassi. Di conseguenza, l'affiliazione

sillabica di /w/ può subire variazione senza incorrere nella violazione di vincoli fonologici.

## 5 L'influenza dell'ortografia sulla selezione dell'articolo in francese

L'allomorfia dell'articolo determinativo maschile in francese è meno complessa di quella italiana, in quanto vi sono unicamente due forme: *le* /lə/ e *l'* /l/. La prima compare davanti a consonante e la seconda davanti a vocale. Tuttavia, data la natura ambigua delle semivocali, davanti a /j, ɥ, w/ c'è variazione, come dimostrano gli esempi in (18).

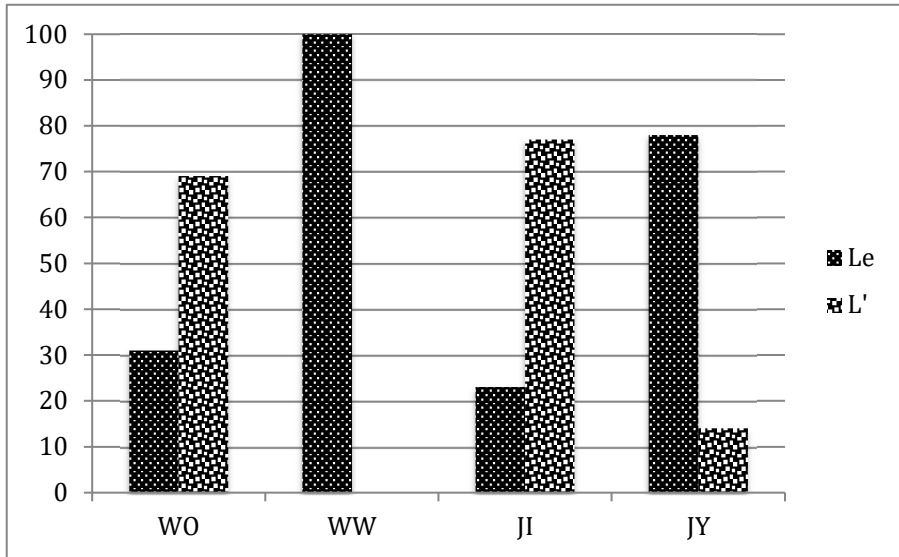
(18) *le chat* [lə.ʃɑ] 'il gatto' vs. *l'ami* [la.mi] 'l'amico'

*l'ion* [ljɔ̃] 'lo ione', *l'iode* [ljɔd] 'lo iodio' vs. *le yaourt* [lə.jauʁ] 'lo yogurt', *le yoga* [lə.jo.ga] 'lo yoga'

*l'oiseau* [lwa.zo] 'l'uccello', *l'oisif* [lwa.zif] 'l'ozioso' vs. *le whisky* [lə.wis.ki] 'il whisky', *le weekend* [lə.wi.kænd] 'il weekend'

Anche in francese, come in italiano, la distribuzione degli allomorfi dell'articolo davanti a semivocale sembra essere determinata dall'ortografia. Per di più, mentre in italiano l'effetto dell'ortografia è visibile solo per quanto riguarda /w/, in francese influenza anche la scelta dell'allomorfo davanti a /j/. In generale, possiamo constatare che *le* appare davanti a parole in cui le semivocali sono trascritte con <y> e <w>, mentre *l'* viene selezionato davanti a parole in cui le semivocali sono trascritte con <i> e <oi, ou>. Vi sono pochissimi vocaboli in francese che iniziano per /ɥ/ e si tratta sempre della prima parte del dittongo /ɥi/. Eccezion fatta per *huit* 'otto', che inizia per *h aspiré*, selezionano tutti *l'*. Un questionario simile a quello somministrato ai partecipanti italiani è stato compilato da 13 parlanti nativi di francese (12 francesi e un belga). Il loro compito consisteva nella scelta tra *le* e *l'* davanti a 24 vocaboli inseriti in frasi di senso compiuto. Tra questi vocaboli vi erano parole JY (/j/ = <y, hi>), JI (/j/ = <i>), WW (/w/ = <w>) e WO (/w/ = <ou, oi>), con l'aggiunta di otto parole inventate, *ievile*, *iomèle*, *yekko*, *hiarangue*, *ouacot*, *oilau*, *wimph*, *weple*. I risultati sono presentati nel grafico in (19).

(19)



(19) dimostra che in francese l'effetto dell'ortografia è ancora più forte che in italiano. Le parole WW selezionano *le* nel 100% dei casi, mentre le parole WO preferiscono *l'* nel 70% dei casi (vi sono alcune eccezioni lessicali, come *oui* 'sì', che vuole *le*). *L'* è selezionato dal 77% dei partecipanti davanti a parole JI e *le* dal 78% davanti a parole JY. Concludiamo quindi che nei casi in cui sia possibile una doppia interpretazione dei vocoidi alti, i parlanti vengano guidati nella sillabificazione dalla rappresentazione ortografica. I grafemi consonantici <w, y, h> suggeriscono un'affiliazione sillabica del vocoide in posizione di attacco, mentre i grafemi vocalici <ou, oi, i> premono per un'interpretazione nucleare.

## 6 Conclusione

Grazie all'analisi della distribuzione delle semivocali in francese e in italiano, all'analisi acustica e ai questionari sulla selezione dell'articolo, si possono trarre le seguenti conclusioni.



- In francese le realizzazioni superficiali [j, ɥ, w] possono corrispondere sia alle vocali soggiacenti /i, y, w/ sia alle semivocali /j, ɥ, w/. Nel caso di sequenze di semivocale e vocale appartenenti allo stesso morfema (sequenze tautomorfemiche), si tratta normalmente di semivocali soggiacenti, come in *trois* [tʁwɑ] e *bruit* [bʁɥi]. Nel caso di sequenze di semivocale e vocale appartenenti a due morfemi diversi (sequenze eteromorfemiche), normalmente si tratta di due vocali soggiacenti, che si realizzano come semivocale + vocale se precedute da una sola consonante e come due vocali o come sequenze di vocale + semivocale + vocale se precedute da CL, per es. *fi*e [fi], *fier* [fje] vs. *plie* [pli], *plier* [plie - plije]. È importante sottolineare che esiste lo iato anche in sequenze tautomorfemiche, come in *cruel* ‘crudele’ /kʁɥɛl/ [kʁɥɛl], non \*[kʁɥɛl], e che la sequenza CL/j/ non è attestata né in sequenze tautomorfemiche né in sequenze eteromorfemiche.
- In italiano l’alternanza tra vocali alte e semivocali non dipende da criteri rigidi come in francese. In questo contributo si è suggerito che questioni etimologiche e morfologiche (per es., la differenza tra *fiale* [fja.le] e *viale* [vi.a.le]) e questioni articolatorie (la difficoltà relativa nel pronunciare [j] dopo consonanti liquide) possano avere un certo peso, pur non essendo decisive.
- Per quanto riguarda la selezione dell’articolo determinativo maschile, sia in italiano sia in francese l’ortografia influenza le decisioni dei parlanti. In francese l’influenza riguarda sia la semivocale palatale sia quella labiovelare (dato l’esiguo numero di parole che iniziano per /ɥ/, questo fonema è stato escluso dall’indagine). Nello specifico, i parlanti preferiscono selezionare l’allomorfo riservato alla posizione prevocalica quando la semivocale è trascritta ortograficamente con un grafema tipicamente vocalico (per es., <i, ou, oi>), mentre selezionano l’allomorfo riservato alla posizione preconsonantica quando la semivocale è trascritta con grafemi tipicamente consonantici (per es., <y, hi, w). In italiano questo effetto dell’ortografia è evidente nella selezione dell’articolo davanti a /w/, in quanto *l’uomo*, *l’uovo*, *l’uopo* contrastano con *il whisky*, *il walkman*, *il weekend* ma non si applica a /j/, che seleziona sempre *lo*.

Resta da capire come l'effetto dell'ortografia influenzi esattamente la fonologia (cfr. Levitt 1978, Derwing 1992, Baroni 2009). È la rappresentazione a essere intaccata? O è un effetto post-fonologico? Nel primo caso, bisognerebbe supporre che la sillabificazione diventi parte della forma soggiacente, il che sarebbe problematico per la TO (che presuppone che la sillabificazione avvenga attraverso EVAL ma non sia presente nell'input, cfr. McCarthy 2003) ma non per teorie autosegmentali come la Fonologia della Reggenza (Kaye 1990). Nel secondo caso invece, si dovrebbe supporre che, indipendentemente dall'allomorfo selezionato dalla grammatica, un qualche modulo post-fonologico filtri le scelte della fonologia in base all'ortografia. Infine, è possibile seguire un approccio *usage-based* (come propone Russi 2006) e ipotizzare che non sia la grammatica a selezionare di volta in volta l'allomorfo ma che i diversi vocaboli vengano memorizzati insieme alla forma dell'articolo corrispondente e che man mano che nuovi elementi vengono aggiunti nel vocabolario, la forma dell'articolo più frequente diventi il default (*il* nel caso dell'italiano, *le* nel caso del francese). Tuttavia quest'ultimo approccio non spiegherebbe perché, nei questionari sottoposti ai partecipanti italiani e francesi, davanti a non-parole come *uimpo* o *oileau* venisse selezionato *l'* e non *il* o *le*. Per il momento si può concludere che i parlanti sono in grado di generalizzare produttivamente la distribuzione degli allomorfi dell'articolo. Nel caso di foni ambigui come le semivocali, che sono pure relativamente rare in posizione iniziale, la grammatica lascia spazio alla variazione e quindi entra in gioco la norma ortografica per guidare le scelte dei parlanti.

## Bibliografia

- Baroni, A. 2009. *La grafematica: teorie, problemi, applicazioni*. MA thesis, Università degli Studi di Padova.
- Bertinetto, P. M. 1999. "La sillabazione dei nessi /sC/ in italiano: Un'eccezione alla tendenza 'universale'?" In A. Mioni, P. Benincà & L. Vanelli (eds.), *Atti del XXXI Congresso Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana, Fonologia e morfologia dell'italiano e dei suoi dialetti*, 71–96. Roma: Bulzoni.
- Boersma, P. & Weenink, D. 2013. *Praat: doing phonetics by computer* [Computer program]. Version 5.3.52, retrieved 12 June 2013 from <http://www.praat.org/>.

- Boyd, J. 2006. "On the representational status of /s/-clusters". *San Diego Linguistic Papers* 2: 39–84.
- Camilli, A. 1947. *Pronuncia e grafia dell'italiano*. Firenze: Sansoni.
- D'Ovidio, F. 1910. *Versificazione italiana e arte poetica medievale*. Milano: Hoepli.
- Davis, S. 1990. "Italian onset structure and the distribution of *il* and *lo*". *Linguistics* 28: 43–55.
- Derwing, B. L. 1992. "Orthographic Aspects of Linguistic Competence". In P. Downing, S. D. Lima & M. Noonan (eds.), *The Linguistics of Literacy*, 193–210. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Dressler, W. U. 1985. "On the definite Austrian and Italian articles". In E. Gussmann (ed.), *Phono-morphology. Studies in the Interaction of Phonology and Morphology*, 35–48. Lublin: KUL.
- Hajek, J. 2000. "How Many Moras? Overlength and Maximal Moraicity in Italy". In L. Repetti (ed.), *Phonological Theory and the Dialects of Italy*, 111–136. Amsterdam: John Benjamins.
- Hall, T. A. & Hamann, S. 2010. "On the cross-linguistic avoidance of rhotic plus high front vocoid sequences". *Lingua* 120.7: 1821–1844.
- Hall, T. A. 2006. "Derived Environment Blocking Effects in Optimality Theory". *Natural Language & Linguistic Theory* 24: 803–856.
- Han, M. S. 1994. "Acoustic manifestations of mora timing in Japanese". *Japan Acoustic Society of America* 96: 73–82.
- Janni, P. 1992. "Lo Swatch" (note to M. L. Fanfani, "Sugli anglicismi nell'italiano contemporaneo"). *Lingua Nostra* 53: 86–87.
- Kaye, J. & Lowenstamm, J. 1984. "De la syllabicit ". In F. Dell, D. Hirst & J.-R. Vergnaud (eds.), *Forme sonore du langage. Structures des représentations en phonologie*, 123–159. Paris: Hermann.
- Kaye, J. 1990. "Government in phonology: The case of Moroccan Arabic". *The Linguistic Review* 6: 131–159.
- Krämer, M. 2006. "What Kind of Species Are Italian Glides?". Unpublished manuscript.
- Krämer, M. 2009. *The Phonology of Italian*. New York: Oxford University Press.
- Levitt, J. 1978. "The Influence of Orthography on Phonology: a Comparative Study (English, French, Spanish, Italian, German)". *Linguistics* 208: 43–67.

- Lombard, A. 1964. *Le rôle des semi-voyelles et leur concurrence avec les voyelles correspondantes dans la prononciation parisienne*. Lund: Håkan Ohlssons Boktryckeri.
- Lyche, C. 1979. "Glides in French: Questions for Natural Generative Phonology". *Lingua* 49: 315–330.
- Marotta, G. 1987. "Dittongo e iato in italiano: una difficile discriminazione". *Annali della Scuola Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia* 17: 847–887.
- Marotta, G. 1988. "The Italian diphthongs and the autosegmental framework". In P. M. Bertinetto & M. Lopporcardo (eds.), *Certamen Phonologicum*, 389–420. Torino: Rosenberg & Sellier.
- Marotta, G. 1993. "Selezione dell'articolo e sillaba in italiano: un'interazione totale?" *Studi di grammatica italiana* 15.1: 255–296.
- McCarthy, J. & Prince, A. 1993. "Generalized Alignment". *Yearbook of Morphology 1993*. 79–153.
- McCarthy, J. 2003. "Sympathy, cumulativity, and the Duke-of-York gambit". In C. Féry & R. van de Vijver (eds.), *The Syllable in Optimality Theory*, 23–76. Cambridge: Cambridge University Press.
- McCrary, K. M. 2004. *Reassessing the Role of the Syllable in Italian Phonology: An Experimental Study of Consonant Cluster Syllabification, Definite Article Allomorphy and Segment Duration*. PhD dissertation. Los Angeles: University of California.
- Muljačić, Ž. 1974. "Ancora sulla forma dell'articolo determinativo italiano". *Italica* 51: 68–71.
- Muljačić, Ž. 1971. "Gli allofoni /il/, /lo/, e /l/ e la fonologia jakobsoniana". *Lingua Nostra* 32: 82–84.
- Nikiema, E. 2000. "Teaching and Learning Italian Grammar: The Case of the Distribution of /il/ and /lo/". *Italica* 77.4: 535–557.
- Panconcelli-Calzia, G. 1911. *Italiano. Fonetica, morfologia, testi*. Leipzig & Berlin: Teubner.
- Prince, A. & Smolensky, P. 1993/2004. *Optimality Theory: Constraint interaction in generative grammar*. Oxford: Blackwell. First appeared as Technical Report CU-CS-696-93, Department of Computer Science, University of Colorado at Boulder, and Technical Report TR-2, Rutgers Center for Cognitive Science, Rutgers University, New Brunswick, NJ, April 1993.
- Russi, C. 2006. "A usage-based analysis of the allomorphy of the Italian masculine definite article". *Studies in Language* 30.3: 575–598.

- Scheer, T. 2000. “\*Trwer – une illustration de \*TRø? à propos de généralisation ‘un groupe Obstruente–Liquide (TR) ne souffre pas l’absence de la voyelle à sa droite””. Paper presented at the *Réunions Parisiennes du GDR 1954 “Phonologie”*, Paris 10 January 2000.
- Selkirk, E. O. 1984. “On the Major Class Features and Syllable Theory”. In M. Aronoff & R. Oehrle (eds.), *Language Sound Structure*, 107–136. Cambridge: MIT Press.
- Tranel, B. 1987. *The Sounds of French*. Cambridge: Cambridge University Press.
- van der Veer, B. 2006. *The Italian ‘Mobile Diphthongs’. A Test Case for Experimental Phonetics and Phonological Theory*. Utrecht: LOT.
- Vanelli, L. 1992. “Da “lo” a “il”: storia dell’articolo maschile singolare nell’italiano e nei dialetti settentrionali”. *Rivista italiana di dialettologia* 16: 29–66.

# Utilizarea verbelor de mişcare de către copiii vorbitori de limba română ca limbă maternă

## 1. Introducere

Domeniul mişcării a fost cercetat pe larg de specialişti în lingvistică cognitivă, precum Slobin (2004) sau Talmy (1985, 1991). Cercetările realizate pe mai multe limbi au arătat că evenimentele de mişcare sunt exprimate prin combinarea câtorva componente de bază, ce includ *prezenţa mişcării*, un *obiect în mişcare*, un *element de referinţă* faţă de care obiectul este perceput în mişcare şi un *parcurs* al mişcării obiectului (PATH). Un exemplu tipic de exprimare a unui eveniment de mişcare ar fi:

(1) Mingea s-a rostogolit în jos pe deal.

În această propoziţie mingea reprezintă OBIECTUL (în engl. *Figure*), pe deal constituie FONDUL (în engl. *Ground*), în timp ce PARCURSUL (în engl. *Path*<sup>1</sup>) este exprimat de locuţiunea adverbială în jos (denumită de Talmy 'satelit'). Lexemul verbal al propoziţiei conţine şi informaţii suplimentare referitoare la MODUL (*Manner*) de mişcare: *a se rostogoli* combină elementul de mişcare cu

---

<sup>1</sup> MOTION, FIGURE, GROUND şi PATH sunt termenii folosiţi de Talmy în studiul său din 1985.

maniera în care aceasta se realizează. Dar MODUL nu este întotdeauna absolut necesar, deoarece un eveniment de mișcare poate apărea și fără acesta (*Mingea s-a dus în jos pe deal*). CAUZA reprezintă un alt element suplimentar al mișcării, numai că trebuie făcută distincția între situația în care entitatea ce se deplasează deține controlul asupra procesului - 'mișcare a agentului' - (*Copilul a căzut*) și situația în care schimbarea locației OBIECTULUI este cauzată - 'mișcare cauzată' (*Copilul a fost aruncat de cerb*)<sup>2</sup>.

Modelul adoptat în prezenta lucrare este cel al lui Talmy (1985), un model de referință în studiile consacrate verbelor de mișcare din perspectivă comparativă. Studiind diverse limbi, autorul a ajuns la concluzia că trăsăturile semantice OBIECT, MOD, PARCURS și FOND sunt exprimate aproape sistematic în limbile lumii atunci când vorbim de mișcare. Toate limbile exprimă OBIECTUL, PARCURSUL și FONDUL mișcării. Totuși, aceste trăsături semantice nu se bucură de același grad de lexicalizare în toate limbile, iar distribuția lor sintactică poate diferi în mod substanțial. Talmy a stabilit o tipologie a limbilor în funcție de exprimarea la nivelul de suprafață a acestor componente semantice. Astfel, există limbi în care lexemul verbal încorporează componentele MIȘCARE și MOD, PARCURSUL fiind exprimat prin *sateliți* (i.e. particule adverbiale, prefixe sau morfeme dependente de verb). Acestea sunt așa-numitele 'limbi satelitare' (în engl. *satellite-framed languages*), printre ele numărându-se egleza și germana. Pe de altă parte, există limbi, precum japoneza, turca, limbile romanice și cele semitice, ce încorporează în lexemul verbal MIȘCAREA și PARCURSUL, MODUL fiind de multe ori o opțiune facultativă, ce se exprimă prin verbe la mod nepredicativ, adverbe sau locuțiuni adverbiale. Acestea sunt denumite de Talmy 'limbi verbale' (în engl. *verb-framed languages*). Astfel, diferența dintre limbile germanice și romanice constă în forma în care este conceptualizat un eveniment al mișcării. Propozițiile de mai jos ilustrează această diferență:

- |     |    |        |                  |         |               |
|-----|----|--------|------------------|---------|---------------|
| (2) | a. | Anna   | rode             | over    | the bridge    |
|     |    | OBIECT | MIȘCARE *MOD     | PARCURS | FOND          |
|     | b. | Ana    | a traversat      | podul   | pe bicicleta. |
|     |    | OBIECT | MIȘCARE *PARCURS | FOND    | MOD           |

---

<sup>2</sup> În principiu, este vorba de utilizarea tranzitivă sau intransitivă a unor verbe de mișcare.

Aceste două tipuri de limbi (satelitare și verbale) diferă și în ceea ce privește resursele lexicale pe care le utilizează pentru a exprima MODUL și PARCURSUL. PARCURSUL fiind elementul cheie al evenimentelor de mișcare, este exprimat frecvent în ambele tipuri de limbi, dar mai rar în lexemele verbale în limbile *satelitare*. Pe de altă parte, MODUL de mișcare este frecvent încorporat în limbile de acest tip (i.e. *satellite-framed*). Diferența nu este numai cantitativă, ci și calitativă în sensul că în limbile *satelitare*, precum engleza și germana, există posibilitatea unei redări foarte exacte a manierei de mișcare, în timp ce acest lucru nu este valabil pentru limbile *verbale*, româna fiind una dintre acestea.

Aceste diferențe tipologice și lexicale aduc cu sine alte diferențe la nivel discursiv (Slobin 1996, 2004). Modalitățile diferite de exprimare a mișcării presupun narațiuni cu perspective semantice divergente. Astfel, narațiunile în limba engleză subliniază aspectele dinamice ale scenelor de mișcare. Româna se poate lipsi de astfel de detalii, punând accent pe schimbarea de stare și pe schimbarea de locație ce rezultă în urma mișcării.

## 2. Obiective

Prezenta lucrare a avut două obiective importante. Obiectivul major a fost acela de a afla în ce măsură naratorii români se folosesc de mijloacele disponibile în limba maternă pentru exprimarea evenimentelor de mișcare, punând accent pe maniera în care ei combină MODUL și PARCURSUL (mai exact, direcția) mișcării. Datorită faptului că în multe situații direcția mișcării poate fi identificată numai datorită apariției SURSEI sau a ȚINTEI, aceste două componente au fost și ele luate în calcul.

Pe de altă parte, pe baza datelor obținute de la subiecți, am încercat să văd în ce măsură tipologia lansată de Talmy (1985) acoperă limba română, mai exact dacă limba română este o limbă *verbală* tipică sau dacă prezintă și trăsături caracteristice limbilor *satelitare*.



### 3. Baza de date

Pentru a examina aceste probleme, am folosit un corpus de narațiuni produse de copii români de diferite vârste și de un grup adulți (grup de control) pe baza unei cărți ilustrate *Frog, where are you?* (Meyer, 1968) ce descrie aventurile unui băiețel și ale cățelușului său în căutarea unei broscuțe. 'Povestea broscuței' s-a dovedit a fi un instrument foarte util, deoarece, așa cum arată Slobin (2005: 115), 'prezentarea fără cuvinte a unei intrigi ce poate fi înțeleasă cu ușurință și care este destul de complexă' permite analiza detaliată a dimensiunilor temporale, cauzale și spațiale ale evenimentelor. Astfel, povestea prezintă câteva OBIECTE (băiatul, câinele său, broscuța, bufnița, albinele și cerbul), o locație (pădurea), câteva FONDURI (copacul, bolovanul, băltoaca), câteva tipuri de PARCURS (sus, jos, în, din), câteva tipuri de MODURI de mișcare (a merge, a (se) urca, a coborî), dar și situații de mișcare cauzată sau nu (*a fost aruncat în apă* vs. *a căzut în apă*).

Setul de date a fost obținut de la 37 de copii, împărțiți în 4 grupe de vârstă cuprinse între 3 și 9 ani și de la un grup de 10 persoane adulte. În cele 47 de narațiuni, accentul a căzut pe câteva scene construite spațial, ce descriu două mișcări de bază: mișcare ascendentă și descendentă, și anume:

- imaginea 2: ieșirea broscuței din borcan;
- imaginea 6: căderea câinelui de pe pervazul ferestrei;
- imaginea 11: urcarea băiatului în copacul unde locuia bufnița;
- imaginea 12: ieșirea bufniței din scorbură și căderea băiatului din copac;
- imaginea 16: ridicarea în coarne a băiatului de către cerb;
- imaginea 17: căderea băiatului și a cățelului său în băltoacă;
- imaginea 21: ieșirea băiețelului din apă (urcarea pe buturugă).

Pentru toate aceste secvențe am încercat să identific modul în care naratorii români exprimă componentele evenimentelor de mișcare, și anume PARCURSUL/TRAIECTORIA, MODUL de mișcare și elementul cauzator.

## 4. Ipoteza de cercetare și premise

Ipoteza care a stat la baza prezentului studiu este aceea că limba română nu este o limbă *verbală* tipică, conform tipologiei sugerate de Talmy, ci mai degrabă prezintă caracteristici ale ambelor tipuri de limbi prin faptul că PARCURSUL nu este întotdeauna încorporat în verb, ci de multe ori este exprimat prin elemente satelit.

Premisele legate de dezvoltarea lingvistică a copiilor de la care am pornit investigația sunt următoarele:

1. Chiar și cei mai mici copii sunt capabili să exprime evenimentele de mișcare, chiar dacă într-un mod mai simplist decât copiii mai mari din eșantion;
2. Există o anumită corelație între relativa proeminență a PARCURSULUI și a MODULUI de mișcare și mișcarea propriu-zisă: presupun că pentru cei mai mici dintre copii PARCURSUL este mai important decât MODUL de mișcare, în timp ce subiecții mai mari ar putea furniza mai multe detalii referitoare la MODUL în care se realizează mișcarea.
3. Cu vârsta, formele lingvistice folosite pentru combinarea MODULUI, PARCURSULUI și a CAUZEI mișcării devin mai explicite și mai variate, servind funcției de dezvoltare a intrigii narațiunii.

## 5. Analiza

Analiza a avut în vedere două tipuri de evenimente: cele care implică o mișcare ascendentă și cele care descriu una descendentă. În unele situații s-au luat în considerare atât sursa, cât și ținta mișcării (elemente adiționale ale parcursului/trajectoriei), deoarece ele furnizează informații cu privire la direcția mișcării atunci când acesta nu este lexicalizată de verb. Și cum cele două tipuri de mișcare pot avea loc de la sine sau pot fi cauzate de un agent extern, am ținut seama și de cauza mișcării, în special când aceasta se combină cu MODUL de mișcare în aceeași rădăcină verbală.

## 5.1 Scenele care descriu ascensiunea

În prezentarea scenelor ce implică mișcarea ascendentă (urcatul băiețelului în copac, pe bolovan, pe cerb și pe buturuga din baltă), aproape toți **copiii de 3 ani** (6 din cei 7 subiecți) au fost capabili să utilizeze un verb de mișcare cel puțin o dată per narațiune, dar repertoriul lor de verbe este destul de redus, elementul lexical cel mai frecvent întâlnit fiind verbul reflexiv *a se urca*, ce combină MIȘCAREA cu PARCURSUL. Acest verb a fost utilizat de 15 ori, în majoritatea situațiilor fiind urmat de o sintagmă nominală precedată de o prepoziție ce indică ținta mișcării. De asemenea, cei mai mici dintre naratori au folosit și un sinonim, verbul *a se sui*, o dată ca verb tranzitiv și altă dată ca verb intransitiv. Un alt verb ce descrie mișcarea ascendentă și care a fost utilizat foarte rar este *a se duce*, un verb general de mișcare, urmat de adverbul locativ *acolo* și de adverbul *sus* ce indică traiectoria mișcării. Mai jos sunt prezentate câteva exemple spre ilustrare:

- (3) S-a urcat băiețelul cu cățelul. [3:6E<sup>3</sup>]
- (4) Se urcă pe bolovan<sup>4</sup>. [3:2A]
- (5) S-a urcat în pom. [3:2A]
- (6) Vrea să se ducă și el într-un pom. [3:6E]
- (7) Se suie aicea, pe copac. [3:6E]

Exemplul (3) menționează explicit cele două OBIECTE (băiatul și cățelușul său), dar nu face niciun fel de referire la FOND, povestitorul folosind numai verbul de mișcare. În celelalte exemple, OBIECTUL mișcării (i.e. băiatul) este identificat pe baza flexiunii verbului. Toate aceste propoziții conțin verbe de mișcare ascendentă urmate de un substantiv precedat de o prepoziție ce indică ținta mișcării și, implicit, traiectoria.

---

<sup>3</sup> Informația din paranteza pătrată indică vârsta subiectului (3 ani și 6 luni), dar și ordinea sa în grupa de vârstă (A – primul subiect, E – al cincelea copil în grupa de 3 ani).

<sup>4</sup> Pentru o mai ușoară identificare a elementelor semantice ale mișcării, în exemple ținta este redată prin caractere îngroșate, *sursa* prin italice, în timp ce verbul de mișcare va fi subliniat.

În mod surprinzător, în narațiunile copiilor de 3 ani am descoperit un verb de mișcare ce implică un agent extern, și anume *a ridica*, acesta fiind utilizat în prezentarea acțiunii din imaginea 19, în care câinele se află pe capul băiatului:

- (8) Îl ridică **în cap** pe câine.
- (9) L-a ridicat pe cățel. [3:6B]

O altă secvență ce necesită utilizarea unui verb de mișcare ascendentă este ieșirea broscuței din borcanul în care era ținută (figura 2). Majoritatea naratorilor în vârstă de 3 ani din prezentul studiu au descris acest eveniment folosind un verb ce combină MIȘCAREA cu PARCURSUL, și anume verbul *a ieși*, atât ca verb simplu (numai într-un singur exemplu), cât și urmat de adverbul redundant *afară*, ce indică ținta mișcării sau de substantivul precedat de prepoziție *din borcan*, care specifică sursa acesteia:

- (10) Iese broscuța. [3:7D]
- (11) Broasca a ieșit afară. [3:10F]
- (12) A ieșit broasca *din borcan*. [3:7C]

Numai într-un singur caz s-a folosit corect adverbul *afară* pentru a indica PARCURSUL mișcării redat prin verbul general *a pleca*, adverbul fiind urmat de un substantiv ce specifică ținta mișcării:

- (13) A vrut să plece afară, **pe balcon**. [3:7D]

În ceea ce privește acest ultim exemplu, trebuie menționat faptul că interpretarea corectă a acțiunii broscuței se bazează pe capacitatea naratorilor de a „face legătura între interpretarea stării din imaginea 1 și interpretarea stării din imaginea 3. Din acest punct de vedere, interpretarea mișcării din figura 2 este o sarcină relativ locală deoarece se bazează pe capacitatea de a face legătura între imaginile din imediata ei apropiere” (Bamberg, 1994: 215).

După cum arată exemplele prezentate până acum, copiii români în vârstă de 3 ani combină în cadrul aceleiași propoziții verbul ce descrie mișcarea cu PARCURSUL acesteia.

Printre naratorii de 4 ani am întâlnit o utilizare mai frecventă a verbelor de mișcare ascendentă (63 de ocurențe, în medie 6,3 per text) și, în același timp, o extindere ușoară a repertoriului unor astfel de verbe. Cele mai frecvente verbe ce descriu o mișcare ascendentă sunt aceleași ca cele utilizate de copiii de 3 ani: *a ieși*, *a se urca* și *a se sui*, 'noile achiziții' fiind mai puțin numeroase, dar foarte importante datorită faptului că ele combină mișcarea cu modul în care se realizează aceasta. Toate aceste elemente lexicale sunt utilizate în legătură cu evenimentele din finalul povestirii ce au loc în balta în care se află un buștean. De remarcat este faptul că cei mici folosesc cuvântul *copac* și nu substantivul corect *buștean* (care implică tăierea copacului pentru a obține o parte din el).

(14) O broască a sărit pe copac. [4:5B]

(15) Vroia să sară peste copac. [4:6]

(16) S-a aruncat peste copac. [4:5H]

Aproape toți copiii din această grupă de vârstă au făcut referire la scena ieșirii broscuței din borcan, în majoritatea cazurilor folosind verbul *a ieși* combinat cu specificarea sursei, pe care micii naratori o denumesc în varii moduri: *borcan*, *cazan* sau *butoi*. Există, totuși, un copil, ([4:6C]), care prezintă această scenă introducând un element de MOD de mișcare, dar care nu este încorporat în rădăcina verbală:

(17) Broscuța a ieșit cu mâna *din borcan*.<sup>5</sup>

Construcția este relativ stângace, dar reprezintă o încercare de a specifica modul lent în care broscuța buclucașă a ieșit din borcan, și anume scoțându-și pe rând câte un picior.

Verbele de mișcare ce încorporează PARCURSUL și elementul cauzator al mișcării sunt încă destul de rare în narațiunile acestor copii (2 ocurențe), dar există un indiciu de progres, și anume că un astfel de verb a fost folosit pentru a descrie o altă scenă: cea în care cerbul îl ridică pe băiețel în coarne.

---

<sup>5</sup> Un exemplu similar a fost identificat de Berman și Slobin (1994: 153) în narațiunea unui copil de 5 ani, vorbitor nativ al limbii engleze, a cărui descriere a secvenței este mult mai statică decât cea a copilului român: "E5:9] *And the frog's – only one leg's out, the other leg's in*" (Și broasca – numai un picior este afară, celălalt e înăuntru).

(18) Pe băiețel îl ridică un cerb. [4:2I]

Cei mai mari dintre copiii de grădiniță, respectiv copiii de 5 ani, par a face mai rar uz de verbele de descriu mișcarea ascendentă decât copiii din grupa inferioară de vârstă (59 de ocurențe în comparație cu 63 în povestirile copiilor de 4 ani). Cel mai frecvent verb de mișcare este verbul reflexiv *a se urca* (22 ocurențe), care este aproape întotdeauna urmat de un grup nominal precedat de preopziție – *în copac, pe cerb, pe bolovan, pe buturugă* sau *\*pe capul la cerb*<sup>6</sup>.

Un alt element lexical întâlnit frecvent este verbul *a ieși*, acesta fiind utilizat de 17 ori de către copiii de 5 ani: în 8 contexte apare ca verb simplu, de două ori este însoțit de adverbul redundant *afară*, în timp ce în celelalte 7 situații este urmat de o sintagmă nominală precedată de prepoziție ce indică sursa mișcării: *din borcan, din scorbură*.

(19) Broscuța a ieșit. [5:3F]

(20) Păsărica a ieșit afară. [5:10 G]

(21) Broscuța ieșea din borcan. [5:10B]

La copiii din această grupă de vârstă observăm un oarecare progres în ceea ce privește exprimarea MODULUI de mișcare, care este încorporat în lexemul verbal sau exprimat printr-un adverb.

(22) S-au răsturnat peste copac. [5:10B]

(23) A plecat broscuța ușor din borcan. [5:10G].

(24) S-a sculat cerbul și l-a luat în coarne. [5:8A].

Ultimul exemplu este interesant prin aceea că sintagma *a lua în coarne* poate fi interpretată ca expresie idiomatică cu sensul de 'a certa pe cineva' sau literal, cu sensul de 'a răni pe cineva cu coarnele'. Dar niciunul dintre aceste două sensuri nu este valabil pentru contextul din exemplul (24) de mai sus: naratorul a încercat

---

<sup>6</sup> Aceasta este o construcție genitivală incorectă, folosită nu numai de către copii, ci și de unii adulți. Forma corectă este *pe capul cerbului*.

pur și simplu să descrie modul în care copilul a fost ridicat de către cerb, și anume cu coarnele.

Tabloul oferit de **școlari** (copiii de 9 ani) nu diferă în mod semnificativ de cel al copiilor de 5 ani în ceea ce privește frecvența utilizării elementelor lexicale ce descriu mișcarea ascendentă (în medie s-au folosit 6 astfel de verbe per narațiune). Ei prezintă chiar un repertoriu mai sărac de verbe de mișcare în comparație cu preșcolarii de 4 și de 5 ani (8 verbe folosite de școlari spre deosebire de 12 verbe întâlnite la copiii de 4 ani și 10 la cei de 5 ani). Naratorii de vârstă școlară compensează această diferență prin faptul că ei utilizează mai frecvent verbul tranzitiv *a lua* urmat de un grup nominal precum *pe cap*, *pe spinare* sau *în brațe*, care furnizează un indiciu cu privire la traiectoria ascendentă. De obicei, direcția mișcării este ori încorporată în verb (*a ieși*), ori exprimată prin intermediul adverbului *sus*, dar acest lucru nu se regăsește în construcțiile menționate anterior. Substantivele ce denumesc părți ale corpului omenesc situate în partea superioară a acestuia, prin poziția lor pot sugera o mișcare ascendentă când sunt combinate cu verbul *a lua*. Această afirmație este întărită de un alt exemplu în care același verb, *a lua*, este folosit împreună cu locuțiunea adverbială *de jos* ce indică sursa mișcării. Propoziția de mai jos este legată de imaginea în care băiatul își ia în brațe cățelușul după ce acesta a căzut de pe pervazul ferestrei.

(25) Băiețelul l-a luat *de jos* pe cățel... [9:4C]

În ceea ce privește **naratorii adulți** din studiu, ceea ce am remarcat este faptul că ei diferă în mod semnificativ de toți ceilalți subiecți prin felul în care descriu ieșirea broscuței din borcan (imaginea 2 din carte). Astfel, doi dintre ei ([20 A] și [20 I]) folosesc verbul *a evada* care implică 'mișcarea **dintr-o** sursă și presupune, de asemenea, un element aspectual de **realizare (achievement)**' (Berman & Slobin 1994: 153, sublinierea în original). Ambii naratori au utilizat acest verb fără a specifica sursa mișcării, și anume borcanul în care broscuța a fost ținută 'prizonieră'<sup>7</sup>.

(26) Micuța lor mascotă evadase. [20I]

---

<sup>7</sup> Berman & Slobin (1994: 154) au arătat că naratorii adulți englezi au folosit verbul *escape* ("a scăpa/ a evada") în trei moduri: ca verb simplu, ca verb în care mișcarea este combinată cu specificarea sursei sau ca modalitate de descriere liniară a secvenței de evenimente.

Exprimarea manierei în care se desfășoară mișcarea ascendentă (fără a ține seama de lungimea și tipul propozițiilor în care se realizează acest lucru) este elementul care face clar deosebirea dintre naratorii adulți și copii. Nu numărul de ocurențe (44, ceea ce-i situează imediat după copiii de 3 ani) și nici varietatea mai mare de verbe de mișcare ascendentă<sup>8</sup> îi deosebesc de ceilalți subiecți din studiu, ci mai degrabă utilizarea unor verbe mai specifice, cum ar fi *a se cățăra*, *a evada* și *a lua în coarne*, precum și alte mijloace, precum onomatopeea și substantivele derivate din verbe, așa cum reiese din exemplele de mai jos:

- (27) Profitând de somnul adânc al prietenilor, scoa:te cu mare grijă un picioruș, apoi pe celălalt. [20C]
- (28) Broscuța așteptă lăsarea seriei pentru a se strecura tiptil, tiptil din borcan. Și băștil! Pe-aci ți-e drumul! [20H]

În timp ce în exemplul (27) MODUL de mișcare este exprimat, pe de-o parte, prin locuțiunea adverbială *cu mare grijă* și, pe de altă parte, prin două complemente directe legate prin *apoi*, verbul *a scoate* combinând mișcarea cu PARCURSUL și sursa, în fragmentul din (28) verbul încorporează mișcarea și MODUL (lent), care este întărit de adverbul reduplicat *tiptil-tiptil*. Rapiditatea dispariției broscuței este redată prin onomatopeea *băști* și prin structura sintactică a propoziției care o urmează.

Limba română, la fel ca majoritatea limbilor *verbale*, deține un repertoriu destul de restrâns de verbe de mișcare ce descriu și maniera de mișcare (în comparație cu limbile *satelitare*). Dar acest neajuns este compensat, așa cum am văzut, prin existența altor mijloace, cum ar fi adverbele de mod: ‘Broscuța ieși *hoțește* din borcan’ [20J]; ‘Băiețelul se sui *târâș-grăpiș* pe **bolovanul** cel mare’ [20H], sau chiar grupuri nominale, așa cum reiese din exemplul de mai jos.

- (29) Fanta<sup>9</sup> își recunoaște prietenii și dintr-o săritură se află în brațele lui Alexandru. [20C]

<sup>8</sup> Repertoriul de verbe ce descriu mișcarea ascendentă în corpus arată după cum urmează: copiii de 3 ani au utilizat 5 verbe, cei de 4 ani – 12 verbe, în narațiunile copiilor de 5 ani am identificat 9 verbe diferite, pe când școlarii și adulții au folosit 8 tipuri de verbe ce descriu mișcarea ascendentă.

<sup>9</sup> Majoritatea naratorilor adulți au dat nume personajelor. În această povestire, broscuța este numită *Fanta*, un nume cu conotație feminină, conform genului feminin al substantivului *broască*.



Sintagma nominală *dintr-o săritură* descrie atât traiectoria (PARCURSUL), cât și MODUL de mișcare, prima fiind, de asemenea, întărită de *în brațele lui Alexandru* (a se vedea discuția legată de folosirea de către copiii de 5 ani a substantivelor ce denumesc părțile superioare ale corpului). Această afirmație susține ideea lui Slobin (2005: 119) care este de părere că „verbele de mișcare pot fi transformate în substantive. Astfel, întregul context îl ajută pe ascultător/ cititor să identifice traiectoria și maniera de mișcare”.

Tabelul de mai jos conține toate verbele de mișcare ascendentă întâlnite în narațiunile subiecților vorbitori de limbă română.

Tabelul 1.

Tipuri de verbe ce descriu mișcarea ascendentă, întâlnite în corpusul românesc.

		Verbe ce descriu mișcarea ascendentă					Total per verb de mișcare
		Verbe de mișcare/ Grupe de vârstă	3 ani	4 ani	5 ani	9 ani	
Mișcare în care entitatea care se deplasează deține controlul asupra procesului (verbe intransitive)	a se urca	15	32	22	9	7	85
	a ieși	8	15	17	24	18	82
	a se sui	1	1	6	12	4	24
	a se duce	1	1	2	0	0	4
	a se scula	0	1	1	0	0	2
	a se ridica	0	0	0	3	3	6
	a se pune	0	2	1	0	0	3
	a pleca	0	1	0	0	0	1
	a se arunca	0	1	0	0	0	1
	a se cățăra	0	0	1	0	3	4
	a se furișa					1	1
	a se strecura					1	1
	a sări	0	5	3	4	1	13
	a evada	0	0	0	0	2	2
Mișcare cauzată (verbe tranzitive)	a sui	1	0	0	0	0	1
	a duce	0	1	0	0	0	1
	a urca	0	1	0	0	0	1
	a ridica	0	1	0	2	1	4
	a da afară	0	0	1	0	0	1
	a lua+GN	0	0	0	7	0	7
	a lua în coarne	0	0	0	1	5	6
Total per grup de vârstă		26	62	54	62	46	250

În secțiunea următoare, voi analiza modul în care subiecții români din prezentul studiu au descris mișcarea în sens opus pe axa verticală, și anume mișcarea descendentă.

## 5.2 Scenele care descriu mișcarea descendentă (căderea și aruncarea/împingerea în jos)

O tendință similară putem observa în ceea ce privește felul în care naratorii români descriu situațiile în care eroii principali cad de pe pervazul ferestrei, cad în băltoacă sau cad/sunt aruncați din copac. Astfel, **copiii de 3 ani** se bazează exclusiv pe verbul intransitiv *a cădea* ce combină MIȘCAREA cu PARCURSUL (traectoria). Toți naratorii din acest grup îl utilizează în medie de două ori per narațiune, adesea lexemul verbal fiind urmat de un grup nominal prepozițional (GN) ce marchează direcția (dinspre sursă sau înspre țintă). În majoritatea situațiilor de întrebuintare, verbul apare singular. În propozițiile de mai jos, plasarea complementului circumstanțial de loc (mai sus sau mai jos decât cea a OBIECTULUI) conduce la interpretarea descendentă a mișcării:

(30) Cade cățelușul și băiețelul în apă. [3:7C]

(31) Cățelușul a căzut de pe geam. [3:7C]

(32) A căzut băiețelul din pom. [3:6]

Doi dintre copiii grupei de 3 ani au utilizat verbul *a cădea* împreună cu adverbul *jos*, care, în această situație, funcționează ca mijloc compensator de marcare a traiectoriei.<sup>10</sup>

(33) Cățelușul a căzut jos pe ciment. [3:2A]

(34) Și a căzut jos copilul cu cățelul. [3:6E]

Un singur copil din această grupă de vârstă, [3:10F], a prezentat căderea copilului în apă prin utilizarea unui cuvânt onomatopeic urmat de o propoziție ce conține

<sup>10</sup> Același fenomen a fost înregistrat de Berman and Neeman (1994: 305) la copiii de 3 ani, vorbitori nativi ai limbii ebraice, studiați de autoare.

verbul general de mișcare *a veni* și de un grup nominal (GN) precedat de prepoziție, această structură combinând MIȘCAREA (încorporată în verb), MODUL (exprimat de onomatopee) și PARCURSUL (ce poate fi identificat pe baza GN):

(35) Și cerbul a sărit cu el și poc! a venit în apă.

În narațiunile celor mai mici dintre subiecți am întâlnit două situații de utilizare a verbelor de mișcare cauzată, ceea ce constituie un indiciu referitor la capacitatea incipientă a copiilor de a identifica relații de cauzalitate între evenimente. Dacă în exemplul (36) lexemul verbal combină MIȘCAREA cu CAUZA, în exemplul (37) o a treia componentă semantică este lexicalizată în rădăcina verbală, și anume MODUL de mișcare, PARCURSUL acesteia fiind în ambele cazuri marcat de adverbul *jos*.

(36) Cerbul l-a dat jos pe băiețel. [3:2A]

(37) O \*bufniță (bufniță) l-a aruncat pe copil jos. [3:6G]

Spre deosebire de alte situații de utilizare a adverbului *jos*, discutate anterior, în acest caz, adverbul nu mai este redundant, ci dimpotrivă, el este necesar pentru a marca PARCURSUL descendent, deoarece verbele pe care le însoțește, *a da* și *a arunca*, nu încorporează această componentă semantică a mișcării.

Copiii din **grupa de vârstă de 4 ani** fac mai frecvent referire la mișcarea de cădere/ aruncare decât naratorii cei mai mici (în medie avem 5,5 ocurențe de mișcare descendentă per text) și, în majoritatea cazurilor, se folosesc de verbul intransitiv *a cădea*. Pe de altă parte, observăm apariția unor noi elemente lexicale în repertoriul lor de verbe de mișcare, și anume verbele care combină MIȘCAREA cu MODUL ei de realizare.

(38) Băiețelul a coborât.... [4:6D].

(39) Cățelul a sărit pe geam. A sărit și băiețelul. [4:6C]

(40) S-a scâpat (copilul) jos. [4:5H]

Dacă verbul de mișcare din exemplul (38) încorporează numai PARCURSUL, în următoarele două exemple, verbele combină MIȘCAREA cu MODUL, PARCURSUL fiind identificat pe baza grupului nominal prepozițional *pe geam* (geamul este situat destul de sus în imagine) în (39) și marcat prin adverbul *jos* în (40). *A sări* implică o mișcare rapidă ce este controlată de agent, în timp ce *a se scăpa* implică lipsă de atenție. Această utilizare a verbului *a se scăpa* fiind unică în întregul corpus investigat, tind să cred că este un regionalism.

O altă dovadă a progresului lingvistic al copiilor de 4 ani îl constituie numărul mai mare de verbe ce încorporează MIȘCAREA și CAUZA (8 ocurențe).

(41) Cerbul l-a dat pe băiețel *jos*. Acum l-a dat în apă. [4:2I]

Acest exemplu este interesant și din punctul de vedere al deprinderilor narative, deoarece demonstrează că subiectul 4:2I încă aderă la modul de „simplă descriere a imaginilor”: fiecare propoziție corespunde unei imagini – prima descrie imaginea 12, cea de-a doua imaginea 18. În prima propoziție copilul marchează PARCURSUL descendent al mișcării prin adverbul *jos*, pe când în a doua importantă este ținta evenimentului de mișcare, redat prin GN prepozițional *în apă*.

Este demn de menționat că un copil din această grupă de vârstă a utilizat un verb de mișcare ce încorporează 3 componente: MODUL, PARCURSUL și CAUZA.

(42) Bufnița l-a dărâmat pe băiețel. [4:6J]

Verbul *a dărâma* desemnează o schimbare de amplasare (din poziție verticală în poziție orizontală, de unde rezultă direcția), care se realizează prin forță (MODUL) de către cineva (CAUZA). Acest element lexical este întâlnit și în narațiunile povestitorilor mai mari, așa cum se va arăta ulterior.

În corpusul celor mai mari copii de grădiniță (i.e. copii de 5 ani) s-au întâlnit 56 de ocurențe de verbe ce descriu o mișcare descendentă. Dar, spre deosebire de colegii lor mai mici, aceștia au utilizat redundant adverbul care arată direcția *jos*, ca mijloc de amplificare a sensului verbului cu care este asociat (*a cădea*), așa cum

s-a arătat deja<sup>11</sup>. Repertoriul de verbe se extinde ușor, în special cu verbe de mișcare ce încorporează MODUL, PARCURSUL și CAUZA:

(43) L-a răsturnat capra acolo *jos* [5:5 D]

(44) Cerbul l-a rostogolit pe băiat și pe cățeluș. [5:8A]

Trecând la analiza narațiunilor produse de școlarii români, prima deosebire importantă față de copiii de grădiniță constă în ocurența mai redusă a verbelor ce descriu mișcarea descendentă (în medie 4,5 verbe per narațiune). Pentru copiii din această grupă de vârstă, anumite evenimente de mișcare din fundalul povestirii (cum ar fi doborârea unui cuib de viespi de către cățel) nu au fost considerate demne de a fi luate în considerare (numai 2 din cei 10 copii de 9 ani au menționat această secvență). Pe de altă parte, ei sunt mult mai conștienți de existența unei relații de cauzalitate între evenimente, relații ce ajută la dezvoltarea intrigii. Acest lucru justifică numărul mai mare de verbe de mișcare cauzată din poveștile lor (13 ocurențe din totalul de 45 de verbe de mișcare descendentă). Majoritatea acestor verbe au apărut cu referire la figura 17, în care băiatul este aruncat de cerb în apă, și numai câteva dintre ele descriu căderea aceluiași personaj dintr-un copac, cauzată de o bufniță.

(45) Cerbul îl aruncă într-o vale. Acolo băiețelul pică într-o apă cu tot cu cățel. [9:5G]

(46) Cerbul l-a ridicat în coarne pe băiat și l-a aruncat împreună cu Azor<sup>12</sup> în pârau, căzând în baltă. [9:5G]

(47) Și deodată a ieșit o bufniță care l-a împins și el a căzut. [9:6B]

Din punctul de vedere al structurii, exemplul (45) este asemănător celui din (41) de mai sus, numai că din punct de vedere semantic este mult mai elaborat, propoziția conținând două verbe ce încorporează MODUL: *a arunca* combină MODUL cu CAUZA, în timp ce *a pica* încorporează MODUL (rapid) și PARCURSUL (descendent) al mișcării.

---

<sup>11</sup> Berman și Slobin (1994: 161 și 264) au prezentat date similare în legătură cu preșcolarii de 5 ani, vorbitori de engleză și spaniolă.

<sup>12</sup> Nume tipic de câine în limba română.

Următorul fragment, (46), descrie aceeași scenă, dar într-o manieră mai rafinată prin aceea că plonjonul băiatului, exprimat printr-un verb intransitiv la gerunziu, este perceput ca fiind rezultatul evenimentului de mișcare al cerbului. În (47), relația de cauzalitate dintre evenimente este din nou prezentă, numai că de data aceasta agentul cauzator al mișcării descendente a băiatului nu mai este cerbul, ci bufnița. Verbul *a împinge* presupune contact direct (de obicei, prin mâini) între inițiatorul acțiunii și cel care o suportă. Motivul pentru care naratorul a folosit acest verb poate fi legat de perceperea aripilor păsării ca având aceeași funcție ca mâinile oamenilor.

**Naratorii adulți** se folosesc de anumite tehnici de redare a căderii băiatului din copac, toate fiind mărturii ale deprinderilor narative.

- (48) Acolo, copilul dă nas în nas cu o bufniță care-i provoacă căderea din copac. [20A]
- (49) Într-una din scorbură era o bufniță care era foarte supărată că a fost deranjată. Băiatul, speriat, a alunecat și a căzut. [20J]
- (50) *Din scorbură* ieșise o bufniță morocănoasă care-i spuse să nu mai calce pe acolo. În timp ce se scutura de praf și-și revenea după bufnitura de la pământ ..... [20H].

În fragmentul (48), cauza mișcării este menționată explicit prin verbul *a provoca*; GN *căderea* înglobează MIȘCAREA și PARCURSUL descendent, în timp ce obiectul prepozițional *din copac* descrie sursa evenimentului de mișcare. În cel de-al doilea fragment, (49), acțiunea bufniței și schimbarea amplasamentului băiatului sunt prezentate în două enunțuri, dar relația de cauzalitate dintre acestea poate fi dedusă cu ușurință. Mai mult, întâlnim un nou verb de mișcare ce încorporează MODUL: *a aluneca*<sup>13</sup>. Ultimul exemplu, (50), solicită mai mult capacitatea de deducție a cititorului/ ascultătorului, deoarece mișcarea descendentă, mai exact căderea copilului, nu este menționată explicit, ci mai degrabă urmarea acesteia: *bufnitura de la pământ*. În loc să construiască acțiunea copilului în termenii unei relații spațiale, naratorul a preferat să o prezinte în termeni de percepție, accentuând sunetul produs de contactul băiatului cu pământul.

<sup>13</sup> Trebuie să acordăm atenție faptului că mișcarea descendentă asociată acestui verb poate fi interpretată ca atare numai într-un anumit context: figura 12 din cartea broșurii. Altfel, PARCURSUL încorporat de acest verb poate fi orizontal, similar situației în care cineva alunecă pe gheață.

Scena în care oprirea bruscă a cerbului (figura 17) determină plonjonul copilului și al cățelului său în apă ilustrează clar deprinderile narative ale adulților din acest studiu. La fel se întâmplă și în descrierea scenei în care bufnița îl împinge pe copil din copac: naratorii înșiră propozițiile, cauza fiind implicită.

(51) Din goana lui nebună, animalul se oprește la marginea unei prăpastii. Ah! Cei doi aterizează într-o băltoacă. [20C]

În exemplul de mai sus, naratorul încorporează MODUL de mișcare în verb și specifică, de asemenea, ținta mișcării (băltoaca). Verbul *a ateriza* are mai multe sensuri în limba română: pe de o parte, se referă la reîntoarcerea și oprirea unui aparat de zbor pe sol, iar pe de altă parte, când este folosit în legătură cu oamenii, poate descrie ieșirea/ venirea neașteptată a cuiva dintr-un loc. Înclin să afirm că în exemplul discutat regăsim ambele sensuri: *o cădere neașteptată*, naratorul punând accentul pe partea finală a evenimentului de mișcare.

Tabelul de mai jos cuprinde verbele ce descriu mișcarea descendentă, întânite în corpusul analizat.

Tabelul 2.

Tipuri de verbe ce descriu mișcarea descendentă, ne-cauzată și cauzată.

Verbe ce descriu căderea și aruncarea						Total per verb	
Grupe de vârstă							
Verbe de mișcare/ Grupe de vârstă	3 ani	4 ani	5 ani	9 ani	20 ani		
Mișcare în care entitatea ce se deplasează deține controlul asupra procesului (verbe intransitive)	a cădea	15	39	24	16	9	103
	a se da jos	0	2	0	0	0	2
	a coborî	0	0	0	1	1	2
	a sări (jos)	0	3	9	4	2	18
	a aluneca	1	0	0	2	1	4
	a pica	0	0	0	1	2	3
	a se duce în gol	0	0	0	0	1	1
	a ateriza	0	0	0	0	1	1
Mișcare cauzată (verbe tranzitive)	a rostogoli	0	0	1	0	0	1
	a împinge	0	0	0	1	1	2
	a arunca	1	1	1	8	6	17
	a azvârli	0	0	0	0	1	1
	a răsturna	0	0	1	0	1	2
	a doborî	0	0	0	2	0	2
	a dărâma	0	1	0	1	0	2
	a lăsa să cadă	0	0	0	1	0	1
	a da jos	1	4	11	4	0	20
<b>Total pe grupe de vârstă</b>	<b>18</b>	<b>50</b>	<b>47</b>	<b>41</b>	<b>26</b>	<b>182</b>	

## 6. Concluzii

Câteva concluzii se desprind din acest studiu. În ceea ce privește **frecvența utilizării** verbelor ce descriu mișcarea ascendentă și descendentă, studiul a arătat că verbele de mișcare ascendentă au fost mult mai numeroase (249 de ocurențe) în comparație cu cele de mișcare descendentă (182 de ocurențe). Acest lucru nu este deloc surprinzător, dat fiind faptul că povestea conține mai multe secvențe ce necesită combinarea mișcării cu un PARCURS ascendent. Cei mai tineri și cei mai în vârstă naratori au folosit aproape același număr de verbe de mișcare (în medie 5 ocurențe per narațiune la copiii de 3 ani și 7 ocurențe per narațiune la adulți). O posibilă explicație ar fi aceea că naratorii în vârstă de 3 ani se găsesc încă în faza de „descriere a imaginilor” și nu de construire a povestirii (confirmând premisa 1), în timp ce naratorii adulți par să „desconsidere” unele secvențe (mulți



dintre ei au sărit peste imaginea în care hârciogul iese din pământ – imaginea 11 din poveste), folosind însă mijloace mai rafinate de redare a evenimentelor de mișcare (i.e. substantive sau onomatopee), infirmând premisa 2.

În ceea ce privește **repertoriul de verbe de mișcare**, acesta se extinde cu vârsta (confirmându-se, astfel, premisa 3), cel mai consistent progres fiind înregistrat la copiii de 4 ani (19 verbe de mișcare, dintre care 12 de mișcare ascendentă) și la copiii de vârstă școlară, la care am identificat un total de 17 verbe, dintre care 11 descriu mișcarea descendentă.

Dacă ținem seama de **componentele semantice ale mișcării**, observăm că cei mai mici dintre naratori au utilizat lexeme verbale ce combină MIȘCAREA cu PARCURSUL (*a urca, a cădea*) și, ocazional, au combinat MIȘCAREA cu un element de CAUZĂ (verbul *a da* urmat de adverbul *jos*). La copiii de 5 ani, observăm apariția lexemelor verbale ce combină MIȘCAREA, MODUL și PARCURSUL, lexeme care se diversifică și devin mai explicite în narațiunile școlarelor și ale adulților (confirmând, încă o dată, premisa 3). Concluzia care se desprinde este aceea că astfel de verbe reprezintă o achiziție mai târzie ce se datorează complexității lor cognitive.

Pentru a obține o imagine cât mai clară asupra modului în care copiii fac legătura între diferitele subsisteme ale limbii lor materne, acest aspect al achiziției lexicale, mai exact, „modul în care ei învață să segmenteze informația în mod corect” (Clark, 1985: 747), atribuind-o verbului sau unui adjunct locativ, trebuie studiat având în vedere și alte elemente locative, cum ar fi prepozițiile spațiale (*la, în, din*).

În ceea ce privește ipoteza generală de cercetare, analiza a demonstrat că datele furnizate de limba română contrazic opinia lui Talmy, conform căruia limbile prezintă în mod caracteristic un singur tipar de lexicalizare. Acest lucru vine în sprijinul concluziilor unor studii anterioare realizate pe alte limbi romanice ca spaniola (Otal 2006, citat în Riemer 2010: 404) și franceza (Cadiot et al., 2006, citat în Riemer 2010: 404). Datorită faptului că în unele lexeme verbale din limba română găsim MIȘCAREA combinată cu MODUL și PARCURSUL ei, cum este cazul lui *a ateriza* sau *a răsturna*, putem afirma că limba română este de tip „mixt” din punctul de vedere al tipologiei sugerate de Talmy. O posibilă soluție la această problemă ar fi adoptarea terminologiei sugerate de Slobin (1996) în ceea ce privește diferențierea celor două tipuri de limbi, și anume „limbi ce evidențiază MODUL mișcării” și „limbi ce evidențiază PARCURSUL mișcării”.

## Bibliografie

- Bamberg, M. 1994. "Development of linguistic forms: German". In R. Berman & D. I. Slobin (eds.), *Relating Events in Narrative. A Crosslinguistic Developmental Study*, 189-238. Hillsdale, New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers.
- Berman, R. & Neeman, Y. 1994. "Development of linguistic forms: Hebrew". In R. Berman & D. I. Slobin (eds.), *Relating Events in Narrative. A Crosslinguistic Developmental Study*, 285-338. Hillsdale, New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers.
- Berman, R. and Slobin, D.I. 1994. *Relating Events in Narrative. A Crosslinguistic Developmental Study*. Hillsdale, New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates, Publishers.
- Clark, E. V. 1985. "The acquisition of Romance, with special reference to French". In D. I. Slobin (ed.), *The Crosslinguistic Study of Language Acquisition*. Vol. 1, 687-782: Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- Mayer, M. 1968. *Frog, where are you?* New York: Dial Books.
- Riemer, N. 2010. *Introducing Semantics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Slobin, Dan I. 1996. "Two Ways to Travel: Verbs of Motion in English and Spanish". In M. Shibatani & S. A. Thompson (eds.), *Grammatical constructions. Their form and meaning*, 195-220. Oxford: Clarendon Press.
- Slobin, D.I. 2004, "The many ways to search for a frog. Linguistic typology and the expression of motion events". In S. Strömquist & L. Verhoeven (eds.), *Relating Events in Narrative: Typological and Contextual Perspectives*, Vol. 2, 219-257. Mahwah, NJ: LEA Publishers.
- Slobin, D. I. 2005. "Relating narrative events in translation". In D. Ravid & H. B. Shyldkrot (eds.) *Perspectives on Language and Language Development: Essays in Honour of Ruth A. Berman*, 115-129. Dodrecht: Kluwer.
- Talmy, L. 1985. "Lexicalization Patterns: Semantic structure in lexical forms". In T. Shopen (ed.), *Language typology and syntactic description: Vol 3, Grammatical categories and the lexicon*, 36-149. Cambridge: Cambridge University Press.
- Talmy, L. 1991. "Paths to realization: A typology of event conflation". *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, 17..



*Claude Buridant*

professeur émérite à l'Université de Strasbourg

# Vers une nouvelle grammaire de l'ancien français en perspective romane<sup>\*</sup>

La *Grammaire Nouvelle de l'Ancien Français*, publiée en 2000 aux éditions SEDES, Paris, a été prématurément mise au pilon par le dernier éditeur en ayant repris la distribution, qui n'a eu aucun scrupule à la rayer de son stock sous prétexte de mévente relative et sans m'en avertir, belle illustration des mœurs éditoriales actuelles, soumises à des considérations étroitement mercantiles désincarnées. À quelque chose, malheur est bon. J'avais précisément l'intention de soumettre l'ouvrage à une importante révision en préparation d'une nouvelle édition, avec plusieurs objectifs :

- **l'élimination des scories et des erreurs** que n'ont pas manqué de signaler les comptes rendus ;

- **la mise à jour de l'appareil théorique** alimentant la description de l'ancienne langue, en assimilant l'apport des recherches récentes qui se sont développées

---

\* La présente étude a été présentée sous forme de poster, à la Section 4 – Syntaxe – XXVII<sup>e</sup> Congrès de Linguistique et de Philologie Romanes organisé par l'ATILF, à Nancy, en juillet 2013, sans suite à donner dans les Actes, le texte de la conférence faite au colloque en hommage à Alf Lombard de novembre 2012, revu et condensé, étant seul publié dans le présent recueil. Est entre temps parue en 2019, aux éditions Eliphi, la *Grammaire du Français Médiéval*, reprenant et intégrant largement ce panorama comparatif esquissé avec les langues romanes, dans le domaine de la grammaticalisation. Si bien des études ont contribué à affiner et étoffer ces prolégomènes, on peut cependant estimer qu'ils ont conservé, dans l'ensemble, toute leur actualité.

depuis plus d'une décennie maintenant, la *Grammaire Nouvelle de l'Ancien Français*, conçue dans les années 90, ayant largement perdu de sa nouveauté sur certains points ;

- **la prise en compte d'un fort ensemble d'études** ponctuelles ou plus larges affinant la description de phénomènes morpho-syntaxiques de tous ordres par le recours à d'énormes ressources électroniques : il s'agit alors de passer d'une grammaire issue de « fiches de boîtes à chaussures » à une grammaire « électro-basée », si l'on peut se permettre cette expression. Sont aussi en cours d'enregistrement systématique, sur ce point, les fiches établies pour la première édition, dont la consultation, augmentées d'exemples nouveaux, continuera à alimenter la nouvelle édition, et qui seront mises à disposition des chercheurs sur le site buridantesque.fr.

- **la prise en compte d'études méthodiques de l'ancienne langue** explorant des périodes ou des aspects relativement peu explorés, en amont, en particulier la période du très ancien français, trop souvent négligée : celle-ci fait actuellement l'objet du projet de recherche « Latin tardif – français ancien : continuité et rupture », sous la direction d'A. Carlier et C. Guillot, appuyé sur un large corpus électronique comprenant les premières traductions. Des études déjà menées dans ce cadre ont déjà permis de réviser l'examen d'éléments morpho-syntaxiques majeurs de l'ancienne langue.

- **une perspective panromane** situant l'ancienne langue dans l'évolution des langues romanes pour en dégager les spécificités. C'est cette perspective que j'ai commencé à esquisser en orchestrant un ensemble de travaux – dont les plus récents appuyés sur d'importants corpus – qui semblent converger vers un *drift* remarquable qui pourrait se résumer ainsi : l'ancienne langue française présente une syntaxe encore fortement circulaire marquée du type SOV, à un stade TVX, où T représente une palette d'éléments variés, à tous les niveaux, qui se réduit largement dans son évolution ; mais elle présente surtout une polyvalence fonctionnelle d'éléments grammaticaux qui se spécialisent dans le cours de l'évolution selon le principe d'iconicité : une forme = une valeur, cette polyfonctionnalité étant très largement maintenue dans l'ensemble des langues romanes. C'est ce dernier point que je voudrais illustrer ici en approfondissant un sillon que j'ai commencé à creuser depuis quelques années et qui a donné lieu à une publication dont certains éléments sont repris ici sous une forme condensée. (Buridant, 2009)

# 1. Typologie et grammaticalisation

Si l'on entend par type linguistique le principe ou l'ensemble des principes à la base du processus ou des fonctions à l'oeuvre dans les systèmes d'une ou plusieurs langues et dont il assure la cohérence au plus haut niveau de structuration, on peut, dans le cadre de la **typologie intégrale** d'Eugenio Coseriu, dégager dans ses lignes de force le type linguistique caractérisant le français dans son évolution au regard des autres langues romanes. Selon le principe de structuration linguistique synthétique/analytique du latin et des langues romanes, le couplage de la détermination interne/externe et des fonctions internes/externes permet en effet de mettre en relief la spécificité du français :

- latin :

fonction interne (personne verbale, pluriel) – détermination interne : *canto, muri/muros*

fonction externe (comparatif) – détermination interne : *minor*

- ensemble des langues romanes :

fonction interne (personne verbale, pluriel) – détermination interne (esp. *canto, muros*)

fonction externe (comparatif) – détermination externe (esp. *mas alto* – ital. *piu alto*)

- français : détermination externe généralisée

fonction externe (comparatif) – détermination externe (*plus haut*)

**mais** fonction interne (personne verbale, pluriel) – détermination externe : *les enfants – ils jouent* → *les enfants i jouent*.

Le principe d'ensemble des langues romanes peut aussi subsumer l'ordre des mots, objet d'un vaste faisceau d'études depuis les travaux fondateurs de H. Greenberg, le latin pouvant être caractérisé comme une langue SOV à détermination interne dans une construction circulaire où les déterminations s'insèrent entre le sujet et le verbe : *homo scribit – homo litteras scribit – homo litteras amico scribit*, cette détermination passant à une détermination externe dans l'ensemble des langues romanes.

Sur l'axe diachronique, l'exemple des langues romanes illustre aussi que l'évolution des langues se déroule selon un *drift*, i. e. une tendance évolutive

attribuée parfois à la « main invisible », concept repris d'Adam Smith dans le domaine économique, et que je préfère désigner par « téléonomie », à distinguer de la téléologie, en empruntant le terme à J. Monod : une langue n'évolue pas de manière erratique et désordonnée mais selon des principes généraux qui superordonnent des phénomènes ressortant d'universaux linguistiques :

- soit dans des ensembles systémiques cohérents : système de la personne verbale, système de la pluralité, par exemple ;

- soit dans des processus à l'œuvre dans toutes les langues, comme la **grammaticalisation**.

Ce dernier processus a précisément fait l'objet d'une vaste palette d'études depuis plus d'une vingtaine d'années à présent, qui en ont considérablement renouvelé les approches et les perspectives. Soit une véritable explosion de recherches marquée par la publication d'ouvrages collectifs (Hopper & Traugott 2003<sup>2</sup> ; Ramat & Hopper, 1998 ; Marchello-Nizia, 2006), des colloques engrangeant un fort ensemble de contributions théoriques et d'apports circonstanciés (*Diachro* 1, 2002 ; *Diachro* 2, 2004 ; *Diachro* 6, 2006), entre autres. De cette explosion de recherches on peut relever au moins plusieurs apports décisifs:

a) Un renouvellement majeur de la notion. La grammaticalisation peut être prise, en effet, dans une conception restreinte ou dans une conception large (Combettes, 2003) :

- conception restreinte : passage unidirectionnel du domaine lexical au domaine grammatical : grammaticalisation et phénomènes de subduction dans la morphologie d'adverbes et de verbes : adverbes en *-ment* ; grammaticalisation d'auxiliaires avec les modes nominaux (formation du futur et du passé composé des langues romanes) ; formation de périphrases verbales avec le participe présent exprimant la phase durative ; subduction de verbes devenant des verbes supports, objets d'un large faisceau d'études récentes.

- conception large étendant les phénomènes de grammaticalisation à tout changement de niveau ou de catégorie sans que le lexique soit obligatoirement concerné :

- dans la catégorisation de séries morphologiques ;
- dans les faits de position (cf. Combettes 2003, p. 23).

b) Une ouverture de la grammaticalisation vers la typologie dans le cadre de l'évolution des langues, dont le français.

c) Le début d'une prise en compte, pour le français, des rapports qu'il entretient avec d'autres langues romanes,

Le présent exposé tentera d'apporter une modeste contribution à ces recherches en rassemblant et orchestrant une palette d'éléments morpho-syntaxiques sous le sceau de la catégorisation. L'évolution du français semble en effet marquée par une différenciation maximale des catégories, avec spécialisation des formes, au regard des autres langues romanes, évolution répondant au principe d'iconicité 'une fonction, une forme', rappelée par C. Marchello-Nizia (Marchello-Nizia, 2006, p. 104. Cf. aussi Hengeveld, Rijkhoff & Siwierska, 2004).

C'est dans cette perspective que sont esquissés ici, en reprenant et en complétant les éléments ébauchés en 2009, quelques chapitres de la future grammaire en en retenant les tenants et les aboutissants réduits à l'essentiel, pour rester dans les limites imparties à cette contribution : chaque chapitre résume donc sommairement l'état de la catégorisation de phénomènes majeurs de la morpho-syntaxe dans l'ancienne langue et son aboutissement en français moderne, pour leur comparer les correspondances dans les langues romanes actuelles. Une conclusion dégagera *in fine* les enseignements de cet ensemble en en soulignant la cohérence évolutive.

## 2. La catégorisation dans l'évolution du français et ses phénomènes morpho-syntaxiques au regard d'autres langues romanes

### 2.1 La catégorisation de l'opposition verbo-nominale

En ancien et en moyen français encore, l'infinitif, mode *bifrons*, cumule la fonction nominale et la fonction verbale, dans un exemple comme *si n'i ot que del avaler le pont (Yvain ou le chevalier au lion, éd. M. Roques, v. 4159-60)*. Comme je l'ai largement développé dans plusieurs contributions (Buridant, 2005, 2008), au cours de l'évolution du français, les deux propriétés – rection verbale et position postverbale du pronom du verbe à l'infinitif –, fondamentales en ancien français,



s'effacent progressivement, tout en se conjuguant avec d'autres facteurs qui constituent un *drift* évolutif : à partir du 14<sup>e</sup> siècle, élimination de la forme prédicative tonique du pronom devant l'infinitif et possibilité d'employer dès lors à cette place un pronom atone masculin *le* (ex. *pour le convoier* = *le* interprété comme pronom anaphorique) ; effacement progressif de l'emploi des infinitifs substantivés avec complémentation ; effacement à l'oral de la marque *-r* de l'infinitif avec risque de confusion avec le participe passé de la conjugaison en *-er* ; montée en tête d'énoncé des constructions avec les formes en *-ant*, dans une zone thématique assurant la continuité référentielle avec le contexte antérieur (*en passant* concurrençant *au passer*) ; développement du vocabulaire abstrait dans les formations dérivationnelles en *-tion*, *-ment*, *-ance*, concourant à supplanter le vieil emploi commode, mais peu distinct à la longue, de l'infinitif substantivé ; réduction de la polyfonctionnalité des formes grammaticales, éliminant les éléments « transversaux » au profit de la monofonctionnalité, consacrée par la fracture de l'époque classique. L'infinitif substantivé, de nature *bifrons*, ne pouvait qu'accompagner le mouvement, non sans des périodes de reflorescence de la substantivation de l'infinitif comme procédé d'enrichissement de la langue, sous l'influence italienne au 16<sup>e</sup> siècle par exemple, et d'exploitation de ses ressources stylistiques par de grands auteurs comme Montaigne, usant de l'infinitif comme outil « philosophique ». Le français contemporain connaît sans doute un ensemble à peu près clos d'infinitifs devenus des substantifs à part entière (cf. *le souper*) et un ensemble ouvert d'infinitifs substantivés par dérivation impropre (*le bien vivre* et même *le bon vivre*), qui n'est en rien la continuation d'une substantivation médiévale atrophiée, mais bien une exploitation nouvelle de cette forme pour ses capacités d'abstraction et de dynamisme (dans le domaine philosophique, par exemple), mais cette exploitation est cependant retreinte et sans argument, en comparaison des autres langues romanes.

Au regard de la restriction de la substantivation de l'infinitif qu'a connue le français, d'autres langues romanes ont en effet maintenu sa polyfonctionnalité. Des langues comme l'italien et l'espagnol continuent à exploiter largement la substantivation de l'infinitif avec complément, en exploitant donc sa nature *bifrons*:

- en postposant comme en ancien français les pronoms atones et en pouvant construire l'infinitif avec des compléments complexes en toutes positions: à la substantivation close et figée de l'infinitif sans complément du français s'oppose ainsi la substantivation ouverte et dynamique de la plupart des

langues romanes, parmi lesquelles les langues ibériques, et particulièrement l'espagnol, qui semble offrir le maximum de possibilités (Buridant 1990, p. 155), comme l'illustrent les traductions comparées d'une même œuvre rassemblées et commentées par M. Wandruszka (Wandruszka 1969, p. 247 sqq.)

- par la très riche subordination qui peut suivre l'infinitif :

*Para nada nos vale **el apretar el paso** al vernos sorprendidos en el medio de la llanura por la tormenta* (C. J. Cela, La familia de Pascal Duarte)

- par la fréquence d'emploi du circonstanciel, de même qu'en portugais, en particulier dans le tour préposition + article + infinitif, qui tend à la lexicalisation (ex. *allao cantar*) (Gawelko 1999, 624) :

*Cuatro jóvenes mueren en el acto **al estrellarse** contra un puente* (TVE, mardi 19/09/2006, émission de la nuit)

- par l'exploitation particulière de la bivalence de l'infinitif substantivé, qui peut conserver un minimum de dynamique verbale lui permettant d'admettre, en même temps, toutes les caractéristiques verbales, dont les références à la personne 3 :

*Al llegar la camarera con mi whisky* (*Tormenta de verano*) « À l'arrivée de la femme de chambre avec mon whisky »

L'italien connaît des possibilités à peu près comparables, pour ne considérer que l'emploi de l'infinitif avec article, palier décisif de la substantivation. La nature verbale de l'infinitif peut s'y effacer graduellement et l'intégration au système du substantif peut être particulièrement poussée, selon une progression dégagée dans ses grandes lignes par G. Skytte (Skytte 1983, p. 49 sqq).

## 2.2 La catégorisation des formes « neutres » existant en latin classique ou postérieurement, radicalisant l'opposition déterminants – pronoms et la création de morphèmes spécifiques marquant l'indéfinitude du substantif et celle du sujet du procès verbal

En latin, rappelle B. Combettes, « la différence entre la catégorie pronominale et celle de la détermination nominale apparaît comme très peu marquée, les formes des deux séries étant dans la plupart des cas identiques et ne se distinguant que

par l'entourage syntaxique dans lequel elles sont utilisées. » Et B. Combettes parle à ce propos de « neutralisation » en la rattachant au système d'ensemble de la langue latine qui englobe parallèlement la détermination nominale, marquée par le cas interne, et la forme verbale, marquée par la flexion interne, l'expression de la détermination nominale et de la personne verbale se rapprochant à ses yeux de la « juxtaposition ». Et B. Combettes caractérise sur ce point l'évolution du français comme le passage de la linéarisation proche de la juxtaposition du latin, à une organisation différenciant ces éléments polyvalents en deux catégories distinctes, celle des pronoms et celle des déterminants, opposition de deux séries, présentant pour la première des formes « courtes » non-accentuées, non-autonomes, fonctionnant comme clitiques, pour les secondes des formes « longues » étoffées, autonomes. (Combettes, 2006)

De l'ancien français au français moderne s'opère ainsi un processus de catégorisation maximale aboutissant à deux séries morphologiques. Mais aboutissant aussi à l'apparition de morphèmes spécifiques marquant l'indéfinitude du substantif ou l'indétermination du sujet du procès verbal .

Serait à rattacher à cette catégorisation tout un ensemble d'évolutions accusant la spécificité du français au regard des autres langues romanes.

### *2.2.1. Développement de la détermination du substantif se caractérisant par plusieurs particularités*

Pour le défini, élimination d'un emploi pronominal héréditaire, celui de l'emploi pronominal de la forme *le/la* héritée de *ille /illa* latins, anaphorique dans *ton cheval et le Perceval*.

Or, l'emploi pronominal de l'article est encore bien connu en espagnol, en équivalence de *celui de/ celle de, celui qu'ilcelle qui...*, ou comme démonstratif neutre + relatif ou *de* : *Preferio mi libro al que tienes tú*. Le portugais peut également employer l'article comme démonstratif dans les mêmes cas de reprise : *A casa de Jorge e a de Luis*. Cet emploi étant cependant inconnu de l'italien ancien et moderne.

Surtout, pour l'indéfini, régression de la forme zéro et développement au pluriel d'un morphème spécifique *des*, formé à partir de la préposition inverseur d'extensité + article, sur le modèle du partitif, inconnu des autres langues romanes.

Particulièrement intéressante est à cet égard l'évolution du français, qui est l'objet d'un faisceau considérable de recherches actuelles, dont certaines à visée contrastive.

L'ancien, et le moyen français encore, ont effet un pluriel indéfini qui est exprimé par :

- Ø, comme le récapitule le tableau suivant, emprunté au récent exposé de M. Dufresne et M. Tremblay au colloque Diachro VI de Leuven (2012, à par.) :

	Défini				Indéfini			
	Singulier				Singulier		Pluriel	
	Sujet	Objet	Sujet	Objet	Sujet	Objet	Sujet	Objet
Latin	Ø	Ø	Ø	Ø	Ø	Ø	Ø	Ø
TAF	<i>Li</i>	<i>le</i>	<i>li</i>	<i>les</i>	Ø	Ø	Ø	Ø
AF	<i>Li</i>	<i>le</i>	<i>li</i>	<i>les</i>	<i>uns</i>	<i>un</i>	Ø	Ø
MoyF	<i>Le</i>	<i>le</i>	<i>les</i>	<i>les</i>	<i>un</i>	<i>un</i>	<i>des</i>	Ø
FMod	<i>Le</i>	<i>le</i>	<i>les</i>	<i>les</i>	<i>un</i>	<i>un</i>	<i>des</i>	<i>des</i>

- l'emploi de *uns / unes*, allant du pluriel interne ou *pluralia*, employé pour des éléments comptables de l'ensemble par paire à l'indétermination générale. Soit le schéma suivant :

éléments constituant une paire, éventuellement différence (a) → ensemble d'éléments identiques constituant une série, présentés comme une unité, mais pour lesquels on a encore la représentation des différentes parties, éventuellement avec différence de sens au sg. et au pl. (b) → ensemble d'éléments ayant des caractéristiques communes, soit « une sorte de, une espèce de », en concurrence avec *manière* (c) → extension vers la vastitude spatiale ou temporelle (d) → indétermination relative au sens de « quelques » (e) → indétermination générale et avec des substantifs s'employant préférentiellement ou uniquement au pluriel, en concurrence avec Ø (f) / puis *des* en moyen français.

*Exemples :*

(a) et (b) *Il avoit une grant hure plus noire q'une carboulee, et avoit plus de planne paume entre deux ex, et avoit unes grandes joes et un grandisme nés plat et unes grans narines lees et unes grosses levres plus rouges d'une carbounee et uns grans dens gaunes et lais ; et estoit cauciés d'uns housiax et d'uns sollers de bueffretés de tille dusque deseure le genol...* (Portrait du vilain dans *Aucassin et Nicolette*, chantefable du XIII<sup>e</sup> siècle, éd. J. Dufournet, XXIV,

15-22) « Il avait une hure énorme et plus noire que le charbon des blés, plus de la largeur d'une main entre les deux yeux, d'immenses joues, un gigantesque nez plat, d'énormes et larges narines, de grosses lèvres plus rouges qu'un biftèque, d'affreuses longues dents jaunes. Il portait des jambières et des souliers en cuir de boeuf que des cordes en écorces de tilleul maintenaient autour de la jambe au-dessus du genou. » Et p. 182, note 4. « *Unes, uns* était employé au pluriel en ancien français pour désigner une paire d'objets) (*unes grandes joes*) ou une série d'objets de même sorte (*uns grans dens*) ».

(b) *Cest arbre dont je vous compte est de la quantité d'un bien bas boysson et porte unes petites feuilles poignans, et ressemble la feuille et l'arbre a ung chesne, excepté que la feuille du chesne en France n'est pas poignant.* (Traduction des *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury par Jean d'Antioche, éd. D. Gerner - C. Pignatelli, III, LV, 3, 254) – *escripre unes lettres* (constant en afr. au sens collectif) vs. *une lettre* « signe graphique ».

(c) *Des bestes que on appelle « aquicenosals ». En cele contree, en l'avoysinante partison, sy comme l'en va par Selence de costé destre a la mer Rouge, naissent une manière de bestes que on appelle « aquicenosals ». Ce sont unes bestes de moult grant force, qui ont les crins comme chevaux et gettent le feu par les dens* (Ibidem, III, LXXIII, 1, 296) [« équinocéphales, monstres fabuleux à corps humain et à tête de cheval »].

(d) *Et si comencerent a assembler en unes places granz qui estoient dedenz Costantinople* (Villehardouin, *Conquête de Constantinople*, éd. E. Faral, § 244) – autres exemples avec *places, montaignes, plaines, terres*.

(e) *Les montaignes a lor maudites Et unes tiex parolles dites* (*Bible de Macé de la Charité*, éd. R. Smeets, Rois, 12138-9) *unes* au sens de « quelques »

(f) *Celz bels blialz, celz dras de soie, Ces grans treces getent en voie... ; Or usent unes soganiës* (var. *soschaniës, souquaniës, sucaniës*) *Amplés desoz, par pans formiës Et vestent ces lez sorpheliz, Et s'envoient trop a envis* (*Partonopeu de Blois*, éd. J. Gildea, v. 8045) [*soscanie* : « sorte de vêtement long sans manches, tunique longue », puis vêtement à l'usage des gens de basse condition > fm. *souquenille*).

(g) *unes buies*, «une chaîne », *unes noces, unes pasques*.

C'est dire que l'ancienne langue offre une large homologie avec les langues romanes actuelles qui ont précisément conservé l'indéfinit pluriel avec article zéro et avec l'emploi de l'article indéfini pluriel dans des conditions qui sont très comparables, comme le soulignent un faisceau d'études, comme celles de L.

Tasmowski-de Ryck et B. Laca (1994 et 2000), parlant d'unité plurielle et relevant le cas de l'espagnol *unos/unas* (cf. aussi Tollis, 2001) et des déterminants de forme similaire en portugais (*uns*) et en catalan (*uns*). Sans compter la persistance de *uns* en français contemporain dans les trois pronoms pluriels du micro-système de pronoms en *un* : *les un(e)s*, *quelques-unes*, *d'aucuns*, étudié par De Ryck et Tasmowski dans *les uns* : indivisible, ne qualifiant pas, plus collectif que distributif dans une partition particulière.

La situation du français dans l'expression de l'indéfini pluriel se distingue à présent des autres langues romanes, comme l'a souligné encore G. Bikié-Carié dans une étude récente : tandis que dans les langues romanes qu'elle appelle « périphériques », la marque du pluriel et l'absence de l'article défini suffisent à désigner le nom commun indéfini, en français l'article *des* est de règle. A la différence des autres langues, le français a élargi l'emploi de *des* et éliminé la palette des emplois de *uns / unes* allant de la paire à l'indétermination absolue. Instructive est à cet égard la comparaison que l'on peut établir avec les autres langues romanes, espagnol, portugais, roumain en particulier, l'indéfinitude exploitant à des degrés divers, sur l'échelle que j'ai esquissée, les héritiers de l'article pluriel [Uns] ou ses équivalents. Comme le soulignent L. Tasmowski et B. Laca : « A la différence du français, où *des* grammaticalisé dénote aussi des entités non circonscrites, les langues romanes, qui permettent le pluriel indéfini de forme  $\emptyset$  N, connaissent toutes un déterminant qui semble pouvoir être considéré comme un pendant partiel de l'article indéfini, ou du moins comme un article en voie de constitution » (Tasmowski & Laca 2000, p. 191).

**En espagnol.** « La pluralité interne restaurée n'a pas survécu en français, mais elle a pris pied en espagnol, où le pluriel de tension I (de l'universel au particulier) s'obtient sans désertion de cette tension : *unos* est un pluriel interne, qui n'est presque plus ressenti comme tel. Le pluriel interne fait en espagnol l'objet d'une acceptation très large qui rappelle l'acceptation que fait le grec du duel, acceptation très large et, du point de vue psycho-mécanique, d'un très grand intérêt. » (Guillaume 1956-1957, p. 152) *Unos N* implique une lecture plurielle, la notion de groupe, une lecture 1 x n éléments et n x 1 éléments (Tasmowski & Laca 2000, p. 196). Et L. Tasmowski et B. Laca détaillent les emplois de *unos/unas* allant du pluriel interne d'objets considérés habituellement par paires (*unos zapatos*) à l'approximation numérique (*Solo a gastado unos dos mil pesetas*), en passant par l'indéfinition relative ou quantité réduite avec des substantifs au pluriel restreints numériquement ou qualitativement par un adjectif, un

complément ou le contexte (*Por favor, sirveme unas patatas – pasaremos unas dias en la playa*).

**En portugais.** Indéfini relatif au sens de «quelques, plusieurs» (*jantei com uns amigos*), approximation devant un cardinal (*tinha uns quinze anos*). (Teyssier, 1992, p. 80)

**En roumain.** Indéfini relatif exprimé par *niște* (< *nescio quid*) à l'acc. / *unor* au génitif datif : la propriété de *niște* est d'obliger à une lecture collective en réfèrent à un groupe d'éléments discrets non isolables. Pour L. Tasmowski & B. Laca, *niște* continue toujours à préserver une masse indifférenciée, ne donnant pas accès aux éléments discrets qui la composent, en accord avec son sens étymologique. *Niște* n'est pas dépourvu des possibilités d'emploi devant les noms d'objets allant par paire, les grammairiens ne s'attardant pas sur ce fait. A. Lombard se borne à dire que pluriel indéfini simple et pluriel indéfini introduit par *niște* sont sensiblement équivalents en indiquant que « avec *niște*, le sens est seulement un peu plus vague » (Lombard 1974, p. 215) : *i-au dat cadou niște sandale* « ils lui ont donné une paire de sandales »

Mais à la différence de l'espagnol *unos N*, *niște* ne peut fonder la notion de paire :  
*unas medias de nailon* → informants espagnols « une paire de bas nylon » /  
*niște ciorapi de nailon* → informants roumains : « des bas nylon » (Ex. de Tasmowski & Laca 2000, 196)

*niște* réfère à un groupe d'éléments discrets non isolables identiques :  
*avea niște dinți albi și minunați* « il avait des dents blanches et parfaites »  
(Tasmowski & Laca 2000, 198)

Pour *unor*, Lombard indique qu' « il peut servir comme une espèce d'article indéfini dans des cas comme *úrmele unor lupi* 'les traces de (quelques) certains loups, des traces de loups' (*urmă* « traces », pl. *úrme*).» (Lombard 1974, 26). Cf. aussi, parmi les exemples de traduction de *L'Amant* de Marguerite Duras, relevés par Gorana Bikié-Carié :

*Les frères, des voyous / Los hermanos, unos golfos / Os irmãos, uns malandros / Frații, niște golani*

avec la remarque suivante : « Voici un exemple où l'emploi emphatique de l'article exige l'équivalent. »

**Au total.** Il y a sans doute des différences dans la distribution et l'emploi de ces deuxièmes formes de pluriel indéfini, comme on peut l'observer dans des exemples précédents et comme le soulignent encore L. Tasmowski et B. Laca à partir d'autres exemples espagnols avec *unos* traduits dans les autres langues romanes

montrant qu'il n'y a pas d'équivalence absolue (Tasmowski – Laca 2000, 192). Mais s'opposent dans l'ensemble :

- l'indéfinitude absolue marquant un rapport de catégorisation ou une inclusion de classe dans un contexte définitionnel par exemple, qui peut s'observer devant le substantif prédicat ou attribut :

*Sereïnes sunt monstres de mer* (Brut de Wace, éd. I. Arnold, 733 sq.) « Les sirènes sont des monstres marins » / *Las balenas son mamíferos* / *As balenas são mamíferos* / *Le balene sono mamiferi* / *Balenele sunt mamifere* / *Les baleïnes sont des mammifères*.

- l'indéfinitude relative ou restrictive plus ou moins étendue et pouvant caractériser une espèce dans la prédication par des noms qualifiants ou la métaphore.

Ancien français :

*Des seraines de la mer ... Ce sont unes creatures qui ont une teste de femme et longue cheveleur blonde et clere, et ont mamelles de femme jusques au nombrillet* (Oisivetés de Jean d'Antioche, éd. C. Pignatelli, I, LXIV)

Français contemporain et autres langues romanes :

*¡Miserables!(...) esa gente son unos banditos* / *Os miseráveis! (...)* *aqueles tipos são uns bandidos!* / *Miserabili! (...)* *sono dei banditi* / *Mizerabili! (...)* *e vorba de niște bandiți* / *Les misérables! (...)* *Ces gens sont des bandits* » (Tintin, *L'île noire*, ex. de Tasmowski & Laca).

Ce qu'on peut interpréter dans ces exemples par « une espèce de ».

Au regard d'autres langues romanes comme l'espagnol, le portugais, et dans une moindre mesure le roumain, « le français a bénéficié, dans son élimination de la pluralité interne, de l'inverseur d'extensité *de*, grâce auquel il a pu construire l'article composé *des* et, d'une manière générale, la série des articles quantitatifs dont le mécanisme consiste à stopper la tension II – vers l'universel – dans son cours, à distance relativement petite de S2 – son point de départ. » (Guillaume, 1956-1957, 203-204)

### 2.2.2. Grammaticalisation de *on* à partir de *homo*

L'expression du participant humain indéterminé, dont les solutions dans les langues romanes ont été examinées par I. Baciú, est encore une originalité du français, qui a grammaticalisé *om* / *on* à partir de *homo*. Toutes les langues romanes



ont en effet connu à divers moments de leur histoire des tentatives de forger un pronom à partir du latin *homo* (ancien esp. *hombre*, anc. ital. *uomo*, anc. port. *ome*, *homem*, roum. *omul*) ou d'un autre substantif (port. mod. *A gente, uma pessoa*) pour désigner un agent ou un patient humain indéterminé avec, le plus souvent, une fonction syntaxique de sujet. L'ancien espagnol disposait ainsi des formes *omne, ome, om*, remplacées plus tard par la forme pleine *hombre*, maintenue jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, ces tentatives n'ont pas abouti à une grammaticalisation complète, certaines ont échoué, d'autres se cantonnent dans des usages marginaux ou sont peu fréquentes. Seul le français a su créer un pronom *on* avec une grande fréquence d'emploi à partir de la grammaticalisation de *homo* > *en/on* au regard de *home*, en n'exploitant que très marginalement la possibilité d'expression avec le pronominal passif, comme dans *Aucassin et Nicolette*, chantefable du XIII<sup>e</sup> siècle : *Or se cante* introduisant les parties chantées, ou l'emploi du pluriel sans sujet exprimé : *Or dient et content et fablent* pour les parties récitées.

Les autres langues romanes ont finalement préféré des constructions déjà existantes pour suggérer le participant humain indéterminé, solutions groupées par J. Allières autour de trois pôles, mais quatre en réalité, si l'on compte l'emploi d'un autre indéfini : (1). Emploi de certaines personnes du verbe sans sujet exprimé : esp. 3<sup>e</sup> personne du pluriel : *Dicen que no era patriota* ; roum. 2<sup>e</sup> personne du singulier. (2). Passif à complément d'agent effacé. (3). Pronominal passif où le participant humain indéfini n'est révélé que par la relation à une phrase équivalente à pronom indéfini. (4). Héritier de *unus* : esp. *uno dice*.

Pour I. Baciú, dans plusieurs langues romanes, il existe une tendance à transformer le réfléchi *se* (ital. *si*) en un pronom sujet équivalent sémantique et syntaxique du fr. *on* : (1). Sujet du pronominal passif en position postverbale : ital. *Ecco, si sente un cavallo venir su...* (2). Sujet du pronominal escamotable : *uno lee libros* → *se leen libros*. (3). Sujet du pronominal passif ne s'accordant plus avec son sujet, senti comme un objet direct, en toscan, en espagnol américain, en portugais, en roumain : *se alquila pisos, vende-se estas casas, se dă bani (se dau bani)*. (4). Les langues ibériques vont plus loin : elles introduisent devant le sujet du pronominal passif la préposition *a* caractéristique de l'objet animé, comme dans cet exemple : *Se auxilio a los heridos en el accidente*.<sup>1</sup> C'est cette tendance à réanalyser le sujet

---

<sup>1</sup>C'est ce que souligne E. Genušiene dans son étude sur la typologie des réfléchis, à partir d'exemples de réfléchis impersonnels dans des langues indo-européennes sans sujet syntaxique avec objet direct et prédicat au singulier (exemples du serbo-croate, italien, espagnol, portugais) : « In the

direct qui conduit I. Baciú à interpréter *SE/SI* comme sujet. I. Baciú peut ainsi conclure : « Du point de vue de l'ampleur donnée au pronominal passif et impersonnel, on pourrait distinguer un premier groupe (italien suivi par l'espagnol, le portugais et peut-être le catalan et l'occitan), ensuite le roumain [où le pronominal est en concurrence avec la 2<sup>e</sup> personne du singulier non déictique, par ex. quand le verbe est déjà pronominal : *on se sent = te simți* alors qu'en italien *ci si sente*], et enfin le français, où l'existence de ON en limite sévèrement l'usage. » (Baciú 1993, 23)<sup>2</sup>.

Cependant, le roumain a, dans une certaine mesure, grammaticalisé *omul*, comme le relève C. Schapira en distinguant trois *omul* en roumain :

(1) Le nom *omul*, *om* avec article défini postposé ayant le sens générique d' « être humain » :

*Omul merge în poziție verticală* « l'homme marche en position verticale »

(2) *Omul* anaphorique, reprenant un nom masculin singulier, humain déjà exprimé dans le texte :

*Grigore Priceputu s-a oprit în celălalt capăt al poienii [...] M-am dus spre dînsul. L-am întrebat cu glas coborît [...] :*

*- Ai găsit ? [...]*

*- Da, domnule colonel, [...] îmi răspunse **omul** [...]* (Sadoveanu, *Morminte*, 386) (Schapira 2002, p. 517)

(3) Un troisième *omul*, semblable, dans son mode d'emploi, aux pronoms indéfinis. Il correspond au français *on*, qui en constitue la traduction. Sujet le plus souvent postposé au verbe, à l'encontre des précédents, il ne présente jamais d'expansions syntagmatiques : *N'are omul liniște* « On n'est jamais tranquille » (Schapira, *ibid.* 518)

---

romance examples quoted, the impersonal rather than non-agentive personal passive interpretation may be applied to those clauses with the Reflexive Marker when the Semantic Object noun phrase retains its postverbal position and, consequently, its direct object status, as in *Domani si discuta la due proposte di legge.* » (Genušiene 1987, p. 277). L'absence d'accord avec le nom en position postverbale est le signe qu'il est alors interprété comme un objet direct et non plus comme un sujet, contrairement à l'accord.

<sup>2</sup>Dans un article récent plus limité traitant des correspondants de ON en roumain, E. A. Ieremia, ignorant apparemment l'étude de I. Baciú, distingue trois possibilités – passif réfléchi : *se clasifică*, impersonnel : *se ajungă*, équivalent de *nous* –, pour remarquer enfin que « le pronom *on* individualise le français et le provençal parmi les autres langues romanes, qui ne connaissent pas un tel pronom. » (Ieremia 2011, 44)

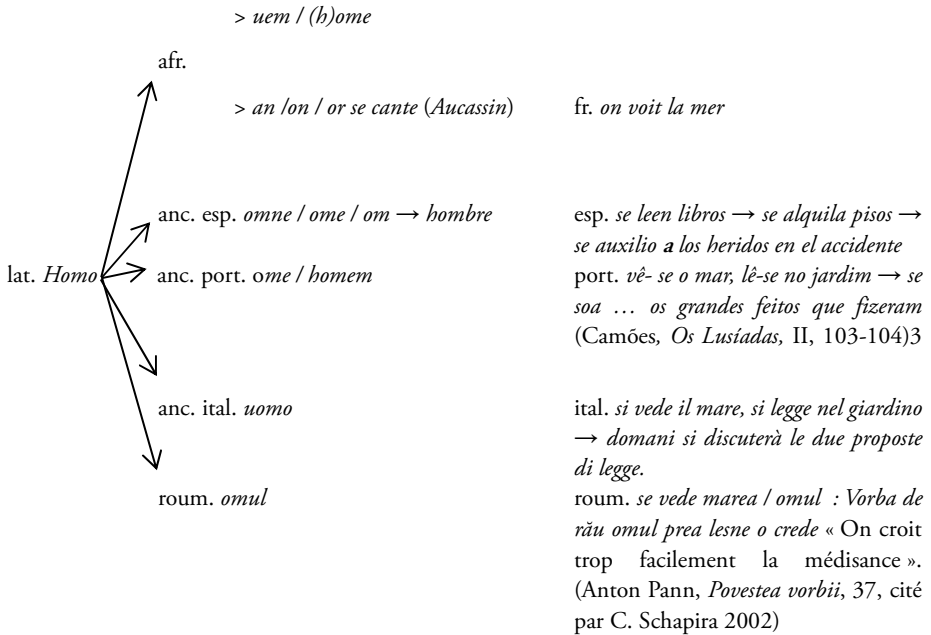
A l'encontre du *on* français qui s'est distingué du substantif hérité de *homo*, l'indéfini roumain n'a pas évolué, du point de vue phonétique, de façon distincte ; mais d'autres facteurs estompent les différences entre les deux éléments : *omul* nom et *omul* pronom :

- *omul* indéfini n'est pas atone, comme les autres pronoms roumains, ainsi que l'est *on* en français ;
- la reprise pronominale est identique pour le nom et le pronom indéfini ;
- ce pronom se décline comme les autres pronoms. Il peut donc se trouver au génitif, comme complément d'objet direct ou indirect.

Au total, le pronom *on* a, en français, un comportement totalement différent de celui du substantif *l'homme*, alors que le roumain *omul* se comporte de manière identique dans les emplois nominaux et ceux de pronom indéfini.

Soit un petit tableau final qui pourrait résumer les différentes possibilités d'expression de l'agent ou du patient humain indéterminé dans les langues romanes, selon un axe diachronique et systématique

langues romanes modernes



Le contraste entre l'expression de l'indéfinitude du pluriel du substantif et celle du sujet du procès verbal entre le français et les langues romanes peut être illustré par cette phrase exemplaire en français et en espagnol : *Ici (l')on vend des appartements / Aquí se vende pisos.*

2.2.3. Catégorisation de deux formes concurrentielles pouvant être employées comme pronom ou comme déterminant, en ancien français, dans le système des démonstratifs et des possessifs :

<sup>3</sup> O verbo *soar*, no trecho de *Os Lusíadas* (III, 103-104), deveria estar no plural, pois são os feitos que soam, ou está correcto como está, pois são os feitos que soam mas sim alguém que os faz soar ? - Resposta : estos dois versos ilustram como já no século XVIo pronome *se* era usado como sujeito indeterminado, equivalente ao pronome indefinido *alguem*, e não como partícula apassivante ou apassivadora... A concordância se faz com *se*, equivalente a *alguém* : *soa-se os grandes feitos* = *alguém sos os grandes feitos*. (in Ciberdúvidas da língua portuguesa : *Se apassivante e se indeterminado no português do século XVI*).

- catégorisation progressive des deux séries de démonstratifs en *cist* et en *cil*, avec alignement des formes en *cist* sur le système des articles et des formes en *cil* sur celui des pronoms. Ancien français : série *cist*, *cest*, *cestui* employée comme déterminant, mais aussi comme pronom – série *cil*, *cel*, *celui* employée comme pronom, mais aussi comme déterminant → Aboutissement homologique en français contemporain : *ce*, *cet* / *ces* – *le/les* : déterminants – *celui/ceux* – *lui/eux* ; *celle/celles* (*cillà*) – *elle* – *elles* : pronoms.
- formes du possessif entre article et pronom possessif en éliminant l'emploi adjectival (dit aussi déterminant complémentaire) de la forme tonique *mien*, *mienne*..., la morphologie des possessifs réduisant l'hétérogénéité des formes héréditaires toniques au profit de formes réduites en *-ien* : *mien(e)(s)* – *tien(e)(s)* – *sien(e)/(s)*. Ancien français : article possessif : *mes/mon livre* – pronom possessif : *cest livre est li miens* – adjectif possessif derrière déterminant : *li/cist miens livre* → français contemporain : article possessif : *mon livre* – pronom possessif : *ce livre est le mien* – adjectif possessif n'ayant plus qu'un emploi sporadique marginal, ironiquement marqué. Cette catégorisation, engagée en moyen français, se parachève en français préclassique, comme l'observe, entre autres, N. Fournier, où se relèvent encore des emplois marqués archaïsants, dont certains deviendront plaisants, tel *un mien cousin* (Fournier 1998, § 201).

Au regard de cette catégorisation, la polyvalence des formes s'observe :

- pour les démonstratifs de l'espagnol *este*, *ese*, *aque*l, ou du portugais *este*, *esse*, *aque*l, de l'italien *questo*, (*codesto*), *quello*, en fonction de pronom ou d'adjectif;
- pour les possessifs, en italien : *il mio libro* / *questo libro è mio*, les cas de différenciation étant moins fréquents, comme celui des formes du possessif en espagnol (*mi/mio*).

2.2.4. Catégorisation par la création d'un morphème spécifique de déterminant à partir d'une forme d'emploi polyvalent : cas de *chacun* examiné, entre autres, par B. Combettes (Combettes 2006).

*Chacun*, résultat d'un figement en latin tardif, a en ancien français un emploi bivalent comme pronom et comme déterminant. Son emploi comme déterminant le rapproche de la catégorie adjectif par l'adjonction de l'article : *Desormais gart uns chascuns son ostal* (Colin Muset, *Chansons*, 13<sup>e</sup> siècle, éd. J. Bédier 1912, XX, 27, variante du ms. O, cité par B. Combettes, 2006, p. 131. Cf. aussi exemples

de TL, II, 295, s. v. *chascuns*). Mais aussi position de prédéterminant avec l'article défini : *Toutes et chascunes les paroisses* (Charte, 13<sup>e</sup> siècle). Sur le modèle de *quelque / quelqu'un* se forme le couple *chaque / chacun* se répartissant les emplois de déterminant et de pronom, non sans que subsistent des emplois nominaux de *chacun* et des emplois comme déterminant, jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle, où s'opère la répartition : selon N. Fournier, « le couple morphologique *chaque / chacun* voit ses emplois se spécifier au cours du siècle, sur le modèle de l'opposition *quelque / quelqu'un* : *chacun* devient exclusivement pronom et ses emplois déterminants, fermement condamnés par Oudin, sont archaïques dès le début du siècle » (Fournier 1998, § 322).

2.2.5. Création d'une forme spécifique pour le pronom à partir d'un morphème de déterminant : cas de *quelque / quelques-uns* examiné par B. Combettes (Combettes 2004). Au départ, *quel* + substantif + *que*, renvoie à la valeur de : X quel qu'il soit : *an quel lieu que il fust, Secorre et aidier li deüst* (Chrétien de Troyes, Lancelot, éd. M. Roques, 2349-50). Séquence qui a ensuite évolué, pour des raisons peu claires, vers un redoublement de la forme *que*, comme dans : *Quel que chaperon qu'il portast* (Jean de Meun, *Le Roman de la rose*, éd. Lecoy, v. 14123) ; pour aboutir au déterminant *quelque*, qui conserve, du moins jusqu'au moyen français, son sémantisme de non-spécificité (Combettes 2004). Se crée parallèlement le syntagme *quelque un*, « dans des contextes présentant une ambiguïté syntaxique favorable à une réanalyse, comme dans le passage suivant, où *un* peut être rattaché à *quelque*, le substantif *prêtre* jouant un rôle d'apposition ou interprété comme déterminant du groupe *un prestre* : *vous devez confesser a vostre curé du mains a quelque ung prestre ou religieux ayant sa puissance* (*Cent Nouvelles Nouvelles*, 1456). » (Combettes 2004)

L'aboutissement de cette évolution est la disparition de toute mention d'un ensemble de référence, ce qui permet à *quelqu'un* de renvoyer à l'indéfinition la plus large dans la catégorie des animés : *toute personne, quelle qu'elle soit* : *Trop bien les advertissoit qu'ilz venissent bien secretement vers elle, affin qu'ilz ne fussent de quelque ung apperceuz / V. de nulz perceuz* (*Cent Nouvelles Nouvelles*, éd. Sweetser, p. 236).

On comparera à ce processus de différenciation *alguno*, remplissant encore la fonction de déterminant ou de pronom en espagnol : *alguno* déterminant, avec apocope *algún* devant le substantif masculin singulier, forme complète accordée dans les autres cas : *algún dña – algunos dñas – algunas amigas* / pronom : *algunos*

*no hicieron los deberes ayer ni a algunas de mis amigas.* De même en portugais, sur la base [alg-] : *alguém* – *algo* pronoms, mais *algum* pronom / adjectif : *e se alguém fosse avisar a Guarda ? – Minha Teresa tem algo a me dizer, não e ?- com ele podes arranjar alguma coisa* (ex. de Celso Cunha, p. 110)

## 2.3 Réduction des morphèmes polyvalents dans le système des quantifieurs-intensifs (Zink 1989, p. 239)

2.3.1. La catégorisation des adverbes *beaucoup* et *très* en remplacement du polyvalent *moult* a été étudiée en particulier par C. Marchello-Nizia, mais il faut aussi la mettre en rapport avec le destin de *petit* et *peu*. *Molt* est caractérisé, en ancien français, par la polyvalence de fonctions, adverbiale ou adjectivale avec accord, illustrée par les exemples suivants :

*Respont li cuens* : « *Multes merciz, barun !* (*Chanson de Guillaume*, éd. F. Suard, 620)

*Molt i ot de bons chevaliers* (Chrétien de Troyes, *Erec*, éd. M. Roques, 1510)

*En celui lieu a moult estoiles et moult dru assises et de moult grans* (Mahieu le Vilain, *Livre des Metheores*, éd. J. Ducos, I, VII, 3, 120)

Les phénomènes majeurs de l'évolution de *moult*, mis en relief par C. Marchello-Nizia, sont les suivants (Marchello-Nizia 2006, p. 139) :

- apparition et développement de *beaucoup* en raison inverse de l'obsolescence de *moult*, qu'il remplace peu à peu dans une partie de ses emplois. En moins de trois siècles, entre 1250 et 1500, on passe de (1) à (2) : (1) *Molt i ot de boens chevaliers* (Chrétien de Troyes, *Erec*, 1510) à (2) *Et avoit beaucoup de bons chevaliers* (Commynes, *Mémoires*, éd. L. Halphen, I, 12).
- développement de *très* pour exprimer la notion d'intensité qu'exprimait également *moult*, comme le montre l'évolution de (3) à (4) : (3) *A molt grand poinne* (Chrétien de Troyes, *Erec*, 276) → (4) *A très grand peyne* (Commynes, *Mémoires*, éd. L. Halphen, VIII, 27).

Et plus loin : « Les notions d'intensité et de quantification qu'exprimait *moult* sont restées grammaticalisées, mais par les deux morphèmes *beaucoup* et *très*, qui ont occupé progressivement toutes les constructions de *moult*,» (Marchello-Nizia 2006, p.141), l'obsolescence de *moult* étant entérinée au 17<sup>e</sup> siècle. Le français moderne et contemporain consacre la disparition complète de *mout* et la répartition des emplois entre *beaucoup* et *très* en distribution complémentaire, telle que la décrit G. Moignet (Moignet 1970, p. 201, § 329).

On observera, en regard, la large polyvalence des héritiers de *multum*, sous des formes diverses, dans la plupart des langues romanes :

- *mucho* / *muy* en espagnol, avec une distribution des emplois entre *muy* correspondant à *très* devant adjectif/adverbe (*muy bien*), et *mucho* à *beaucoup* devant un verbe ou un substantif (*yo trabajo mucho - tengo muchos amigos aquí*), et la particularité de pouvoir employer *mucho* au singulier devant un être dénombrable (*habia mucho manifestante por la calle*) ; sans que *mucho* soit cependant totalement à exclure dans des exemples comme *mucho bonito pueblo – te quiero muchisimo bonito*, rejetés cependant comme des solécismes irrecevables, *mucho* et *muy* étant encore concurrentiels dans le *Libro de buen amor* de l'Arcipreste de Hita (composé un peu avant 1349), comme me l'a obligeamment signalé Christian Camps : *yo só mucho agravado*, 1671 a / *es me cosa muy grave* 1133 a.
- *muito* en portugais, fonctionnant comme adverbe invariable ou adjectif variable : *trabalha muito – leu muitos livros*.
- *molt* en catalan, fonctionnant comme adverbe invariable ou comme adjectif variable : *molt bé – molts catalans / molts de bots o molts de rius*.
- *molto* en italien, fonctionnant comme adverbe invariable ou adjectif variable : *molto bene – ci vuole molta pazienza*.
- *molt* fonctionnant comme adverbe invariable ou comme adjectif variable sous différentes formes en ancien occitan, et en occitan contemporain. Ancien occitan : *pur sa pruësce iert mult amez e de muz princes honurez* (*Milun*, 19) – *mont de cleric*, avec la particularité d'employer *molt* adjectival au singulier avec un nom comptable, comme le fait encore l'espagnol. (Jensen souligne la fréquence de cet emploi dans cette langue



au regard de l'ancien occitan : *mota berbiz an preza* (*Croisade albigeoise*, 127.17. Jensen 1990, § 16, 803, 804, 805, 806) / occitan contemporain : *n'ï a molt que son estaches* (Site Pavatge sur la Toile) – *molt volontiers – molt informacions...*

- *mult* en roumain, en fonction d'adjectif – pronom et d'adverbe : *multe alte case – mulți au venit – mănîncă mult*, avec un emploi limité du singulier devant un nom comptable (?) : *a venit multa lume? Nu așa de multă.*

2.3.2. Catégorisation du polyvalent *petit* au regard de son concurrent *poi*. L'étude de ce phénomène par D. Capin, appuyé sur un vaste relevé d'occurrences puisées dans les bases de textes en ancien et moyen français, met en relief les lignes de force de l'évolution (Capin, 2007, 2010).

Dans une première période (1), du 10<sup>e</sup> au début du 13<sup>e</sup> siècle, *pou* et *petit* sont en concurrence dans des fonctions identiques :

- Incidence à un verbe :

*Petit / poi* : *Amors de force petit vaut : Saciés que au besoing tost faut* (*Bel Inconnu*, éd. G. Perrie Williams, 2168-69) / *Qui petit seme, petit quialt* (*Perceval*, éd. Lecoy, 5) – *Poi a a boire et petit a disner* (*Moniage Guillaume*, éd. W. Cloetta, v. 3268)

*Un petit / un poi* : *Seigneur, fet il, un petit m'entendez* (*Becket*, éd. E. Wahlberg, 16) / *Sire, fait il, un poi se vus plaist m'entendez* (*Becket*, ibid, 160)

- Incidence à un substantif :

*Dist Oliver* : « *Païen unt grant esforz ; De nos Franceis m'ï semblet avoir mult poi* (*Roland*, éd. C. Segre, LXXXIII, 1049) / « *Ceste bataille, ben la puum tenir, Kar de Franceis i ad asez petit* » (ibid. XCV, 1239)

Dans cette fonction, comme adjectif, *poi* peut être décliné : *La demenrai ma vie a joie, Car je sai bien qu'ele ert mes poie* (*Roman de Thebes*, éd. G. Raynaud de Lage, 1047-48)

- Incidence à un adjectif :

*Douls Jeuscris, je vieng a vous A coer trop petit amoureux* (*Dits de l'âme*, éd. E. Bechmann, 2, 2b)

Les deux éléments peuvent être renforcés par les mêmes adverbes : *assés*, *moult*; les mêmes oppositions : *poi de / petit de* vs. *moult de*. Ils fonctionnent dans les mêmes syntagmes prépositionnels ou adverbiaux : *a (bien) petit / a (bien) poi*, etc.

On peut affiner les observations : *petit* est à la base d'une large palette de dérivations : *petite – petitelet/lot – petitement – petitece* ; il est employé comme substantif dans la diérèse totalisante *li petit et li grant* ; *poi* semble employé dans des séquences adverbiales que ne connaît pas *petit* : *poi ne grant – poi ne bien* ; *poi* connaît occasionnellement le genre féminin : *poie*. *Petit* est donc fortement armé comme adjectif, supporté qu'il est par ses satellites dérivationnels, au regard de *poi*, qui ne connaît qu'une maigre dérivation en genre ; *poi* semble mieux armé comme adverbe, connaissant certains empois que ne connaît pas *petit*.

On peut ainsi s'attendre à ce que l'évolution historique conforte les emplois adjectivaux de *petit* d'un côté et les emplois adverbiaux de *poi* de l'autre, ce que met en relief l'étude de D. Capin. Si le premier relevé, portant sur la période 1, met en évidence la concurrence de *petit* et *peu* en emploi adverbial, les deux autres relevés, portant sur la période (2) (1<sup>er</sup> tiers du 13<sup>e</sup> siècle – début du 14<sup>e</sup> siècle), et sur la période (3) (14<sup>e</sup> siècle) mettent en évidence la montée en puissance de *petit* comme adjectif, devant des abstraits en particulier, et sa raréfaction comme adverbe, et corollairement la relative raréfaction de *poi* en fonction d'adjectif et sa montée en puissance en fonction d'adverbe, même si l'évolution qu'elle constate n'est pas linéaire : *petit* est catégorisé comme adjectif et quantifiant en ne gardant que son statut d'adjectif, ses emplois comme adverbe devenant épisodique au 17<sup>e</sup> siècle.

En comparaison, les héritiers de *paucum* sont largement polyvalents dans la plupart des langues romanes : *Poco* en espagnol, en fonction d'adverbe et d'adjectif variable : *entiende poco – tenemos poco tiempo – un poco despues – poco a poco – poco inteligente – hay poca gente – pocas veces – poca voluntad* (exemples donnés en partie par D. Capin). *Pouco* en portugais, en fonction d'adverbe et d'adjectif/pronom variable : *trabalha pouco – leu poucos libros – leu poucos*. *Poco* en italien, en fonction d'adverbe et d'adjectif variable : *capisce poco – capisce un poco – un poco / un po' dopo – a poco a poco – abbiamo poco tempo – ha poca gente – ho pochi libri* (exemples donné en partie par D. Capin). *Poc* en catalan, en fonction d'adverbe et d'adjectif variable : *poc importa – poc a poc – un poc d'aigua – a pocs dies – pocs moments*. *Pauc* en ancien occitan, concurrent de *petit*, en fonction d'adverbe et d'adjectif/pronom en occitan contemporain : *val pauc – pauc a pauc – paucas gents / paucas de gents – èm pauquis*. Le roumain se distinguant ici avec l'emploi de *puțin*

(< latin \*puttinus ? étymologie inconnue), antonyme de *mult*, à la fois adverbe et adjectif, à côté de *un pic* < onomatopée (familier, courant) → « petite quantité » (Sur les emplois et les différences, cf. les remarques inspirées de M. Iliescu in Buridant 2009, p. 29-30).

### 2.3.3. Catégorisation des morphèmes *si* et *tant* en fonctions concurrentielles en ancien français.

*Tant* comme quantitatif connaît un emploi adjectival variable en genre et en nombre, comme le relève F. Jensen (Jensen 1990, § 807) :

*Tantes dolours at por tei enduredes, Et tantes faims et tantes seiz passedes, Et tantes lairmes por le ton cors ploredes* (Saint Alexis, éd. G. Paris, 397-399)

*Tant baron voit et tante beste* (Renart, éd. M. Roques, I, 1565)

et avec un collectif :

*cius hom dont tante gent son lié* (Escoufle, éd. F.P. Sweetser, v. 8233)

Mais comme adverbe intensif il peut être incident à un verbe, un adjectif ou un adverbe :

*Il l'aiment tant, ne li faldrunt nient* (Roland, éd. Segre, v. 397)

*Tant sont les melodies beles et tant dolces* (Gerbert de Montreuil, *Continuation de Perceval*, éd. M. Williams, 158)

*Unques mes tant dolenz ne fu* (Marie de France, *Lais*, éd. Rychner, *Guigemar*, v. 586)

Il peut être l'antécédent d'une consécutive. Dans ces deux derniers emplois, il est concurrentiel de *si* :

*Onques si biaux Chevaliers ne fu nez de fame* (Perceval A, 1862, éd. Lecoy)

*tant biaux chevaliers* (Perceval, T, v. 1864, éd. Roach)

*plus biaux chevalier* (Perceval, B, éd. Méla)

*Or sui si graine que ne puis estre plus* (Alexis, éd. G. Paris, v. 110)

Dans l'évolution du français s'opère une répartition entre les deux morphèmes, qui évacue la fonction adjectivale de *tant*, devenu indéclinable ; et excluant *tant* de l'incidence à l'adjectif ou à l'adverbe, le 17<sup>e</sup> siècle pouvant encore en présenter

des cas résiduels, consignés par Haase (Haase 1975, § 98 : *Souffrir n'ai pu chose tant indécente*, La Fontaine, *Contes*, II, 1, 77)

Or, comme quantifieur-intensif, les héritiers de *tantum* présentent une forme de base unique dans d'autres langues romanes :

- En espagnol, *tan* apocope de *tanto* est incident à un adjectif, un adverbe ou une locution adverbiale ; *tanto*, *-a*, *-os* *-as* est adjectif variable devant un substantif ; *tanto* est adverbe quantifieur-intensif avec ou sans corrélation:

*Me alegre de verte de tan buen humor – Iba tan velozmente que a penas lo vi*

*Hay tantas cosas que no sé cuál elegir*

*No me gusta tanto como a ti – No insistas tanto, hombre*

- En portugais, l'adverbe (invariable) *tanto*, *tão* forme un système unique avec l'adjectif et pronom variable *tanto*, *-a* (Teyssier 1992, p. 261, § 142.4-5) :

*Não posso atender tantos fregueses*

*Não quero que me pague tanto – Gosto tanto de cinema que de teatro – É tão barato que è quase de graça – Não pedi que chegasse tão cedo – Ele é tão rico como o irmão*

*Trabalha tanto quanto pode – Era tão formosa quão boa e esmoler* (tour latinisant senti comme littéraire et classique)

- En italien polyvalence de *tanto*, *adjectif* variable devant un substantif ; adverbe invariable devant adjectif ou adverbe :

*Tante cose – Tanto lavoro – Tanti posti quanti uomini*

*E tanto buono – Siamo tanto lièti*

- En catalan, forme de base *tant*, adjectif variable devant un substantif ou en emploi pronominal ; adverbe invariable devant adjectif ou adverbe, sous la forme *tan* en antéposition, aussi en emploi corrélatif :

*Sentia tanta pena que no parava de plorar – L'han condecorat por haver salvat tantes vides – Hi ha tants llibres com alumnes ? em sembla que no n'hi ha tants*

*Una cosa tan minima e de tan poca valor – No vagis/mengis tan de pressa*

De même avec le verbe :

*Com m'agrada tant aquesta regió, he volgut fer un vídeo sobre ella*

- En occitan, forme de base polyvalente *tan* :

*Una lenga d'un nivel de complexitat dialectal tan gran, se non mai, com lo catalan  
– Un camin tan estelat et tan bel*

## 2.4 Catégorisation des particules connaissant dans l'ancienne langue un emploi prépositionnel ou adverbial et conjointement l'élimination des particules séparées aux emplois *polyvalents* (Buridant 1985).

L'ancien français connaît un ensemble de struments fonctionnant à la fois comme adverbes et prépositions : *dedans, desors, dessous*, formes étoffées doublant les formes simples *dans, sur, sous*, mais aussi *avuec, enmi*, comme le rappelle H. Lagerqvist à la suite de G. Zink et G. Moignet, en y ajoutant *entor* (Lagerqvist 1997, p. 42). C'est dire que, dans ce cas comme dans d'autres, « l'ancien français ignore le compartimentage aujourd'hui à peu près étanche qui sépare les adverbes des prépositions et des conjonctions et relativement peu nombreux sont alors les termes exclusivement adverbiaux ou prépositionnels ou conjonctifs. Le plus souvent, c'est le contexte qui décide de l'emploi... » « Il convient [seulement] de remarquer que beaucoup d'adverbes peuvent fonctionner comme des prépositions, ainsi qu'il a été dit, notamment, au sujet de *avuec*. La frontière entre adverbe et préposition est beaucoup moins nette en ancien français qu'en français moderne, où cependant elle n'est pas toujours précise. Il est plus conforme à la réalité de parler d'emploi adverbial ou prépositionnel des mêmes vocables. » (Moignet 1973, 327), certaines prépositions, comme *avec* et *derrière*, pouvant être créditées de régime implicite dans un emploi dit « adverbial » (*il a pris son manteau et s'en est allé avec*).

L'emploi adverbial des formes étoffées se réduit progressivement dans l'évolution du français, et ici encore, le français classique l'élimine définitivement (Haase 1975, § 126, 1°), non sans quelques archaïsmes témoins (Cf. encore la vieille chanson du Poitou : *Dedans la cour du roi*).

L'ancien français connaît aussi des particules séparées, à l'exemple de *par*, particule intensive pouvant être séparée du verbe avec interpolation du pronom

clitique, comme le signale G. Moignet (Moignet 1965, p.62) : *Ainçois qu'ele s'en par alast* (Guillaume de Dole, éd. F. Lecoy, 4084).

Ici encore ces particules polyvalentes ont été catégorisées dans des prépositions et des préfixes.

Si l'ensemble des langues romanes connaît bien une distinction claire entre formes prépositionnelles et formes adverbiales, l'emploi de formes polyvalentes, référant au lieu en particulier, se rencontre pourtant dans des variétés dialectales et régionales du français – patois vosgiens : *Xe :džu* (< *deorsum*) « assieds-toi » – parlars du Valais : *I veü amon ora* « il monte maintenant » – wallon : *bouhî djus* « jeter bas, abattre » – rhétique ladin ou engadinois sous influence germanique : *mangar sü* « manger entièrement » (= *aufessen*). (Cf. Buridant, 1987, p. 187-189) Mais l'italien contemporain connaît aussi ce genre d'emploi avec *su*, orientant ou renforçant le cinétisme d'un verbe dans des exemples comme *portare su* + complément : *portami su un bicchiere d'acqua*, ou *andar su* « gravir ».

### 3. Remarques conclusives

#### 3.1. La rupture de la période classique

La réduction de la polyfonctionnalité des morphèmes par un processus de grammaticalisation est généralement enregistrée et codifiée au 17<sup>e</sup> siècle classique par les remarqueurs de la langue, au nom du principe d'iconicité, principe très large qui ne s'applique pas seulement à la morphologie mais à la structuration de la phrase et même au lexique : une forme = une fonction, en morphologie comme en syntaxe ; une forme = un sens, dans le domaine rhétorique, conduisant à la réduction des binômes synonymiques.

Le 17<sup>e</sup> siècle marque sans conteste un point de rupture dans l'évolution du français, comme le note A. J. Krailsheimer, parlant de la « totalitarian revolution » de ce siècle (Krailsheimer, 1971, p. 41), et les remarqueurs accompagnent, orchestrent et entérinent cette rupture, guidés pour la plupart par le souci de la transparence de la langue, de l'univoque, de la juste adéquation de la langue et de la pensée, en rendant la morpho-syntaxe plus **cohésive**, dans le sens de la clarté, de la *perspicuitas* du discours. Ils condamnent ainsi volontiers l'équivoque,

comme le fait Vaugelas (*Remarques sur la langue française. Des equivoques*, 579, cité par P. Rickard 1992, p. 286), ou encore le Sieur du Plaisir dans ses *Sentimens sur les lettres et sur l'histoire, avec des scrupules sur le stile*, publiés en 1683 (cité par P. Rickard, 1992, p. 308). Au nom de l'univocité et de l'exactitude sont ainsi condamnés les mots superflus, les synonymes inutiles, la répétition devenant le signe de l'imperfection et de l'approximation (Cf. aussi Buridant, 1980, p. 52). Ils peuvent même anticiper sur ce processus : dans le cas des propositions participes en *-ant*, examiné par B. Combettes (Combettes, 2003b), les remarqueurs énoncent des contraintes syntaxiques liées à l'élaboration de la phrase, comme le fait l'Académie française à propos du *Quinte Curce* de Vaugelas « campant sur un avant-poste normatif qui ne correspond nullement à l'usage général » (Ayres-Bennett & Caron, 1996, p. 43), aboutissant à la règle selon laquelle « le participe se rapporte communément à un nom qui est nominatif du verbe ». Les études les plus récentes confirment encore le rôle de rupture « puriste » joué par cette période dans d'autres domaines, comme la morphologie dérivationnelle, en réduisant la concurrence entre affixes par exemple (Cf. Burdy, 2013, p. 223 en particulier, et le compte rendu Buridant, 2014).

### 3.2. Les marginalia des registres et variétés du français.

Ce mouvement ne doit cependant pas cacher le maintien de formes et de variantes syntaxiques résistantes et la souplesse d'une syntaxe dans les registres familiers et des aires régionales. Au 17<sup>e</sup> siècle même, il ne faut pas négliger le témoignage de textes reflétant l'usage familier du français, qui peuvent enregistrer des emplois résiduels, comme *Le Journal d'Héroard*, « journal de l'immédiatement vu, de l'immédiatement entendu, de l'immédiatement vivant » enregistrant des traits marquants du français parlé dans la bouche du dauphin, le futur Louis XIII, telles les formes réduites de l'article démonstratif : « Pour le démonstratif, on rencontre assez souvent les formes répandues dans les textes du 16<sup>e</sup> siècle et dont l'usage se raréfie au cours du 17<sup>e</sup> siècle : *cestuy cy, stila...* » (Foisil, 1989, p. 198). Les « peu lettrés » de cette époque, pratiquant un « langage de la proximité », loin de la norme du « langage de la distance », pratiquent d'autre part un français plus erratique, comme le montrent en particulier les travaux de G. Ernst (Ernst, 2010).

Le français contemporain, en parlure familière, offre non rarement des emplois qui transcendent la catégorisation radicale. Ainsi dans l'emploi adjectival des

formes fortes du possessif, soulignant la possession de manière plaisante, dans des séquences *le mien / la /ma mienne de* + substantif :

*Et le mien de string, qui veut le voir ?* (site sur la Toile : forum « ellelelache »)

*Ma mienne de trombine* (site sur la Toile : Aquatik : trombinoscope)

*Ma mienne de maison* (site sur la Toile : Gawelle)

D'autre part, des dialectes ont pu conserver des emplois « polyvalents », comme on l'a vu pour certaines prépositions en emploi adverbial, ou orchestrer différemment tel ou tel système, comme l'a fait le picard pour le système des démonstratifs, très complexe :

- formes en *-l* pour le déterminant, qualifiée parfois de « démonstratif-article » : *chelle (cheule) femme / ch'l'homme, ch'l'osiau*, avec renforcement en *ci / la* en fonction proprement déictique : *chelle (cheul /eul) femme la / ch'l'homme la*, et pour le pronom féminin : *chele chi / chele la(l)*.
- formes en *-t* pour l'article démonstratif masculin : *ch'père, ch'père, ch'prête, ch'curé*, et le pronom masculin *chti-chi / chti-là*, avec *tout* en emploi générique : *tout chti-là qui pisse i' tient sin bite dins s'main...*

### **3.3. La comparaison avec d'autres langues romanes permet de dégager la relative spécificité du français dans le domaine de la catégorisation, et de confirmer sa singularité typologique**

Si l'ancienne langue française partage, avec les autres langues romanes médiévales, des caractéristiques typologiques essentielles en exploitant des morphèmes polycatégoriels, elle s'en sépare largement au cours de son évolution en créant ou en catégorisant des morphèmes ayant tendance à se fixer dans des emplois bien spécifiques, ce que montre tout un ensemble de phénomènes touchant des fonctions grammaticales majeures.

Reprenant et complétant l'exposé inaugurant un colloque antérieur (Buridant, 2009), j'évoquerai *in fine* ces remarques sur la catégorisation dans l'évolution du français par rapport à d'autres langues romanes, en prenant en compte le phénomène central de la grammaticalisation :



- le matériau essentiellement hérité du latin dans un ensemble de struments et de formes de base de la morpho-syntaxe – forme infinitive du verbe, déterminants de l'article défini, expression de la personne verbale indéfinie, possessif, démonstratif, quantifieurs-intensifs, prépositions-adverbes – semble avoir subi en français un phénomène d'iconicité marqué par la grammaticalisation spécialisée de formes existantes (cf. *ce* vs. *celui*) ou la création de struments nouveaux spécialisés (cf. *molt* → *beaucoup* / *très*), au regard d'autres langues romanes, qui présentent un éventail plus restreint de struments polyvalents, comme l'italien. On pourrait ainsi établir une échelle à deux pôles :
- un pôle de catégorisation maximale, présentant un large éventail de formes ayant une fonction spécifique, où se situerait le français ;
- un pôle de catégorisation minimale, présentant un éventail restreint de formes à la polyvalence de fonctions, où se situerait l'italien ;
- à plus ou moins grande distance de ces deux pôles, une palette de langues romanes qu'il faudrait caractériser sur ce point, le roumain étant à cet égard très proche du français, en face de l'espagnol, catalan et portugais.

Cette approche relativement nouvelle par l'orchestration des données étudiées récemment sous l'angle de la grammaticalisation permet de mieux cerner les spécificités typologiques du français en s'ajoutant aux approches historiques comparatives inspirées par des grands romanistes, qu'elles semblent confirmer.

Comme toute approche typologique elle se situe à un certain degré de généralité, et elle peut être retenue si on ne néglige pas des phénomènes qui peuvent apparaître comme marginaux par rapport à un drift évolutif d'ensemble, mais qui n'en sont pas moins bien vivants dans des registres et des variétés dialectales.

On ajoutera que dans cette perspective, l'histoire du français est le lieu d'un échange en quelque sorte dialectique avec les autres langues romanes, dans une approche carrefour qui met en jeu des phénomènes touchant aux universaux, comme l'illustre l'histoire des indéfinis pluriels, qui ne peut se comprendre, au fond, qu'à partir d'une appréhension théorique du phénomène du duel et de ses prolongements et de l'établissement d'un vecteur de réalisations possibles qui se sont matérialisées dans les langues romanes à des degrés différents.

Tableaux d'ensemble (exemples du français, de l'espagnol et de l'italien)

Système des Déterminants/ Pronoms	ancien – moyen français	français moderne et contemporain	espagnol	italien
Indéfinitude pluriel duet substantif et du sujet <i>seréines</i> verbal	<i>seréines sont monstres de mer</i> <i>Or se cante</i>	<i>Ici, (l')on vend des appartements</i>	<i>Aqui se vende pisos</i>	-
Article défini / pronom	<i>ton cheval et le Perceval</i>	-	<i>Tu caballo y el de Perceval</i>	-
Article/pronom possessif	- <i>mes/mon livre</i> - <i>cest livre est li miens</i> - <i>li/cist miens livre</i>	- <i>mon livre</i> - <i>ce livre est le mien</i>	- <i>mi libro</i> - <i>este libro es mío</i> <i>los míos</i>	- <i>il mio libro</i> - <i>questo libro é (il) mio</i>

Système des quantifieurs intensifs	ancien – moyen français	Français moderne et contemporain	espagnol	italien
Distributifs <i>Chaque/chacun</i>	- <i>toutes et chascunes les paroisses</i> - <i>un chascun de tous les hommes</i>	- <i>chaque jour</i> - <i>chacun de ces jours</i>	- <i>cada dos dias</i> - <i>dos hermanas de treinta y tres años</i> <i>cada una</i>	- <i>a ciascuno il suo</i> - <i>a ciascun giorno basta la sua pena</i>
Singularité indéterminée	- <i>quelque ung prestre ou religieux</i> - <i>quelqu'un des serviteurs</i>	- <i>quelque prêtre</i> - <i>quelqu'un d'entre eux</i>	- <i>algún sacerdote</i> - <i>alguno de los mejores platos</i>	- <i>baciare le mani di qualche sacerdote</i> - <i>qualcuno dei migliori piatti</i>
Quantifieur intensif : <i>beaucoup/très</i>	- <i>molt de bons chevaliers</i> - <i>a molt grant poine</i>	- <i>beaucoup de bons chevaliers</i> - <i>à très grand peine</i>	- <i>muchos amigos</i> - <i>muy bien</i> # <i>mucho bonito</i>	- <i>molti amici</i> - <i>molto bene</i>
Quantifieur intensif : <i>peu</i>	- <i>poi a a boire et petit a disner</i> - <i>cœur trop petit amoureux</i> - <i>un oysel petit</i>	- <i>peu à boire et peu à manger</i> - <i>cœur très peu amoureux</i> - <i>un petit oiseau mais petit à petit</i>	- <i>entiende poco</i> - <i>poco inteligente</i> - <i>hay poca gente</i>	- <i>capisce poco</i> - <i>poco intelligente</i> - <i>ho poca gente</i>
Quantifieur intensif : <i>tant</i>	- <i>tantes dolors</i> - <i>il l'aiment tant</i> - <i>une tant belle fille / une si belle fille</i>	- <i>tant de douleurs</i> - <i>ils l'aiment tant</i> - <i>une si belle fille</i>	- <i>tantas cosas</i> - <i>tan velozmente</i> - <i>tan bueno</i>	- <i>tante cose</i> - <i>tanto velocemente</i> - <i>tanto buono</i>

Système adverbe / préposition	ancien – moyen français	français moderne et contemporain	espagnol	italien
	- <i>dedans l'isle/ dans l'isle</i> - <i>desous la table/ sous la table</i> - <i>monter sus / descendre jus</i> <i>mettre sus</i> 'imputer, mettre sur pied...'	- <i>dans l'île</i> - <i>sous la table</i> - <i>entrer dedans</i> - # <i>xe :dzy</i> 'assieds-toi' (patois vosgien, Fraize)	- <i>dentro de la casa</i> <i>dentro de cinco minutos</i> - <i>por dentro y fuera</i>	- <i>dentro la casa</i> - <i>é chiuso dentro</i> - <i>sulla távola</i> - <i>portare su</i>

Infinitif substantivé	ancien – moyen français	français moderne et contemporain	espagnol	italien
	- <i>si n'ï ot que del avaler le pont</i> <i>'il ne restait plus qu'à baisser le pont-levis'</i>	- # <i>le penser, l'habiter</i> (Heidegger) <i>le lever de camp</i> <i>les rites du mourir</i> <i>le bien / bon vivre</i>	- <i>el apretar el paso</i>	- <i>l' avere egli scritto questa lettera</i>

## Bibliographie

- Allieres, J. 2001. *Manuel de linguistique romane*. Paris : Champion. Bibliothèque de grammaire et de linguistique, 10.
- Ayres-Bennett, W. & Caron P. 1996. *Les remarques de l'Académie sur le Quinte-Curce de Vaugelas, 1719-1720*. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure.
- Baciu, I. 1993. "Se habla – si parla – fala-se – se vorbește". In G. Hilty (éd.), *Actes du XX<sup>e</sup> Congrès de Linguistique et Philologie Romanes*. Tübingen : Niemeyer, III, Section IV, *Typologie des langues romanes* : 17-23.
- Bikié-Carié, G. 2012. "L'article dans les langues romanes", en ligne sur la Toile.
- Burdy, P. 2013. *Die mittels -aison und Varianten gebildeten Nomina des Französischen*. Frankfurt-am-Main :Vittorio Klostermann. Analecta Romanica, 81.
- Buridant, C. 1987. "Les particules séparées en ancien français". In C. Buridant (éd.), *Actes du Colloque Romanistique-Germanistique : une confrontation*, Strasbourg, 1984. Association des Publications près les Universités de Strasbourg, p. 185-204.

- Buridant, C. 1993. « L'évolution de l'ancien français vers le français contemporain. Aperçu typologique ». In G. Hilty (éd.), *Actes du XX<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*. Niemeyer : Tübingen, III, Section IV - *Typologie des langues romanes*, 27-49.
- Buridant, C. 2000. *Grammaire Nouvelle de l'Ancien Français*. Paris : SEDES.
- Buridant, C. 2005. « La substantivation de l'infinitif en ancien français : aperçu et perspectives ». *Langue française*, 147, *La langue française au prisme de la psychomécanique du langage. Héritages, hypothèses et controverses*, sous la direction d'O. Soutet, 98-120.
- Buridant, C. 2008. *La substantivation de l'infinitif en français : étude historique*. Paris : Champion. Bibliothèque de grammaire et de linguistique, 29.
- Buridant, C. 2009. "Grammaticatisation et caractérisation en français : esquisse d'approche typologique en perspective romane". In C.A. Garabato, T. Arnavielle & C. Camps (éds.), *La romanistique dans tous ses états*. Paris : L'Harmattan. Langue et parole.
- Buridant, C. 2014. Compte rendu de P. Burdy, in *RLiR*, tome 78, 231-240.
- Capin, D. 2007. "Petit et peu en Ancien et Moyen Français". *Verbum*, 29/3-4, 287-304.
- Capin, D. 2010. "Évolution d'un quantifieur/intensifieur : petit depuis l'ancien français jusqu'au français préclassique". In B. Combettes, C. Guillot, E. Oppermann-Marsaux, S. Prévost (éds.), *Le changement en français*. Bern : Peter Lang, 93-111.
- Carlier, A. 2007. "Une tendance évolutive du français : la spécialisation de la catégorie morpho-syntaxique", dans le cadre du projet de recherche ILF *Grammaticalisation et lexicalisation : changement de classes des mots*, le 3 mai 2007 à Valenciennes, piloté par l'UMR 3094 / LLATICE 2004-2007.
- Caron, P. 1992. "L'écriture de la noblesse vers 1680 d'après le fonds Gaignières des manuscrits de la Bibliothèque Nationale". In *Grammaire des fautes et français non conventionnel*, Actes du IV<sup>e</sup> Colloque international organisé les 14, 15 et 16 décembre 1989 par le G.E.H.L.F. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 15-27.
- Combettes, B. 2003a. "L'évolution de la forme en *-ant* : aspects syntaxiques et textuels". *Langages*, 149, *Les formes en -ant*, T. Arnavielle éd., 6-24.
- Combettes B. 2003b. "La topique comme constituant privilégié : aspects diachroniques". *Travaux de linguistique*, 47, 2003, 137-161.
- Combettes, B. 2004. "Quelque : aspects diachroniques". *Scolia*, 18, 9-40.

- Combettes, B. 2006. "Grammaticalisation et parties du discours : la différenciation des pronoms et des déterminants en français". In C. Guillot, S. Heiden & S. Prévost (éds.), *A la quête du sens. Études littéraires, historiques et linguistiques en hommage à Christiane Marchello-Nizia*. Paris : ENS Editions, 123-135.
- Dufresne M. & Tremblay M. 2012. "D'un système de déterminants nuls à un système de déterminants réalisés phonologiquement : le cas du français", Colloque Diachro VI, KU Leuven, 17-19 octobre 2012. Actes à paraître.
- Eckert, G. 1986. *Sprachtypus und Geschichte. Untersuchungen zum typologischen Wandel des Französischen*. Tübingen : Gunter Narr.
- Ernst, G. 2010, 'qu'il n'y a ny orthographe ny virgule ou encore moins de voielle de consol et pleine de lacune' : la norme des personnes peu lettrées (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles)". In M. Iliescu, P. Danler, H. Siller-Runggaldier (éds.), *Actes du XXV<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie romanes*, Innsbruck, septembre 2007. Berlin : De Gruyter, III, Section 9, 543-552.
- Fournier, N. 1998. *Grammaire du français classique*. Paris : Belin. Belin Sup, Lettres.
- Furukawa, N. 1977. *Le nombre grammatical en français contemporain*. Tokyo : Tosho. [Remarques sur la disparition du pluriel interne en français dans une optique guillaumienne]
- Gawelko, M. 1999. "Classification des langues romanes et pouvoir explicatif des critères", *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 115, 20-44.
- Geisler, H. 1982. *Studien zur typologischen Entwicklung : Lateinisch. Altfranzösisch. Neufanzösisch*. München : Wilhelm Fink Verlag. Romanica Monacensia 17.
- Geniušene, E. 1987. *The Typology of Reflexives*. Berlin – New York – Amsterdam : Mouton de Gruyter. Empirical Approaches to Language Typology, 2.
- Guillaume, G. (1956-1957). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume. 1956-1957. Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes*. II. R. Valin, W. Hirtle & A. Joly (éds.). Québec : Presses de l'Université Laval – Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Hengeveld, K., Rijkhoff, J. & Siwiersk, A. 2004 : "Parts-of-Speech and Word Order". *Journal of Linguistics*, 40, 527-570.
- Foisil, M. 1989. *Journal de Jean Héroard, médecin de Louis XIII*. Paris : Fayard.
- Hopper, P. J. & Traugott, E. C. (eds.) 2003<sup>2</sup>. *Grammaticalisation*. Cambridge : Cambridge University Press. Textbooks in linguistics.
- Ieremia, E. A. 2011. "Relations actanciennes, généricité et engagement énonciatif : le pronom indéfini *on* et ses correspondants roumains". In Moline E. & Vlad D.,

- Hommages à Maria Țenchea, Sudii de Linguistică*. Editura Universității din Oradea, I, 1, 29-44.
- Iliescu, M. 2003. "Typologie des langues romanes : état de la question". In Sanchez Miret F. (ed.), *Actas del XXIII Congreso Internacional de Lingüística e filología románica*, Tübingen : Niemeyer, I, 61-82.
- Krailshaimer, A. J. 1971. *The Continental Renaissance, 1500-1600*. In W. A. Coupé, A. J. Krailshaimer, R. W. Truman. Harmondsworth : Penguin BOKKES, 41.
- Laca, B. & Tasmowski-de Ryck L. 1994. "Référentialité du pluriel indéfini dans les langues romanes", *Faits de langue*, 4, 97-104.
- Lagerqvist, H. 1997. "Langue et société : l'exemple de *entor* en ancien français". *Revue de linguistique romane*, 61, 41-78.
- Lombard, A. 1974. *La langue roumaine. Une présentation*. Paris : Klincksieck. Bibliothèque française et romane, A, 29.
- Marchello-Nizia, C. 2006. *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles : De Boeck. Champs linguistiques, Recherches.
- Moignet, G. 1965. *Le pronom personnel français. Essai de psycho-systématique historique*. Paris : Klincksieck.
- Moignet, G. 1970. *Systématique de la langue française*. Paris : Klincksieck. Bibliothèque française et romane, Série A.
- Moignet, G. 1973. *Grammaire de l'ancien français*. Paris : Klincksieck. Initiation à la linguistique, Série B.
- Parkinson, S. 1988. *Portuguese*. In M. Harris & N. Vincent (eds.). *The romance Languages*. Oxford : Oxford University Press, 131-169.
- Ramat, A.-G. & Hopper, P. J. (eds.) 1998. *The limits of grammaticalization*. Amsterdam & Philadelphia : P. A. J. Benjamins. Typological Studies in Language, 37.
- Reinheimer, S. & Tasmowski, L. 1997<sup>1</sup>, 2003<sup>2</sup>, 2005<sup>3</sup>. *Pratique des langues romanes : espagnol, français, italien, portugais, roumain*. Paris & Montréal : L'Harmattan.
- Rickard, P. 1992. *The French Language in the seventeenth Century : contemporary opinion in France*. Cambridge : D. S. Brewer.
- Schapira, C. 2002. "Un pronom *on* en roumain?", *RLiR*, 66, 513-522.
- Skytte, G. 1983. *La sintassi dell'infinitivo in italiano moderno. Études romanes de l'Université de Copenhague*. *Revue Romane*, numéro spécial, 27.
- Tasmowski-De Ryck L. & Laca B. 2000. "Le pluriel indéfini et les référents du discours". In Moeschler J. & Béguelin M.-J. (éds.), *Référence temporelle et*

*nominale*, Actes du 3<sup>e</sup> cycle romand de Sciences du langage, Cluny (15-20 avril 1996). New York-Berlin : Peterlang, 190-207.

Teyssier, P. 1992. *Manuel de la langue portugaise, Portugal –Brésil*. Paris : Klincksieck.

Tollis, Francis 2001. *Du un au multiple ; du signifiant à son emploi. Le cas de un-adjoint en espagnol*. Bordeaux : Presses Universitaires.

Wandruszka, M. 1969. *Sprachen vergleichbar und unvergleichlich*. München : Pieper & Co.

Zink, G. 1989. *Morphologie du français médiéval*. Paris : Presses Universitaires de France.

# L'espressione della modalità in italiano. Percorsi diacronici

## 1. Premessa

Nella vasta area di studi sulla categoria linguistica della modalità, solo in tempi relativamente recenti si è posta l'attenzione sugli aspetti diacronici e sui processi di grammaticalizzazione che investono i marcatori modali. Se tali studi hanno riguardato per lo più l'inglese,<sup>1</sup> che rispetto alle lingue romanze dimostra di aver sviluppato nel corso dei secoli un ampio repertorio di avverbi epistemicici, per l'italiano, a oggi non sono molte le analisi approfondite che abbiano cercato di illustrare i percorsi attraverso i quali diversi elementi lessicali sviluppano specifiche funzioni modali.<sup>2</sup> Con l'avvento di corpora elettronici di dimensioni relativamente ampie è oggi possibile avere un quadro più preciso del sistema della modalità in italiano in prospettiva diacronica. In altre parole è possibile cogliere gli aspetti di continuità e d'innovazione, e comprendere, per esempio, il processo di grammaticalizzazione che investe un avverbio come *probabilmente*, che sebbene sia attestato già nella fase antica dell'italiano assume un valore compiutamente epistemico solo in una fase recente (XVIII secolo). Né tuttavia si è cercato di spiegare se e in quali modi eventuali sviluppi nel sistema della modalità siano

---

<sup>1</sup> Cfr. Traugott (1989, 2006 *inter alia*).

<sup>2</sup> Fanno eccezione alcuni lavori che hanno un'impostazione formalista come Benincà & Poletto (1997) e Cruschina (2010). Considerazioni di tipo diacronico compaiono anche in contributi che si occupano della modalità in italiano antico (Ricca 2010, Squartini 2010b).



riconducibili a mutamenti storico-sociali, quali il processo di democraticizzazione della società che secondo l'ipotesi avanzata da Myhill (1997) per la lingua inglese ha portato a un indebolimento dei marcatori deontici nel XX secolo.

Nel presente contributo, dopo aver fornito il quadro teorico nel quale si muove la mia ricerca, e dopo aver chiarito il rapporto tra modalità ed evidenzialità, cercherò di offrire una breve panoramica sulla situazione dell'italiano nella sua fase antica. Un problema fondamentale, nella prospettiva storica, consiste nel fatto che, sebbene la nozione di modalità sia propriamente concettuale, il confronto può darsi solo nella lingua scritta, nella quale lo studio delle espressioni modali si concentra soprattutto su come viene strutturato un ragionamento e su come viene espresso il grado di conoscenza che si ha di un dato evento, o ancora su quelle formule direttive che rientrano nel campo della modalità deontica. Infine mi soffermerò sul caso particolare della grammaticalizzazione in direzione epistemica degli avverbi *probabilmente* e *certamente*. Infatti, è proprio nel campo della modalità epistemica che dal punto di vista diacronico si nota lo sviluppo di nuove funzioni grammaticali; mentre nel caso dell'espressione della modalità deontica o di quella dinamica o circostanziale, la situazione appare piuttosto stabile: il che potrebbe dipendere anche dal fatto che la trasformazione della società moderna ha posto al centro la libertà individuale a scapito dell'autorità di un ristretto gruppo di potere (Traugott 2006: 124).

Per la raccolta dei dati, mi servirò di corpora online ed elettronici quali *CorpusOVI* e *Biblioteca Italiana Zanichelli*, oltre a sfruttare le funzionalità offerte dal motore di ricerca *Google libri*.

## 2. Questioni teoriche

### 2.1 Tipi di modalità

Chi si occupa di modalità, non può non tenere conto degli sviluppi di nuove ricerche e dei diversi approcci disciplinari, nonché della difficoltà che si presentano ogni qualvolta occorre definire in maniera univoca una categoria linguistica; qui si segue la prospettiva derivante dagli studi di logica modale, per cui la modalità va in senso ampio intesa «come riferimento alla necessità o alla possibilità che una

data situazione si realizzi» (Squartini 2010: 583).<sup>3</sup> Ciò vuol dire che i poli della “necessità” e della “possibilità” sono trasversali, nel senso che “colorano” i domini dei diversi tipi di modalità. Prendendo come riferimento la classificazione di Von Stechow (2006) si possono evidenziare sei tipi di modalità: i) *aletica*, che riguarda ciò che è possibile o necessario; ii) *dinamica* o *circostanziale*, che riguarda il rapporto tra circostanze empiriche che determinano il necessario o il possibile verificarsi di un evento;<sup>4</sup> iii) *epistemica* che riguarda ciò che è necessario o possibile dato il complesso di credenze del parlante (in altre parole esprime il grado di probabilità del contenuto proposizionale di un enunciato); iv) *deontica*, che riguarda ciò che è possibile o necessario ovvero permesso o obbligatorio, dato un sistema di leggi o di principi morali; v) *buletica*, che riguarda ciò che è necessario o possibile, considerando il desiderio o la volontà di colui che produce l'enunciato; vi) *teleologica*, che riguarda ciò che è necessario o possibile fare per raggiungere un determinato scopo.

L'espressione della modalità in italiano può realizzarsi attraverso diversi mezzi linguistici, per esempio avverbi (*forse, probabilmente, sicuramente* ecc.), verbi modali (*potere, dovere, volere* ecc.), modo condizionale, usi modali del futuro, aggettivi (*necessario, opportuno, possibile, probabile* ecc.).

## 2.2 Tra modalità epistemica ed evidenzialità

Strettamente connessa alla nozione di modalità epistemica, è quella di evidenzialità con cui ci si riferisce al come chi parla o scrive è a conoscenza del contenuto presentato nel suo enunciato. A seconda dell'origine dell'informazione possiamo avere tre diversi tipi di evidenzialità: *esperenziale, inferenziale, riportata*.<sup>5</sup> Il primo tipo si manifesta quando un evento è direttamente percepito attraverso i

<sup>3</sup> Cfr. Van der Auwera & Plungian (1998: 80): «We propose to use the term “modality” for those semantic domains that involve possibility and necessity as paradigmatic variants, that is, as constituting a paradigm with two possible choices, possibility and necessity». Per una panoramica sui diversi indirizzi e paradigmi interpretativi si rimanda alle rassegne più recenti di Nuyts (2006) e Pietrandrea & Cornillie (2012).

<sup>4</sup> Quando si parla di modalità dinamica ci si riferisce tradizionalmente anche all'attribuzione di una capacità al soggetto partecipante all'azione, espressa dal verbo principale della proposizione; cfr. *inter alia* Nuyts (2006: 3).

<sup>5</sup> Tale tripartizione è una semplificazione operata da Nuyts (2006) e basata sul modello proposto da Willet (1988); per l'italiano, anche in relazione ad altre lingue romanze, corre l'obbligo di rifarsi ai lavori di Squartini (2001, 2008).

sensi e in genere in italiano si esprime attraverso le forme alla prima persona dei verbi *sentire* o *vedere* (“vedo Maria che attraversa la strada”). L’evidenzialità di tipo inferenziale che esprime un’informazione indirettamente inferita sulla base di un’altra informazione, e non basata su un fatto direttamente percepito, anche se alla base del contenuto cognitivo può esserci la mediazione di un’esperienza percettiva; per esempio nell’enunciato “Luca sembra malato” l’informazione non è risultato di una percezione, ma di un’inferenza che ha come punto di partenza una percezione. Infine, nell’evidenzialità riportata viene indicata in altri parlanti l’origine dell’informazione ed in genere espressa in italiano attraverso locuzioni come *a quanto pare*, *(stando) a quanto si dice*, o dalla formula ormai grammaticalizzata *dice che*, frequente nel parlato familiare. L’evidenzialità esperienziale è generalmente definita di tipo diretto, mentre quella inferenziale e riportata sono di tipo indiretto. Per alcuni l’evidenzialità è una sottoclasse della modalità epistemica, mentre per altri è una categoria semantica indipendente e che includerebbe la stessa modalità epistemica.<sup>6</sup> Tuttavia quando c’è un enunciato modalizzato epistemicamente è quasi sempre possibile individuare una componente evidenziale sulla base di fattori co- e contestuali. Tuttavia, quello che emerge dall’osservazione di *dovere* su corpora di varie dimensioni è il fatto che ricorre per lo più quando sono evidenti dinamiche inferenziali, come dimostrano anche le prime attestazioni in italiano antico (v. §3).<sup>7</sup>

Dunque in italiano è assai difficile definire se *dovere* non deontico sia un marcatore inferenziale (e quindi evidenziale) o abbia semplicemente la funzione epistemica di sottolineare il non completo impegno del parlante nei confronti del contenuto del proprio enunciato. Inoltre, a differenza di quanto si è osservato tipologicamente in altre lingue non può darsi il processo di rifunzionalizzazione da marcatore deontico a (anche) marcatore epistemico se non in via puramente teorica: il valore non deontico di *dovere* è infatti ereditato direttamente dal latino, dato che tale valore è attestato già in epoca classica:

---

<sup>6</sup> Per un quadro recente sulle diverse posizioni sui rapporti tra modalità epistemica ed evidenzialità cfr. Cornillie (2009: 47-49).

<sup>7</sup> Sulla discussione se *dovere* sia un marcatore modale o evidenziale cfr. Dendale (1994) e Kronning (2001); si veda anche Rocci (2012) per l’italiano.

- (1) et sibi propono quae sint primordia, quaerunt: Quandoquidem totis mortalibus adsimilata, Ipsa quoque ex aliis *debent* constare elementis (Lucrezio, *De Rerum Natura* II, 978-980).

L'esempio è tratto da Magni (2010: 220), la quale ricorda che in Lucrezio il *debeo* epistemico-inferenziale ricorre con frequenza altissima (quasi il 50% delle attestazioni), quando in Plauto il verbo compare esclusivamente con il significato non modale di 'essere debitore'. L'andamento argomentativo dell'opera ha certamente favorito questa funzione di *debeo* che dovrà essere considerata tuttavia non propriamente epistemica quanto evidenziale; forse più semplicemente *debeo* va inteso come marcatore generico di "necessità".

Anche i numerosi avverbi in *-mente* come *evidentemente*, *naturalmente*, *ovviamente* sono a volte considerati come degli avverbi evidenziali e non epistemici proprio perché compaiono in enunciati in cui il parlante trasmette che vi è stata una mediazione per accedere all'informazione espressa e non solo il forte grado di responsabilità epistemica. Pertanto, la connessione tra le due dimensioni categoriali, trova fondamento nel fatto che se non si ha nessun tipo di prova a proposito di un certo evento o stato di cose non si può stabilire con quale probabilità questo si verifichi, si sia verificato o si verificherà (Plungian 2001: 354).

Dunque, è importante mantenere chiara la distinzione tra modalità epistemica ed evidenzialità; la seconda si riferisce al processo inferenziale che porta a esprimere un certo contenuto proposizionale, la seconda valuta la probabilità che un dato contenuto proposizionale sia vero. Ciò non toglie che i due domini tendano a sovrapporsi o quantomeno a co-occorrere in un enunciato; come vedremo più avanti però le prime attestazioni in ordine cronologico degli avverbi epistemici compaiono i cotesti che manifestano chiaramente una dimensione inferenziale.

### 3. La situazione in italiano antico: fattori di continuità e discontinuità

#### 3.1 Verbi modali

Dal punto di vista dell'espressione delle diverse categorie modali non ci sono differenze tra l'italiano antico e quello moderno;<sup>8</sup> d'altra parte, però, nel campo dei marcatori modali si notano a più livelli alcune differenze anche se fondamentalmente i fattori di continuità sembrano essere di gran lunga superiori a quelli di rottura. Come già accennato e come ha mostrato Squartini (2010b) nella fase antica emergono già diverse attestazioni di *dovere* e *potere* aventi valore epistemico-evidenziale:

- (2) Multo ci è da pensare quando è papa francesco, e molto *de' essere* amico del re Carlo, e *potrebbe essere* troppo grande danno (*Leggenda di Messer Gianni di Procida* [1282-99]);<sup>9</sup>
- (3) Dilli che non mucci, domandalo per qual colpa è dannato in questo luogo, ch'io vidi già uomo di sangue e di corrucci, sicché *dovrebbe essere* tra' violenti (Francesco di Bartolo da Buti, *Commento all'Inferno* [1395]).

Sebbene queste attestazioni siano rare, è evidente che i verbi modali abbiano già sviluppato nella fase antica dell'italiano valori epistemico-evidenziali, almeno per quanto riguarda *dovere*<sup>10</sup>; *potere* invece è perlopiù ancorato alla dimensione della modalità dinamica (e ovviamente deontica) ed è scarsamente adottato per

---

<sup>8</sup> Da un punto di vista teoretico, si sceglie qui di non adottare la posizione “forte” secondo cui l'italiano antico i) sia sostanzialmente una lingua diversa dall'italiano moderno e ii) vada identificato *in toto* nel solo fiorentino antico (ante 1327); in breve si adotta una prospettiva inclusiva che tenga conto anche delle manifestazioni linguistiche nei volgari non fiorentini e si sostiene, con le ovvie e dovute precisazioni, la sostanziale continuità tra italiano antico o moderno. Per questi problemi cfr. Salvi & Renzi (2010-2011), Dardano (2012), Tomasin (2013).

<sup>9</sup> Dal momento che tutte le attestazioni, salvo altra indicazione, sono tratte dai database del *CorpusOVI e BIZ*, da qui in avanti si indica solo il nome dell'autore (a meno che non sia anonima), il titolo dell'opera e, la data di apparizione; nel caso dei testi antichi si indica ovviamente la data presunta quale indicata nei suddetti database.

<sup>10</sup> Per es., la prima attestazione di ingl. *must* epistemico si ha solo nel XVII secolo (Traugott 1989: 42).

l'espressione della possibilità epistemica.<sup>11</sup> La presenza del condizionale in (2) e (3) inoltre ha quasi la funzione di mitigare la forza del ragionamento. A parte i casi in cui il condizionale compare in verbi modali o nell'apodosi di un costrutto ipotetico non si hanno molte attestazioni in cui tale modo verbale esprima incertezza riguardo a eventi coincidenti con il momento dell'enunciazione. Nel seguente passo l'evento è localizzato al futuro e la sicurezza non completa è espressa da *forse* e dalla locuzione *per avventura*:

- (4) Ma non per tanto a tentare alcuna altra via *forse* non *sarebbe* reo, e *per avventura* ci *verrebbe forse* il nostro intendimento compiuto (Boccaccio, *Filocolo* [1336-38]).

Si tratta tra qui del “condizionale epistemico inferenziale” che non appare essere vitale in italiano contemporaneo (Squartini 2001, 2004). Non sembra invece essersi sviluppato in italiano antico il cosiddetto “condizionale epistemico di attribuzione”, che come ha dimostrato Kronning (2013) si sviluppa solo a partire dal XVI secolo. Di contro fa capolino già in questa fase il futuro inferenziale (generalmente definito epistemico),<sup>12</sup> specie se la forma è composta (Squartini 2010a: 539):

- (5) e ancora di ciò *avrete saputo* e ragionato con Bindo Squarcia e co. Ilapo Chiari quando giunsero costà, onde in ciò non fa mistiere più di sscrivere (*Lettera di Consiglio de' Cerchi* [1291]).

Lo sviluppo precoce di questa funzione può essere spiegato sulla base dell'originaria natura perifrastica del futuro: nel costrutto *cantare + habeo* è infatti insita l'idea di necessità.

### 3.2 Avverbi e avverbiali

Passando ad analizzare un'altra categoria grammaticale, si nota che è assai ridotto rispetto all'italiano moderno il parco degli avverbi epistemici; oltre a *forse* e a *certo*, si hanno diverse sintagmi preposizionali avverbiali *senzalsanza dubbio* e *senza fallo* che sembrano, già a questo stadio, aver sviluppato la funzione di avverbi frasali:

<sup>11</sup> In termini quantitativi questo si nota anche negli esempi di Squartini (2010b: 586-587).

<sup>12</sup> Sull'inadeguatezza dell'etichetta “futuro epistemico” cfr. Squartini (2001: 924-925).

- (6) Sire – disse Ascalion, – io imagino che sia alcuna donna, la quale *forse* era moglie d'alcuno del morto popolo, e così mi pare avere inteso da' compagni, e similmente la sua favella, la quale io intendo bene, il manifesta (Boccaccio, *Filocolo* [1336-38])
- (7) Ma, *certo*, amore mi condurrà a simigliante effetto (ivi);
- (8) Ascalion cominciò così a dire: – *Sanza dubbio* niuna cosa è tanto da Florio amata quanto Biancifiore (ivi).
- (9) L'ira di Troiolo in tempi diversi / a' Greci nocque molto *sanza fallo* (Boccaccio, *Filostrato* [1335-36])

In (6) si nota un affollarsi di marcatori epistemic; prima di *forse* abbiamo infatti il verbo *imagino* seguono poi i verbi *mi pare* e *manifesta* (quest'ultimo si deve intendere più propriamente come un marcatore evidenziale). Bisogna aggiungere che solo mediante il cotesto si chiariscono i valori modali delle espressioni linguistiche che analizziamo in questa sede.

Per quanto riguarda *certo*, tale avverbio svolge spesso la funzione di operatore discorsivo e di raccordo tra due sequenze testuali e una funzione propriamente epistemica emerge solo nei casi in cui si prospetta una situazione collocata in un momento posteriore rispetto a quello dell'enunciazione; lo stesso comportamento sembra aversi con *certamente* che tende a disporsi alla periferia destra della frase (Ricca 2010: 732):

- (10) Io veggio segni ch'elli morrà *certamente* (*Novellino* [XIII sec.]).

Come già sottolineato da Ricca (2010) e come poi vedremo più avanti, per questo avverbio non si può parlare di una vera e propria grammaticalizzazione della funzione epistemica dato che di norma non ha valore frasale, ma vale 'con certezza'. Per quanto riguarda le altre locuzioni avverbiali si noti come queste s'inseriscono in contesti modali che non sono sempre epistemic:

- (11) e la mattina ch'egli dee entrare nella città, dee *senza fallo* udire l'ufficio e la messa del nostro signore Gesù Cristo (Bono Giamboni, *Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato* [XIIIsec.]).

Tuttavia, già in questa fase alcuni avverbi in *-mente* sembrano aver sviluppato una funzione epistemic-evidenziale o manifestano in tal senso un principio di grammaticalizzazione; oltre al caso di *probabilmente*, che vedremo in § 4.1, spicca

quello di *verisimil(e)mente* che in più attestazioni non agisce da modificatore del solo sintagma avverbiale, ma dell'intera frase:

- (12) Et, per quello che crediamo, a questi facti abbiamo dato ordine che *verisimilmente* dovrà piacere a' Pistolesi (*Lettere e istruzioni della prima metà del secolo XIV* [1311-1350]);
- (13) ben finge l'autore che la ragione, significata per Virgilio, esaminava la mente del cammino; e la sensualità, significata per lui ragguardava lo sasso; cioè la duressa del sallire all'altessa de la penitenzia. E *verisimilmente* significa che venissero da man sinistra (Francesco di Bartolo da Buti, *Commento al Purgatorio* [1395]).

In (12) si nota anche la vicinanza con *dovere* al futuro a sottolineare da un lato un'inferenza e dall'altro la non piena certezza della conclusione di questo ragionamento (almeno così è interpretata dal lettore contemporaneo); in (13) invece compare in una sequenza testuale in cui è in atto un tentativo d'interpretazione di un passo della *Commedia* dantesca.

Oggi quelli che sono (anche) alcuni marcatori epistemiche come *magari*<sup>13</sup> o *mi sa*<sup>14</sup>, sebbene siano già attestati in italiano antico non mostrano ancora di aver sviluppato significati modali; tuttavia già al principio del XV secolo nella celebre *Novella del grasso legnaiuolo* si ha un'attestazione di un *chissà* (trascritto univertato dall'editore moderno) in posizione incidentale a testimoniare un avanzato stato di grammaticalizzazione:

- (14) “Egli è el vero” disse el Grasso; e 'l giudice seguitò: “Ed uscirai di prigione, e avendoti per fratello *sanza dubbio, chissà, forse* che ara' tu migliorato; e' sono forse più ricchi di te” (*Novella del grasso legnaiuolo* [1490ca]).

Il passo è interessante perché c'è una *climax* discendente *sanza dubbio, chissà, forse*. Tuttavia, la ricerca sui database elettronici non ha restituito altre attestazioni chiare prima dell'Ottocento avanzato:

---

<sup>13</sup> Cfr. Pietrandrea & Masini (2008).

<sup>14</sup> Cfr. Serianni (2013).



- (15) Ah la migliore, la più prudente, era quella di pigliarlo con le buone colui, andargli a versi e non irritarlo. *Chissà; forse* sarebbe abbastanza cristiano da contentarsi delle duecento lire circa che Gaudenzio aveva in tasca, e dell'orologio (Achille Giovanni Cagna, *Alpinisti ciabattoni* [1888]).

Sulla base di esempi cinquecenteschi è possibile osservare come il processo di grammaticalizzazione si sia sviluppato attraverso un passaggio in cui la formula *chi sa* appare in domande retoriche seguita da una risposta cominciante con *forse*:

- (16) Dapoi nell'altro pensiero venendo diceva: "*Chi sa? forse* che per meglio rappacificarsi insieme queste due case, che già stanche e satie sono di farsi tra lor più guerra, mi potrebbe anchora venir fatto d'haverlo in quella guisa, che io disidero (Luigi Da Porto, *La Giulietta* [1524]);
- (17) *Chi sa? forse* che la vostra vena è d'oro: naturalmente gli attempati sogliono colpire più saldo Anton Francesco Doni, *I marmi* [1552]);
- (18) Il trovarlo importa più che il mangiare; ma *chi sa? forse* è egli in casa con Giulio che ci aspettano. (Anton Francesco Grazzini, *La spiritata* [1560]).

### 3.3 Dispositivi evidenziali

Se guardiamo al campo dell'evidenzialità riportata sono attestati in più luoghi sintagmi fraseologici cominciati con la formula *secondo che*:

- (19) Et certo Ulixes fue, *secondo che contano le storie*, il più savio uomo de' Greci e 'l milior parliere (Brunetto Latini, *Rettorica* [1260-1261]);
- (20) E nota che quando questa novella venne in Firenze, signoreggiando i Ghibellini, ne feciono festa e falò, *secondo che si dice* (Giovanni Villani, *Nuova Cronica* [1348]);
- (21) E *forse* l'autore piglia *secondo che suona la fama*, ch'elli desiderasse con quella torre montare in cielo (Francesco di Bartolo da Buti, *Commento all'Inferno* [1395]).

In (19) e (21) si nota come le formule evidenziali si collochino in prossimità di due modali che hanno valore opposto: *forse* e *certo*; tale divergenza pone dei problemi interpretativi e segnala come un'informazione riportata potesse essere interpretata soggettivamente come più o meno certa.

### 3.4 Verbi di attitudine epistemica

Passando ai marcatori di natura verbale *credere* e *pensare* è interessante osservare come già visto in (7), il ricorso a forme pronominalizzate:

- (22) E con ciò fosse cosa che sovrani uomini regessero le grandissime cose, io *mi penso* che furo altri uomini callidi e vezzati i quali avvennero a trattare le picciole controversie delle private persone; nelle quali controversie adusandosi gli uomini spessamente a stare fermi nella bugia incontra la verità (Brunetto Latini, *Rettorica* [1260-1261]);
- (23) e come io ti sono stato cagione di morte, così *mi credo* ti sarò compagno (Boccaccio, *Filocolo* [1336-38]);
- (24) «Veramente se per ogni volta che elle a queste così fatte novelle attendono nascesse loro un corno nella fronte, il quale desse testimonianza di ciò che fatto avessero, io *mi credo* che poche sarebber quelle che v'attendessero (Boccaccio, *Decameron* [1370]).

Il pronome in questi due casi “intensifica” il valore del verbo,<sup>15</sup> anche se *credere* in italiano antico sembra esprimere una maggior forza epistemica rispetto all'italiano moderno. Occorre poi segnalare come *credere* alla prima persona, in posizione incidentale, possieda già a questo stadio una chiara funzione di modificatore frasale, che l'editore moderno del testo mette in evidenza apponendo due virgole incidentali:

- (25) Io mi levai, *credo*, più di cento volte già da sedere (Boccaccio, *Decameron* [1370]).

### 3.5 Costruzioni impersonali

In italiano antico sono già largamente attestate le formule con la modalità epistemica veicolata attraverso la costruzione “essere + aggettivo modale”; si noti, in particolare, la dittologia sinonimica in (26):

- (26) La terza cosa si era, ciò provoca un “declassamento” epistemico, anche se *credere* in italiano antico sembra posizionarsi più in alto nella scala di certezza rispetto

---

<sup>15</sup> Sulle costruzioni con valore medio “intensivo”, cfr. Salvi (2010: 119-120).

all'italiano moderno quando alcuno sormontava gli altri uomini in potenza e 'n dignità, che perciò ch'elli è *probabile* cosa che quellino, che sono nobili e potenti, debbono più temere ontia e vergogna, che li altri in far male e villania (*Reggimento de' principi di Egidio* [1288]).

- (27) Anco conciossiacosachè a reggere il nostro vile e picciolo corpicciolo sia data così nobile cosa come la ragione, e l' anima, la quale tolta e partita, il corpo torna in puzza, e perde ogni valore; *verisimile* e *probabile* cosa è, che sia alcuna somma e perfetta ragione, la qual regga e governi il corpo universo di tutta la macchina mondiale (Domenico Cavalca, *La esposizione del simbolo degli Apostoli* [1342]).
- (28) «Egli è *possibile* che Panfilo ora venuto ti venga a vedere». E vano ritrovando il mio *avviso*, quasi *confusa* dentro mi ritornava (Boccaccio, *Elegia di Madonna Fiammetta* [1343-44]).

Per quanto riguarda il campo della modalità deontica e più in generale nell'espressione dell'idea di necessità, in molti degli esempi *dovere* appartiene al dominio delle modalità circostanziale e teleologica,<sup>16</sup> quando non agisce da un vero e proprio marcatore evidenziale; la modalità deontica è infatti largamente espressa attraverso il ricorso a formule performative. L'idea di necessità è espressa anche mediante la formula *è mestieri che* (dal fr. ant. *estre mestier*), 'è necessario che' attestata per la prima volta (e con un gran numero di esempi) nella prosa scientifico-argomentativa di Restoro d'Arezzo (29); da qui si allarga anche ad altri generi e sembra ancora vitale in pieno Ottocento (30):

- (29) e questo potarea èssare empercìo che li savi ponono che 'l capo del cancro se move enverso settentrione e enverso lo mezzodie, e è *mestieri che* 'l capo del capricorno per oposito lo seguisca. (Restoro, *Composizione del mondo* [1282]).
- (30) “Ma voi, concittadini” riprese egli, “giudicherete forse che se questa fede compendia tutto un programma, è mestieri che un legislatore si tracci una precisa linea di condotta in tutte le particolari quistioni riflettenti l'orientamento politico, l'ordinamento delle amministrazioni pubbliche, il regime economico e via dicendo [...]” (Federico de Roberto, *I viceré* [1894]).<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> Non sembrano a chi legge casi di *dovere* propriamente deontico, i due esempi riportati da Squartini (2010b: 586).

<sup>17</sup> Nel passo emerge una sfumatura ironica, quasi una presa in giro del politichese di fine Ottocento.

Altre formule indicanti una necessità (non esclusivamente deontica) sono espresse attraverso mezzi grammaticali quali le perifrasi verbali “*avere a + infinito*” ed “*essere a + infinito*”, oggi fuori dall'uso o relegate a varietà periferiche:

- (31) E per saramento el notaio de' consoli ogne mese riduca a memoria loro quello che gli *hanno a fare* (*Statuto dell'Arte di Calimala* [1334]);
- (32) Exordio è un detto el quale acquista *convenevolmente* l'animo dell'uditore all'altre parole che *sono a dire* (Brunetto Latini, *Rettorica* [1260-1261]).

L'impianto didascalico dell'opera in cui compare (31), nonché la presenza dell'avverbio *convenevolmente*, non permettono qui di interpretare la formula perifrastica «sono a dire» come propriamente deontica; infatti è qui trasmessa una modalità teleologica.

#### 4. Processi di grammaticalizzazione: il caso degli avverbi epistemico-evidenziali

Per la maggior parte degli avverbi italiani in *-mente* con valore epistemico-evidenziale il passaggio da un valore lessicale a uno esclusivamente grammaticale è stato molto lento.<sup>18</sup> Questo potrebbe spiegarsi con il fatto che per la mentalità medievale “individualità” e “soggettività” non sono in termini hegeliani “categorie dello spirito”. Negli stessi esempi che abbiamo visto sopra non emerge l'opinione soggettiva del locutore: i marcatori epistemici che in italiano antico quantificano una possibilità, hanno per lo più la funzione di indicare un processo inferenziale.

Come noto, un processo di grammaticalizzazione avviene per motivi interni al sistema anche se può avere natura composita e in genere deve manifestarsi attraverso tre meccanismi: indebolimento semantico, riduzione morfologica ed erosione fonetica; nel caso particolare della grammaticalizzazione di marcatori epistemici si verifica solo il primo meccanismo ovvero la perdita parziale del contenuto semantico originario della parola. Tale processo avviene attraverso la

<sup>18</sup> Un'analisi diacronica è stata già offerta da Ricca (2008); in questo paragrafo mi soffermerò in particolare su come le due dimensioni “evidenzialità” ed “epistemicità” interagiscono nel processo di grammaticalizzazione di tali avverbi. Sulla grammaticalizzazione degli avverbi da un punto di vista tipologico cfr. Ramat & Ricca (1998) e Ramat (2011).

“soggettivizzazione” che è alla base del cambiamento di significati concreti e descrittivi verso significati che appartengono alla sfera soggettiva del parlante, al suo complesso di credenze e al suo atteggiamento nei confronti del contenuto proposizionale dell’enunciato (Traugott 2003). Nel caso specifico degli avverbi epistemici si nota appunto un percorso che porta da modificatore del sintagma verbale a modificatore della frase: in breve da un significato oggettivo ancorato a una situazione extralinguistica a un significato più soggettivo. Tale processo si estende per secoli e in maniera graduale al punto che non è sempre possibile stabilire i diversi passaggi che portano tali avverbi (alcuni dei quali precocemente attestati con significati non modali) a codificare una modalità epistemica. Per motivi di spazio, mi concentrerò solo su *probabilmente* da un lato e *certamente* dall’altro, due avverbi che si pongono su due diversi poli epistemici diversi; il primo indica una responsabilità “ridotta”, il secondo una responsabilità “forte”.

#### 4.1 Probabilmente

La prima definizione che il *GDLI* dà di quest’avverbio è “secondo un’ipotesi abbastanza fondata o ragionevole o un’opinione attendibile sebbene priva di certezza”; in questa definizione vengono quindi messi in risalto due aspetti: un ragionamento e la non piena certezza del locutore riguardo al contenuto da lui stesso enunciato. Tuttavia, nella prima attestazione risalente al XIII secolo, l’avverbio possiede un significato lessicale di maniera ed è modificatore del sintagma verbale:

- (33) e’ basta che l’uomo ne favelli *probabilmente*, e che le leggi ordinate abbiano nella maggior parte delle cose verità (*Reggimento de’ principi di Egidio* [1288]).

In tal senso alla base c’è l’aggettivo *probabile* che in vari contesti indica un tipo di ragionamento:

- (34) In questa parte adunque si procede per via *probabile* a sapere che ogni sopra detta vertude, singularmente o vero generalmente presa, proceda da nobilitade sì come effetto da sua cagione (Dante Alighieri, *Il Convivio* [1307]).

Nella prima metà del XIV secolo si trova però un’importante attestazione, in cui l’avverbio è un modificatore di frase e si presenta, per altro, in coordinazione con

un'espressione evidenziale “riportata” *secondo che suona* a testimoniare una vicinanza categoriale (35) o in supporto di un verbo evidenziale (36):

- (35) Santo Tommaso describe, capitolo vigesimo primo, *quarti libri*, questione prima, e dice, che del lu[og]o di Purgatorio non si truova alcuna cosa espressamente determinata nella Scrittura, nè ragioni efficaci si possono a questo inducere; ma *probabilmente*, e *secondo che suona* per li detti de' Santi, e per rivelazioni fatte a molti, il luogo di Purgatorio è doppio (*L'Ottimo Commento della Commedia II Purgatorio* [1334]).
- (36) inquanto elli è prete, *probabilmente mi pare* che tutti i preti abbino quella medesima in ispezia, né quella nonn à più largha il vescovo de' romani o alquin altro, che ssinpre prete qualunque. (*Libro del difenditore della pace e tranquillità volgarizzato* [1363]).

Nella fase antica *probabilmente* ha assunto un significato quasi specialistico limitato a una particolare tradizione discorsiva, quella dei testi scientifico-filosofici o esegetici (ma troppo poche sono forme effettivamente attestate); non è caso inoltre che anche in testi del XVI e del XVII secolo l'avverbio ha un significato “tecnico” (Ricca 2008: 439), dal momento che compare in sequenze testuali argomentative ed è un modificatore di sintagmi verbali la cui semantica rimanda a verbi speculativi come *concludere* (37) o *presumere* (38):

- (37) Ma non avendone alcuno di essi fatto motto, *parmi*, che *possiam concludere*, se non *necessariamente*, *probabilmente* almeno, che non l'abbia detto: e quando e' l'abbia pur detto, stà bene non per altra ragione, se non perch[é] egli l'hà detto (Orlando Pescetti, *Risposta all'Anticrusca del Sig. Beni*, Angelo Tamo, Verona, 1613: 91);
- (38) e quando ancor si potesse *probabilmente* presumere, che il ramo di Alessandro, che fù figliuolo parimente di Herodo, e fratello nato dell'istessa madre d'Aristobolo [...] (Ranuccio Pico, *Teatro de' Santi, e Beati della città di Parma e suo territorio*, Mario Vigna, Parma, 1642)

L'avverbio in questi esempi può avere anche il significato epistemicamente forte di ‘con ogni probabilità’.<sup>19</sup> Solo nel XVIII secolo grazie alle numerose occorrenze che compaiono nelle opere teatrali in Goldoni, le cui opere teatrali costituiscono un campo ideale per studiare la modalità *in dialogo*, si può attestare il definitivo

---

<sup>19</sup> Ricca (2008: 439) commenta altri esempi cinquecenteschi e secenteschi (due di Galileo Galilei).

passaggio alla dimensione epistemica; spesso *probabilmente* si dispone in prossimità non solo di un futuro inferenziale, ma anche all'indicativo (specie se la commedia ha colorito dialettale):

(39) Donna Eleonora [...] Senti, è stato picchiato [...] Ebbene, chi è?

Colombina Il signor Anselmo, il quale probabilmente verrà a portar via quei pochi denari che potevano servire per voi (Carlo Goldoni, *Il cavaliere e la dama* [1749])

(40) GIAC. Come avete voi saputo, che sia venuta di Francia la moda del *mariage*?

VITT. *Probabilmente*, come l'avrete saputo anche voi (C.G., *Le smanie per la villeggiatura* [1761]);

(41) Chi mai me pol scriver sta lettera? Chi scrive, *probabilmente* no sa la mia disgrazia (ivi).

Alla luce degli esempi sopra riportati, sembra che il processo di grammaticalizzazione dell'avverbio si sia sviluppato grazie alla contiguità con verbi esprimenti un processo mentale, per esempio *parere* come visto in (36); tuttavia è assai interessante l'attestazione in (35), tanto precoce,<sup>20</sup> quanto problematica visto il "buco" temporale che la separa dalle attestazioni del XVII e XVIII secolo; sempre in questa attestazione l'avverbio fa riferimento esplicitamente a una dimensione "intersoggettiva"<sup>21</sup> in quanto compare in coppia con un'espressione evidenziale di altra natura (riportata e non inferenziale); non a caso Ricca (2008: 439) glossa tale *probabilmente* come "secondo verosimiglianza, dimostrabilmente". Se non ci è possibile attribuire valore epistemico al *probabilmente* di (35) e (36), è tuttavia indicativo il fatto che l'avverbio svolga in qualche modo la funzione di marcatore evidenziale già nel XIV secolo: ciò ha poi favorito l'indebolimento epistemico compiutosi definitivamente tra il XVII e il XVIII.

---

<sup>20</sup> Stando a Rey (2011), anche per il francese si ha un'attestazione precoce di *probablement* con significato epistemico risalente al XIV secolo.

<sup>21</sup> Cfr. Nuyts (2012: 58): "A modal evaluation is 'subjective' if it is presented as being strictly the assessor's sole responsibility. A modal evaluation is 'intersubjective' if it is presented as being shared between the assessor and a wider group of people, possibly (but not necessarily) including the hearer".

## 4.2 Certamente

Nel caso di questo avverbio è assai difficile cogliere il processo di grammaticalizzazione, dal momento che ha sviluppato soprattutto una funzione enfatica e non solamente epistemica; ciò vuol dire che tende a esprimere non tanto il grado di certezza del parlante, quanto a rafforzare il valore di verità dell'enunciato, o parte di esso: si tratta in breve di quella classe di avverbi che si pongono a cavallo tra la categoria dei valutativi e degli epistemicici.<sup>22</sup> In un lavoro contrastivo Byloo, Kastein, & Nuyts (2007) hanno mostrato che il valore epistemico di ing. *certainly* e ned. *zekeer* è quello meno attestato rispetto ad altri che hanno natura pragmatica e discorsiva. La stessa situazione si verifica in italiano dove *certamente* possiede un carattere conversazionale, testimoniato dalla propensione a comparire come rafforzativo delle risposte polari sì/no; ciò ha reso difficile l'indagine diacronica per stabilire l'affermazione di quest'avverbio come marcatore epistemico. Una delle primissime attestazioni di *certamente*, avverbio di predicato, compare laddove viene presentata una dimostrazione scientifica con la funzione di "rafforzare" la semantica del verbo *provare*:

- (42) Che sia così vero, cioè che la Luna accatti il suo lume dal Sole e la chiarezza, e che ella sia minore di lui e della terra, è provato *certamente* per gli oscuramenti dell'uno e dell'altro (Bono Giamboni, *Il Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato* [XIII sec.]).

Come *probabilmente*, anche *certamente* svolge sovente la funzione di modificare un sintagma avverbiale con verbo epistemico; per esempio, la sequenza "credo certamente", oggi non giudicata accettabile (Ricca 2010) è attestata in un lungo spettro diacronico dal XIII almeno fino al principio del XX secolo. A testimonianza della polifunzionalità discorsiva di *certamente* si veda un esempio nella *Bibbia volgare* (43), dove si ha invece un *certamente* che rafforza una formula performativa direttiva e uno nel *Convivio* (44) dove si traduce un *porro* 'invece' (sempre da un passo biblico):

- (43) io *certamente* vi battezzo nell'acqua (*La Bibbia Volgare* [XIV-XIV sec.]).<sup>23</sup>

<sup>22</sup> Nella tradizione grammaticale inglese questi sono definiti *emphasizers* (Quirk & al. 1985 § 8.102). Sul rapporto tra funzione discorsiva e funzione epistemica cfr. anche Hoye (1997).

<sup>23</sup> Nella *Vulgata* si ha *quidem*.



- (44) Marta, Marta, sollicita se' e turbati intorno a molte cose: certamente una cosa è necessaria (Dante Alighieri, *Il Convivio* [1307])<sup>24</sup>

L'avverbio ha una certa propensione a legarsi ad altri marcatori epistemico-evidenziali (*parere e dovere*) già a partire dal sec. XIII, nonché a marcare rapporti di causa effetto in costrutti condizionali:

- (45) Dunque *pare certamente*, che giustizia è quella virtù che guarda umana compagnia e comunità di vita (Bono Giamboni, *Il Tesoro di Brunetto Latini volgarizzato* [XIII sec.]);
- (46) e se non fosse per la tema d'Uguccione, *certamente* la parte del re Ruberto n'avrebbero cacciata fuori della città (G. Villani, *Cronica* X, 76).

Anche per *certamente* si deve attendere il XVIII secoli per vedere concluso il processo di grammaticalizzazione. In (47) emerge il carattere "intersoggettivo" di *certamente* e cioè di una conoscenza che il parlante ricava da altre fonti e la fa propria.

- (47) *Don Marzio*. Senti, senti, Ridolfo, se vuoi ridere. Un medico vuol sostenere che l'acqua calda sia più sana di quella fredda.

*Ridolfo*. Ella non è di questa opinione?

*Don Marzio*. L'acqua calda debilita lo stomaco.

*Ridolfo*. *Certamente* rilassa la fibra.

*Don Marzio*. Cos'è questa fibra?

*Ridolfo*. *Ho sentito dire*, che nel nostro stomaco vi sono due fibre, quasi come due nervi, dalle quali si macina il cibo, e quando queste fibre si rallentano si fa una cattiva digestione (Carlo Goldoni, *La bottega del caffè* [1750]).

Date le informazioni cotestuali che si ricavano nel passo, è evidente che qui non è espressa una certezza soggettiva: ma un qualcosa come "Io so perché l'ho sentito dire da persone autorevoli". Negli esempi ora visti emergono dunque diverse sfumature epistemico-evidenziali, come si era già notato nel caso di *probabilmente*.

---

<sup>24</sup> Cfr. *Vulgata* Lc 10,42: "Martha, Martha, sollicita es, et turbabis erga plurima, porro unum est necessarium"

Occorre rimarcare che nei passi in cui l'avverbio presenta una funzione epistemica è sempre possibile ricavare nel cotesto gli elementi che sono alla base dell'inferenza; in alcuni casi ciò è maggiormente evidente data la presenza del futuro inferenziale:

(48) *Gismondo*. Dico che i denari sono la miglior cosa di questo mondo.

*Violante*. Questi sono paradossi. In queste vostre risposte vi *sarà* il senso allegorico *certamente*. Non è possibile che gli uomini dotti preferiscano alla virtù la ricchezza (Carlo Goldoni, *La donna di testa debole* [1753]).

La natura (anche) evidenziale di *certamente* emerge pertanto dalla facilità con cui l'avverbio può posizionarsi in prossimità del futuro inferenziale; in tale configurazione si manifesta inevitabilmente una certezza “meno certa”: almeno così viene percepita dal destinatario. La stessa configurazione si presenta frequentemente anche con la locuzione avverbiale *senza dubbio* che come abbiamo visto sopra in (8) è già attestato in italiano antico come marcatore modale; vediamo un esempio più vicino a noi nel tempo:

(49) nè sappiamo come andò a finire, nè come sarà rimasto il Maestro (= Trilussa) dopo il primo attimo di sorpresa : certo molto male, ed uno “sfonnone” perdonabilissimo, gli *sarà senza dubbio* uscito di bocca (Felice Calabresi, *Con Trilussa, aneddoti*. Roma, Casa editrice Prometeo, 1956).

L'avverbio compare in un passo puramente speculativo dove, tra l'altro, chi scrive manifesta anche di non avere una conoscenza diretta dell'evento descritto; pertanto, sebbene l'autore con l'uso di *senza dubbio*, esprima un forte grado di responsabilità epistemica un eventuale destinatario potrebbe interpretare il contenuto dell'enunciato probabile. Questa “inferenza sollecitata”<sup>25</sup> che si manifesta in una situazione discorsiva potrebbe spiegare il processo che ha portato l'equivalente francese *sans doute* a “indebolirsi” visto che già nel XVII secolo ha assunto il significato di ‘probabilmente’. Che questo non si sia verificato in italiano, significa semplicemente che lingue appartenenti alla stessa famiglia possono sviluppare percorsi differenti nel campo dell'espressione della modalità.<sup>26</sup>

<sup>25</sup> Cfr. Traugott & Dasher (2002).

<sup>26</sup> Caso paradigmatico è quello di *possibilmente* (‘se è possibile’). In spagnolo *posiblemente* ha sviluppato e mantiene la funzione di avverbio modale, mentre il francese *possiblement* è ormai

Nel caso di *sans doute* (ma anche del catalano *sens dubte* e in parte dello spagnolo *sin duda*), tale indebolimento semantico si spiega postulando la natura primariamente inferenziale dell'avverbio; infatti come abbiamo detto sopra, un'inferenza non possiede mai un pieno valore di certezza. A tal proposito è interessante porre a confronto un'attestazione in cui *senza dubbio* compare in prossimità con *forse* e *probabilmente* :

- (50) Conciossiachè quale somiglianza può mai rinvenirsi tra il sistema del Governo di Roma, e il conosciuto modo di pensare del Canosa? *Senza dubbio forse* il Governo Romano agirà ottimamente (attese non conosciute circostanze) e penserà meglio del mio Cliente. (Paolo Vergani, *Le idee liberali: ultimo rifugio dei nemici della religione e del trono*. Firenze: Pagani, 1817);
- (51) Cioè perché l'assetto in questione non necessariamente può essere pensato come foriero di caratteristiche positive nel modo di vita. *Senza dubbio presumibilmente* e ragionevolmente può arrecare dei vantaggi, ma può anche avere dei costi oggi non del tutto individuabili (Beppe Cereda, "Rai: i nodi della riforma", *Vita e pensiero*, 56, 1973).

In questi due esempi (ma si veda anche la situazione particolare di 14), *senza dubbio*, da una parte, e *forse* e *presumibilmente*, dall'altra, non possono essere due marcatori epistemici esprimenti valori opposti che si annullerebbero a vicenda; da un punto di vista funzionale il *senza dubbio* di (50) e (51) è quasi una parola vuota che marca un rapporto logico tra due porzioni di testo; nel primo caso dà avvio alla risposta di una domanda retorica, mentre nel secondo marca una correlazione concessivo-avversativa ("*senza dubbio... ma*").

## 5. Conclusione e sviluppi futuri

In queste poche pagine, si è avuto modo di osservare come l'espressione della modalità in italiano da un punto di vista diacronico mostri aspetti sia di continuità sia d'innovazione. Per il sistema verbale si notano al tempo stesso perdite e acquisizioni di funzioni del condizionale, nonché la perdita di vitalità di perifrasi

---

caduto in disuso all'interno dei confini nazionali, mentre è ancora vitale in ampie zone francofone (cfr. Rey 2011 *s.v.*).

verbalmente esprimenti un'idea forte di necessità. Si è poi osservato che gli avverbi modali in *-mente*, alcuni dei quali già attestati nei secoli XIII e XIV con funzione predicativa e non frasale, hanno assunto un valore epistemico-evidenziale solo attraverso un lento processo di grammaticalizzazione. C'è da sottolineare che il confronto diretto con i testi, appartenenti, tra l'altro, a una fase cronologicamente lontana da quella attuale, quasi mai permette di distinguere la dimensione epistemica da quella evidenziale, ammesso che tale distinzione sia effettivamente possibile. Tuttavia, è emerso che il periodo compreso tra i secoli XVII e XVIII è cruciale per la specializzazione di funzioni epistemico-evidenziali di alcuni avverbi italiani. Possibili sviluppi della ricerca dovrebbero opportunamente seguire due direzioni: i) proseguire il percorso cominciato da Ricca (2008) attraverso lo studio delle dinamiche di grammaticalizzazione che investono altri avverbi epistemico-evidenziali come *apparentemente*, *presumibilmente* che sembrano aver sviluppato una funzione modale solo in periodi più vicini a noi; ii) verificare attraverso un'analisi comparata se tali dinamiche si attualizzino nello stesso periodo anche in altre lingue europee.<sup>27</sup>

## Bibliografia

- van der Auwera, J. & Plungian, V. 1998. "Modality's semantic map". *Linguistic Typology*. 2: 79-124.
- Benincà, P. & Poletto, C. 1997. "The diachronic development of the Italian verb *bisogna*". In A. van Kemenade & N. Vincent (eds.), *Parameters and Morphosyntactic Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Becker, M. & Remberger E.-M. (eds.) 2010. *Modality and mood in romance: modal interpretation, mood selection, and mood alternation*. Berlin: De Gruyter.
- BIZ. Stoppelli, P. 2010 (ed). *Biblioteca italiana Zanichelli*. Bologna: Zanichelli.
- Byloo, P. Kastein, R. & J.Nuyts (2007). "On certainly and zeker". In: M. Hannay & G. Steen (eds.), *Studies in English grammar*, 35-57. Amsterdam: Benjamins.
- Cornillie, B. 2009. "Evidentiality and epistemic modality: on the close relationship of two different categories". *Functions of language*, 16 (1): 32-44.

---

<sup>27</sup> Per un confronto tra le convergenze e le divergenze nei sistemi epistemico-evidenziali nelle lingue romanze, cfr. Kronning (2009) e il volume collettivo curato da Becker & Remberger (2010).

- Cornillie, B. & Pietrandrea, P. 2012. "Modality at work. Cognitive, interactional and textual functions of modal markers". *Journal of Pragmatics* 44(15): 2109-2115.
- CorpusOVI. *Corpus OVI dell'Italiano antico*, Istituto dell'Opera del Vocabolario Italiano. url: <http://gattoweb.ovi.cnr.it>.
- Cruschina, S. 2011. "Tra dire e pensare: casi di grammaticalizzazione in italiano e siciliano". *La Lingua Italiana: Storia, Strutture, Testi* 7: 105-125.
- Dardano, M. 2012 "Il campo della ricerca". In M. Dardano (ed.), *Sintassi dell'italiano antico. La prosa del Duecento e del Trecento*. Roma: Carocci.
- Dendale, P. 1994. "Devoir: Marqueur modal ou évidentiel?". *Langue Francaise* 102: 24-40.
- von Fintel, K. 2006. "Modality and Language". In D. M. Borchert (ed.), *Encyclopedia of Philosophy*, second edn, MacMillan, Detroit.
- Hoye, L. 1997. *Adverbs and Modality in English*. London: Longman
- Kronning, H. 2001. "Pour une tripartition des emplois du modal devoir". *Les Verbes Modaux: Cahiers Chronos*, 8: 67-84.
- Kronning, H. 2009. *Talarens ansvar för sitt yttrande. Om epistemiska uttryck i de romanska språken*. In *Kungl Vitterhetsakademien / Académie Royale Suédoise des Belles-Lettres, Årsbok*: 177-199.
- Magni, E. 2010. "Mood and Modality". In: Baldi, P. & P. Cuzzolin (eds). *New Perspectives on Historical Latin Syntax. Volume 2: Constituent Syntax: Adverbial Phrases, Adverbs, Mood, Tense*, 193-275. Berlin/New York: Mouton de Gruyter.
- Masini, F. & Pietrandrea, P. (2010). "Magari". *Cognitive Linguistics*, 21-1: 75-121
- Myhill, J. 1997. "Should and ought: The rise of individually-oriented modality in American English". *English Language and Linguistics* 1: 3-23.
- Nuyts, J. 2001. *Epistemic modality, language and conceptualisation: a cognitive-pragmatic perspective*. (Human Cognitive Processing.) Amsterdam: John Benjamins.
- Nuyts, J. 2006. "Modality: Overview and linguistic issues". In W. Frawley (ed.), *The expression of modality*, 1-26. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Nuyts, J. 2012. "Notions of (inter)subjectivity". *English Text construction* 5: 53-78.
- Plungian, V. 2001. "The place of evidentiality within the universal grammatical space". *Journal of Pragmatics* 33: 349-357.
- Quirk, R. & al. 1985. *A Comprehensive Grammar of the English Language*. London: Longman
- Rey, A. (ed.) 2011. *Dictionnaire historique de la langue française, nouvelle édition*. Paris: Le Robert.

- Ramat, P. 2011. "Adverbial grammaticalization". In H. Narrog, H. & B. Heine (eds.), *The Oxford handbook of grammaticalization*, 502-510. Oxford: Oxford University Press.
- Ramat, P. & Ricca, D. 1998. "Sentence adverbs in the languages of Europe". In J. Van der Auwera & D. Ó Baoill (eds.) (1998): *Adverbial constructions in the languages of Europe*, 187–273. Berlin/New York: Mouton de Gruyter.
- Ricca, D. 2010. "Il sintagma avverbiale". In Salvi, G. & L. Renzi (Eds.), *Grammatica dell'italiano antico*. Bologna: il Mulino.
- Rocci, A. 2012. "Modality and argumentative discourse relations: a study of the Italian necessity modal *dovere*". *Journal of Pragmatics* 44(15): 2129–2149.
- Salvi, G. 2010. "La realizzazione sintattica della struttura argomentale". In Salvi, G. & L. Renzi (Eds.), *Grammatica dell'italiano antico*, 123-190. Bologna: il Mulino.
- Salvi, G. & Renzi, L. 2010-2011. "La Grammatica dell'italiano antico. Una presentazione". *Studi di grammatica italiana*, 29-30: 1-34.
- Serianni, L. 2013. "Mi sa". *Bollettino di italianistica. Rivista di critica, storia letteraria, filologia e linguistica*, ns 9: 18-23.
- Squartini M. 2001. "The internal structure of evidentiality in Romance". *Studies in language* 25: 297-334.
- Squartini, M. 2004. "La relazione semantica tra Futuro e Condizionale nelle lingue romanze". *Revue Romane* 39: 68-96.
- Squartini, M. 2008. "Lexical vs. grammatical evidentiality in French and Italian". *Linguistics* 46 (5): 917-947.
- Squartini, M. 2010a. "Il verbo". In Salvi, G. & L. Renzi (Eds.), *Grammatica dell'italiano antico*, 511-554. Bologna: il Mulino.
- Squartini, M. 2010b. "L'espressione della modalità". In Salvi, G. & L. Renzi (Eds.), *Grammatica dell'italiano antico*, 583-590. Bologna: il Mulino.
- Tomasin, L. 2013. "Qu'est-ce que l'italien ancien?". *La lingua italiana. Storia, strutture, testi*, 9: 1-18.
- Traugott, E.-C. 1989. "On the rise of epistemic meanings in English: An example of subjectification in semantic change". *Language* 57: 33-65.
- Traugott, E.-C. 2003. "From subjectification to intersubjectification". In R. Hicke (ed.), *Motives for Language Change*, 124-139 Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Traugott, E.-C. 2006. "Historical aspects of modality". In W. Frawley (ed.), *The Expression of Modality*, 107-139. Berlin: Mouton de Gruyter.

Traugott & Dasher (2002). *Regularity in Semantic Change*. Cambridge: Cambridge University Press

Wierzbicka, A. 2006. *English: Meaning and Culture*. New York: Oxford University Press.

Willet, T. 1988. "A cross-linguistic survey of the grammaticalization of evidentiality". *Studies in Language*, 12: 51-97

# Grafeme, foneme, ortografie

Sistemele de scriere au evoluat – și continuă să evolueze – pe parcursul istoriei lingvistice a omenirii, rămânînd totuși inferioare numeric limbilor și, implicit, inventarelor fonetice care le caracterizează. Preluarea unui set de grafeme de către vorbitorii unei alte limbi, caracterizate prin trăsături fonetice inevitabil diferite, implică de fiecare dată o încercare de adaptare ale cărei imperfecțiuni sînt perceptibile în plan sincron și care devin înșelătoare în plan diacronic; în varianta unui conservatorism grafic ori, dimpotrivă, a unor decizii de reformă ortografică, ajustările fixate prin convenție se pot transforma nu doar într-o povară pe care limba normată este silită să o poarte, ci chiar (dacă reforma ortografică este insuficient motivată) într-o sursă a abaterilor de la normă.

Discrepanțele care apar ori de cîte ori un sistem de scriere este împrumutat sînt în mare parte mascate de convențiile care funcționează în interiorul fiecărei limbi: chiar dacă nu sînt anulate, ele sînt imperceptibile pentru cei care folosesc respectivele norme ortografice fără a le privi în perspectiva evoluției lor. De-a lungul istoriei limbilor individuale au fost propuse relativ frecvent reforme ortografice, de detaliu sau ample; ajustările au supraviețuit însă doar în parte, fără o legătură evidentă cu caracterul lor necesar sau întemeiat.

Printre eșecurile mari ale adoptării unui sistem de scriere se poate număra așa-numitul „linear B”, folosit pentru a nota cea mai veche formă cunoscută în prezent a limbii grecești („miceniana”). Era o scriere silabică rudimentară, care folosea cîte un semn pentru fiecare dintre cele cinci vocale și pentru toate combinațiile posibile ale unei consoane urmate de o vocală. Această structură silabică este cu totul inadecvată limbii grecești, care atestă frecvent grupuri consonantice, precum și finale de cuvînt consonantice. Adoptarea acestui silabar pentru notarea unei



limbi cu certe trăsături indo-europene a impus aproximări și, mai cu seamă, apariția unor „vocale false”, altfel spus utilizarea unor grafeme de tip [consoană + vocală] cu valoarea unor simple notări consonantice (fără a marca însă în vreun fel anume opoziția [consoană+vocală falsă] față de [consoană+vocală]). Probabil în legătură directă cu această inadecvare, silabarul a fost abandonat, fără a mai lăsa vreo urmă în sistemele de scriere grecești, așa încât descifrarea „linearului B”, la mijlocul secolului al XX-lea, s-a transformat într-un eveniment major al literaturii și lingvisticii, datorat unei îmbinări emblematice de aptitudini în domeniul filologiei, paleografiei și, nu în ultimul rând, al criptografiei, manifestate de Michael Ventris și John Chadwick.

Mai puțin spectaculoasă, dar deopotrivă de semnificativă, a fost soarta altor grafeme, adoptate cu un succes de durată în pofida faptului că nu erau întru totul adecvate. Alfabetele grec și latin atestă în egală măsură ajustări, ale căror rezultate sînt surprinzătoare mai cu seamă din perspectiva comparației celor două serii de litere. Există, de pildă, discrepanțe tulburătoare în utilizarea literelor *H* și *X*, prezente în ambele alfabetele, dar cu valori fonetice total diferite. Relația dintre cele două tipuri de scriere este evidentă, fie că o interpretăm în sensul unei descendențe (chiar intermediare) a alfabetului latinesc din cel grecesc, fie ca moștenire comună a unui sistem de scriere (de sorginte feniciată). Litera *X* aparține ambelor tipuri majore ale alfabetului grecesc, răsăritean și apusean: funcționează ca grafem cu valoare complexă, care corespunde grupului consonantic rezultat din întâlnirea oricărei velare cu o siflantă, în alfabetele vestice, și ca velară aspirată, în cele estice. Cele două valori sînt în mod evident rezultatul diferit al reutilizării unui grafem care nu aparținea setului original de litere împrumutat din alfabetul semitic; un indiciu vizibil al acestei cronologii este plasarea literei la finalul alfabetului, unde se află grafemele adăugate la o dată ulterioară. Moștenirea latinescă păstrează litera cu valoarea fonetică a grupului consonantic [velară+siflantă].

Cealaltă literă cu valoare fonetică ambivalentă menționată mai sus, *H*, cunoaște o evoluție și mai spectaculoasă. Fără a fi fost inclusă în setul original de litere preluate din alfabetul semitic, neavînd un echivalent fonetic grecesc care să îi justifice prezența, litera a fost ulterior folosită ca semn convențional pentru a nota un fonem nou apărut în dialectul ionic-atic, după ce vocala lungă [ā] s-a închis treptat, ajungînd să semene tot mai mult articulatoriu cu [ē], dar fără a se identifica total cu aceasta, cel puțin în etapa intermediară. Litera *H*, în utilizarea ei feniciană, reprezenta o fricativă laringală surdă, așa cum a rămas în alfabetul latinesc și în descendentele lui, dar a cărei prezență nu părea necesară în alfabetul grecesc. Chiar

și în latină, realitatea inventarului fonetic a permis refolosirea convențională a literei, fie ca notare a unui hiatus, fie în digrafeme rezervate seriei aspirate, în termenii împrumutați, cult, explicit, din greacă (e.g. *theatrum*, față de împrumutul vechi cu inițială surdă, *teatrum*). Această evoluție a fost posibilă în condițiile diminuării valorii fonemului respectiv, după cum o indică regulile scandării latinești, unde *H* nu marchează prezența unei consoane autentice, ci permite intrarea în contact (și, implicit, eliziunea) vocalelor care o flanchează; evoluția italică a fonemului continuă această tendință (*vide* numele literei în alfabetul limbii italiene, lipsit chiar de fonemul căruia îi corespunde formal, *acca*; este semnificativ în acest sens proverbul *non vale un'acca*, care subliniază interpretarea *H* = „nimic”). Această echivalență fonetică corespunde în linii mari spiritului aspru (*spiritus asper*) din greaca veche, un semn diacritic aflat în descendența directă a literei *H*, reprezentînd, simbolic, o jumătate (sau mai puțin de o jumătate) din grafemul respectiv.

Reutilizarea grafemelor vacante pentru a nota foneme specifice unui anumit inventar fonetic (în mod deosebit, acele foneme apărute în istoria individuală a limbilor) este una dintre rezolvările posibile ale nevoii de adaptare atunci cînd este împrumutat un sistem de scriere. Remodelarea unui vechi grafem este o altă soluție, iar istoria literei latinești *G* este elocventă. Probabil datorită sistemului etrusc de scriere, care ar fi intermediat adoptarea alfabetului în spațiul latinesc, acesta din urmă era lipsit de distincția grafică între oclusive surde și sonore, folosind, în cazul velarelor, o singură literă pentru a reda [c] și [g] (și anume *C*, *K* și *Q*, în funcție de fonemul următor). Stadiul precedent este încă vizibil în abrevierea tradițională a prenumelor *Gaius* prin *C* și *Gnaeus* prin *Cn*. Mărturiile epigrafice arhaice atestă acest unic grafem pentru [c] și [g], e.g. *VIRCO* în inscripția cunoscută ca „vasul lui Duenos” (secolele VII-V î.H.). Impropruie inventarului fonetic latinesc, ambivalența a fost anulată printr-o necesară distincție între cele două valori; personalitatea căreia i se atribuie această invenție este Spurius Carvilius Ruga, un libert care a trăit în secolul al treilea î.H. (*fl.* 230): în școala lui (prima școală elementară particulară deschisă la Roma), cele două litere pe care le cunoaștem în prezent au fost pentru prima dată folosite constant ca echivalente ale oclusivelor velare surdă și, respectiv, sonoră. Litera *C*, în forma grafică uzuală acum, este în mod vădit continuatoarea literei grecești *gamma*, după cum o indică forma sa din mărturiile epigrafice, precum și poziția pe care o ocupă în alfabetul latinesc, imediat după *A* și *B*, tot așa cum *gamma* este a treia literă a alfabetului grecesc, după *alpha* și *beta*. Distincția formală între *C* și *G* este un

segment de hastă, similar unui semn diacritic. Plasarea în alfabet a noii litere trebuia să respecte succesiunea anterioară a literelor, rigidizată prin valoarea numerică pe care o purtau în sistemul grecesc de notare a numeralelor: a ocupat așadar poziția rămasă liberă prin renunțarea, specific latină, la vechea literă Z; aceasta pare să fi fost îndepărtată de Appius Claudius Caecus, căruia sunetul corespunzător i-ar fi amintit de „dinții de mort”, după cum spune Martianus Capella în *De nuptiis Philologiae et Mercurii* (3.261), în capitolul dedicat celei dintii dintre artele liberale, gramatica (*grammatike*, în greacă, termen derivat din *grammata*, „litere”, tot așa cum în latină *litterae* este baza lexicală pentru *litteratura*).

În fine, pentru a încheia seria modalităților prin care se ameliorează un alfabet împrumutat, pe lângă realocare și remodelare, există posibilitatea adăugării unor semne grafice noi, așa cum atestă, pentru a da doar două exemple, seria „forfeda” din alfabetul ogamic sau cele cinci litere care încheie alfabetul (de evidentă origine greacă) copt.

Evoluția fonetică a limbii române atestă modificarea unora dintre vocalele inventarului latinesc, care devin noi foneme. Una dintre vocalele specifice românei este „i posterior”, care a înlocuit unele dintre vechile vocale [i], [a], [e], [u] sau [o]. Noua realitate fonetică impunea prezența unui nou grafem. După faza intermediară a scrierii, cu alfabet compozit, latin și chirilic, s-a recurs la utilizarea unor diacritice (accentul circumflex) pentru a indica diferențierea față de vocalele originare: s-au folosit grafemele *î*, *â*, *ê* și *û* pentru a nota acest unic fonem („i posterior”), cu o diferențiere etimologică. Un șir de patru reforme ortografice (în 1904, 1932, 1953 și 1965) a redus treptat cele patru grafeme la unul singur (*î*). Această abordare, care corespundea introducerii principiului fonetic de grafie, finalizată prin reforma din 1953, a fost nuanțată în 1965, când s-a admis o singură excepție (etimologică și, semnificativ, istorică): *român-România* și cuvintele din respectiva familie.

Începutul anilor 1990 a reprezentat în România spațiul unor modificări extinse. Ortografia a fost și ea atinsă de acest val de schimbări: grafemul *î* a fost înlocuit majoritar de *â*, într-o manieră care îmbina principii diferite (fonetic și etimologic), inclusiv poziția ocupată de fonemul respectiv în cuvânt. În etapa premergătoare adoptării acestei reforme ortografice, profesorului Alf Lombard – specialist, de o autoritate și obiectivitate incontestabile, în domeniul limbii române – i s-a cerut opinia: răspunsul a fost un text dens asupra istoriei ortografiei moderne românești, care se încheia cu o pledoarie împotriva reformei propuse. Cu toate acestea,

reforma a fost adoptată oficial în 1993 și este în vigoare în prezent (chiar dacă mulți filologi refuză să o aplice, considerînd-o inadecvată).

Argumentele lui Alf Lombard provin deopotrivă din abordarea fonetică a ortografiei (care corespunde principiului asumat de norma curentă) și din istoria ortografiei române. Perspectiva istorică este sintetizată într-o parcurgere succintă a reformelor relativ numeroase (nu mai puțin de 41 între 1780 și 1880, după cum au fost enumerate de Gheorghe Adamescu, incluzînd cîteva restructurări majore). Toate oglindeau căutarea unui echilibru între principiul etimologic (sau istorico-etimologic) și cel fonetic: acesta din urmă a devenit, treptat, predominant, corespunzînd tendinței de favorizare a ortografiei simple, naturale. În privința literelor folosite pentru a reprezenta vocala centrală nerotunjită închisă (sau înaltă), e.g. *înot*, *gînd*, *hotări*, reformele adoptate pe parcursul secolului al douăzecilea au cunoscut soluții diferite. Acest fonem nu aparține inventarului comun indo-european, dar apare ca alofon în mai multe limbi indo-europene individuale – unele limbi slave (ca rusa și ceha), germanice (ca suedeza), celtice (ca irlandeza și veșța), romanice (ca portugheza) – precum și în limbi ne-indo-europene. Este simbolizat în alfabetul fonetic internațional (IPA) printr-o literă *i* tăiată de o bară orizontală (“barred-*i*”). Trăsăturile lui fonetice sînt descrise în mod uzual în termeni de înălțime (limba este poziționată aproape de cerul gurii, fără a produce însă o constricție: este de aceea descris deopotrivă ca „înalt” și „închis”), de loc al articulării (limba este poziționată la jumătatea drumului între o vocală anterioară și una posterioară: este, așadar, un fonem central), de rotunjime sau labializare (buzele nu sînt rotunjite: este așadar o vocală nerotundă). Alf Lombard descrie fonemul ca „i posterior”, ceea ce subliniază menținerea genului proxim [i] (Lombard, 1992, p. 532; *vide* și Lombard, 1935, p. 105, pp. 122-124).

În istoria ortografiei române, *i* posterior a fost reprezentat grafic de mai multe litere, de-a lungul timpului sau simultan, e.g. *lână*, *câmp*, *ânger*, *vênt*, *avênd*, *têner*, *ride*, *riu*, *în*, *hotări* (formă compusă care conține verbul latinesc *ire*). Litera *û* fusese rezervată unui număr limitat de ocurențe, cu precădere patru forme din paradigma de prezent a verbului de existență (persoana întii singular, *sînt*, și toate formele de plural *sîntem*, *sînteți* și *sînt*); se regăsește și în cîteva substantive și adjective, ca *adûnc*, *adûncime* etc. (ultima formă este neclar justificată, *vide* Hasdeu, *Etymologicum magnum*, s.v. *adânc*, pusă în paralel cu italianescul *adincus*, alături de forma clasică *aduncus*; Lombard, 1992, p. 534).

Revenind la verbul de existență, este de remarcat statutul aparte de care s-a bucurat. După cum arată pe scurt Alf Lombard (Lombard, 1992, pp. 534-535),

față de formele latinești corespunzătoare (*sum, sumus, estis, sunt*), româna secolului al XVI-lea folosea: *sănt/sămt/sint, sem/săm* sau (către sfârșitul secolului al XVI-lea) *sântem/ sîntem/sintem, seți/set/siți* sau (tot către sfârșitul secolului al XVI-lea) *sănteți/ sînteți/sinteți* și, pentru persoana a treia plural, *sănt/sămt/sint*.

Transferul de la latină la română a cunoscut mai multe etape; este vădit că tradiția a fost fracturată pentru formele de plural ale persoanelor întâi și a doua. Pe de altă parte, ortografia este relevantă: litera *u* care apare uneori aici este slab atestată, fiind depășită statistic de *â* sau *î* (mai cu seamă atunci când e urmată de grupul consonantic *nt*). Atestările par să indice clar pronunțarea ca *i* posterior. Formele recurente de tip *sunt* reprezintă o parte a procesului (cultural, nu istoric) de evidențiere a originii latine a limbii române, bine pus în valoare de curentul latinizant al secolului al XIX-lea; formele cu *-u-* sînt atestate și în unele subdialecte ale limbii române moderne. Limba română standard, anterior reformei din 1993, atestă formele cu *i* posterior, care descind în principiu din formele latinești de conjunctiv: *sim, simus, sitis, sint*.

Pletora de litere corespunzătoare fonemului *i* posterior a fost redusă cu timpul. Cele patru litere (*â, ê, î, û*) s-au împușinat: primele la care s-a renunțat au fost *ê* și *û* (cu excepția formelor cu *-u-* ale verbului „a fi”, recurente în limba cultă). Regulile ortografice din 1932 așu generalizat grafia cu *î*, menținînd litera *î* pentru poziția inițială (e.g. *împărat, îngust*) și pentru poziția finală în verbe și forme conexe (e.g. *hotărî, hotărît, hotărîtor*), vide S. Pușcariu și T. A. Naum, *Îndreptar și vocabular ortografic*, 1932. Dubla grafie urmărea să mențină ceva din principiul etimologic, e.g. *lînă* față de latinescul *lana*, *împărat* față de latinescul *imperator*, dar rămînea derutant, e.g. *înger* față de latinescul *angelus*, *îngust* față de *angustus*, *sân* față de *sinus*, *râu* față de *riuus*).

Alf Lombard elogia principiile corect aplicate de Candrea și Adamescu în dicționarul lor enciclopedic (*Dicționarul enciclopedic ilustrat „Cartea Românească”*, 1931), unde înregistrau *lînă, înger, rîde, român*. Toate aceste reguli adoptate individual de cei doi autori sînt respectate cu strictețe în ceea ce a devenit normă în urma reformelor din 1953 și 1965, percepută ca un triumf al principiului fonetic asupra principiului etimologic mixt. Excepția adusă de seria *român-România* (1965) nu era decît o reverență necesară față de identitatea națională.

Dezbaterea pe marginea *î* versus *â* i-a prilejuit lui Alf Lombard un răspuns concis și ferm: nu există motive temeinice ca să se utilizeze două litere distincte pentru unul și același fonem; în plus, principiul etimologic nu poate fi aplicat prin conservarea doar a acestor două litere de redare a unui *i* posterior. Soluția

(Lombard, 1992, p. 538) se cuvine să fie simplă, ușor de formulat, să răspundă principiului care alocă unui singur sunet o singură literă, să respecte tradiția limbii. Toate aceste cerințe sînt imposibil de aplicat simultan, astfel încît este necesară sacrificarea unei părți. Rezonabilă pare, în aceste condiții, sacrificarea încercării de a menține relevanța etimologică, în primul rînd pentru că nu poate fi pusă cu adevărat în practică, dintr-o sumă de motive (complexitatea grafică, incertitudinea obiectivă, originea nelatină a unor termeni).

Subiectul se regăsește în numeroase alte studii, e.g. seria articolelor de dimensiuni relativ reduse găzduite de *România literară* în 2002 (nr. 38-42), avînd ca autori lingviști și personalități culturale: Dumitru Irimia, Matilda Caragiu-Marioțeanu, Nicolae Manolescu, Sorin Mărculescu, George Pruteanu, Victor Iancu. În egală măsură, subiectul este implicit atins în scrierile care se supun cu consecvență sistemului ortografic anterior anului 1993, care nu mai este acceptat de norma Academiei Române (și a publicațiilor puse sub egida ei), dar este prezent în cîteva periodice semnificative și în cărțile publicate de unele dintre cele mai bune edituri românești.

Analiza minuțioasă a profesorului Alf Lombard merită să fie reluată în lumina noului dicționar ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române (DOOM 2005), care răspunde tendințelor de simplificare existente în limba română curentă, inclusiv felul în care sînt receptate unitățile silabice în compuse. Un cuvînt cum este *capîntortură*, rezultat din îmbinarea a trei cuvinte distincte, își dezvăluie structura triadică prin prezența literei *-î-* în interior. DOOM 2005, care aplică principiile silabației naturale, recomandă în primul rînd despărțirea în silabe în forma *ca-pîn-* (și acceptă, ca alternativă, despărțirea în silabe *cap-în-*, care evidențiază originea compusului): această recomandare deschide posibilitatea ignorării componentelor etimologice, păstrînd numai legătura cu realitatea fonetică, ceea ce ar putea duce, în final, la o grafie *\*\*capântortură*. O situație identică se întîlnește, de pildă, la *răsînțelegere*, pentru care este recomandată despărțirea în silabe *ră-sîn-* și, ca alternativă secundă, *răs-în-*, dînd impresia că va putea fi acceptată în viitor grafia *\*\*răsânțelegere*. De aici pînă la alunecarea grafiei *hotărât* către *\*\*hotără* (față de forma *hotări*, în conformitate cu normele actuale) pare să fie doar un pas. Nu într-o altă direcție se înscrie înscrierea vocalelor centrale ale inventarului fonetic al limbii române ca *a*, *ă* și *î* (nu *â* sau *â/î*) în *Enciclopedia limbii române* (p. 328) volum apărut sub egida Institutului de Lingvistică al Academiei Române, în 2001.

Acceptarea prevalenței foneticii asupra etimologiei ar atesta pregnant acuratețea diagnosticului pus de Alf Lombard care, pentru a relua concludiv, respinge utilizarea a două litere distincte pentru reprezentarea unui singur fonem și, în fața alternativei grafice *a* (*â*) versus *i* (*î*) înclină explicit către *i* (*î*), dintr-o serie de motive, inclusiv trăsăturile fonetice ale fonemului [î], care sînt mai apropiate de vocala închisă [i] decît de cea deschisă [a], de unde și etichetarea ca „i posterior”.

Istoria îndelungată a alegerii unor litere pentru reprezentarea fonemelor specifice diverselor limbi nu este niciodată un parcurs linear. Au fost făcute (și continuă să fie făcute) încercări de identificare a soluțiilor celor mai potrivite, iar eșecurile trebuie să fie acceptate ca atare, cu scopul de a păstra dezvoltarea naturală – și, implicit, simplă – a limbii și a scrisului.

## Bibliografie

- Costa, I. 2008. *Fonetică istorică latină*, București: Editura Universității din București.
- Costa, I. 2011. *Papirus, pergament, hîrtie. Începuturile cărții*, București: Humanitas.
- DOOM 2005. *Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii Române*, București: Univers Enciclopedic.
- Lombard, A. 1935. *La prononciation du roumain*, Uppsala: A.-B. Lundequistska bokhandeln.
- Lombard, A. 1974. *La langue roumaine. Une présentation*, Paris: Klincksieck.
- Lombard, A. 1992. „Despre folosirea literelor î și â”. *Limba română*10: 531-542.
- Sihler, A. L. 1995. *New comparative grammar of Greek and Latin*, New York, Oxford: Oxford University Press.

# Lo statuto categoriale di *come* in italiano antico e la sua distribuzione in contesti subordinati

## 1. Introduzione

Scopo di questo lavoro è analizzare lo statuto categoriale dell'elemento *come* in italiano antico, evidenziandone la sostanziale ambiguità tra la natura di proiezione massimale e quella di testa sintattica in alcuni contesti subordinati, una ambiguità che si è protratta fino all'italiano moderno.

Accanto a questo, sulla base della distribuzione di *come* in frasi interrogative dipendenti, si cercherà di stabilire un confronto tra due diverse analisi della periferia sinistra della frase, tentando di individuare l'approccio più adeguato a rendere conto dei dati osservati.

La discussione si concentrerà inizialmente sull'ordine rispettivo di sintagmi-*wh* e costituenti dislocati a sinistra in frasi interrogative subordinate in italiano antico; si mostrerà come l'apparente libertà di ordine delle parole sia piuttosto da cogliere nei termini di una precisa individuazione delle proiezioni funzionali che ospitano i costituenti anteposti come pure attraverso una più esatta caratterizzazione categoriale dell'elemento *come*, che sarebbe stato rianalizzato dai parlanti come una testa sintattica.

L'articolo è strutturato come segue: nella sezione 2 vengono analizzati gli ordini possibili in frasi interrogative indirette in italiano antico, con particolare



riferimento a quelle introdotte dall'elemento interrogativo *come*, avanzando una possibile ipotesi per rendere conto della distribuzione attestata. Nella sezione 3 viene presentata, facendo riferimento ad alcuni recenti lavori sull'italiano antico, una ipotesi alternativa, secondo cui *come* in alcuni contesti subordinati occuperebbe la posizione di specificatore di una proiezione funzionale collocata più in alto nella periferia sinistra della frase.

Nella sezione 4, sulla base della ambiguità interpretativa di alcuni contesti subordinati in italiano antico in cui compare *come*, viene avanzata l'ipotesi che tale elemento possa essere stato rianalizzato in alcuni casi dai parlanti come testa sintattica e che questo processo di rianalisi stia alla base della ambiguità osservata. Nella sezione 5 vengono discusse alcune proprietà sintattiche di *come* in funzione di subordinatore in italiano moderno. Nella sezione 6 viene discusso più in dettaglio il processo di rianalisi dello statuto categoriale di un elemento lessicale da proiezione massimale a testa, prendendo in considerazione altri esempi dello stesso tipo di processo diacronico in altre lingue. Infine, la sezione 7 contiene alcune considerazioni conclusive.

## 2. *Come* in frasi interrogative indirette in italiano antico

In questa sezione verranno analizzati gli ordini possibili dei costituenti in frasi interrogative subordinate in italiano antico, con particolare riferimento a quelle introdotte dall'elemento *come*.

### 2.1 Ordine non marcato in frasi interrogative subordinate introdotte da *come*.

In italiano antico, diversamente da quanto accade nelle interrogative principali, nelle interrogative subordinate il verbo flesso non si sposta alla periferia sinistra, per cui non si verifica l'inversione tra soggetto e verbo; di conseguenza il soggetto, sia nominale che pronominale, tende ad apparire in posizione preverbale; in particolare, in frasi interrogative subordinate su costituente il soggetto interviene

tra l'elemento-*wh* ed il verbo, come si può vedere negli esempi seguenti in cui la frase interrogativa subordinata è introdotta da *come*:

- (1) a. appresso dico come *altri* si piange de la sua partita... (Dante, *Vita Nuova*, cap. 31, par. 7)
- b. Ben è nostro intendimento che pochi di apresso voi l'abiate saputo e da' nostri compangni n'abbiate avuto lettera come *il fatto* è stato... (*Lettera di Consiglio de' Cerchi*, ecc., II, p. 1v., rr. 7-8)
- c. Fammi bene intendere come *l'uomo* è obligato a Dio naturalmente per via di religione (Bono Giamboni, *Libro*, cap. 71, par. 5)
- d. Al padre furono raccontate tutte queste novelle, e come *il suo figliuolo* avea dispensato tutto quello oro... (*Novellino*, 7, rr. 45-47)

Come si può vedere, in questi esempi la frase interrogativa è introdotta dall'elemento interrogativo *come* seguito dal soggetto nominale, seguito a sua volta dal verbo flessivo, che rimane presumibilmente in una posizione di testa collocata nell'area flessionale della frase.

## 2.2 Altri ordini lineari attestati in frasi interrogative indirette.

In italiano antico il sintagma-*wh* che introduce una frase interrogativa subordinata può essere preceduto o seguito da un costituente dislocato a sinistra, come esemplificato rispettivamente in (2) e (3):

- (2) a. Or diciamo sopra capo che ha (*Novellino*, 28, r. 15)
- b. ...onde non ci n'è poscia rissposto di questo che fare si ne possa (*Lettera di Consiglio de' Cerchi*, ecc., II, p. 2v., rr. 2-3)
- c. Anche ordinario e stanciaro che li detti capitani, co li loro consiglieri, siano tenuti di cerchare e provedere e sapere [fra] gli uomini dela detta Compagnia qual anno a pagare da vj mesi inanzi (*Compagnia di S.M. del Carmine*, p. 1, rr. 50-53)

- (3) a. ...accìo che ti sappi consigliare che via sopra i nostri fatti ti convegna tenere (Bono Giamboni, *Libro*, cap. 69, par. 9)
- b. ...queste tre Virtudi si trassero da una parte a consiglio, per vedere e per pensare che sopra queste vicende avessero a fare (Bono Giamboni, *Libro*, cap. 49, par. 12)

A prima vista, i dati riportati in (2) and (3) possono essere facilmente colti dalla analisi della periferia sinistra di Rizzi (1997), secondo cui la proiezione di Focus che ospita l'operatore-*wh* può essere preceduta o seguita da un proiezione di Topic che può essere ricorsiva ed il cui specificatore sarebbe la posizione di arrivo del costituente dislocato a sinistra. Vedremo però più sotto che questa ipotesi si rivela essere descrittivamente inadeguata rispetto ad altri dati che verranno presentati nella prossima sezione.

### 2.3 *Come* seguito da altri costituenti

Adottando l'ipotesi di Rizzi, gli esempi in (4), in cui più di un costituente si interpone tra il sintagma-*wh* ed il verbo flesso, potrebbero essere spiegati ipotizzando che la proiezione funzionale di Topic che sta alla destra del Focus sia effettivamente ricorsiva, e che di conseguenza i vari costituenti che seguono *come* occupino la posizione di specificatore di ciascuna proiezione di Topic:

- (4) a. Mostrami come il padre al figliuolo e il figliuolo al padre e'l cittadino alla sua cittade è naturalmente obligato per via di pietade (Bono Giamboni, *Libro*, cap. 71, par. 9)
- b. Vedi tu figliolo, come per queste cinque vie di Prudenzia, che sono cinque virtù che nascono di lei, il bene dal male si conosce (...)? (Bono Giamboni, *Trattato*, cap. 10, par. 2)
- c. Mostrami, verace maestra, in che modo per catuna delle dette vie il bene dal male si conosce... (Bono Giamboni, *Trattato*, cap. 5, par. 6)

E' interessante notare che in tutti gli esempi riportati in (4) l'elemento-*wh* presente è *come* o il sintagma preposizionale equivalente *in che modo*; in realtà, la possibilità di inserire un costituente tra il sintagma-*wh* ed il verbo è particolarmente

frequente in presenza dell'elemento interrogativo *come*, come si può vedere anche negli esempi in (5):

- (5) a. Mostrami, verace maestra, come la detta virtù si puote usare per le dette vie (Bono Giamboni, *Trattato*, cap. 20, par. 4)
- b. “Ditemi come lo giovane è stato nodrito”. Fulli contato come nodrito era stato con savi e con uomini di tempo, lungo da ogni fanciullezza (*Novellino*, 4, rr. 27-29)
- c. ...ched i' vidi Larghezza / mostrare con pianezza / ad un bel cavaleto / come nel suo mistero / si dovesse portare (Brunetto Latini, *Tesoretto*, vv. 1365-1369)

Quando la frase interrogativa indiretta è introdotta da *come* il verbo flesso è spesso preceduto, almeno nel corpus esaminato, da un sintagma preposizionale introdotto dalla preposizione *per*:

- (6) a. E mostrami le vie di catuno, e come per le dette vie fanno la loro operazione... (Bono Giamboni, *Trattato*, cap. 21, par. 3)
- b. ...vennemi volontade di volere dire anche, in loda di questa gentilissima, parole, per le quali io mostrasse come per lei si sveglia questo Amore, e come non solamente si sveglia là ove dorme, ma là ove non è in potenza, ella, mirabilmente operando, lo fa venire (Dante, *Vita Nuova*, cap. 21, par. 1)
- c. Vedi tu, figliuolo, come per le dette vie fa Avarizia le sue operazioni, e come si muove l'uomo per Avarizia...? (Bono Giamboni, *Trattato*, cap. 26, par. 14)
- d. Et poi che Tullio à pienamente insegnato come per le nostre parole noi potemo fare intento l'uditore, si dirà come noi il potemo fare docile ... (Brunetto Latini, *Rettorica*, p. 191, rr. 15-1)

Nonostante la sua apparente attrattività, l'ipotesi sulla periferia sinistra adottata in questa sezione non sembra cogliere il fatto, a prima vista sorprendente, che la possibilità per un costituente topicalizzato di seguire un elemento-*wh* è quasi esclusivamente limitata ai casi in cui l'interrogativa indiretta è introdotta da *come*. Nella prossima sezione verrà presa in considerazione un'ipotesi alternativa in grado di rendere conto di questo dato.

## 2.4 Un'ipotesi alternativa

Vorrei suggerire che una analisi più soddisfacente dei dati riportati nella sezione precedente può essere formulata adottando lo schema più restrittivo della periferia sinistra proposto da Benincà (2001), secondo cui nessuna proiezione di Topic è disponibile al di sotto, cioè alla destra, della proiezione di Focus, per cui un sintagma-*wh* non può virtualmente essere seguito da un costituente topicalizzato.

Più precisamente, seguirò l'ipotesi avanzata da Benincà & Cinque (2010) e Munaro (2010) secondo cui le frasi subordinate in cui *come* è seguito da un costituente topicalizzato vanno in realtà analizzate come frasi relative in cui *come* non è situato nello specificatore della proiezione di Focus, bensì occupa lo specificatore di una proiezione funzionale più alta, probabilmente ForceP, situata alla sinistra della proiezione (ricorsiva) di Topic, e che ospita i pronomi relativi ed altri elementi connessi alla subordinazione frasale.

L'ipotesi che *come* occupi una posizione relativamente alta all'interno della periferia sinistra sembra confermata da esempi come il seguente, in cui esso è separato dal soggetto preverbale da una intera frase temporale:

- (7) ...la terza dice *come, poi che questi fue alquanto stato meco cotale, io vidi e udio certe cose* (Dante, *Vita Nuova*, cap. 24, par. 13)

Anche Benincà (2012) osserva come in frasi relative senza testa il verbo possa salire alla posizione di complementatore in italiano antico (ed altre lingue romanze antiche), mentre ciò non si verifica normalmente in una frase interrogativa dipendente; come mostrano i seguenti esempi, soltanto il soggetto può precedere il verbo, che rimane bloccato in una testa dell'area flessionale di IP:<sup>1</sup>

- (8) a. ...disse alla fante molta villania e domandolla dove [quelli] stava. (*Novellino*, 96, p. 343)
- b. ...avemo domandato Ugolino che [cciò] è (*Lettera Consiglio*, p. 597)

Benincà evidenzia quindi che una classe di apparenti sistematiche eccezioni a questa generalizzazione sul movimento del verbo si riscontrano in frasi

---

<sup>1</sup> Benincà nota che lo stesso tipo di struttura si riscontra nelle interrogative dipendenti in altre varietà romanze, come l'antico veneziano:

(i) Domandà lo dito Pero *que* [eli] doveva far del pes (*Lio Mazor*, 37)

interrogative dipendenti introdotte da *come*, ipotizzando che queste frasi interrogative abbiano in realtà la struttura di relative senza testa, e propone di assegnare agli esempi in (9) la rappresentazione strutturale riportata in (10):

(9) a. Vedi tu (...) *come* [per le dette vie] *fa* Avarizia le sue operazioni (...)? (Bono Giamboni, *Trattato*, 46)

b. Pregoti che mi dichi *come* [queste cose] tu le sai. (*Novellino*, 2)

(10) a.  $[_{CP} [_{Relwh} \text{come } C^{\circ}] \{_{Frame}\} \{_{TOPIC/Foc} [\text{per le dette vie}] \text{fa } C^{\circ}\}] [_{IP} \text{Avarizia } t_V \text{le sue operazioni } t]$

b.  $[_{CP} [_{Relwh} \text{come } C^{\circ}] \{_{Frame}\} \{_{TOPP} [\text{queste cose}]\} \{_{FocP} [\text{tu}] \text{le sai } C^{\circ}\}] [_{IP} t_V t]$

Secondo Benincà non è possibile determinare la posizione precisa del sintagma *per le dette vie* nell'esempio (9a) (se si trovi cioè in TopicP o FocusP); ciò che è rilevante è la posizione dell'elemento-*wh*, che evidentemente si trova più in alto di Topic e Focus, ed occupa presumibilmente la posizione del pronome relativo *wh*. In (9a) il verbo si trova in una testa di CP, dato che precede il soggetto; la struttura di (9b) potrebbe essere invece leggermente diversa da quella proposta in (10b), in particolare rispetto alla posizione del verbo e del soggetto, che potrebbe trovarsi in IP; il sintagma *queste cose*, essendo ripreso da una copia clitica, si troverebbe in ogni caso nello specificatore della proiezione TopicP.<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Benincà (2012) osserva che in italiano antico, come in molti dialetti ed altre lingue romanze, non era possibile usare il pronome interrogativo [-animato] *che* (*cosa*) in frasi relative senza testa, ed era necessario ricorrere al pronome dimostrativo indefinito *quello che*. L'idea che le interrogative possano essere strutturalmente ambigue sarebbe quindi confermato dal fatto che troviamo interrogative dipendenti che utilizzano un pronome dimostrativo indefinito o coordinato con relative non ambigue:

(i) a. vedutala così crucciata la dimandò *quello ch'ella* avesse. (*Deca I Tito Livio*, L. 6, cap. 34)

b. egli è talora difficile e grave veder *ciò ch'ave* alchuno e *chi* è quello, *a che* e *come* a ragion si move ello. (Fr. Da Barberino)

### 3. *Come* in funzione di complementatore subordinante in italiano antico

In questa sezione discuterò della ambiguità categoriale dell'elemento *come* in italiano antico, suggerendo che in realtà almeno in alcuni contesti, tra cui alcuni di quelli riportati nelle sezioni precedenti, lo statuto categoriale di questo elemento sia ambiguo tra quello di una proiezione massimale e quello di una testa sintattica, come conseguenza di un processo di rianalisi da specificatore a testa.

Come già osservato in Munaro (2010), l'interpretazione di *come* può essere talvolta ambigua tra la funzione primaria di avverbio interrogativo e quella di complementatore, cioè di congiunzione introduttiva di una frase dichiarativa subordinata:

- (11) Vedi *come* cotale donna distrugge la persona di costui (Dante, *Vita Nuova*, cap.5, par.2)

Anche nelle formule introduttive di suddivisioni di opere *come* risulta ambiguo tra la funzione interrogativa e quella di complementatore nel caso che il verbo della frase sia all'indicativo; la presenza del congiuntivo favorisce invece l'interpretazione di *come* in funzione di introduttore interrogativo:

- (12) a. Come Ermagoras fue trovatore della questione translativa (Brunetto Latini, *Rettorica*, p.118, r.7)  
b. Conclusione di questo trattato, e come, dopo il consiglio dato, la Filosofia si partì dal figliuolo (Bono Giamboni, *Trattato*, cap. 33, rubrica)
- (13) a. Come l'uditore sia [possa essere reso] docile (Brunetto Latini, *Rettorica*, p. 192, r. 1)  
b. Come s'impongano le penitenze (*Compagnia di S.Gilio*, p. 50, r. 11)

Anche Benincà & Munaro (2010), nella loro analisi della frase esclamativa in italiano antico, notano come nei seguenti esempi, in cui *come* o *sì come* introducono delle frasi subordinate, *come* può essere interpretato non solo come elemento introduttivo di una frase esclamativa, con portata sull'intera frase o sul

sintagma verbale, ma anche come generico subordinatore o ancora come avverbio interrogativo:<sup>3</sup>

- (14) a. Guarda come conquise [prostrò] forza d'amor costui! (Guido Cavalcanti, *Rime*, 30, vv.19-20)
- b. Se voi sentiste come 'l cor si dole, dentro dal vostro cor voi tremereste... (Guido Cavalcanti, *Rime*, 19, vv.11-12)
- (15) a. ...ne la prima parte dico sì come virtuosamente fae gentile tutto ciò che vede... (Dante, *Vita Nuova*, cap. 21, par. 6)
- b. ...ne la seconda [parte] dico sì come era graziosa la sua compagnia... (Dante, *Vita Nuova*, cap. 26, par. 4)

Analogamente Ferraresi & Goldbach (2010), nella loro analisi del discorso riportato in italiano antico, osservano che, come in italiano moderno, frasi subordinate di modo finito possono essere introdotte non solo da *che* ma anche da *come*, benché in questo caso l'interpretazione della frase come completiva non sia sempre certa, poiché è possibile interpretare la frase come interrogativa indiretta in cui *come* viene interpretato nel significato di *in che modo*:

- (16) a. ... e te dee ricordar, se ben t'adocchio [riconosco], com'io fui di natura buona scimia [imitatore] (Dante, *Inferno*, 29, vv. 138-139)
- b. Et poi che Tulio nel suo cominciamento [esordio] ebbe detto come molte fiata [volte] e lungo tempo avea pensato del bene e del male che fosse adivenuto... (Brunetto Latini, *Rettorica*, p.9, rr.13-15)

Si noti che l'ipotesi avanzata nella sezione precedente secondo cui *come* occuperebbe in alcuni contesti subordinati lo specificatore della proiezione ForceP rende maggiormente plausibile la possibilità per questo elemento di essere stato rianalizzato come la testa corrispondente di tale proiezione funzionale, cioè come

---

<sup>3</sup> Si noti che gli esempi riportati in (15), in cui la frase subordinata è introdotta da *sì come*, potrebbero essere analizzati dal punto di vista strutturale con una proiezione ForceP doppiamente riempita: il *sì* occuperebbe la posizione di specificatore, mentre *come* occuperebbe la posizione Force<sup>o</sup>, dopo essere stato rianalizzato come testa.



una lessicalizzazione della testa Force°, che è una posizione tipicamente occupata dal complementatore subordinante.

#### 4. *Come* in funzione di subordinatore in italiano moderno

L'uso di *come* in funzione di complementatore subordinante si è conservato fino all'italiano moderno, in cui *come* si distingue da *che* principalmente perché, se usato in funzione di subordinatore, richiede obbligatoriamente il congiuntivo nella frase subordinata che introduce, mentre *che* può ammettere sia l'indicativo che, dati certi contesti, il congiuntivo:

- (17) a. Gianni mi raccontò che Alberto aveva/\*avesse vinto il primo premio.  
b. Gianni mi raccontò come Alberto avesse/\*aveva vinto il primo premio.<sup>4</sup>

Diversamente dal complementatore *che*, *come* sembra essere limitato a contesti in cui il verbo principale indica un trasferimento di conoscenza (come *dire*, *riferire*, *raccontare*, ecc.), mentre non è possibile con altri tipi di predicati:

- (18) a. Suppongo che/\*come i tuoi amici siano arrivati in treno.  
b. Hanno affermato che/\*come Gianni ha reagito alla provocazione.  
c. Maria sostiene che/\*come Alberto sia una persona onesta.  
d. Mi dispiace che/\*come Gianni sia partito all'improvviso.

Analogamente a *che*, anche *come* precede obbligatoriamente eventuali costituenti dislocati a sinistra, a conferma dell'ipotesi formulata sopra secondo cui esso occuperebbe la testa Force°, situata a sinistra delle proiezioni di TopicP che ospitano appunto gli elementi topicalizzati:

---

<sup>4</sup> Si noti che l'esempio in (17b) è grammaticale con il verbo all'indicativo nell'interpretazione in cui *come* funge da sintagma-*wh* nel significato di *in che modo*.

- (19) a. Gianni ci ha raccontato come, per la partenza di Alberto, tutti si siano dispiaciuti.
- b. \*Gianni ci ha raccontato, per la partenza di Alberto, come tutti si siano dispiaciuti.
- (20) a. Gianni ci ha raccontato come, ad Anna, Alberto abbia regalato una preziosa collana.
- b. \*Gianni ci ha raccontato, ad Anna, come Alberto abbia regalato una preziosa collana.

Un'altra peculiarità di *come* in funzione di complementatore riguarda la impossibilità per una frase subordinata introdotta da *come* di comparire in posizione di soggetto preverbale e, analogamente, l'impossibilità di anteporre alla frase principale l'intera frase subordinata introdotta da *come*, possibilità che esiste invece nel caso di frasi introdotte dal complementatore *che*:

- (21) E' strano *che/come* Gianni sia partito all'improvviso.
- (22) a. Che Gianni sia partito all'improvviso, è strano.
- b. \*Come Gianni sia partito all'improvviso, è strano.
- (23) Mi hanno detto *che/come* Gianni è/sia partito all'improvviso.
- (24) a. Che Gianni è/sia partito all'improvviso, me l'hanno detto.
- b. \*Come Gianni sia partito all'improvviso, me l'hanno detto.

Inoltre, sembra impossibile utilizzare in isolamento una frase dichiarativa introdotta da *come* come risposta ad una domanda:

- (25) a. A: Cosa ti hanno detto?
- B: Che Gianni è partito all'improvviso.
- B': \*Come Gianni sia partito all'improvviso.

Infine, in dipendenza di verbi principali che siano negati sembra impossibile avere l'interpretazione di *come* in funzione di complementatore, e l'unica interpretazione possibile è quella interrogativa:

- (26) a. Non mi hanno riferito come Gianni abbia viaggiato fino a qui.  
b. Gianni non mi ha detto come Alberto abbia vinto il primo premio.

Nella funzione di complementatore subordinante *come* si distingue quindi da *che* in italiano moderno per alcune proprietà sintattiche che ne restringono l'uso a determinati contesti.

## 5. Il processo di rianalisi specificatore > testa di *come*

Si è proposto nella sezione precedente che l'elemento lessicale *come*, originariamente una proiezione massimale, sia stato rianalizzato dai parlanti come testa sintattica.

Considerando l'etimologia latina da *quo modo*, la cui natura di proiezione massimale sembra essere indubbia, possiamo ipotizzare che lo stesso statuto categoriale sia inizialmente stato trasferito a *come* e che solo successivamente ci sia stata una potenziale rianalisi di *come* come testa sintattica, che ne ha determinato la ambiguità categoriale, e quindi interpretativa, osservata sopra.

Come osserva van Gelderen (2004a)/(2004b), esiste una tendenza sistematica nelle lingue naturali a rianalizzare come teste elementi che occupano inizialmente delle posizioni di specificatore. Questa osservazione viene formalizzata dall'autrice nel seguente principio:

- (27) *Head Preference or Spec to Head Principle*: Be a head, rather than a phrase.

In tutta una serie di cambiamenti diacronici che coinvolgono diversi settori della morfosintassi, i termini lessicali modificano il loro statuto categoriale da specificatori a teste (fino a scomparire) e questa generalizzazione diacronica viene colta in modo diretto dal principio riportato sopra.

In particolare, van Gelderen osserva che le relazioni tra teste sono più economiche delle relazioni tra uno specificatore ed una testa. Formulato come in (27), il principio sarebbe valido sia per l'operazione *merge* (che proietta la struttura sintattica) che per l'operazione *move* (che avviene per la verifica di tratti formali).<sup>5</sup>

Più recentemente, Willis (2007), analizzando un caso di rianalisi da specificatore a testa nel dominio del complementatore, osserva che, in generale, i complementatori derivano diacronicamente da una serie diversificata di elementi; in particolare, possono verificarsi i seguenti casi:

- (i) rianalisi come complementatori di proiezioni massimali della frase principale;
- (ii) rianalisi come complementatori di teste della frase principale;
- (iii) rianalisi come complementatori di proiezioni massimali della frase incassata (specificatori di CP).

Il caso di *come* discusso qui sarebbe un esempio del tipo (iii), in cui un elemento massimale introduttivo della frase subordinata viene rianalizzato come complementatore subordinante.<sup>6</sup>

Willis evidenzia che, come si è proposto per l'italiano antico e moderno, anche in inglese il sintagma-*wh how* è stato parzialmente rianalizzato come un generico complementatore subordinante utilizzato per introdurre frasi complemento non interrogative in dipendenza di verbi di dire e credere, come nei seguenti esempi:

- (28) Bob Cratchit told them how he had a situation in his eye for Master Peter (Charles Dickens, *Christmas Carol* iii, 1844, OED)
- (29) I explained quickly about Sal's hospitalization and how we wanted someone to keep an eye, or an ear, open for Frank (*British National Corpus*, HWL 36)

Come osserva Willis, in questi esempi *how* non funge da elemento-*wh* ma piuttosto da complementatore e ciò si riflette strutturalmente nella sintassi dell'inglese: *how*, precedentemente utilizzato soltanto come sintagma inter-

---

<sup>5</sup> Secondo van Gelderen (2004a), una volta che un elemento lessicale diventa una testa, esso tende a scomparire perché generalmente si unisce ad un'altra testa per verificare i suoi tratti formali.

<sup>6</sup> Su questo particolare tipo di rianalisi da specificatore a testa si vedano anche le proposte di van Gelderen (2009) e Bàcskai-Atkàri (2012).

rogativo, si scinde in due termini lessicali: il sintagma interrogativo e, come innovazione diacronica, un complementatore dichiarativo.<sup>7</sup>

Una analisi sistematica ed approfondita delle proprietà sintattiche di *how* in funzione di complementatore subordinante è stata sviluppata da Nye (2012), che osserva tra l'altro come questo fenomeno sia attestato in una serie di lingue tipologicamente non correlate.

## 6. Conclusioni

Si è osservato preliminarmente che nelle frasi interrogative subordinate dell'italiano antico non si verifica il movimento del verbo alla periferia sinistra, quindi il soggetto tende a comparire in posizione preverbale e che, in particolare, nelle frasi interrogative subordinate su costituente il soggetto interviene in genere tra l'elemento-*wh* ed il verbo flesso. D'altra parte, il sintagma-*wh* può essere preceduto o seguito da un costituente topicalizzato, il che può essere a prima vista facilmente colto adottando l'ipotesi secondo cui la proiezione funzionale di Focus che ospita il sintagma-*wh* può essere preceduta o seguita da una proiezione di Topic (potenzialmente ricorsiva) il cui specificatore rappresenta la posizione di arrivo del sintagma dislocato a sinistra.

Si è evidenziato però come questa ipotesi non colga il fatto che la possibilità di inserire un costituente (o più di un costituente) tra il sintagma-*wh* ed il verbo flesso è quasi esclusivamente limitata ai casi in cui la frase è introdotta dall'elemento *come*.

Si è avanzata quindi una spiegazione alternativa dei dati che è compatibile con la più restrittiva analisi della periferia sinistra secondo cui nessuna proiezione di Topic è attivata al di sotto della proiezione di Focus. Più precisamente, si è proposto che nelle frasi subordinate in cui *come* è seguito da un costituente topicalizzato *come* lessicalizzi una proiezione funzionale più alta di FocusP, e precisamente la proiezione ForceP, situata alla sinistra della proiezione di Topic.

Si è proposto inoltre che lo statuto categoriale di *come* fosse ambiguo in italiano antico tra quello di specificatore e quello di testa, per cui alcuni contesti tra quelli

---

<sup>7</sup> Lo stesso processo di rianalisi da specificatore a testa sembra essere presente anche nella storia del tedesco per quanto riguarda la particella comparativa *wie*, secondo quanto proposto da Jäger (2012).

analizzati risultano appunto ambigui a seconda che *come* sia analizzato come elemento-*wh* situato nello specificatore della proiezione ForceP, oppure come complementatore subordinante che lessicalizza la testa Force°.

L'ipotesi relativa alla rianalisi di *come* da specificatore a testa riflette una tendenza generalizzata nelle lingue a rianalizzare delle proiezioni massimali come teste; la sostanziale ambiguità categoriale di *come* sembra essere indipendentemente confermata dalle proprietà distribuzionali ed interpretative che caratterizzano *come* in italiano moderno ed a livello interlinguistico.

## Bibliografia

- Bàcskai-Atkàri, J. 2012. "The relative cycle in Hungarian declaratives". Relazione presentata a *DIGS 14*, Lisbona, luglio 2012.
- Benincà, P. 2001. "The position of Topic and Focus in the left periphery". In G. Cinque & G. Salvi (curr.) *Current Studies in Italian Syntax – Essays offered to Lorenzo Renzi*, 39-64. Amsterdam: Elsevier.
- Benincà, P. 2012. "Lexical complementizers and headless relatives". In L. Brugè, A. Cardinaletti, G. Giusti, N. Munaro & C. Poletto (curr.) *Functional heads*, 29-41. New York: Oxford University Press.
- Benincà, P. & G. Cinque. 2010. "La frase relativa". In G. Salvi & L. Renzi (curr.) *Grammatica dell'italiano antico*, 469-507. Bologna: Il Mulino.
- Benincà, P. & N. Munaro. 2010. "La frase esclamativa". In G. Salvi & L. Renzi (curr.) *Grammatica dell'italiano antico*, 1187-1198. Bologna: Il Mulino.
- Ferraresi, G. & M. Goldbach. 2010. "Il discorso riportato". In G. Salvi & L. Renzi (curr.) *Grammatica dell'italiano antico*, 1313-1335. Bologna: Il Mulino.
- Gelderen, E. van. 2004a. *Grammaticalization as Economy*. Amsterdam: John Benjamins.
- Gelderen, E. van. 2004b. "Economy, innovation, and prescriptivism: from spec to head and head to head". *Journal of Comparative Germanic Linguistics* 7: 59-98.
- Gelderen, E. van. 2009. "Renewal in the left periphery: economy in the complementizer layer". *Transactions of the Philological Society* 107.2: 131-195.
- Jäger, A. 2012. "How to become a comparison particle". Relazione presentata a *DIGS 14*, Lisbona, luglio 2012.
- Munaro, N. 2010. "La frase interrogativa". In G. Salvi & L. Renzi (curr.) *Grammatica dell'italiano antico*, 1147-1185. Bologna: Il Mulino.

- Nye, R. 2012. "How *wh* is *how*? The syntax of complementizer-like *how* clauses in English". Relazione presentata al seminario di ricerca dell'Università di Ginevra, aprile 2012.
- Rizzi, L. 1997. "The fine structure of the left periphery". In L. Haegeman (cur.) *Elements of grammar*, 281-337. Dordrecht: Kluwer.
- Willis, D. 2007. "Specifier-to-head reanalysis in the complementizer domain: evidence from Welsh". *Transactions of the Philological Society* 105.3: 432-480.

*Maria Rafailă*

membre *International Committee for Literary Museums* (ICLM) et  
*Association des bibliothécaires de la Roumanie* (ABR)

# Correspondance inédite d'Alf Lombard dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine

## 1. Introduction: Alf Lombard prépare sa première visite en Roumanie

On sait qu'Alf Lombard fit un voyage à la fin de l'année 1934 et au début de l'année 1935 en Pologne, en Roumanie, en Turquie, en Grèce, en Italie et en France, accompagné par sa femme<sup>1</sup>. Ce fut sa première visite en Roumanie. Le but déclaré de la visite était le perfectionnement de ses connaissances de roumain, en tant que professeur de langues romanes. Quoiqu'il en assimilât les notions de base dès l'année 1930, étant autodidacte, il se rendait compte qu'une étude approfondie de cette langue romane orientale était absolument nécessaire pour qu'il devînt un bon romaniste.

---

<sup>1</sup> Marghit Lombard (1903-1992), née Lidval, première femme d'Alf Lombard, avec laquelle il eut trois enfants et de laquelle il se sépara en 1959.



Concernant cet épisode, Lombard avouait dans son volume de *Souvenirs* (dont on publia quelques fragments aussi en roumain<sup>2</sup> à l'occasion de l'hommage rendu par le professeur Gheorghe Bulgăr<sup>3</sup> au fameux romaniste à son 85ème anniversaire):

„ L'objectif principal du voyage fut la Roumanie. J'étais fâché depuis longtemps de ce que la spécialité *linguae romanae* des universités suédoises contenait l'étude du français, de l'italien et de l'espagnol, et non l'étude de la quatrième langue romane principale, le roumain. Je m'étais procuré à Uppsala quelques livres élémentaires pour l'étude de cette dernière langue et j'avais commencé à l'étudier à mon propre compte. En 1934 je me décidais à aller en Roumanie pour étudier le roumain sur les lieux. Lorsqu'Eric Staaff<sup>4</sup>, professeur de langues romanes à l'Université d'Uppsala, mon cher professeur, apprit ma décision de faire un voyage en Roumanie, il me dit qu'il en informerait son collègue de Bucarest, le professeur Ovid Densusianu, de sorte que celui-ci pût contribuer à rendre ma visite fructueuse.“

En décrivant lui-même ce moment en 1973, à l'occasion de l'anniversaire du centenaire de la naissance d'Ovid Densusianu, dans la lettre qu'il envoya afin qu'elle fût publiée<sup>5</sup>, Alf Lombard disait: „Si j'ai connu Ovid Densusianu c'est grâce à mon maître de philologie romane cher et inoubliable professeur de philologie romane à Uppsala, Erik Staaff, regreté et inoubliable. Ces deux éminents romanistes s'étaient liés d'amitiés lors d'une visite faite par Densusianu à Stockholm. Le jeune *docent* que j'étais en 1934 avais vu que pour faire de la romanistique comparée, pour comprendre ce qu'est devenu de nos jours le latin, il fallait tenir compte de toutes les langues néo-latines principales. Il avait bien vu dans ses livres, mais fallait-il y croire? – qu' à l'extrémité Sud-Est de la carte d'Europe vivait un peuple de langue romane, isolé des autres. «Mais vas-y donc,

---

<sup>2</sup> Bulgăr, Gheorghe. 1988. „Pages inédites des mémoires d'Alf Lombard“. *Langue et littérature*, 1988, n° 1, pag.72-77, la traduction en roumain de Georgeta Ghiga.

<sup>3</sup> Gheorghe Bulgăr (1920-2002), apprécié linguiste roumain, (il contribua à l'achèvement du *Dictionnaire de la Langue Roumaine* commencé par Sextil Pușcariu). Il publia plus de 23 volumes en tant qu'auteur unique et plus de 350 études et articles. Il fut professeur de langue roumaine à la Sorbonne (1965-1967), à Lyon (1978-1980) et à Bordeaux (1988-1990).

<sup>4</sup> Erik Schöne Staaff (1867-1936), réputé romaniste suédois, auteur de nombreuses études d'hispanistique, professeur de langues romanes à l'Université d'Uppsala entre les années 1908-1932.

<sup>5</sup> *La împlinirea a 100 de ani de la nașterea lui Ovid Densusianu. Omul și opera*. Deva. 1973. pag. 20-21.

me disait Staaff, et tu verras bien toi-même que Meyer-Lübke<sup>6</sup> ne t'a menti. J'ai écrit à Densuşianu une lettre de recommandation pour toi. Vas le voir à Bucarest et ma lettre t'ouvrira sa porte. Tu lui apporteras de ma part cette bouteille de punch. Je me rappelle qu'à Stockholm, avec moi, il appréciait beaucoup cette spécialité suédoise.»<sup>6</sup>

Les notes de *Journal* d'Ovid Densuşianu, resté pour la plupart encore inédit (j'ai réussi à en faire publier après 1990 seulement des fragments dans la revue *Vieaşa nouă*, la nouvelle série, qui a cessé sa parution) confirment cette opinion. Dans ce journal Densuşianu écrivait: „Le 8 juillet 1898, le voyage en Norvège, au Danemark et en Suède“. Après quelques courtes notes dans lesquelles il décrivait les fjords norvégiens qu'il avait parcourus avec sa sœur Elena<sup>7</sup> et il notait les impressions de divers endroits visités en Suède et au Danemark, il retenait le 8 août: „Vers 5 heures nous sommes revenus en Uppsala où je suis allé chez C. Wahlund<sup>8</sup>, professeur de philologie romane. Un homme très aimable. Il y avait là aussi deux journalistes et un jeune philologue, Staaff, que j'avais vu à Paris. J'en suis parti après que nous nous soyons délectés des vins les plus remarquables.“ Le 10 août il revenait: „Je suis allé chez Catarina Suissen, d'où l'on a une belle vue de la ville de Stockholm. Le soir sur la terrasse de l'opéra, avec Staaff et Brusevich, un philologue que j'avais connu toujours à Paris. J'ai fait connaissance aussi avec un autre philologue, Lindstrin. Je suis rentré chez moi vers les 2 heures, après avoir bu plusieurs verres de punch.“ Le 11 août il notait: „J'ai visité le Musée National et la section des armures du Palais. Le soir j'ai rencontré Brusevich sur la terrasse de l'opéra. J'ai fait connaissance aussi avec un autre philologue, Andersson<sup>9</sup>, qui m'a parlé de Tiktin<sup>10</sup>.“

---

<sup>6</sup> Wilhelm Meyer-Lübke (1861-1936), célèbre linguiste suisse-allemand, créateur d'école grâce à ses études comparées dans le domaine des langues romanes, professeur à Iéna, à Vienne, à Bonn, dont tous les grands linguistes du XXe siècle furent des disciples.

<sup>7</sup> Elena Densuşianu-Puşariu (1875-1966) ophtalmologue à Iasy, la première femme médecin en Roumanie et la première femme professeur d'ophtalmologie.

<sup>8</sup> Carl Vilhelm Wahlund (1846-1913), romaniste suédois, professeur à l'Université d' Uppsala, formé aussi à l'école de Gaston Paris.

<sup>9</sup> Olof Herman Andersson (1859-1907), professeur de français à diverses écoles et maître de conférences à l'Université d'Uppsala, après des études spécialisées en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne.

<sup>10</sup> Heimann Hariton Tiktin (1850-1936), linguiste roumain, originaire d'Allemagne, connu dans le monde entier grâce à son *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, membre d'honneur de l'Académie Roumaine (1919).

Voilà donc que les souvenirs d'Erik Staaff, transmis par Alf Lombard, après à peu près après le centenaire de la rencontre de Staaff avec le philologue roumain, sont confirmés par ce document et qu'ils sont presque inaltérés par le passage du temps, quoique leurs liens ne semblent pas avoir été trop étroits.

Dans le fonds de correspondance d'Ovid Densusianu, conservé dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, il y a presque 2000 lettres reçues et seulement quelques dizaines de brouillons des lettres qu'il avait envoyées. Malheureusement on ne trouve pas la lettre de recommandation qu'Erik Staaff aurait adressée à son collègue roumain afin de lui demander de soutenir Alf Lombard dans sa démarche. Est-il possible que Staaff ne lui ait pas envoyé une telle lettre ou peut-être cette lettre est perdue? On ne peut pas en être sûr. Heureusement on a gardé dans les archives de Lund le brouillon d'une lettre<sup>11</sup> écrite en français et datée le 20 octobre 1934, que Lombard avait adressée à Ovid Densusianu en personne et dans laquelle il invoquait le nom de son professeur et il demandait le soutien du linguiste roumain, en exprimant sans équivoque ses doléances:

„Till Densusianu, 20/10/1934 / Professeur à la Fac. des Lettres / Université / București (Roumanie) / Monsieur, / Si je prends la liberté de m'adresser à vous, c'est en me référant à mon éminent maître M. Erik Staaff, ancien prof. de philologie romane à l'Université d'Upsal, et à mon ami M. Barthélemy Taladoire de Toulon<sup>12</sup>, qui a séjourné à Bucarest pour des recherches littéraires et qui est actuellement lecteur de français à notre université. / Je dois venir à Bucarest vers le 1-er décembre, et je voudrais y entrer en relations avec un jeune Roumain de bonne volonté, qui puisse m'aider dans des études de roumain que je compte entreprendre sur place, et qui auront pour objet spécial la prononciation. Il s'agirait donc pour lui de me donner des leçons de sa langue, mais des leçons dont j'établirais moi-même le programme (en lui faisant répondre à des questionnaires etc.) et qui ne supposent donc pas d'aptitude pédagogique de sa part. Afin de correspondre au but que je me suis proposé, ce jeune homme devra: / 1 Être

---

<sup>11</sup> Dans *Alexandru Rosetti & Alf Lombard. Correspondance (1934-1990)*, édition soignée par Nicolae Mocanu, Ioana Anghel et Heinz Hoffmann, vol. I, Clusium, 2000, pp.13-14.

<sup>12</sup> Barthélémy-Antonin Taladoire (1907-1976), de Toulon, professeur à l'Université de Montpellier, d'Aix, président de l'Académie du Var, défenseur de l'humanisme classique, du théâtre et du Félibrige, militant de l'Association Guillaume-Budé, lecteur de français en Roumanie à laquelle il devait demeurer attaché (son dernier ouvrage, paru en 1974, est consacré à Mihai Eminescu, le poète national Roumain).

originaire de Bucarest et y avoir vécu. / 2 Parler une langue aussi nettement «bucarestienne» que possible, c'est-à-dire un roumain vraiment caractéristique de l'idiome cultivé de la capitale, sans teinte régionale, vulgaire ou archaïque; (cela est important.) / 3 Savoir assez de français, d'allemand, d'italien, d'anglais ou de russe pour que nous puissions nous comprendre dans une de ces langues, que je parle (le roumain, je ne le parle malheureusement pas). / 4 Avoir le temps de s'occuper de moi, moyennant une rémunération raisonnable, environ deux heures par jour pendant la première quinzaine de décembre. / Celui que je cherche (et qui n'a nullement besoin d'être philologue), oserai-je vous prie de m'aider à le trouver? / Si cela vous convient en décembre, me permettrez-vous aussi, Monsieur, de vous rendre une visite? Ce serait pour moi un plaisir et un honneur véritable. Je me réjouis fort de mon séjour à Bucarest et de l'occasion qu'il me fournira de prendre contact avec la latinité orientale, trop souvent négligée par les romanistes de l'Europe occidentale. / Dans l'espoir de ne pas trop vous incommoder par la question que je me suis permis de vous poser, je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations respectueuses. / A.L. / Prof. agrégé de philol. romane à l'Univ. d'Upsal, Suède.“

## 2. Les lettres envoyées par Lombard de Bucarest en 1934

On sait déjà comment se déroula la visite grâce à deux brouillons (en suédois) des lettres envoyées par Lombard de Bucarest le 15 décembre 1934, qui se trouvent aussi dans les archives de Lund, étant cités dans l'ouvrage mentionné ci-dessus<sup>13</sup>. Dans la première lettre adressée à Erik Staaff Lombard avouait: „Le professeur Ovid Densusianu nous a reçu d'une manière vraiment unique et cordiale. Il m'a montré comment je dois me débrouiller dans le monde universitaire et à la bibliothèque, il m'a donné trois de ses ouvrages et m'en a promis encore d'autres. Avant mon arrivée il avait trouvé *un sujet à expériences* idéal avec lequel je fais des «dissections» phonétiques chaque jour. C'est un de ses anciens étudiants, âgé de 24 ans, fils d'un prêtre de Bucarest, avec une prononciation locale, qui veut

<sup>13</sup> Cf. *Alexandru Rosetti & Alf Lombard. Correspondance (1934-1990)*, édition soignée par Nicolae Mocanu, Ioana Anghel et Heinz Hoffmann, vol.I, Clusium, 2000, pag. 14.

collaborer avec moi, intelligent et très sympathique, ayant une très belle sœur qui est devenue l'amie de ma femme. Pendant que je m'occupe des diphtongues et des nasales, sa sœur et ma femme font ensemble des achats et nous finissons parfois le soir autour d'une țuica [en roumain dans l'original] [...] Densusianu est une personne très sympathique, discrète, distinguée, un peu réservée, ayant un grand amour de sa science et étant très estimé. C'est l'un des plus grands. La romanistique est très développée à Bucarest; elle ne coïncide pas avec celle que l'on pratique aux trois autres universités, parmi lesquelles celle de Cluj (= Klausenburg). Densusianu s'occupe aussi du folklore. Son intérêt à la dialectologie et aux coutumes de diverses provinces, *Wörter und Sachen*, de diverses régions du pays est grand. Il s'intéresse à la phonétique et à l'histoire de la littérature, mais non à la romanistique comparative. Le collaborateur de Densusianu est l'agrégué Papahagi<sup>14</sup> qui l'aide aux séminaires. Il y a aussi Rosetti<sup>15</sup> et Candrea<sup>16</sup>, que je n'ai pas réussi à rencontrer, malgré tous les efforts de Densusianu. Densusianu se souvient avec plaisir de son voyage en Suède, en 1898, et des rencontres avec vous et Wahlund et il parle avec plaisir à table au restaurant. Nous y allons souvent et mangeons ensemble. Il est un maître dans ce milieu aussi. Il parle beaucoup avec les garçons du restaurant de la manière dont la nourriture est préparée et, avant de se décider pour un certain vin, il demande qu'on lui ouvre plusieurs bouteilles

---

<sup>14</sup> Tache Papahagi (1892-1977), linguiste, ethnographe et folkloriste, roumain. Professeur à la Faculté des Lettres et de Philosophie de Bucarest, préoccupé de l'étude de l'ethnographie, du folklore et de la langue, considérées par lui comme les sources essentielles de l'élaboration d'une image d'ensemble sur la vie du peuple roumain et de l'élucidation des problèmes liés à la naissance et à l'évolution dans le temps et dans l'espace de la langue roumaine. Il est l'auteur d'un album photo exceptionnel *Images d'ethnographie roumaine, daco-roumaine et aroumaine* et du célèbre *Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique*, Bucarest, 1963, deuxième édition, 1974, instrument de travail indispensable à la recherche de cette langue.

<sup>15</sup> Alexandru Rosetti (1895-1990), linguiste et philologue, mémorialiste, remarquable éditeur roumain, professeur à la Faculté des Lettres et de Philosophie de Bucarest, auteur d'une monumentale *Histoire de la langue roumaine* (I-VI), 1938-1966, préoccupé de l'étude de phonétique, de phonologie, de linguistique mathématique et structurale, éditeur de la revue *Bulletin linguistique*, membre de l'Académie Roumaine depuis 1948, directeur du Centre de Recherche Phonétiques et Dialectales de l'Académie Roumaine (1963-1969), membre correspondant de l'Académie Suédoise.

<sup>16</sup> Ion-Aurel Candrea (1872-1950), linguiste, philologue et folkloriste roumain, spécialisé dans la philologie romane, la lexicographie et la géographie linguistique entre 1897 et 1902, à la Sorbonne et à l'École Pratique des Hautes Études de Paris, où il connut Ovid Densusianu, avec lequel il se lia d'amitié. Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest. Il s'intéressa aux plusieurs domaines de la linguistique (lexicologie, lexicographie, dialectologie, toponymie, anthroponymie), de la philologie (critique textuelle) et du folklore.

pour en goûter chaque vin. Il sait où nous devons aller pour trouver les spécialités roumaines. La meilleure bibliothèque scientifique d'ici est la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, où l'on trouve bien des travaux de la philologie roumaine et où les possibilités de travail sont assez bonnes. Je dois ajouter que cette ville est très agréable. Il est facile que l'on l'aime et les hommes sont gentils.“

Dans la seconde lettre, qui est adressée à un de ses amis de cette époque-là, le professeur Melander<sup>17</sup>, Lombard notait: „Le séjour ici est utile et agréable. Le professeur Densusianu est extrêmement aimable et prêt à nous aider. Dès notre arrivée il nous a aidés à nous débrouiller de toutes les manières, à l'Université et aux bibliothèques. La Bibliothèque de l'Académie en est la meilleure, assez bien dotée de livres sur la philologie roumaine et offrant des possibilités de travail. Le plus grand service que le professeur Densusianu m'a rendu fut la découverte d'un «objet d'étude» idéal. C'est un ancien élève, fils de prêtre, âgé de 24 ans, avec une prononciation typique de Bucarest, intelligent, sympathique et ayant une sœur assez gentille, qui accompagne ma femme dans la ville, pendant nos séances. Nous passons quelques heures ensemble, le frère et moi. Pendant ces séances, je lui fais découvrir les subtilités de la langue de son pays, en ce qui concerne la prononciation.“

### 3. Les lettres adressées par Alf Lombard et Erik Staaff à Ovid Densusianu qui se trouvent dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine

Les lettres que l'on présente ici complètent les informations sur cette visite de Lombard en Roumanie, apportant des détails sur les relations entre les savants roumains et les savants suédois: ce sont trois lettres envoyées par Alf Lombard au professeur Ovid Densusianu en janvier 1935-décembre 1936 et une lettre de remerciement envoyée par Erik Staaff à Ovid Densusianu le 15 février 1935, d'ailleurs la seule qu'Erik Staaff ait envoyée et qui se trouve dans les collections de

---

<sup>17</sup> Melander Johan (1878-1947), professeur de philologie romane à l'Université d'Uppsala entre 1932 et 1943. Il fut aussi en 1937/1938 et en 1946/1947 l'éditeur de la revue *Studia Neophilologica*.

la Bibliothèque de l'Académie. Quoique de 1979 à 1989 parussent quatre volumes de correspondance avec le titre *Lettres à Ovid Densușianu*, soignés par Liviu Onu, Ileana Vârtosu et Maria Rafailă, les quatre lettres que l'on présente ici ne furent pas publiées dans ces volumes.

La première lettre envoyée par Alf Lombard à Densușianu fut expédiée de Corfou, le 15 janvier 1935, donc peu de temps après son départ de la Roumanie.

[Alf Lombard à Ovid Densușianu]

Corfou

le 15-1-<19>35

Cher Maître et Ami,

C'est de Corfou, où nous avons fait escale entre Athènes et Rome, attirés par la célébrité de ses paysages, que nous venons vous apporter tous nos meilleurs voeux de santé et de satisfaction pour l'année 1935. Ces voeux sont malheureusement bien en retard – notre Odyssée (c'est le cas de le dire, puisque notre bateau vient de longer la côte de l'Ithaca d'Homère) ne m'a guère laissé le loisir nécessaire pour la correspondance. Nous sommes déjà bien loin de Bucarest, mais nos pensées y retournent sans cesse. Mon séjour dans votre si sympathique patrie a été des plus utiles et des plus agréables. Ces deux avantages, l'utilité et l'agrément, c'est à vous, cher Monsieur, que je les dois en tout premier lieu. L'enquête linguistique que je m'étais proposée, j'ai pu l'entreprendre grâce à vous, qui m'avez trouvé un sujet à enquêtes idéal. Sujet est peu dire - en la personne de M. Popescu<sup>18</sup> j'ai trouvé aussi, qui plus est, un jeune ami. Sympathique, intelligent, désintéressé, il a surpassé tout ce que j'avais osé espérer. Non content du grand service que vous m'aviez rendu ainsi, vous nous avez encore fait passer, à ma femme et à moi, quelques soirées inoubliables en votre compagnie, avec une hospitalité et une bienveillance dont le souvenir m'est infiniment cher. Cette hospitalité s'est d'ailleurs prolongée jusqu'après notre séparation, grâce à la boîte de caviar roumaine par laquelle vous avez su agrémente nos dîners d'hôtel à Constantinople!

En Turquie, j'ai revu notre ami Spitzer<sup>19</sup>. Il se déplaît fort parmi les Turcs, qu'il juge avec beaucoup de sévérité. Malgré tous ses efforts, il a perdu tout espoir de pouvoir jamais former ses étudiants à la philologie. Et il faut avouer que les

---

<sup>18</sup> M. Popescu, c'est-à-dire Augustin Zamfir Nelu Popescu, qui est devenu un exégète de l'œuvre d'Eminescu et historien littéraire très connu sous le nom d'Augustin Z. N. Pop.

<sup>19</sup> Leo Spitzer (1887-1960), romaniste autrichien, créateur de la stylistique linguistique, préoccupé de l'étude de la langue roumaine.

conditions plutôt difficiles dans lesquelles il travaille semblent justifier un certain pessimisme. Au contraire, il envisage avec plaisir son passage à Baltimore en 1936, centre d'études important et actif.

En cours de route, nous avons fait un peu de tourisme en Grèce: Athènes, Mycène, Tirgus, Nauplie. Combien cette civilisation nous est plus proche, plus compréhensible, plus familière que celle de la Turquie!

Mais le temps presse, demain notre bateau continue pour l'Italie, et d'ici quinze jours je compte avoir repris mes occupations habituelles à Upsal...

Je vous quitte, cher Maître et Ami, en vous priant de croire toujours à mes sentiments les plus sincères de respect, de gratitude et d'affection.

Ma femme me prie d'y ajouter ses salutations bien reconnaissantes.

Alf Lombard

B.A.R. S 47(1)/DXXXIX – Inv. 73.211

Si dans la lettre envoyée de Lund, en octobre 1934, il s'adressait officiellement avec la formule Monsieur, maintenant il utilise l'appellatif: Cher Maître et Ami, ce qui prouve une certaine familiarité déjà établie entre les deux.

Rentré chez soi, Lombard informe son maître des résultats de sa visite en Roumanie et celui-ci réagit immédiatement, en envoyant au professeur Densușianu une lettre de remerciement.

[E. Staaff à Ovid Densușianu]

Stockholm, 20 Norr Mälärstrand

15/2 1935

Mon cher ami et Collègue,

Mon ami Lombard est venu l'autre jour me raconter son voyage et surtout son séjour à Bucarest, qui grâce à vous a été inoubliable. Il garde de ce séjour le souvenir le plus charmant et il était touché de la grande bonté que vous aviez mise à faciliter ses études et à rendre leur séjour aussi agréable que possible pour lui et sa femme. Il m'a apporté de vous une bouteille d'un exquis apéritif roumain. Je vous en remercie sincèrement et je vous remercie particulièrement de ne pas m'avoir oublié après tant d'années. Après les soirées agréables que nous avons passées ensemble en Suède vers la fin du dernier siècle, nous nous sommes vus une ou deux fois à la Bibliothèque Nationale de Paris. C'est tout, si j'ai bonne mémoire. Mais je garde de ces rencontres le meilleur souvenir et j'aimerais bien vous revoir encore, soit en Suède soit autre part. Peut-être nous rencontrerons nous de nouveau à Paris.



Lombard m'a raconté les difficultés incroyables que vous avez eues à vaincre pour continuer votre magnifique *Histoire de la langue roumaine*<sup>20</sup>. Je vous félicite d'avoir eu assez d'énergie pour reprendre le travail et j'en félicite les romanistes.

Je me permets de vous envoyer le vol. I d'un modeste ouvrage de philologie italienne et j'espère pouvoir dans un avenir pas trop éloigné vous en envoyer le vol. II. J'y ajoutes quelques remarques sur Pathelin<sup>21</sup> que je vien de publier.

Croyez, mon cher Collègue, à mes sentiments de cordiale amitié.

Votre dévoué,

E. Staaff

B.A.R. – S 36/DXLI

Alf Lombard envoie la deuxième lettre à Ovid Densușianu à peine d'après un an.

Johannesg(atan), 15, Upsala, Suède

29-5-<19>36

Monsieur et cher Maître,

Le si aimable envoi de votre ouvrage *La Vita pastorale nella poesia popolare romena*<sup>22</sup> m'a fort touché et causé un plaisir véritable. Je connaissais déjà l'ouvrage par l'édition originale roumaine<sup>23</sup> que vous aviez eu l'attention de me remettre à Bucarest. Mais je pourrai approfondir maintenant avec plus de facilité l'étude de ce sujet si attachant et d'une si haute portée dans le domaine des études roumaines. Votre nouveau volume vient enrichir la bibliothèque roumaine que j'ai constituée à Bucarest et que je cherche à accroître et à compléter de mon mieux, petit à petit.

---

<sup>20</sup> Se réfère au second volume du célèbre ouvrage d'Ovid Densușianu *Histoire de la langue roumaine*. Le premier volume fut publié à Paris, chez Ernest Leroux, en 1901. Le second volume eut un destin très tourmenté et a été publié dans plusieurs étapes: le premier fascicule parut en 1914, le deuxième en 1932 et le troisième fut publié à peine en 1938 dans l'édition intégrale.

<sup>21</sup> C'est la célèbre farce médiévale *Farce de Master Pierre Pathelin* qui a circulé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle (1457) comme farce médiévale anonyme, écrite initialement en français. Elle fut très populaire à l'époque, ayant une influence puissante sur le théâtre populaire pendant près d'un siècle.

<sup>22</sup> *La Vita pastorale nella poesia popolare romena*. Traduzione di Fernando Manno. Prefazione di Giulio Bertoni. Roma, Istituto per l'Europa orientale, 1936.

<sup>23</sup> *Viața păstorească în poezia noastră populară*, vol. I-II, Buc., Editura Casei Scoalelor, 1922-1923

Je vous félicite de cette traduction: elle montre avec évidence l'utilité et le succès de l'oeuvre.

J'ai été fort sensible à votre bonne lettre du 17 nov. et aux paroles bienveillantes que vous y prononcez au sujet de mon livre sur la prononciation roumaine<sup>24</sup>. Elle me réjouit d'autant plus qu'elle forme, avec d'autres lettres non moins aimables reçues d'autres savants (Rosetti, Procopovici<sup>25</sup>, Pușcariu<sup>26</sup> etc.), un contraste marqué avec l'unique appréciation imprimée que je connaisse jusqu'ici – celle de M. Graur<sup>27</sup> dans le *Bulletin linguistique*. Ce compte rendu est non seulement le premier geste franchement désobligeant qui me vienne de Roumanie (je désire que ce soit le dernier!); il me paraît aussi bien injuste. Car lors même que mon travail contiendrait quelques détails faux à hurler (ce qui est possible, malgré tout), ne renferme-t-il pas un nombre suffisant de données exactes, et en partie neuves je crois, pour racheter ces prétendues erreurs? Je n'ai plus qu'un espoir: c'est que vous, cher Maître, vous vouliez bien donner à votre sentiment sur mon livre une forme plus accessible que celle d'une lettre, en publiant un compte rendu, dans *Grai și suflet*<sup>28</sup> ou ailleurs. Ce travail ne serait peut-être pas trop grand, puisque votre opinion est déjà conçue; et pour moi un tel article serait d'un prix inestimable. Car d'abord aucune plume n'est mieux qualifiée que la vôtre. Et vous savez que les philologues de France et d'Allemagne n'annoncent dans leurs revues que bien peu d'ouvrages concernant le roumain; ce n'est donc guère que de la part de linguistes roumains que je puis m'attendre à être jugé.

Peut-être vous intéressera-t-il de savoir que je dois donner cet automne un cours de langue roumaine à notre Faculté – d'ailleurs le premier cours régulier de ce genre qui n'ait jamais été organisé à Upsal. J'ai déjà pu embaucher une quinzaine

<sup>24</sup> *La prononciation roumaine*, Uppsala, 1935, 76 pag.

<sup>25</sup> Alexie Procopovici (1884-1946), linguiste et philologue roumain, spécialisé dans l'étude de la langue et de la littérature roumaine ancienne, collaborateur de Sextil Pușcariu, professeur à la Faculté des Lettres de Cernăuți et de Cluj, membre correspondant de l'Académie Roumaine depuis 1919.

<sup>26</sup> Sextil Pușcariu (1877-1948), linguiste et philologue roumain, professeur à l'Université de Cernăuți et de Cluj, créateur de l'école linguistique de Cluj, coordonateur du *Dictionnaire de la langue roumaine* et de *l'Atlas linguistique roumain*, auteur de plus de 400 ouvrages sur l'histoire de la langue, la phonétique, la dialectologie, la romanistique, membre de l'Académie Roumaine depuis 1914.

<sup>27</sup> Alexandru Graur (1900-1988), linguiste roumain apprécié, membre de l'Académie Roumaine depuis 1955, professeur à l'Université de Bucarest, directeur des Éditions de l'Académie Roumaine (1955-1977), préoccupé surtout des problèmes de la linguistique roumaine.

<sup>28</sup> *Grai și Suflet. Revista Institutului de filologie și folklor*, publiée par Ovid Densușianu, Bucarest, I-VII, 1923-1937.

d'étudiants pour ce cours, dont certains sont même de jeunes philologues „intéressants“. L'un d'eux m'a même, de son propre gré, signalé son intention de faire entrer le roumain dans son examen de langues romanes. Les études roumaines à Upsal s'annoncent donc de la meilleure façon possible, et j'ai eu beaucoup de plaisir à voir autant de „jeunes“, de ceux qui représentent la génération de demain répondre avec empressement à mon appel.

Mon étude sur l'infinitif de narration vient de paraître; je me fais un plaisir de vous l'envoyer. Elle vous doit d'ailleurs quelques indications précieuses dont je profite pour vous remercier de nouveau.

Ces derniers mois ont été extrêmement chargés: j'ai eu la suppléance de M. Melander et j'ai dû remplir à la fois ses fonctions et les miennes. Maintenant que la période des examens vient de se terminer, je veux continuer mes recherches sur les expressions romanes signifiant „ecce“, „voici“, „voilà“. Il y a là plusieurs problèmes qui n'ont pas encore été résolus, par exemple pour l'origine des termes roumains „iacă“, „iacătă“ etc.

Dans l'espoir que vous vous portez bien, je vous prie, cher Maître et ami, agréer mes salutations bien respectueuses et fidèles. Ma femme se joint à moi pour vous adresser ses sentiments les plus sincères.

Veillez me croire toujours affectueusement à vous,

Alf Lombard

B.A.R. S 47(2)/DXXXIX – Inv. 73.212

La troisième lettre porte la date le 14 décembre 1936.

[Alf Lombard à Ovid Densușianu]

Johannesg.15, Uppsala, Suède

14-12-<19>36

Monsieur et cher Maître,

Mes vifs remerciements pour vos si aimables lignes du 11 septembre. Quel dommage que vous ayez dû renoncer à votre projet de venir en Danemark et en Suède l'été passé! Vous n'en dites pas la raison, j'espère du moins que ce n'a pas été pour des raisons de santé.

J'ai aussi à vous remercier beaucoup pour votre aimable promesse d'annoncer ma *Prononciation du roumain* et mon *Infinitif de narration* dans votre *Grai și suflet*, dont on attend avec impatience le VII-e volume<sup>29</sup>.

Vous partagerez sans doute ma joie lorsque je me permets de vous annoncer que l'enseignement du roumain à notre Université a eu un véritable succès. Le cours du roumain que je donne depuis octobre a dépassé tout ce que j'avais osé espérer.

J'ai 37 auditeurs inscrits (étudiants et étudiantes), ce qui est énorme pour ici.

Leur intérêt a été très vif tout le temps. Sous des auspices aussi favorables, il vient d'être décidé que le cours continuera pendant le 2-e semestre (janv.-mai).

L'Académie Roumaine a bien voulu nous promettre un choix de livres, que nous attendons avec impatience. C'est avec beaucoup de plaisir que je tâche de contribuer un peu à développer en Suède le goût des choses roumaines. Je n'oublierai jamais le bienveillant et généreux accueil que j'ai rencontré en Roumanie il y a deux ans, notamment auprès de vous, cher Maître.

Ma femme se joint à moi pour vous prier d'agréer, cher Maître et ami, nos plus vifs souhaits de Noël et de Nouvel An ainsi que l'expression de nos sentiments fidèlement et respectueusement dévoués.

Alf Lombard

B.A.R. S 47(3)/DXXXIX – Inv. 73.213

Une observation s'impose: même si l'on suppose que certains documents sont perdus, on peut affirmer pourtant que l'échange de lettres entre Staaff, Lombard et Densușianu n'a pas été trop intense. Les preuves en sont par exemple: la deuxième lettre de Lombard, expédiée d'Uppsala à peine le 29 mai 1936, en tant que réponse à la lettre de Densușianu du novembre 1935, la troisième lettre, datée le 14 décembre 1936, était le réponse à la lettre arrivée de Bucarest le 11 septembre 1936. On espère pourtant que les prochaines recherches mèneront à la découverte d'autres lettres.

---

<sup>29</sup> Le septième volume de la revue *Grai et suflet* parut à peine en 1937.

#### 4. Les lettres envoyées par Alf Lombard à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine

Dès sa première visite, Lombard eut des mots de louange pour la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, estimant qu'elle est la meilleure bibliothèque scientifique du pays, qu'elle a de riches fonds et qu'elle assure de bonnes conditions de travail. Comme il voulait être au courant de tous les phénomènes linguistiques qui caractérisaient l'évolution de la langue roumaine et que son cours de roumain ait un haut niveau, il adressa en 1936 à l'Académie Roumaine la demande que l'on lui envoie des publications de spécialité. Dès lors, il devint le partenaire d'échange le plus actif de la Bibliothèque de l'Académie, écrivant pendant des années pour remercier et confirmer la réception des publications ou pour en réclamer d'autres. On a conservé dans les archives du Département d'échange international des publications 33 lettres envoyées par Alf Lombard entre les années 1965 et 1985. Il faut observer: quand Lombard s'adresse à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ses lettres sont rédigées exclusivement en roumain.

On en a choisi l'une des lettres, la plus représentative, qui fut envoyée par Alf Lombard quand il reçut le premier volume de la *Bibliographie roumaine moderne*.

À la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie

Calea Victoriei 125,

R-71102 Bucarest 22

Alf Lombard

Nehrmans väg 16, S-22360,

Lund (Suède), 12-1-<19>85

Messieurs,

La poste m'apporte un don précieux, le premier grand volume (A-C) de la *Bibliographie roumaine moderne (1831-1918)*<sup>30</sup>, parvenu ici dans un paquet du 25 décembre 1984. Je vous prie de recevoir l'expression de ma sincère reconnaissance envers cet instrument de travail de grande utilité.

---

<sup>30</sup> *Bibliografia românească modernă (1831-1911)*, vol.1 (A-C), București, 1984; vol.2 (D-K), București, 1986; vol.3 (L-Q), București, 1989; vol.4 (R-Z), București, 1996.

Il y a plusieurs années j'ai apporté chez moi, pour l'Institut de langues romanes (la section roumaine) de l'Université de Lund, dont j'étais le directeur jusqu'à ma retraite, la grande *Bibliographie roumaine* de Bianu (en collaboration avec Hodoş)<sup>31</sup> que j'avais acquise à Bucarest. La vieille bibliographie Bianu-Hodoş s'étend jusqu'en 1830. Nous sommes très contents à Lund d'avoir à notre disposition maintenant, grâce à vous, le commencement de la continuation de cette série importante. (Nous possédons même le premier volume de l'ouvrage de Bianu, devenu très rare).

Je profite de l'occasion pour vous remercier des trois revues bucarestoises de linguistique RRL<sup>32</sup>, LR<sup>33</sup>, SCL<sup>34</sup>. Je reçois chaque numéro de vous avec une régularité mathématique, avec le même intérêt et avec le même plaisir. Ces périodiques importants me permettent de poursuivre les courants linguistiques actuels en Roumanie. Avec votre permission je voudrais encore ajouter un désir: je serais ravi si vous pouviez m'envoyer comme autrefois une quatrième revue de spécialité *Recherches de linguistique* de Cluj-Napoca. Le dernier fascicule reçu est le numéro 1/1982, parvenu ici en janvier 1983. Après cela rien, la série (bellement reliée à Lund) est interrompue.

(Je voudrais aussi avoir par exemple la recension du collègue I. Pătruţ<sup>35</sup> à mon *Dictionnaire morphologique de la langue roumaine*<sup>36</sup>, publiée (après LR 33, 1984, p. 287, n° 988) dans CL 28, 1983, n°2).

Veillez agréer, Messieurs, l'expression de mes salutations distinguées et les meilleurs vœux pour le Nouvel An,

Alf Lombard

---

<sup>31</sup> Bianu Ion, Hodoş Nerva, Simonescu Dan. *Bibliografia românească veche* (1508-1830). Tom I (1508-1716), Bucureşti, 1903; Tom II (1716-1808), Bucureşti, 1910; Tom III (1809-1817), Bucureşti, 1912; Tom IV (1818-1830), Bucureşti 1936.

<sup>32</sup> *Revue roumaine de linguistique*

<sup>33</sup> *Limba română*

<sup>34</sup> *Studii și cercetări lingvistice*

<sup>35</sup> Ioan Pătruţ (1914–1992), linguiste roumain, spécialisé en langues slaves, chercheur scientifique à l'Institut de linguistique de Cluj, où il a été directeur entre les années 1968-1975. Il a publié des études sur la structure morphologique de la langue roumaine, la toponymie, sur les relations linguistiques du roumain avec les langues slaves. Professeur à l'Université de Cluj.

<sup>36</sup> Lombard, Alf & Gâdei, Constantin. 1981. *Dictionnaire morphologique de la langue roumaine permettant de connaître la flexion entière des mots qui en possèdent une : substantifs, adjectifs, pronoms, verbes*. Lund: C. W. K. Gleerup / Bucureşti : Editura Academiei Republicii Socialiste România.

Membre correspondant<sup>37</sup> de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie  
Professeur Alf Lombard/Lund (SUÈDE)

## 5. Les lettres envoyées par Alf Lombard à Lucian Predescu

Deux autres lettres existantes dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sont adressées à Lucian Predescu.<sup>38</sup>

La première lettre représente la réponse d'Alf Lombard à la circulaire envoyée en 1937 par Lucian Predescu, l'éditeur de la première encyclopédie roumaine<sup>39</sup> et contient les dates bio-bibliographiques du romaniste suédois, nécessaires pour l'article qui lui a été dédié dans cette encyclopédie.

Johannesgatan 15, Uppsala, (Suède)

le 21 oct. 1937

Monsieur Lucian Predescu

Rédacteur de la Enciclopedia Românească, București

Monsieur,

En réponse à votre carte postale circulaire, que j'ai reçue le 2 octobre, j'ai le plaisir de vous adresser ci-inclus les renseignements bio-bibliographiques que vous avez bien voulu me demander pour votre *Encyclopédie*, ainsi que ma photo. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites en proposant de me présenter aux lecteurs de votre ouvrage.

Je vous serais bien reconnaissant si, avant de donner le bon à tirer, vous vouliez dire à votre imprimerie de m'envoyer une épreuve de l'article. Ainsi, je pense, on pourra être encore plus sûr qu'aucune erreur ne s'y soit glissée. Lorsque votre

---

<sup>37</sup> Alf Lombard a été élu membre correspondant de l'étrangère de l'Académie Roumaine à 30 mai 1947 et puis, en 10 novembre 1992, membre d'honneur de l'étrangère.

<sup>38</sup> Lucian Predescu (1907–1983), historiographe, écrivain et publiciste roumain. Il a rédigé entre 1936-1939 et publié en 1940 la première encyclopédie roumaine.

<sup>39</sup> Predescu, Lucian. 1939-1940 *Enciclopedia Cugetarea. Material românesc. Oameni și înfăptuiri*. București: Cugetarea-Georgescu Delafras. (Lombard, Alf dans la pag.494).

*Encyclopédie* aura paru, je serais heureux d'en avoir un exemplaire. Veuillez donc me communiquer alors comment je pourrai l'acquérir, en m'indiquant le prix.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Alf Lombard

B.A.R. - S 55(1)/CLXVIII – Inv. 17.807

Obs.: Annexées 2 ff. dactylographiées - les renseignements bio-bibliographiques

Alf Lombard

1. Je suis né le 8 juillet 1902 à Paris (France). Nationalité suédoise.

2. Baccalauréat ès lettres au lycée de Djursholm (Suède) en 1919, licence ès lettres à l'Université d'Upsala (Suède) en 1922; doctorat ès lettres à même cette université en 1930. J'ai étudié aussi à l'étranger, surtout à Paris. Voyages d'études: en France et en Italie en 1920; en Angleterre en 1921; en Hongrie, Yougoslavie, Italie, Suisse et France en 1922-23; en France et en Espagne en 1924-25; en Allemagne, Italie, France en 1927-28; en Pologne, France et Allemagne en 1931; en Pologne, Roumanie, Turquie, Grèce, Italie et France en 1934-35; en Danemark en 1935 et 1936; en France et en Belgique en 1937.

3. Docent de Philologie romane à l'Université d'Upsala depuis 1930.

Membre du Comité de rédaction de la grande encyclopédie suédoise *Nordisk Familjebok* (3-e édition en 23 volumes) depuis 1931. Président de l'Alliance Française d'Upsala depuis 1931. Membre de la Société de Linguistique de Paris etc. J'ai participé aux congrès de linguistique tenus à Lund en 1932 et à Copenhague en 1935 et 1936. J'ai enseigné le roumain à l'Université d'Upsala depuis 1936. J'ai aussi donné plusieurs conférences, soit scientifiques soit populaires sur des sujets roumains, à Upsala, à Stockholm, à la radio (poste d'émission de Stockholm) etc.

4. –

5. En dehors des ouvrages et articles indiqués ci-dessous (sous 7), j'ai collaboré à quelques quotidiens et périodiques suédois, où j'ai aussi donné divers articles sur des sujets roumains.

6. –



7. J'ai publié des ouvrages et articles de linguistique et de philologie, dont voici les principaux:

*Europas och den vita rasens språk (Les Langues de l'Europe et de la race blanche; c'est un aperçu généalogique et raisonné des principales familles de langues du monde)*, Upsala 1926. 174 pages.

*Svensk-fransk parlör (Guide de la conversation suédois-français)*, Paris 1929. 130 pages.

*Les Membres de la proposition française, Essai d'un classement nouveau.* (Dans la revue suédoise de linguistique *Moderna språk*, v. 23, 1929. 51 pages).

*Les Constructions nominales dans le français moderne, Étude syntaxique et stylistique* (thèse pour doctorat), Upsala 1930. 306 pages.

„*Li fel d'anemis*“, „*Ce fripon de valet*“, *Étude sur l'expressions dans les langues romanes et germaniques.* (Dans la collection linguistique suédoise *Studier i modern språkvetenskap*, vol. 11, 1931, 68 pages).

*Le Groupement des pronoms personnels régimes atones en italien.* (Dans *Studier i modern språkvetenskap*, vol. 12, 1934, 57 pages; avec un *Appendice* dans la revue suédoise de linguistique *Studia Neophilologica*, vol. 7, 1934-1935, 2 pages).

*La Prononciation du roumain.* (Fait partie des *Mémoires de la Société de linguistique d'Upsala 1934-1936*, mais a paru aussi séparément), Upsala 1935. 76 pages.

*L'Origine du français omple.* (Dans *Studia Neophilologica*, vol. 8, 1935-1936, 13 pages).

*L'Infinitif de narration dans les langues romanes, Étude de syntaxe historique* (*Mémoires de la Societas litterarum humaniorum regia Upsaliensis*, vol 30:1) Upsala 1936. 316 pages.

*Die Bedeutungsentwicklung zweiter iberoromanischer Verba.* (Dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. 56, 1936, 7 pages).

Divers comptes rendus de travaux linguistiques, publiés dans *Studia Neophilologica*, vol. 3 (1930), 4(1931-1932), 5(1932-1933), 7(1934-1935), dans *Lychos (Annuaire de la Société suédoise d'histoire des sciences)*, vol.2 (1937) etc.

Environs 125 articles dans la grande encyclopédie suédoise déjà nommée, *Nordisk Familjebok*.

Quelques autres articles dans *Zeitschrift für romanische Philologie, Moderna språk* etc.

8. –

9. – La photographie demandée se trouve ci-jointe.

La deuxième lettre envoyée à Lucian Predescu est une carte postale.

Lund, (Suède)

12-11-<19>37

Monsieur,

Comme suite à ma lettre d'octobre, que j'espère que vous avez bien reçue, et où je vous ai donné les indications que vous m'aviez demandées pour votre Encyclopédie roumaine, je vous adresse par ce même courrier un tirage à part du catalogue bio et bibliographique de l'Université d'Uppsala, qui paraît tous les dix ans et donc le volume 1937 vient de paraître. Vous y trouverez un choix de renseignements qui pourra peut-être vous servir, à côté de ceux que j'ai vous ai déjà donnée. Je vous prie Monsieur, d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Alf Lombard

[Exp.] Docent A. Lombard, Uppsala, Suède

[Dest.] Monsieur L. Predescu, Directeur de Enciclopedia Românească, Izvor, 85, București, Roumanie

B.A.R. - S 55(2)/CLXVIII – Inv. 17.807

## Bibliographie

*Alexandru Rosetti & Alf Lombard. Correspondance (1934-1990)*, édition soignée par Nicolae Mocanu, Ioana Anghel et Heinz Hoffmann, vol.I-IV, Clusium, 2000-2009.

*La împlinirea a 100 de ani de la nașterea lui Ovid Densusianu. Omul și opera. Deva*, 1973.

Dr. Rusu, Dorina N. *Membrii Academiei Române. Dicționar*. Ediția a III-a, revăzută și adăugită, cu un cuvânt înainte de Academician Eugen Simion, Președintele Academiei Române. Editura Enciclopedică/Editura Academiei Române, București, 2003, pag. 476.

*Maria Rafailă*

Academia Română. *Dicționarul general al literaturii române*. Editura Univers  
Enciclopedic. Vol.IV(L-O). București. 2005. Pag. 86-87.

# “N-am spus-o eu. Altcineva a spus-o.”

## Particula *cică*, marcă a evidențialității citaționale

### 1. Introducere

Mai multe limbi și dialecte romanice, ca și alte limbi ale lumii, folosesc o marcă evidențială derivată de la verbul „a zice”. În prezentarea acestei mărci, voi începe cu o perspectivă pan-romanică, pentru a mă concentra apoi pe limba română.<sup>1</sup> În mai multe varietăți romanice – lista nu este exhaustivă – întâlnim construcții de genul celor ilustrate în (1) – (5):

(1) spaniolă americană

sí, sí, **dizque** estamos progresando, **dizque** ...

da da *cică* suntem progresând *cică*

‘Da, da, *cică* progresăm’ (Company Company 2006:108)

---

<sup>1</sup> Doresc să-mi exprim recunoștința față de Ion Giurgea, pentru traducerea în română și pentru judecățile sale, în calitate de vorbitor nativ, ca și de lingvist.

(2) sardă

In custu castellu **nachi** bi istaiada su fizu ‘e su re ...  
în acest castel **cică** acolo(CL) stătea DEF fiu GEN DEF rege  
‘În acest castel **cică** stătea fiul regelui ...’ (Archivi del Sud 1996)

(3) siciliană

**Dicica** ci avivanu finutu i grana.  
**cică** acolo(CL) aveau terminat DEF bani  
‘**Cică** au terminat banii.’ (Cruschina & Remberger 2008:95)

(4) română

Amu **cică** era odată într-o țară un crai, care avea trei feciori.  
(Creangă, Povestea lui Harap-Alb)

(5) galiciană

**Disque** a filla da Antonia marchou á Coruña vivir co mozo.  
**cică** DEFfiică GEN-DEF A. merse la-La Coruña trăi.INF cu-DEF prieten  
‘**Cică** fiica Antoniei s-a dus la La Coruña să trăiască cu prietenul ei.’  
(Cruschina & Remberger 2008:96)

Elementul marcat în bold poate fi parafrazat prin „după cât se spune”, „mi s-a spus”. În toate limbile discutate aici, el este compus din persoana a treia singular a verbului lexical „a zice” și complementizatorul (conjunția subordonatoare) „că”. Voi folosi pentru acest element notația ZICE-C. ZICE-C este un soi de adverb sau marcator discursiv care marchează evidențialitatea, o categorie lingvistică ce va fi discutată în secțiunea următoare.<sup>2</sup>

După această scurtă introducere, voi discuta noțiunea gramaticală de evidențialitate și locul pe care-l ocupă *citarea* sau *relatarea* (engl. *hearsay*) în sistemul evidențialității. În secțiunea 3, voi face o prezentare generală a

---

<sup>2</sup> Acest articol se bazează pe lucrări anterioare prezentate la mai multe conferințe (Remberger 2009a, b, 2011a,b, 2012, 2014a,b,c) și într-un articol (Cruschina & Remberger 2008), care au tratat subiecte și fenomene conexe. Prezentarea și analiza lui *cică* a fost realizată în Remberger (2009a) și, într-o variantă mai amplă, în cadrul conferinței *International Conference on Romance Languages – In memoriam Alf Lombard*. Rezultatele cercetării fenomenului *cică* pot fi găsite și în limba engleză în Remberger (2015).

gramaticalizării evidențialului ZICE-C în limbile romanice. Apoi mă voi concentra pe semantica și sintaxa lui ZICE-C, folosind exemple din română. În continuare, voi încerca să reconstitui evoluția acestei mărci. La sfârșitul articolului, voi rezuma rezultatele obținute și voi indica sugestii pentru cercetări ulterioare. Obiectivul acestui articol este de a arăta (i) că există o marcă evidențială care, în limbi diferite, a rezultat prin același procedeu de formare a cuvintelor, (ii) că această marcă are un grad mai mic sau mai mare de gramaticalizare și (iii) că sintaxa și semnificația acestei mărci se pot explica printr-un proces evolutiv intern.

## 2. Citare și evidențialitate

### 2.1 Citarea sau relatarea (engl. hearsay)

Să începem prin a ilustra ce se înțelege prin citare sau relatare și evidențialitate. În limbile lumii, faptul că propoziția reproduce vorbele altuia („citare” sau „relatare”, engl. *hearsay*<sup>3</sup>) se poate exprima prin diferite mijloace gramaticale și lexicale. Exemplele (6)–(9) ilustrează acest lucru:

(6) engleză

The suspect was **allegedly** involved in the robbery,

DEF suspect era zice-se implicat în DEF jaf

but his alibi placed him in another

dar al-lui alibi plasa el(ACC) în alt

state at the time. (Wiktionary s.v.)

stat în DEF timp

„Suspectul era, zice-se, implicat în jaf, dar alibiul său îl plasa în alt stat în acel moment.”

---

<sup>3</sup> Acest cuvânt înseamnă propriu-zis „din auzite” și nu are un echivalent substantival precis în română. Am folosit termenii „citare” și „relatare” după GALR (2008).

(7) germană

Der Mann **soll** nichts von dem Brief gewusst haben.

DEF bărbat trebuie nimic despre DEF scrisoare știut avea

„Bărbatul (, cică / se pretinde,) nu ar fi știut nimic despre scrisoare.”

(8) franceză

Jean est très grand, **dit-on**. (Dendale & Van Bogaert 2007:84)

Jean e foarte mare spune-IMPERS

‘Jean e foarte mare, zice-se.’

(9) română

Zicea lumea că l-ar fi ajutând și cu bani. (I. Teodoreanu, apud Lombard 1974:272)

Traducerea franceză a lui Lombard:

Les gens disaient qu’il avait (l’**aurait**) aidé aussi avec de l’argent.

DEF oameni spuneau că el l-ar fi ajutat și cu DEF bani

În (6) avem un așa-zis „adverb de relatare” (*reportative adverb*), *allegedly*, prin care vorbitorul marchează conținutul propoziției ca informație externă. Exemplul german (7) are un verb modal, *sollen*, care determină marcarea conținutului propoziției ca informație la mâna a treia. În exemplul (8), din franceză, la sfârșitul frazei, ca un adaos (*afterthought*), apare un verb dicendi explicit, însă într-o formă impersonală (care, așadar, nu precizează sursa informației) și cu inversiunea subiectului: *dit-on*. În fine, și în (9), într-un exemplu din *La langue Roumaine* a lui Alf Lombard (Lombard 1974), există un verb dicendi explicit, al cărui subiect este exprimat (*lumea*) dar conferă o interpretare impersonală, având un referent arbitrar. Conținutul raportat este marcat prin așa-numitul *mod prezumtiv* (fr. *mode présomptif*), o formă perifrastică specifică românei (cf. Mihoc 2014; Fălăuș, 2014). Să se observe și că o modalitate gramaticală de exprimare a evidențialității sau a citării în limbile romanice este condiționalul trecut, care apare în traducerea franceză oferită în ghilimele a exemplului (9) din textul lui Alf Lombard – *il l’aurait aidé* (pentru acest tip de evidențialitate în română și alte limbi romanice, vezi și Squartini 2001, 2004, 2005; Irimia 2009; Zafiu 2013).

## 2.2 Evidențialitatea

Toate exemplele de până acum prezintă un sens evidențial, marcat prin diferite mijloace gramaticale sau lexicale, în funcție de limba respectivă. Termenul „evidențialitate” a fost introdus pentru limbi în care interpretări precum citarea pot sau trebuie să fie marcate morfologic, de pildă prin flexiunea verbală. Roman Jakobson a creat noțiunea lingvistică de „evidențialitate”, în 1957, pentru a desemna o categorie verbală: pentru el, „evidential” era „o încercare de a eticheta categoria verbală care are în vedere trei evenimente – un eveniment relatat, un eveniment de vorbire, și un eveniment de vorbire relatat” (Jakobson 1957:135).<sup>4</sup> Una din definițiile evidențialității cel mai des citate este cea a lui Aikhenvald (2004:3), potrivit căreia evidențialitatea este „o categorie lingvistică care exprimă în primul rând sursa informației”.<sup>5</sup> Alte definiții vorbesc de „tipul de dovezi pe care îl are o persoană pentru a face o afirmație despre un fapt” (Anderson 1982:273)<sup>6</sup> sau „informația sau sursele cunoașterii pe care se bazează afirmațiile” (Dendale & Tasmowski 2001:340);<sup>7</sup> sursele cunoașterii pot fi propria experiență a vorbitorului, percepția directă, sau cuvintele altuia, cum este cazul citării (vezi și Aikhenvald 2003; Giacalone Ramat & Topadze 2007; Lazard 2001; Plungian 2001).

O limbă în care evidențialitatea este obligatoriu marcată printr-un sufix flexionar este Quechua (cf. Tayler 1996; Faller 2006). În Quechua, se folosesc diferite sufixe flexionare în funcție de sursa pe care se bazează afirmația: *mi/n* (EV1), dacă se bazează pe experiența directă, în primul rând vizuală, a vorbitorului, *si/s* (EV2), dacă informația i-a fost relatată vorbitorului, și *chá* (EV3), dacă informația a fost derivată prin deducție pe baza unor dovezi:

---

<sup>4</sup> [„a tentative label for the verbal category which takes into account three events – a narrated event, a speech event, and a narrated speech event”]

<sup>5</sup> [„a linguistic category whose primary meaning is source of information”]

<sup>6</sup> [„the kind of evidence a person has for making factual claims”]

<sup>7</sup> [„information or sources of knowledge behind assertions”]



(10) Quechua

- a. Ines-qa qaynunchay ñaña-n-ta-n watuku-rqa-n.  
Ines TOP yesterday sister.3.ACC.EV1 visit.PAST2  
'Ines și-a vizitat sora ieri (și am dovezi nemijlocite pentru asta).'
- b. Ines-qa qaynunchay ñaña-n-ta-s watuku-rqa-n.  
Ines TOP yesterday sister.3.ACC.EV2 visit.PAST2  
'Ines și-a vizitat sora ieri (așa mi s-a spus).'
- c. Ines-qa qaynunchay ñaña-n-ta-chá watuku-rqa-n.  
Ines TOP yesterday sister.3.ACC.EV3 visit.PAST2  
'Ines și-a vizitat sora ieri (presupun).'

Se poate observa ușor marcarea evidențială în cele trei exemple paralele din (10): conținutul propozițional al acestor exemple este același – 'Ines și-a vizitat sora ieri' – dar dovezile (engl. *evidence*) pentru afirmația respectivă variază: sufixul *s* în (10a) transmite faptul că vorbitorul are dovezi directe (probabil prin percepție vizuală) pentru afirmația sa; în (10b), el relatează informația furnizată de altcineva, iar în (10c) el are anumite dovezi pe baza cărora poate infera propoziția respectivă. Acestea sunt cele trei tipuri principale de evidențialitate care pot fi marcate gramatical în limbile lumii (vezi și Aikhenvald 2003): evidențialitate senzorială directă (informație la prima mână); evidențialitate indirectă sau prin relatare (*reportative evidence*), adică informație relatată de un individ specific (informație la mâna a doua) sau de o sursă greu de identificat (adică informație la mâna a treia); și cunoaștere prin deducție, care se apropie foarte mult de ceea ce se numește în general modalitate epistemică (grad de probabilitate pe baza a ceea ce cunoaște vorbitorul).

### 2.3 Evidențialitate citațională

Desigur, marca evidențială ZICE-C are în vedere evidențialitatea indirectă prin relatare (evidențialitatea citațională). Categoria evidențialității citaționale prezintă, în unele limbi, o serie de subtipuri (v. Palmer 2001: 41): la mâna a doua (*second-hand*), la mâna a treia (*third-hand*) și cu sursă generică a informației. Willet (1988) a introdus o altă categorie, „folclor”, pentru cunoașterea comună transmisă

pe cale orală (pentru evidențialitatea indirectă în limbile romanice, v. și Ramat 1996; pentru română, Pop 2000, 2002; Scripnic & Găță 2008). În esență, toate aceste sub-tipuri de evidențialitate citațională – adică informație la mâna a doua, unde sursa este cunoscută, informație la mâna a treia, unde sursa este necunoscută, și cunoștințe comune, folclor, istorie orală – pot fi marcate prin elementul ZICE-C, discutat în acest articol, cum au arătat deja Cruschina & Remberger (2008). Bazându-ne pe observațiile făcute de Travis (2006) pentru spaniolă (pentru sp. *dizque*, cf. și Kany 1944; Lipski 1986; Escobar 2000; De Granda 2001; Magaña 2005; Olbertz 2005, 2006, 2007; Babel 2009, 2010; Miglio 2010; Company Company 2007; López-Cousa & Méndez-Naya 2015), am arătat că în limbile romanice există variație în privința folosirii elementului ZICE-C (cf. tabelul 1):

**Tabelul 1**

ZICE-C în limbile romanice (Cruschina & Remberger 2008)

limbă	evidențialitate indirectă citațională			alte folosiri	
	la mâna a doua		la mâna a treia	folklore	etichetare
	vorbire directă	vorbire indirectă	din auzite	cunoștințe comune	citare între ghilimele, „așa-zis“
spaniolă americană	+	+	+	+	+
sardă	+	+	+	+	-
română	-?	+	+	+	-
galiciană	-	+	+	+	-
siciliană	-	+	+	-	-

În cele ce urmează, mă voi concentra în principal asupra semanticii și sintaxei lui ZICE-C în română, lăsând la o parte celelalte limbi și folosirea specifică spaniolei americane pe care Travis (2006) o numește “labelling” [„etichetare”]. Totuși, variația întâlnită în limbile romanice sugerează deja că marca evidențială ZICE-C s-ar putea afla la diferite stadii de gramaticalizare de-a lungul unui traseu general al gramaticalizării, în varietățile romanice discutate.

### 3. Gramaticalizarea mărcii de evidențialitate citațională în limbile romanice

Vom examina întâi cele patru niveluri lingvistice relevante pentru gramaticalizare (cf. și Lehmann 1986; Traugott 1982, 1989, 1995, 1999; Heine 1993; Heine & Kuteva 2002), adică fonologia, morfologia, sintaxa și semantica. În cele ce urmează, vom vedea exemple din spaniola americană, sardă, siciliană, română și galiciană.

#### 3.1 Erodare fonetică

Cum se poate vedea în (11), forma fonologică a mărcii evidențiale provine din persoana a treia singular a prezentului verbului *a zice*, urmată de complementizatorul (conjunția subordonatoare) *că*:

(11) Fonologie (Cruschina & Remberger 2008)

<p>a. spaniolă</p> <p><b>dizque</b> &lt; dice que          cică 'zice că'</p>	<p>b. sardă</p> <p><b>naki</b> &lt; narat ki          cică 'zice că'</p>	<p>c. română</p> <p><b>cică</b> &lt; (se) zice că</p>
<p>d. siciliană</p> <p><b>dicica</b> ['di.tʃi.ka] &lt; dici ca ['di.tʃi ,ka]          cică 'zice că'</p>	<p>e. galiciană</p> <p><b>disque</b> &lt; dise que          cică 'se zice că'</p>	

Aceste două elemente, forma verbală și complementizatorul, sunt reduse din punct de vedere fonetic și au devenit un singur element în toate limbile discutate aici, precum în românul *cică* în loc de *zice că* sau *se zice că* (cf. Moței fără an; Tiktin 1903–1925: s.v. *cică*; DEX: s.v. *cică*). Și sardul *nachi* conține o formă redusă față de forma verbală corespunzătoare: *narat* > *nat* (Wagner 1951:357–398; Jones 1993:126–127; totuși, *nat* mai este folosit și ca formă verbală propriu-zisă, v. și Puddu 2000: s.v. *narrere*). În siciliană (11d), forma verbală ce face parte din marca evidențială *dicica*, și anume *dici*, diferă de forma verbală de origine prin faptul că este tratată ca aflându-se în interiorul unui cuvânt – astfel, când vocala *i* se află în poziție finală de cuvânt, ea capătă o pronunțare mai deschisă, care se extinde și asupra vocalelor închise precedente (v. *dici* ['di.tʃi]); în *dicica*, această

deschidere nu se produce, ceea ce arată că *-i* nu este în poziție finală, așadar complexul *s-a* sudat într-un singur cuvânt (cf. Cruschina & Remberger 2008).

### 3.2 Pierderea categoriei morfologice

Exemplele (12) arată că partea verbală din elementul ZICE-C nu mai poate fi conjugată, ci a devenit o formă invariabilă, împietrită:

(12) Morfologie (Cruschina & Remberger 2008)

- a. spaniolă: **dizque** → \*diceque<sub>prez</sub>, \*decíaque<sub>imperf</sub>, \*dijoque<sub>perf</sub>
- b. sardă: **naki** → \*naratchi<sub>prez</sub>, \*naraiaichi<sub>imperf</sub>, \*naduchi<sub>part</sub>
- c. română: **cică** → \*zicecă<sub>prez</sub>, \*zicăcă<sub>subj</sub>, \*ziceacă<sub>imperf</sub>, \*ziscă<sub>part</sub>
- d. siciliană: **dicica** → \*dicivaca<sub>imperf</sub>, \*dissica<sub>perf</sub>, \*dicissica<sub>subj</sub>
- e. galiciană **disque** → \*diseque<sub>prez</sub>, \*digaseque<sub>subj</sub>, \*dicíaseque<sub>imperf</sub>

Fosta formă verbală a devenit incompatibilă cu flexiunea verbală: astfel, românescul *cică* nu poate primi flexiune de timp (\**zicecă* prezent, \**ziceacă* imperfect), mod (\**zicăcă* subjonctiv) sau participiu (\**ziscă*). Acest lucru este valabil și pentru celelalte limbi și varietăți discutate aici (pentru siciliană, vezi și observațiile din Menza 2006).

### 3.3 Reanaliză sintactică

Cât privește proprietățile sintactice ale mărcii de evidențialitate citațională ZICE-C, exemplele (13)–(16) arată că ea este folosită și în alte contexte decât forma originară “verb conjugat + complementizator”. În plus, în unele varietăți romanice – sardă, galiciană, siciliană – ea poate apărea complet izolată, constituind un enunț de sine stătător, de pildă, ca răspuns la o întrebare (v. (13), (15), (16)); în altele, precum româna (v. (14)), ea poate constitui un enunț de sine stătător doar împreună cu o marcă de afirmație sau negație (cf. și Cruschina & Remberger 2008):

(13) sardă

*Nachi muzere tua s'est illierada?! – Nachi!*  
zice-că soție ta se-este eliberată zice-că  
„Se zice că soția ta a născut? – Se zice!” (Puddu 2000)

(14) română

*E adevărat că Ion pleacă la New York? – Cică da/nu.*

(15) galiciană

*Entón Anxo vendeu o piso? – Disque (si).*  
deci Anxo vându DEF apartament zice-se-că (da)  
„Deci Anxo și-a vândut apartamentul? – Așa se zice.”

(16) siciliană

*Chi jè veru ca Maria av'a partiri pi l'America? – Dìcica!*  
INTER e adevărat că Maria are a pleca pentru DEF America zice-că  
„E adevărat că Maria va pleca în America? – Așa se zice!”

În plus, sunt multe contexte sintactice în care împreună cu evidențialul ZICE-C apare complementizatorul „că”, precum în (17)–(20), înainte sau după ZICE-C (a se vedea exemplul românesc, destul de cacofonic, (18)). Aceasta arată că complementizatorul *că* din interiorul evidențialului nu mai este transparent, mai precis, nu mai este interpretat ca un complementizator:

(17) sardă

*E nachi chi issa no b'andaiada nudda.*  
și cică că ea nu acolo-mergea deloc  
„Și cică ea nu mergea acolo deloc.” (Archivi del Sud 1996)

(18) română

*și nu vine acasă de la serviciu că cică că are ședințe.*

(19) siciliană

*Vippi troppu assà, (ca) dicica (ca) jera fattu stari na pezza.*

băui prea suficient că cică că eram făcut a-sta o zdreanță

„Am băut atâta că, cică, eram făcut pulbere.”

(20) spaniolă

*Y los tres defensores enfurecidos [...] que dizque estaban dispuestos que dizque a hacerse matar, que dizque si fuera necesario, del que no tenía armas.*

„Și cei trei apărători furioși [...] că cică erau dispuși, cică, să se lase omorâți, că, cică, dacă trebuia, de către cel care nu avea arme.” (F. Vallejo 1994, apud Travis 2006:1282)

Trebuie menționat că spaniola (inclusiv spaniola europeană) are o folosire specială a complementizatorului *que* ca marcă a citării, adică a unui enunț reprodus în vorbire directă sau indirectă, care nu este introdus de un verb dicendi (cf. Etxepare 2008, 2010). Aceasta permite lui *que* al citării și evidențialul *dizque* să apară împreună în varietățile în care ambele coexistă.

### 3.4 Slăbire semantică

În privința sensului, se pare că partea verbală a mărcii, adică „a zice”, nu mai are sensul lexical al unui verb, de vreme ce există multe cazuri în care ZICE-C dublează pleonastic un verb dicendi lexical, cf. exemplele (21)–(25) (Cruschina & Remberger 2008):

(21) spaniolă

*Y dicen que diz que [...] no más trabajan en el campo.*

și zic că cică nu mai lucrează în DEF câmp

„Și zic că cică nu mai lucrează pe câmp” (Kany 1944:172)

(22) sardă

*e an cominzadu a faeddare, e nachi ananadu ...*

și au început a vorbi și zice-că au spus

„și au început să vorbească și cică – au spus – ...” (Archivi del Sud 1996)

(23) română

*Mi-a zis că cică nu l-ar mai iubi.*

(24) galiciană

*Disquedixo Xoel quetiña moito traballo e preferiu quedar na casa.*

cică zise Xoel că avea multă treabă și prefera a-sta în-DEF casă

„Cică – a zis Joel – avea multă treabă și prefera să rămână acasă”

(25) siciliană

*Maria mi dissi ca dicica arrubbaru a machina au dutturi.*

Maria îmi zise că cică furară DEF mașina la-DEF doctor

„Maria mi-a spus că cică i-au furat mașina doctorului.”

Aceste exemple au un verb dicendi la formă personală, adesea cu subiect explicit (vezi *Xoel* în (24) și *Maria* în (25)), care reprezintă, astfel, sursa directă a conținutului reprodus.

### 3.5 Gramaticalizare

Cum am arătat în această secțiune, marca citațională este erodată fonetic, decategorizată morfologic, de vreme ce nu are flexiune, este reanalizată sintactic ca un adverb și nu mai are sensul unui verb lexical. Toate acestea sunt considerate criterii pentru fenomene de gramaticalizare de către mulți cercetători, cum ar fi Heine (1993) și alții.

## 4. Analiza sintactică și semantică a unei mărci citaționale

### 4.1 Semantică

Revenind la tabela 1, din Cruschina & Remberger (2008), ilustrez în cele ce urmează folosirea mărcii citaționale *cică* prin câteva exemple românești, pentru a arăta variația sensului său în funcție de context, cf. (26)–(29):

- (26) ... să căutam ceva de lucru, că burta, auzi, *cică* n-am mâncat de ieri... (Ispirescu, apud Macrea 1955–1957: s.v. *cică*)
- (27) Moș popa, când spune de evanghelie, *cică* să rabzi și iar să rabzi. (Delavrancea, apud Macrea 1955–1957: s.v. *cică*)
- (28) *Cică* Ion e bolnav.
- (29) *Cică* banul n-aduce fericirea.

În (26), în mod neașteptat, avem un subiect explicit pentru *cică*, ca și cum ar mai fi încă un verb, și anume *burta*. De fapt, acest exemplu este întrucâtva ambiguu fiindcă poate reprezenta fie vorbire indirectă fie directă (fără semnele citării). Oare *burta* este cea care vorbește, care nu a mâncat de ieri – adică vorbire directă – sau naratorul – adică vorbire indirectă? În orice caz, o poți auzi, și în (26) *cică* marchează în mod evident informație la mâna a doua, ca și în (27), alt exemplu de vorbire directă sau indirectă. În (28) și (29) *cică* este singurul element care marchează citarea, fără vreo indicație a sursei informației, cu diferența că în (29), ca și în exemplul din poveste (4), din secțiunea 1, ea marchează cunoaștere comună generală („folclor”; cf. proverbul *Banul n-aduce fericirea*), în timp ce *Cică Ion e bolnav* se referă la o situație particulară marcată prin evidențialitate citațională. Exemplele (30) arată un efect foarte interesant al poziției lui *cică*:

- (30) a. *Cică* el zice că a lucrat mult.
- b. El zice că *cică* a lucrat mult.



În (30a), *cică* se referă la întreaga propoziție *el zice că a lucrat mult*, pe când în (30b), marca evidențială *cică* apare în complementul verbului dicendi și determină un soi de acord evidențial (ea nu este o a doua marcă de evidențialitate), sursa informației fiind identificată cu subiectul verbului principal (*el zice*). Totuși, există perechi minimale clare pentru folosirea verbului dicendi propriu-zis și cea a mărcii evidențiale:

- (31) a. Ion *cică* fumează.  
b. Ion *zice că* fumează.

## 4.2 Sintaxă

Când *cică* funcționează ca o marcă evidențială a întregii fraze, el apare la începutul enunțului sau după un subiect topicalizat, ca în (31a). Totuși, *cică* poate apărea și într-o serie de alte poziții în interiorul propoziției, atât timp cât nu intervine acolo unde există condiții de adiacență (de exemplu, nu poate apărea în interiorul complexului de clitice din jurul verbului, cf. (32c) și Giurgea 2011):

- (32) a. *Cică* individul a fost prins.  
b. Individul *cică* a fost prins.  
c. \*Individul a *cică* fost prins.  
d. Individul a fost *cică* prins.  
e. Individul a fost prins *cică*.

Aceste poziții din interiorul propoziției sunt exact pozițiile în care se pot întâlni nu doar adverbe, ci și expresii parentetice (pentru parentetice în acest context, cf. Dehé 2009; Dehé & Wichmann 2010; Venier 1991). Consider că tocmai aceste poziții parentetice au permis ca *cică* și alte elemente similare în alte varietăți romanice să evolueze de la construcții verb + complementizator la mărci evidențiale.

### 4.3 Analiză

Așadar, emit ipoteza că elementele de tipul *cică* încep să se transforme într-o marcă evidențială atunci când încep să apară în pozițiile sintactice – sau parasintactice – ale parenteticelor. Un punct de plecare ar fi o frază formată din două propoziții cu un verb dicendi în principală, precum (33):

(33) Ana **zice** că Ion fumează.

→ *zice* + completivă

Eliminând subiectul, putem transforma propoziția principală într-o construcție impersonală, ca în (34):

(34) **Se zice** că Ion fumează.

→ *zice*<sub>impersonal</sub> + completivă

Dacă, apoi, subiectul subordonatei se mută într-o poziție de topicalizare în periferia principalei (o poziție care îl marchează ca *aboutness topic*, cf. Reinhart 1981), ca în (35), aceasta ar putea fi un prim pas în direcția unei structuri parentetice:

(35) a. Ion **se zice** că fumează.

→ subiect topic + *zice*<sub>impersonal</sub> + completivă

b. Ion – **se zice** că – fumează.

→ *zice*<sub>impersonal</sub> + C ca parentetic inserat într-o propoziție principală

(35a) ar putea fi interpretat ca în (35b) – o structură parentetică propriu-zisă, unde *că* este reanalizat ca parte a unei mărci citaționale (dacă ar fi rămas C, ar fi trebuit să fie urmat de o propoziție). În orice caz, rezultatul final al fuziunii morfologice a lui *se zice că* sau *zice că* în forma *cică* poate, apoi, apărea și la sfârșitul propoziției, odată ce a luat naștere noua marcă evidențială:

(36) (**cică**) Ion (**cică**) fumează (**cică**).

→ ZICE-C ca marcă evidențială

La origine, verbul dicendi ia o completivă, pentru a forma o structură cu două propoziții, așadar, cu două subiecte: un subiect al verbului dicendi și unul al propoziției subordonate. Prin topicalizarea celui de-al doilea subiect în periferia stângă, o pierdere treptată a referențialității primului subiect și posibilitatea interpretării secvenței *zice* + C ca un parentetic, însoțită de fuziunea morfofonologică a celor două elemente, o nouă construcție apare, și anume o structură cu o singură propoziție și un singur subiect, în care elementul ZICE-C este marcă sau adverb evidențial (v. și figura 1):

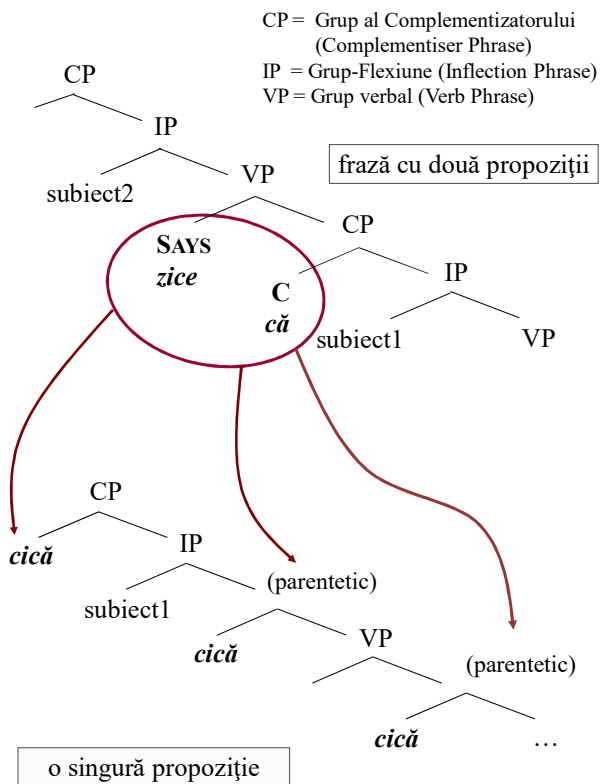


Figura 1  
 Evoluția de la verb dicendi + C la ZICE-C ca marcă sau adverb evidențial

În acest punct, este necesară o nouă investigație a sintaxei lui *cică*: pornind de la ipoteza scindării Grupului-Flexiune („split-IP”) propusă de Pollock (1989) și studiile lui Rizzi (1997) asupra periferiei stângi, ierarhia adverbilor a început să joace un rol important în analiza sintactică – mai ales la Cinque (1999). Așadar, examinând poziția lui *cică* față de alte adverbe, constatăm, cum se vede din exemplele (37) și (38), că *cică* este deasupra adverbilor joase sau cuantificaționale precum *de obicei*, *adesea*, *mereu*, *mult*, *puțin* (v. (37)). Este, de asemenea, obligatoriu interpretat deasupra negației; ca urmare, plasarea obișnuită față de negație este cea din (38a); când apare după negație, ca în (38b), ocupă o poziție parentetică, ce pare să se reflecte și în intonație; (38b) nu se interpretează ca o negare a faptului că se spune că nu e bine să întorci copilul la sân, cum ar fi cazul dacă negația ar fi interpretată deasupra lui *cică*, cuprinzându-l în domeniul ei, ci are același sens ca (38a):

- (37) a. El se ocupă *cică* de obicei / adesea / mereu / mult / puțin cu sportul.  
 b. \*El se ocupă de obicei / adesea / mereu / mult / puțin *cică* cu sportul.
- (38) a. *Cică* nu e bine să întorci copilul la sân.  
 b. Nu e bine, *cică*, să întorci copilul la sân.

În privința adverbialelor înalte, care se atașează la nivelul propoziției (*sentence-level*), întâlnim mai multe situații: față de adverbialele care exprimă o evaluare din partea vorbitorului a faptului comunicat de propoziție (*speaker-oriented evaluatives*), precum *din păcate*, *cică* poate ocupa două poziții: fie apare înainte, fie după; în primul caz (39a), evaluarea aparținând vorbitorului; în al doilea (39b), persoanei de la care se preia informația (sursa evidențială), aceasta fiind parte a enunțului relatat.

- (39) a. Din păcate *cică* e o eroare.  
 b. *Cică* din păcate e o eroare.

Adverbele de modalitate epistemică precum *probabil*, *poate* pot apărea după *cică*, caz în care se interpretează ca făcând parte din informația relatată (40a, 41a). Nu pot însă apărea înainte, deoarece sursa evidențială nu poate fi prezentată decât ca

sigură de către vorbitor (40b, 41b). Aceasta este o altă deosebire între un evidențial citațional și o construcție cu un verb dicendi lexical: în al doilea caz, putem exprima o incertitudine asupra sursei informației (de ex. *Probabil mi s-a spus că e greșit*), ceea ce este exclus atunci când folosim un evidențial precum *cică*.

(40) a. Cică probabil e o eroare.

b. \*Probabil cică e o eroare.

(41) a. Cică poate ninge.

b. \*Poate cică ninge.

Deși este cu siguranță nevoie de mai multe cercetări asupra acestei chestiuni, pare îndreptățit să spunem că *cică*, ca adverb sau marcă evidențială, ocupă poziția de specificator al Grupului de Mod Evidențial (Evidential Mood Phrase) în ierarhia lui Cinque (1999), aflată deasupra adverbelor epistemice *probabil* și *poate*; cât despre adverbialele evaluative, pe lângă poziția mai joasă față de ele, ilustrată în (39a), care corespunde ierarhiei lui Cinque (vezi figura 2), se pare că mai trebuie admisă și posibilitatea plasării într-o poziție imediat superioară, pentru a da seama de (39b).

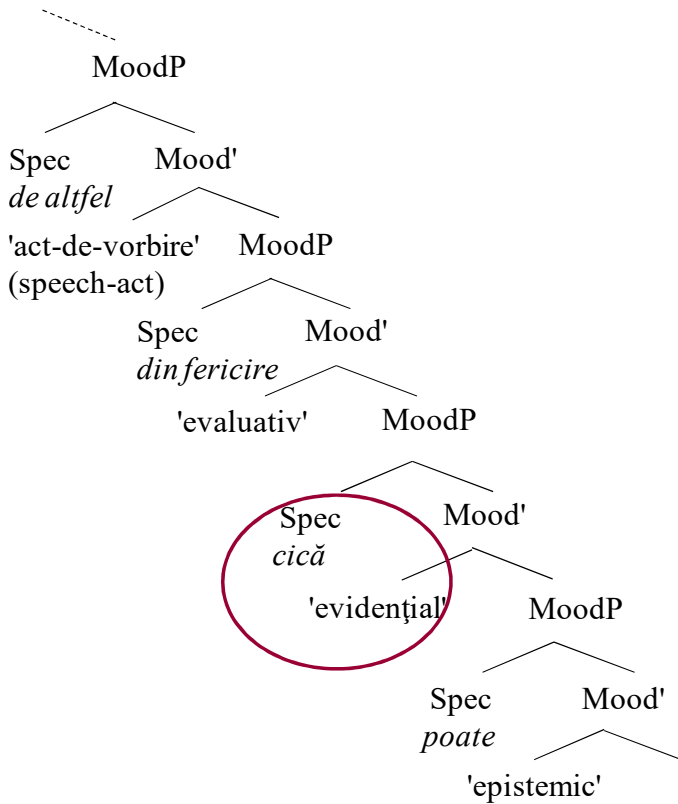


Figura 2  
Cică în ierarhia adverbelor a lui Cinque (1999)

Poziția denumită „evidențial” (*evidential*) în Cinque (1999) ar fi poziția canonică a lui *cică* în periferia stângă, dar, ca și pentru alte adverbiale, există și opțiunea unor poziții parentetice (ca în (36) și (38b)).

## 5. Concluzii și perspective de cercetare

### 5.1 Concluzii

În acest articol am arătat, bazându-mă pe Cruschina & Remberger (2008) dar adăugând noi date din română, că în multe limbi și varietăți romanice există o marcă evidențială citațională cu structura etimologică ZICE + CĂ (provenind de la persoana a treia singular a verbului „a zice” + complementizator). Ea este mai mult sau mai puțin gramaticalizată. S-a încercat o reconstituire a procesului diacronic de constituire a acestei mărci, folosindu-se ca exemplu românescul *cică*.

### 5.2 Perspective de cercetare

Firește, este nevoie de mai multe cercetări pentru a stabili istoria lui *cică* și a-i explora mai în profunzime proprietățile sintactice și semantice în legătură cu alte adverbe înalte. Elemente asemănătoare, și anume forme (semi-)gramaticalizate de persoana a treia prezent ale verbului „a zice”, se găsesc și în italiană (*dice*, cf. Lorenzetti 2002; Cruschina 2011), greacă (*lei*, cf. Pietrandrea & Stathi 2010), macedoneană (*veli*) și croată (*kaže*, cf. Wiemer & Plungian 2008).

În plus, există alte rude evidențiale ale lui *cică*, mai ales în limba vorbită, precum *parcă*, *credcă*, *pisinică*, *matincă* (ultimele două caracterizând varietăți regionale ale românei), a căror structură etimologică este explicată în (42), și încă altele, în funcție de varietatea regională, care ar merita investigate:

- (42)        *parcă* < *pare că*,                *credcă* < *cred că*,  
              *pisinică* < *pe semne că*,        *matincă* < *mă tem că*

Mărci evidențiale și epistemice de genul celor în (42) se întâlnesc și în siciliană (*parica* „parcă”, *pènzica* „credcă”, *capacica* „poate că” etc., cf. Cruschina 2008, 2011, 2015). Este clar că aceste mărci evidențiale și epistemice urmează o cale de dezvoltare, și anume „predicat verbal/adjectival/prepozițional + complementizator” (deci PREDICAT+C), diferită de alte adverbe urmate de *că*, ilustrate în (43) și (44):

- (43) a. Firește că are dreptate.  
b. Firește, are dreptate. / Are, firește, dreptate.  
(Lombard 1974:334–335)
- (44) a. Probabil / desigur că are dreptate.  
b. Poate că are / să aibă dreptate. / Poate are dreptate.  
(Lombard 1974:335)

Cu aceste observații finale din aceeași *La Langue Roumaine* lui Alf Lombard voi finaliza acest articol: Adverbele de tipul *firește*, *probabil*, *poate* pot apărea însoțite de complementizatorul *că*, însă doar la începutul propoziției, și nu în poziții tipic parentetice și în forme morfo-fonologic fuzionate precum *cică*. Aceste construcții nu sunt pe deplin gramaticalizate (v. și Kocher 2014; v. și López-Couso & Méndez-Naya 2015). Așadar, există mai multe grade de gramaticalizare, nu doar în limbi diferite pentru elemente de tip ZICE+C, dar și pentru diferite elemente PREDICAT+C, de la elemente ce reprezintă unități lexicale bazate pe un anumit tipar de formare a cuvintelor la secvențe analizabile PREDICAT + C. Cum se arată și în Cruschina & Remberger (2017), există cel puțin trei construcții diferite pe tiparul adverb/verb/adjectiv + complementizator, care trebuie distinse după criteriul gradului de gramaticalizare. Mărcile citaționale analizate în acest articol, precum românescul *cică*, pot fi considerate pe deplin gramaticalizate.

## Bibliografie

- Archivi del Sud. 1996. *Contami unu Contu. Racconti popolari della Sardegna*. Vol. I Logudoro. Alghero: Archivi del Sud.
- Aikhenvald, A. 2003. “Evidentiality in typological perspective”. In A. Aikhenvald & R.M.W. Dixon (eds.), *Studies in Evidentiality*, 1–31. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Aikhenvald, A. 2004. *Evidentiality*. Oxford: Oxford University Press.



- Anderson, L.B. 1982. "Evidentials, Paths of Change, and Mental Maps: Typologically regular Asymmetries". In W. Chafe & J. Nichols (eds.), *Evidentiality: The linguistic encoding of epistemology*, 273–312. Norwood: Ablex.
- Babel, A.M. 2009. "Dizque, evidentiality, and stance in Valley Spanish". *Language in Society* 38: 487–511.
- Babel, A.M. 2010. *Contact and contrast in Valley Spanish*. PhD Thesis, University of Michigan.
- Cinque, G. 1999. *Adverbs and Functional Heads*. Oxford: Oxford University Press.
- Company Company, C. 2004. "Gramaticalización o desgramaticalización? Reanálisis y subjetivización de verbos como marcadores discursivos en la historia del español". *Revista de filología española* 84: 29–66.
- Company Company, C. 2007. "Subjectification of verbs into Discourse Markers: Semantic-pragmatic Change only?". In B. Cornillie & N. Delbecque (eds.), *Topics in subjectification and modalization*, 97–121. Amsterdam: John Benjamins.
- Cruschina, S. 2008. 'Parica sunnu avverbi...' – Grammaticalisation within the adverbial system of Sicilian, prelegere în cadrul conferinței *Cambridge Italian Dialect Syntax Meeting in Italy*, Pescara, 4–6 July 2008.
- Cruschina, S. 2011. "Tra dire e pensare: casi di grammaticalizzazione in italiano e siciliano". *La Lingua Italiana: Storia, Strutture, Testi* 7: 105–125.
- Cruschina, S. 2015. "The expression of evidentiality and epistemicity: Cases of grammaticalization in Italian and Sicilian". *Probus* 27: 1–31.
- Cruschina, S. & E.-M. Remberger 2008. "Hearsay and reported speech. Evidentiality in Romance". In P. Benincà, F. Damonte & N. Penello (eds.), *Selected Proceedings of the 34th Incontro di Grammatica Generativa*, 95–116. Padova: Unipress (Special issue *Rivista di Grammatica Generativa*. 33).
- Cruschina, S. & Remberger, E.-M. 2017. "Before the complementizer: Adverb types and root clause modification". In M. Hummel & S. Valera (eds.), *Adjective Adverb Interfaces in Romance*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 81–109.
- De Granda, G. 2001. *Estudios de lingüística andina*. Lima: Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Dehé, N. 2009. "Clausal parentheticals, intonational phrasing, and prosodic theory". *Journal of Linguistics* 45(3): 569–615.
- Dehé, N. & Wichmann, A. 2010. "Sentence-initial I think (that) and I believe (that): Prosodic evidence for use as main clause, comment clause and discourse marker". *Studies in Language* 34(1): 36–74.

- Dendale, P. & Tasmowski, L. 2001. “Introduction: Evidentiality and related notions”. *Journal of Pragmatics* 33: 339–348.
- Dendale, P. & Van Bogaert, J. 2007. “A semantic description of French lexical evidential markers and the classification of evidentials”. *Rivista di Linguistica* 19(1): 65–89.
- DEX = Coteanu, I. (ed.) 1998. *Dicționarul explicativ al limbii române*. București: Univers Enciclopedic.
- Escobar, A.M. 2000. *Contacto social y lingüístico: El español en contacto con el quechua en el Perú*. Lima: Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Etxepare, R. 2008. “On quotative constructions in Iberian Spanish”. In R. Laury (ed.), *Crosslinguistic studies of clause combining: The multifunctionality of conjunctions*, 35–77. Amsterdam: Benjamins.
- Etxepare, R. 2010. “From hearsay evidentiality to samesaying relations”. *Lingua* 120: 604–627.
- Falăuș, A. 2014. “Presumptive mood, factivity and epistemic indefinites in Romanian”. *Borealis. An International Journal of Hispanic Linguistics* 3(2): 105–124.
- Faller, M. 2006. “The Cusco Quechua Reportative Evidential and Rhetorical Relations”. In P. Austin & A. Simpson (eds.), *Endangered languages*, 223–252, Hamburg: Helmut Buske Verlag (Linguistische Berichte, Sonderheft 14).
- GALR, 2008 = Guțu-Romalo, V. (coord.), *Gramatica Limbii Române*, Bucharest: Editura Academiei.
- Giacalone Ramat, A. & Topadze, M. 2007. “Evidentiality: a comparative look at Georgian and Italian”. *Rivista di Linguistica* 19(1): 7–38.
- Giurgea, I. 2011. “The Romanian verbal cluster and the theory of head movement”. In J. Herschensohn (ed.), *Romance Linguistics 2010. Selected papers from the 40th Linguistic Symposium on Romance Languages (LSRL), Seattle, Washington, March 2010*, 271–286. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Heine, B. 1993. *Auxiliaries. Cognitive forces and grammaticalization*. New York: Oxford University Press.
- Heine, B. & Kuteva, T. 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Irimia, M.-A. 2009. “Romanian Evidentials”. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 15(1): 105–114.
- Jakobson, R. (ed.) 1971. “Shifters, verbal categories, and the Russian verb”. In idem, *Selected Writings, II: Word and language*, 130–147. Den Haag: De Gruyter Mouton.

- Jones, M.A. 1993. *Sardinian Syntax*. London/New York: Routledge.
- Jones, M.A. 2013. "Fronting, Focus and Illocutionary Force in Sardinian". *Lingua* 134: 75–101.
- Kany, C.E. 1944. "Impersonal *dizque* and its variants in American Spanish". *Hispanic Review* 12: 168–177.
- Kocher, A. 2014. *Claro que son adverbios: Análisis de un proceso de gramaticalización*, Masterarbeit, Institut für Romanistik: Universität Wien.
- Lazard, G. 2001. "On the grammaticalization of evidentiality". *Journal of Pragmatics* 33: 359–367.
- Lehmann, C. 1986. "Grammaticalization and linguistic typology". *General Linguistics* 26: 3–22.
- Lipski, J.M. 1996. *El Español de América*. Madrid: Ediciones Cátedra.
- Lombard, A. 1974. *La langue roumaine. Une présentation*. Paris: Klincksieck.
- López-Cousa, M. J. & B. Méndez-Naya 2015. "Epistemic/evidential markers of the type verb + complementizer". In A. D. M. Smith et al. (eds.), *New Directions in Grammaticalization Research*, 93–120. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Lorenzetti, L. 2002. "Sulla grammaticalizzazione di *dice* nell'italiano parlato". In S. Heinemann, G. Bernhard & D. Kattenbusch (eds.), *Roma et Romania. Festschrift für Gerhard Ernst zum 65. Geburtstag*, 211–221. Tübingen: Niemeyer.
- Macrea, D. (ed.) 1955–1957. *Dicționarul limbii române literare contemporane*. București: Editura Academiei Republicii Populare Române.
- Magaña, E. 2005. "El paso de 'dice que' a 'dizque', de la referencia a la evidencialidad". In *Contribuciones desde Coatepec* 8, 59–70. Toluca: Universidad Autónoma del Estado de México.
- Menza, S. 2006. *Il paraverbo. L'interiezione come sottoclasse del verbo*. Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- Miglio, V.G. 2010. "Online databases and language change: the case of Spanish *dizque*". *Language and Computers* 71: 7–28.
- Mihoc, T. 2014. "The Romanian future-and-presumptive auxiliary". *McGill Working Papers in Linguistics* 24(1): 64–80.
- Moșei, A.I. [fără an]. Le verbe *dire* et ses dérivés – entre unités lexicales à sens plein et marqueurs de reformulation paraphrastique (MRP). Essay. Universitatea Babeș-Bolyai, Cluj [Online]. [http://lett.ubbcluj.ro/rtf-uri/Motei\\_AnaMaria.htm](http://lett.ubbcluj.ro/rtf-uri/Motei_AnaMaria.htm) [30 January 2008].

- Olbertz, H. 2005. “*Dizque* en el español andino ecuatoriano: conservador e inovador”. In H. Olbertz & P. Muysken (eds.), *Encuentros y conflictos: bilingüismo y contacto de lenguas en el mundo andino*, 77–94. Madrid: Iberoamericana / Vervuert.
- Olbertz, H. 2006. “*Dizque* en el español de México”. In E.A. Valencia (eds.), *Actas del XIV Congreso Internacional ALFAL*, Santiago de Chile.
- Olbertz, H. 2007. “‘*Dizque*’ in Mexican Spanish: the subjectification of reportative meaning”. *Rivista di linguistica*. 19(1): 151–172.
- Palmer, F.R. 2001. *Mood and Modality*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Pietrandrea, P. & Stathi, K. 2010. “What counts as an evidential unit? The case of evidential complex constructions in Italian and Modern Greek”. In B. Wiemer & K. Stathi (eds.), *Database on Evidentiality Markers in European languages*, 333–344. Berlin: Akademie Verlag. (Sonderheft der Zeitschrift Sprachtypologie und Universalienforschung 63/4).
- Plungian, V.A. 2001. “The place of evidentiality within the universal grammatical space”. *Studies in Language* 12(1): 349–357.
- Pollock, J.-Y. 1989. “Verb Movement, Universal Grammar, and the Structure of IP”. *Linguistic Inquiry* 20: 365–424.
- Pop, L. 2000. “Marqueurs et espaces discursifs: de quelques marqueurs spécifiques du roumain”. In A. Englebert et al. (eds.), *Actes du XXIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes / Vivacité et diversité de la variation linguistique*, 595–604. Berlin: De Gruyter Mouton.
- Pop, L. 2002. “Plus ou moins adverbes: le cas des adverbes de texte”. In D. Lagorgette & P. Larrivée (eds.), *Représentations du sens linguistique*, 437–450. München: Lincom Europa.
- Puddu, M. 2000. *Ditzionàriu de sa limba e de sa cultura sarda*. Cagliari: Condaghes [Online]. <http://www.ditzionariu.org> [1 May 2015].
- Ramat, P. 1996. “‘Allegedly, John is ill again’: Stratégies pour le médiatif”. In Z. Guentchéva (ed.), *L’énonciation médiatisée*, 287–298. Louvain and Paris: Peeters.
- Remberger, E.-M. 2009a. “The syntax of evidential markers: The Romanian hearsay marker *cică*”, prelegere în cadrul conferinței *Generativen Grammatik des Südens* (GGs), Universität Leipzig, 22.–24. Mai 2009.
- Remberger, E.-M. 2009b. “*Que nunca mas festejada coronacion dizque se hizo...* – Zur Adverbialisierung von SAGEN im Romanischen”, prelegere la FU Berlin, 6. 7. 2009.
- Remberger, E.-M. 2011a. „Discourse particles in diachrony: A Sardinian case study”, prelegere în cadrul conferinței *Italian (Dialects) in diachrony*, Leiden, 20. 5. 2011.

- Remberger, E.-M. 2011b. "The syntax, interpretation and origin of discourse markers: A Sardinian case study", prelegere în cadrul conferinței 32. *Deutscher Romanistentag*, HU Berlin, 28. 9. 2011.
- Remberger, E.-M. 2012. "Evidential markers and quotation", prelegere în cadrul workshop-ului *Quotation: Perspectives from Philosophy and Linguistics*, Universität Bochum, 27.–29.09.2012.
- Remberger, E.-M. 2014a. "Reported Speech in Old and Modern Sardinian", prelegere în cadrul conferinței *Cambridge Italian Dialect Syntax Meeting* (CIDSM) 8, Università di Padova/Università di Venezia, 22.6.2014.
- Remberger, E.-M. 2014b. "Evidential markers and quotation", prelegere în cadrul la conferința *International Conference on Theoretical and Applied Linguistics*, Universitatea Transilvania din Brașov/Romania, 19.9.2014.
- Remberger, E.-M. 2014c. "'I didn't say it. Somebody else did.'" – Evidential and quotative strategies in syntactic theory", prelegere în cadrul conferinței ÖSKL, Universität Salzburg, 21.11.2014.
- Remberger, E.-M. 2015. "I didn't say it. Somebody else did.' – The Romanian hearsay marker *cică*." In *Redefining community in Intercultural context*, Vol.4/1. Selection of papers presented within 4th RCIC Conference, Henri Coandă Air Force Academy, Brașov, 21-23 May, 2015, 31–41.
- Reinhart, T. 1981, "Pragmatics and linguistics: An analysis of sentence topics". *Philosophica* 27: 53–93.
- Rizzi, Luigi 1997. "The fine structure of the left periphery". In L. Haegeman (ed.), *Elements of grammar. Handbook in generative syntax*, 281–337. Dordrecht: Kluwer.
- Scripnic, G. & Găță A. 2008. "Equivalents of reportative evidentials in the French translation of Ion Creangă's Memory of my boyhood". *Translation Studies: Retrospective and Prospective Views* 3: 177–187.
- Squartini, M. 2001. "The internal structure of evidentiality in Romance". *Studies in Language* 25(2): 297–334.
- Squartini, M. 2004. "Disentangling evidentiality and epistemic modality in Romance". *Lingua* 114: 873–895.
- Squartini, M. 2005. "L'evidenzialità in rumeno e nelle altre lingue romanze". *Zeitschrift für romanische Philologie* 121(2): 246–268.
- Taylor, G. 1996. "Les particules modales en quechua". In Z. Guentcheva (ed.), *L'énonciation médiatisée*, 259–269. Leuven: Peeters.
- Tiktin, H. 1903–1925. *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*. București.

- Traugott, E. 1982. “From propositional to textual to expressive meanings: Some semantic-pragmatic aspects of grammaticalization”. In W.P. Lehmann & Y. Malkiel (eds.), *Perspectives on historical linguistics*, 245–271. Amsterdam: John Benjamins.
- Traugott, E. 1989. “On the rise of epistemic meanings in English: An example of subjectivisation in semantic change”. *Language*. 65(1). 31–55.
- Traugott, E. 1995. “Subjectification in grammaticalization”. In S. Wright & D. Stein (eds.), *Subjectivity and Subjectivisation*, 31–54. Cambridge: Cambridge University Press.
- Traugott, E. 1999. “The role of pragmatics in a theory of semantic change”. In J. Verschueren (ed.), *Pragmatics in 1998: Selected Papers from the 6th International Pragmatics Conference, II*, 93–102. Antwerpen: International Pragmatics Association.
- Travis, C. 2006. “*Dizque*: a Colombian evidentiality strategy”. *Linguistics* 44(6): 1269–1297.
- Venier, F. 1991. *La modalizzazione assertiva. Avverbi modali e verbi parentetici*. Milano: Franco Angeli.
- Wagner, M. L. 1951. *La lingua sarda. Storia, spirito e forma*. Bern: Francke.
- Wiemer, B. & Plungian, V. A. 2008. “Lexikalische Evidenzialitätsmarker im Slawischen”. *Wiener Slawistischer Almanach* Sonderband 72.
- Willett, T. 1988. “A crosslinguistic survey of the grammaticization of evidentiality”. *Studies in Language* 12(1): 51–97.
- Zafiu, R. 2013, “Modality and Evidentiality.” In G. Pană Dindelegan (ed.), *The grammar of Romanian*, 575–584. Oxford: Oxford University Press



Lene Schøsler

Université de Copenhague

# L'analyse constructionnelle appliquée au français<sup>1</sup>

## 1. Introduction

Le but de la présente étude est de démontrer l'avantage de redéfinir les concepts de *paradigme* et de *construction* et d'appliquer ces concepts à l'intérieur d'une théorie sur l'organisation de la grammaire et sur les principes des changements grammaticaux. Ma recherche dans ce domaine se poursuit en collaboration avec deux collègues danois, et ses principes sont exposés dans un ouvrage collectif (Nørgård-Sørensen, Heltoft & Schøsler 2011). Notre approche combine trois inspirations. Premièrement, elle est inspirée de la linguistique fonctionnelle danoise, ce qui explique notre intérêt pour les aspects sémantiques et pragmatiques. Deuxièmement, elle est ancrée dans le structuralisme danois, dit glossématique, ce qui distingue la linguistique fonctionnelle danoise de la version fonctionnelle américaine. L'inspiration glossématique nous incite à étudier de façon parallèle l'expression et le contenu, et elle nous a motivés à proposer une définition de la grammaire à partir de sa structure paradigmatique. La structure paradigmatique est fondamentale non seulement pour la morphologie, mais – et voici un aspect nouveau de notre théorie – elle l'est aussi en syntaxe. Le fonctionnalisme nous a fait comprendre que la langue doit être étudiée à partir de son usage, et c'est à partir de l'étude distributionnelle de l'usage que nous

---

<sup>1</sup> Je remercie Julie Glikman pour sa disponibilité et ses observations utiles faites sur une version préliminaire de ce texte.



cherchons à identifier des oppositions de nature paradigmatique. Une troisième source d'inspiration est la recherche diachronique de Henning Andersen, qui nous a incités à envisager la structure interne des paradigmes dans leur rapports en terme de « markedness », et d'examiner la propagation des changements selon sa théorie d'« actualisation ». Voilà rapidement posés quelques principes de base qui vont être développés dans la section 2. Je vais illustrer mon propos à l'aide de quelques structures, afin de déterminer si ces structures sont des constructions dans le sens technique que j'utiliserai ici. Je vais d'abord passer en revue deux possibles constructions relativement simples, en discutant s'il s'agit bien de constructions selon les principes exposés (section 3). Ensuite (section 4), je vais présenter en détail des structures plus complexes, connues sous les termes de structures incausatives, inergatives ou encore anticausatives. Dans ma conclusion (section 5), je ferai le point en résumant les avantages de l'analyse paradigmatique et constructionnelle.

## 2. Définitions

En ce qui concerne le terme de « construction », les linguistes l'emploient de différentes façons, soit athéorique, soit dans une acception plus technique suivant les divers modèles de la « Construction Grammar » (CG). Pour ma part, j'emploierai le terme « construction » dans son sens technique, qui se rapproche du terme « schematic construction » de la CG (voir Croft 2001, Croft et Cruise 2004)<sup>2</sup>. Me basant sur les principes brièvement exposés dans la section précédente, je définis les constructions comme des structures organisées en paradigmes d'oppositions, à l'instar des oppositions morphologiques. Ces paradigmes sont créés, réorganisés ou abandonnés comme les paradigmes morphologiques. En d'autres mots, ces structures peuvent se grammaticaliser ou se dégrammaticaliser, et cela selon les principes de l'opposition participative ou de « markedness » comme proposé par Timberlake (1977) et Andersen (2001a-c).

Mes définitions impliquent les traits caractéristiques suivants : une construction fait partie de la grammaire de la langue, elle a une *expression* (une forme) et un *contenu*, et ce contenu n'équivaut pas à la somme de ses éléments constitutifs (sur

---

<sup>2</sup> Une bonne présentation des principes de base et de l'élaboration de la *Construction Grammar* se trouve dans Fried (2004).

ce point, je suis d'accord avec Goldberg 1995). L'organisation paradigmatique des constructions implique que les membres d'un paradigme s'opposent entre eux grâce à des différences systématiques et prévisibles d'*expression* et de *contenu*. Les structures syntagmatiques qui s'opposent constituent ce que nous désignons par le terme *domaine syntagmatique* – en anglais *domain*. Les différences de sens exprimées par les structures alternantes s'inscrivent dans un *cadre sémantique* ou *frame* en anglais. Le choix entre deux structures implique une différence de sens, comme celle qui distingue par exemple les deux futurs du français moderne, la forme synthétique, *je parlerai*, et la forme analytique, *je vais parler*.

Puisque ma définition des constructions repose sur une opposition systématique au niveau formel (*l'expression*) et au niveau du sens (*le contenu*), le chercheur aura des difficultés prévisibles en appliquant une analyse constructionnelle aux étapes anciennes d'une langue. En particulier c'est un défi théorique et empirique d'identifier et d'analyser les rapports entre l'expression et le contenu, et de suivre les modifications de ces rapports dans une perspective diachronique.

Dans ma section 3, je vais me servir de quelques cas concrets, très simples, concernant l'ordre des mots en ancien français, afin de montrer comment établir s'il s'agit ou non de « constructions » dans le sens défini ci-dessus, avant d'étudier en détail le cas plus complexe, à savoir les structures incausatives.

### 3. Deux exemples simples

Depuis longtemps, l'ordre des mots en ancien français intéresse vivement un grand nombre de chercheurs et ce sujet est loin d'être épuisé. Plusieurs chercheurs se sont penchés avec prédilection sur la zone préverbale en ancien français. Je vais mentionner deux de ces structures, pour lesquelles on pourrait se demander s'il s'agit d'une construction dans le sens technique défini ici.

### 3.1 Premier exemple, la structure « *quant ...si ...* »

L'exemple (1) illustre la première structure :

- (1) *Et quant il furent revenu si fisent savoir as barons qu'il avoient fait* (Clari III :24) 'et quand ils étaient rentrés, ils expliquèrent aux barons ce qu'ils avaient fait'

Cette structure narrative est très fréquente, chez Robert de Clari (vers 1200) elle constitue même 66% des phrases ayant au moins deux circonstants en position préverbiale (à savoir la subordonnée introduite par la conjonction *quant* et la principale par *si*)<sup>3</sup>. S'agit-il d'une construction ? Pour vérifier ou falsifier une telle hypothèse, il faut examiner si cette structure se caractérise par : 1) une opposition à un ou plusieurs ordres des mots différent, avec un sens différent, et 2) un sens qui ne se laisse pas dériver de ses éléments. Or, cette structure ne s'oppose pas de façon systématique à une autre, et son sens se laisse facilement dériver des parties. En d'autres mots, la structure *quant ...si ...* n'est pas une construction dans le sens technique du terme que j'emploie ici.

### 3.2 Deuxième exemple, la structure « *et VS/SV* »

Mon deuxième exemple concerne les structures « *et VS/SV* » pour lesquelles je pose la même question à savoir s'il s'agit là de deux « constructions » dans le sens technique du terme. Quelques études récentes<sup>4</sup> montrent que dans les textes français continentaux depuis la deuxième moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, la valeur discursive de « *et VS* » diffère de la structure « *et SV* », puisque la première possède la valeur de surenchère informative, c'est-à-dire un effet inattendu ou surprenant que la seconde ne possède pas ; celle-ci présente un fait attendu, non surprenant. Voir les exemples (2a–b):

- (2) a. la structure « *et VS* » : ... I homme qui se disoit avoir este pris des anemis et puis ranconne, lequel disoit ...que le roy d'Angleterre faisoit faire moult diligeaument le pont de Poyssi, et *vouloit celui homme* recevoir mort s'il ne disoit verite. (Ingham 2012b, exemple 5a) ; '...un homme qui disait qu'il avait été capturé des ennemis et puis rançonné, disait...que le roi d'Angleterre faisait

---

<sup>3</sup> Voir Lavrentiev et al. (2012).

<sup>4</sup> Voir Ingham (2012a-b) et Prévost (2002, 2011).

construire rapidement le pont de Poissy, et cet homme recevrait la mort s'il ne disait pas la vérité'

- b. la structure « *et SV* » : Adoncques le conte de Moret [...fu pris des Anglois quant il retornoit...]. *Et ledit conte de Moret fu mene en une des prisons au roy d'Angleterre*. (Ingham 2012b, exemple 6) 'Alors le conte de Moret [fut pris par les Anglais quand il rentrait]. Et ce conte de Moret fut mené dans une des prisons du roi d'Angleterre.'

Il s'agit ici d'une opposition paradigmaticque entre deux structures, une opposition avec un sens qui ne se laisse pas dériver de ses éléments, à savoir « *et VS/SV* », liées à la présence ou à l'absence de la valeur de surenchère. Par conséquent, selon ma définition, il s'agit de constructions dans le sens technique de ce terme.

Après ces cas simples, destinés à illustrer les principes sur lesquels je me base pour identifier et étudier les constructions, je vais examiner les alternances incausatives en français afin de déterminer si elles peuvent légitimement être qualifiées de constructions.

## 4. Les alternances incausatives

### 4.1 Introduction : les constructions à réduction du premier argument

Un des avantages de l'approche paradigmaticque est qu'elle facilite la comparaison entre états de langues et entre langues différentes, puisqu'elle considère les marques morphologiques et les constructions syntaxiques sur un pied d'égalité. Ceci est utile, dans la mesure où les différents états d'une langue et les langues différentes peuvent être structurés de façon synthétique ou analytique, ou organisés de façon composite, c'est-à-dire en combinant marques morphologiques et constructions. On verra que cela est pertinent pour les structures à réduction du premier argument (A1) qui incluent les structures passives et incausatives, qui seront examinées par la suite, dans une perspective diachronique, depuis le latin jusqu'au français moderne. Mon hypothèse est que ces structures constituent des constructions dans le sens technique du terme.

## 4.2 Le latin

Le passif latin constitue une illustration parfaite d'une organisation composite des constructions à réduction d'A1. Voici les faits : contrairement à la construction active, le passif se caractérise par le fait que l'A1 de la phrase active peut ne pas être exprimé<sup>5</sup>. Il s'agit ainsi d'un cas de réduction de l'argument A1 de la phrase active et de la promotion au statut d'A1 de l'argument A2 (le deuxième argument ou complément d'objet direct de la phrase active). Cette distinction entre l'actif et le passif est bien connue et communément acceptée comme une opposition entre constructions. Ce qui est moins reconnu – du moins pour les conséquences théoriques qui en découlent – c'est que le latin, pour marquer formellement cette distinction de voix, combine des marques de nature différente : 1° des marques purement morphologiques comme *excrucio* : *excrucior* et 2° des marques syntaxiques, à savoir la construction périphrastique *excruciavi* : *excruciatum sum*, voir table 1 :

Table 1

Formes actives et passives du verbe latin *excrucio* 'je tourmente'

verbe : 'tourmenter'	construction active	construction passive
Présent	<i>excrucio</i>	<i>excrucior</i>
Parfait	<i>excruciavi</i>	<i>excruciatum sum</i>

Contrairement à une présentation simpliste de l'évolution du latin vers les langues romanes selon laquelle le latin illustrerait un état de langue synthétique et les langues romanes des états de langue analytiques<sup>6</sup>, il nous faut donc constater que le latin signale la réduction de l'argument A1 soit à l'aide d'une morphologie particulière (la flexion en *-or*), soit à l'aide d'une construction particulière avec le participe passé passif et l'auxiliaire *esse*. Mais le latin possédait aussi d'autres structures à réduction, parmi lesquelles je parlerai de deux, qui sont attestées notamment en latin tardif : une structure incausative illustrée dans l'exemple (3), et une structure incausative réfléchie illustrée dans l'exemple (4). Dans ces deux cas, comme dans le cas d'*excrucio* / *excrucior*, nous assistons à une situation qui

<sup>5</sup> Le fait que l'équivalent de l'A1 de la phrase active peut s'exprimer dans la phrase passive à l'aide d'un complément prépositionnel n'infirmes en rien cette caractéristique de la phrase passive.

<sup>6</sup> Dans son article de 2005, Wüest met justement en garde contre de telles simplifications dans l'analyse des changements linguistiques des langues romanes.

implique en principe deux arguments, dont le premier est effacé et le deuxième argument prend la fonction de sujet grammatical, mais sans morphologie passive :

- (3) *postea rumpunt dentes* 'après, les dents cassent'  
 (4) *ubi iam se morbus ostendit* 'où la maladie se montre'<sup>7</sup>

Kiss (1982 :21) désigne les structures passives, incausatives non-réfléchie et réfléchie avec le terme 'présentation non-active'. Les deux structures incausatives persistent dans les langues romanes. On s'y réfère généralement avec les termes *incausatives*, *inergatives* ou *anticausatives*. Par la suite, je me rapporterai aux deux structures en utilisant la terminologie de Heidinger (2010) : structure non-réfléchie ou UAC (« unmarked anticausative ») et structure réfléchie ou RAC (« reflexive anticausative »).

Par rapport aux langues romanes, l'anglais et le danois ne possèdent qu'une structure incausative, et celle-ci n'est pas réfléchie, voir (5b) :

- (5) a. Peter<sub>x</sub> broke the branch<sub>y</sub>; Peter<sub>x</sub> knækkede grenen<sub>y</sub> ('Pierre a cassé la branche')  
 b. the branch<sub>y</sub> broke; grenen<sub>y</sub> knækkede ('la branche a cassé')

Le rapport entre (5a) et (5b) relève de la grammaire, car il s'agit d'une alternance entre deux membres d'un paradigme, alternance entre une structure transitive (A1 + A2), avec un agent A<sub>x</sub> qui effectue une action ayant un effet sur A<sub>y</sub>, qui alterne avec une structure intransitive avec un argument (A1, correspondant à A2, A<sub>y</sub> - de la structure transitive) qui est non-agent, incausatif. Il y a donc une opposition de forme : structure transitive ou intransitive, avec une opposition de sens : agentivité opposée à non-agentivité / incausativité. En d'autres mots, il s'agit là d'une opposition de constructions. Dans la publication collective (Nørgård-Sørensen *et al.* 2011) nous nous sommes servis de cette alternance pour illustrer notre concept de paradigmaticité syntaxique. Je reproduis, en l'adaptant au français, notre schématisation dans la table 2. Cette schématisation définit d'une part *le domaine*

<sup>7</sup> Les deux exemples sont cités d'après Hardinger (2010 : 26, exemples 33a et 32c). Ils proviennent de *Mulomedicina Chironis* (ivème siècle). Curieusement, Hardinger refuse d'accepter l'idée pourtant très logique, que la structure réfléchie illustrée dans (4) soit à l'origine de la RAC romane. Je recommande l'excellente étude de Kiss (1982) et la documentation riche des diverses structures réfléchies en latin tardif fournie par Cennamo (entre autres Cennamo 2000).

*syntagmatique* du paradigme, qui précise les structures impliquées dans le paradigme, en l'occurrence un verbe (V) accompagné d'un ou de deux groupes nominaux (GN1 et GN2). D'autre part est défini *le cadre sémantique*, en l'occurrence la relation causale visant  $A_y$ . Ainsi, conformément aux définitions des sections 1 et 2, je distingue entre *l'expression* et *le contenu*. Les rôles sémantiques des arguments sont signalés par rapport à l'argument accompagné d'un symbole de référence ( $A_x$ ,  $A_y$ ). Le choix entre la construction intransitive *grenen<sub>y</sub>, knækkede* ('la branche a cassé') et la construction transitive *Peter<sub>x</sub>, knækkede grenen<sub>y</sub>* ('Pierre a cassé la branche') implique une différence de contenu entre un procès incausatif et une action causale. Pour l'alternance danoise, nous avons choisi une terminologie différente, mais équivalente, à savoir la désignation *alternance ergative / inergative*.

**Table 2**

Paradigme de l'alternance ergative / inergative en danois (5a-b)

Domaine syntagmatique: V + GN1 (+GN2) <sup>8</sup>		
Cadre sémantique: relation causale visant $A_y$		
Expression	Contenu de l'A1	Contenu de l'A2
GN1	inagent, incausatif $A_y$	-
GN1 + GN2	agent, cause $A_x$	inagent, incausatif $A_y$

Dans une perspective constructionnelle, voici les questions qui m'intéresseront dans ce qui suit: les deux structures incausatives latine et romane sont-elles des constructions dans le sens technique employé ici pour décrire l'alternance en danois? sont-elles toutes deux équivalentes à l'unique structure incausative, anglaise et danoise, illustrée dans (5b)? En d'autres mots, s'agit-il de deux constructions différentes du point de vue fonctionnel et sémantique ou bien de deux structures ayant plus ou moins le même sens? Dans ce qui suit je me concentrerai sur les structures françaises.

<sup>8</sup> L'optionnalité est marquée à l'aide de parenthèses.

### 4.3 Constructions à réduction du premier argument : le français

Le français moderne possède au moins trois structures à réduction d'A1, par rapport à une construction active, qu'on peut qualifier de causative, voir l'exemple (6a), à savoir 1° la périphrase formée à l'aide de l'auxiliaire *être* et du participe passé et qui est une passive causative, puisqu'il s'agit d'une activité pour laquelle il existe un agent, exprimé ou non, voir l'exemple (6b), 2° la structure incausative UAC, voir (6c) et 3° la structure incausative réfléchie RAC, voir (6d). Les parenthèses signalent la présence possible (ou non, marquée à l'aide de \*) d'un agent ou cause externe.

- (6) a. le gouvernement augmente les prix  
 b. les prix sont augmentés (par le gouvernement)  
 c. les prix augmentent (\*par le gouvernement)  
 d. les prix s'augmentent (\*par le gouvernement)<sup>9</sup>

Nous avons vu que les équivalents des structures (6c-d) existent en latin tardif (voir les exemples (3)-(4)). Il est légitime de se poser la question de savoir quel est le rapport entre les structures latines et les structures romanes, et en particulier si ce rapport s'est modifié au cours de l'histoire de la langue. La section suivante étudiera l'évolution des deux structures dans une perspective diachronique.

#### 4.3.1 Constructions à réduction du premier argument : étude diachronique

Les chercheurs sont d'accord sur le fait que dans les textes les plus anciens, la structure UAC (6c) est plus fréquente que la structure RAC (6d). En français comme dans les autres langues romanes, ce n'est qu'après la période de la Renaissance que RAC devient plus fréquente que UAC, voir par exemple Blinkenberg (1969), Buridant (2000), Nyrop (1930), Wilmet (1998). En français moderne on estime à 500 (Wilmet 1998) le nombre de verbes transitifs alternant avec la construction UAC ; selon Rothemberg (1974), il n'y aurait que 311 verbes

<sup>9</sup> Les deux structures UAC et RAC réalisées avec le verbe *augmenter* sont par exemple signalées dans le dictionnaire *Le Petit Robert de la langue française* en ligne. Avec ce verbe, la structure RAC est moins fréquente que la structure UAC.



alternants. Sur ces verbes transitifs (500 ou 311), un certain nombre possèdent les deux alternances incausatives, UAC ou RAC. Selon Rothemberg, 107 verbes présentent les deux alternances, alors que 204 ne présentent que la structure UAC. Zribi-Hertz (1987) arrive au résultat qu'environ 1700 verbes transitifs possèdent l'alternance avec la structure RAC à l'exclusion de la structure UAC. La différence entre l'ancienne langue où dominait la structure UAC et la situation moderne m'amène à poser les deux questions suivantes qui seront examinées dans cette section : 1° est-ce correct que UAC était plus fréquente que RAC dans l'ancienne langue ? et 2° quelles sont les conséquences du changement de fréquences pour le rapport entre les deux structures ? Plus particulièrement, je verrai si la situation moderne confirme ou – au contraire infirme – l'hypothèse selon laquelle RAC est en train de remplacer UAC, voir section 4.3.2., hypothèse (9a).

Afin de répondre aux deux questions, il faut d'abord examiner les données de l'ancienne langue. Ces données sont néanmoins ambiguës, entre autres dû au fait que le sujet est optionnel en ancien français, par conséquent la distinction entre une structure transitive sans sujet (interprétation (7a)) ou une UAC (interprétation (7b)) est souvent délicate, voir l'exemple (7) provenant du *Charroi de Nîmes* (chanson de geste en vers du xiième siècle, manuscrits du xiiième et du xivème siècles):

(7) A lor cos pendent les forz escuz pesanz, ms A1, vers 1417

(7) a. interprétation transitive, causative, signifiant : '[A1 non exprimé, A<sub>x</sub> = les soldats] pendent à leurs cous leurs écus solides (A2, A<sub>y</sub>)'

b. interprétation incausative (UAC): 'Les écus solides [A1, A<sub>y</sub>] pendent à leurs cous'

Malgré de telles difficultés d'analyse, mes recherches (basées sur l'étude du *Charroi de Nîmes*, de Clari et de Froissart) confirment l'affirmation que RAC est moins fréquente que UAC avant la période de la Renaissance. D'autre part, la carence des RAC fait qu'il est à peu près impossible de déterminer si les deux incausatives étaient équivalentes ou non, et si elles apparaissent ou non dans des contextes comparables. Dans mes études antérieures, j'ai souvent tiré profit de la comparaison de variantes manuscrites, puisque celles-ci sont en mesure de nous fournir la clé pour identifier l'existence de structures plus ou moins équivalentes. Car si les copistes ont choisi des variantes, il faut croire que ces variantes

transmettent un sens à peu près synonymique. Malheureusement, je n'ai pas trouvé de variantes impliquant UAC et RAC dans les manuscrits du *Charroi de Nîmes*. Par contre, j'ai relevé des cas de variation entre UAC, structure active et structure passive, qui présentent un état de choses identique. Dans l'exemple (8), il s'agit d'une hypothèse impliquant la menace de pendre un homme dans un arbre. (A1 : 1109 il n'i a home de si riche lignage,/ 1110 s'il v(os) disoit ne orgueil ne out(ra)ige, ...)

(8) v. A:1111/B:1217/C:1126/D:1226 'qu'on ne le pendît / qu'il ne pendît par son cou dans un arbre'

A1 q(ue) <sup>10</sup> n'e(n) pendist p(ar) la guele a .i. arbre	UAC
A2 q(ue) n'e(n) pe(n)dist p(ar) la gueule a .i. arbre	UAC
A3 q(ue) n'e(n) pendist p(ar) la geule a .i. arb(re)	UAC
A4 q(ue) n'e(n) pendist p(ar) la gueule a .i. arbre	UAC
Af q(ue) n'an pa(n)dist par la goule a .i. arbre	UAC
B1 q(u'i)l le pendroit p(ar) la goule a .i. arbre	construction transitive active
B2 qu'il le pendroit p(ar) le col a .i. arbre	construction transitive active
C ne fust pend(us) a duel (et) a hontage	construction transitive passive
D n'an fust pandus p(ar) la gole a .i. arbre	construction transitive passive

Le rapport entre UAC, construction transitive active ou passive qu'illustrent les variantes manuscrites dans (8), est une relation paradigmatique selon les principes définis plus haut et dans Nørgård-Sørensen *et al.* (2011), voir la table 3. Le domaine syntagmatique du paradigme est un verbe (V) qui se combine avec un ou deux GN (GN1 et GN2). L'optionnalité est marquée à l'aide de parenthèses. Le cadre sémantique concerne les rapports de *causalité* et d'*agentivité* entre les arguments. Les rôles sémantiques des arguments sont signalés par rapport à l'argument (A) accompagné d'un symbole de référence. La construction active ('qu'on ne le pendît dans un arbre par son cou') se caractérise par le fait qu'il existe un agent ou une cause – exprimé formellement ou non. La construction passive ('qu'il fût pendu') implique également un agent ou une cause, celui-ci s'exprime

<sup>10</sup> Dans l'exemple (8), les parenthèses signalent la résolution des abréviations des mss. La forme *en / an* est un adverbe indiquant la cause, et n'équivaut pas au pronom indéfini *on* du français moderne.

éventuellement à l'aide d'un complément prépositionnel (PP) introduit par *par*. Contrairement aux constructions active et passive, UAC ('qu'il ne pendit dans l'arbre par le cou') se caractérise par l'absence d'un agent ou d'une cause.

**Table 3**

Paradigme des construction actives, incausatives et passives dans l'ancienne langue

Domaine syntagmatique: V + GN1 (+GN2)	
Cadre sémantique: relation de causalité et d'agentivité entre arguments	
Expression	Contenu
Construction active GN1, A <sub>x</sub> GN2, A <sub>y</sub>	A <sub>x</sub> = ±agent, ±cause A <sub>y</sub> = patient
UAC GN1, A <sub>y</sub>	A <sub>y</sub> = patient
Construction passive GN1, A <sub>y</sub> (Prép + A <sub>x</sub> )	A <sub>y</sub> = patient (PP = agent, cause)

Nous avons vu que dans l'ancienne langue, UAC était beaucoup plus fréquente que RAC, et comme je n'ai pas trouvé de variantes manuscrites opposant les deux, je ne suis pas en mesure de pouvoir me prononcer sur une éventuelle différence de sens entre les deux structures incausatives à cette époque.

#### 4.3.2 Constructions à réduction du premier argument : le français après 1500

Selon Fournier (1998 : 90) le xvième siècle se caractérise par l'extension de la RAC à un grand nombre de verbes « avec probablement une différence sémantique, qui nous est difficilement appréciable, la construction réflexive conférant de l'agentivité au sujet ». Il serait intéressant d'examiner si l'essor de la RAC est lié à l'influence de la langue italienne, très présente à la Cour française à l'époque, mais cela dépasse le cadre de la présente étude. Je rappelle qu'en français moderne la structure UAC se rencontre avec un nombre de verbes qui est estimé entre 300 et 500, alors que la structure RAC se rencontre avec 1700 verbes. Plus de 100 verbes présentent les deux structures, comme signalé au début de la section précédente.

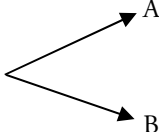
Trois hypothèses sont envisageables concernant la relation entre les deux structures. Certains chercheurs<sup>11</sup> pensent que la RAC est sur le point de remplacer la structure UAC, selon le modèle bien connu représenté dans (9a), dans lequel A représente la structure UAC, destinée à disparaître, et B la structure RAC. Cette façon de présenter les choses présuppose que les deux structures ont le même sens<sup>12</sup>:

(9) a. A (B) > A, B > (A) B > B

Or, deux autres hypothèses sont envisageables, soit (9b), selon lequel A et B continuent à co-exister, avec le même sens, mais A devient moins fréquente que B, éventuellement avec une distribution lexicale entre les deux structures. L'hypothèse (9b) pourrait être considérée comme un état de non-aboutissement ou de fossilisation de l'hypothèse (9a).

(9) b. A (B) > A, B > (A) B

Finalement, il existe l'hypothèse que les deux structures continuent à co-exister, mais avec des sens différents, voir (9c). Il ne faut pas interpréter les flèches de la figure (9c) comme le signe que les sens des deux structures se distinguent progressivement l'un de l'autre ; il se peut en effet que la différence de sens existe depuis le début. C'est seulement selon cette troisième hypothèse qu'il est question de *constructions* dans le sens technique.

(9) c. A (B) > 

Comment vérifier laquelle ou lesquelles des trois hypothèses est plausible ? Dans la section suivante (4.4) je verrai s'il est possible d'établir une différence de sens entre les deux structures en français moderne, ce qui est la condition pour évaluer les trois hypothèses, et en même temps la condition pour déterminer s'il s'agit de constructions dans le sens technique employé ici.

<sup>11</sup> Herslund (2001) est un adhérent de cette hypothèse.

<sup>12</sup> Dans (9a-b) les parenthèses signalent le rapport entre les deux structures en terme de fréquences: les structures entre parenthèses étant les moins fréquentes.

## 4.4 Structures synonymes ou différentes ?

### 4.4.1 Arguments en faveur de structures synonymiques

Selon la première hypothèse (9a), les deux structures sont synonymiques, et certains exemples semblent confirmer cette analyse, tels les exemples (10a-b) cités ci-dessous. L'exemple (10a) reproduit l'entrée *épaissir* provenant du dictionnaire électronique *Le Petit Robert*. Il est remarquable que le choix des illustrations des deux structures présente un sujet lexical identique (*sa taille a épaissi / s'est épaissie*), mise en évidence par moi.

(10) a.

V. intr.

1. Devenir épais, consistant, dense. Dès que la crème épaissit, ôtez-la du feu. La mayonnaise épaissit. → prendre. Avoir les cheveux qui épaissent.
2. (1835) Perdre sa minceur, sa sveltesse. → s'empâter, engraisser, forcer, grossir. **Sa taille a épaissi**. « Non seulement elle n'avait pas encore épaissi mais à la suite d'excès d'exercice elle avait trop fondu » (Proust).

-----  
II. V. tr.

1. Rendre plus épais, plus consistant. Épaissir un sirop, une sauce par évaporation (→ réduire), en ajoutant de la farine (→ lier).
2. S'épaissir v. pron. Devenir plus serré, plus compact. « La foule s'épaississait » (Hugo).
  - ◆ Devenir plus dense, plus consistant. → se densifier. « Le brouillard s'épaissit encore plus, la lune fut tout à fait voilée » (Sand). Fig. L'ombre s'épaissit. Le mystère s'épaissit autour de cette affaire, augmente.
  - Perdre sa sveltesse. **Sa taille s'est épaissie**.

L'exemple (10b) provient de Google, il se compose d'un titre suivi d'un texte décrivant une vidéo. Le même phénomène est présenté de deux manières différentes, d'abord par une RAC, puis par une UAC. (C'est moi qui mets en évidence les deux structures).

- (10) b. (Titre) Une vidéo d'un paresseux dont **la branche se casse** et qui tombe dans une piscine.

(Texte) Il s'agit d'une vidéo d'un paresseux ( l'animal ) qui est suspendu en "cochon pendu" (Oh ça va hein, j'ai pas d'autres mots ... ) sur une branche d'un arbre, avec une piscine gonflable à boudins en dessous de la branche. Et évidemment, **la branche casse**, le paresseux tombe dans la flotte et pousse un cri bizarre.

#### 4.4.2 Arguments contre l'analyse synonymique

Malgré l'existence d'exemples comme (10a-b), la plupart des chercheurs persistent à affirmer qu'il y a une différence entre les deux structures, différence que les chercheurs définissent en terme de sens, de contenu ou de fonction<sup>13</sup>. Dans son étude détaillée, Heidinger (2010) passe en revue les diverses propositions, que je vais résumer brièvement dans les tables 4-5. Ces propositions ne sont malheureusement pas confirmées par les exemples, comme le constate aussi Heidinger, et les divers traits distinctifs proposés ne correspondent que très imparfaitement entre eux. Je reproduis les exemples et le jugement sur leur acceptabilité selon Heidinger (chapitre 5).

Table 4

Quelques tentatives pour définir la différence entre UAC et RAC (d'après Heidinger 2010)

1° l'aspect et l'Aktionsart déterminent le choix entre UAC et RAC (Zribi-Hertz 1987):		
exemples: <i>casser, brûler</i>	UAC	RAC
verbe perfectif / telic : <i>Pierre casse la branche</i>	<i>la branche casse</i>	<i>la branche se casse</i>
verbe imperfectif / atelic : <i>Les flammes brûlent le papier</i>	<i>le papier brûle</i>	<i>*le papier se brûle</i>

<sup>13</sup> Dans la perspective de la linguistique fonctionnelle danoise, la *forme* ou *l'expression* s'oppose au *contenu*, qui correspond au sens grammatical ou fonctionnel de cette expression, voir la section 1. Par conséquent, je considère que ces trois termes (sens, contenu, fonction) réfèrent au même phénomène. L'analyse des exemples (5a-b) exemplifie cette opposition.

2 <sup>o</sup> le temps verbal et le trait $\pm$ actualisation déterminent le choix entre UAC et RAC (Bassac 1995) :		
exemples: <i>ouvrir, fermer, caraméliser</i>	UAC	RAC
-actualisation (=emploi générique)	<i>la porte ouvre / ferme</i>	<i>la porte s'ouvre / se ferme</i>
+actualisation (=non générique) <i>Pierre caramélise le sucre</i>	<i>le sucre a caramélisé</i>	<i>le sucre s'est caramélisé</i>
+ passé simple, + passé composé : <i>Pierre ouvre / ferme la porte</i> <i>Pierre casse le fil</i>	<i>*la porte ouvrit / ferma</i> <i>le fil casse / le fil a cassé</i>	<i>la porte s'est ouvert / s'est fermée</i> <i>le fil se casse / le fil s'est cassé</i>
3 <sup>o</sup> les traits $\pm$ spontanéité et cause interne ou externe détermine le choix entre UAC et RAC (entre autres Rothemberg (1974), Labelle (1992) :		
exemples: <i>gonfler, refroidir, noircir</i>	UAC	RAC
cause interne, +spontanéité : <i>Pierre a gonflé le ballon</i> <i>Pierre a refroidit le pain</i>	<i>le ballon a gonflé</i> <i>le pain refroidit hors du four</i>	<i>*le ballon se gonfle<sup>14</sup></i> <i>le pain *se refroidit hors du four</i>
cause externe, +spontanéité : <i>Pierre noircit les dents</i>	<i>après l'extraction du nerf, les dents noircissent</i>	<i>le soleil a gonflé le ballon - le ballon s'est gonflé</i> <i>après l'extraction du nerf, les dents *se noircissent</i>

Suite à l'étude des propositions résumées ci-dessus dans la table 4, Heidinger arrive à la conclusion convaincante qu'aucune des définitions binaires proposées jusqu'ici et reprises dans les tables 4 et 5, n'est valable. Au contraire, les diverses tentatives illustrent l'incapacité des chercheurs à arriver à une définition satisfaisante. Je reproduit son aperçu dans la table 5, avec sa terminologie en anglais. J'accepte par conséquent l'évaluation de Heidinger, y compris ses conclusions basées sur les résultats de son examen de contextes comparables avec UAC et RAC. Il conclut que UAC a l'effet de profiler activité exprimée par la phrase, alors que RAC a l'effet de profiler le résultat de l'activité. Il constate en outre que RAC se combine plus volontiers avec une cause exprimée que UAC, qu'elle tend à exprimer la télélicité, et qu'elle se combine volontiers avec les temps perfectifs (Heidinger 2010: 162). Ceci m'amène à accepter les termes d'opposition non-binaires proposés par Heidinger, marqués en gras dans la table (table 5).

<sup>14</sup> L'astérisque signale que *le ballon se gonfle* n'a pas le sens d'une activité à cause interne.

Table 5

Résumé des propositions destinées à définir le contenu / le sens / la fonction des deux structures incausatives selon la mise à point de Heidinger (2010)

Structure UAC	Structure RAC
imperfective	perfective
atelic	telic
autonomous event	non-autonomous event
no focus on resultant state	focus on resultant state
unergative	unaccusative
no actualisation of the event	actualisation of the event
intern causation	extern causation
less spontaneous	spontaneous
profiles the event	profiles the result of the event

Malgré les problèmes de définition, et malgré la nature assez vague de la définition proposée, je pense qu'il faut accepter que les deux structures sont distinctes. Je me permets de tirer la conclusion suivante des tentatives assez infructueuses des définitions binaires résumées dans les tables 4-5 de la façon suivante : il faut considérer l'opposition entre les deux structures non comme une opposition binaire, mais comme une opposition participative ; je considère que les tentatives de définitions antérieures sont infructueuses parce qu'elles décrivent non pas des distinctions primaires, mais des effets secondaires. Je propose que l'opposition participative est telle que la structure RAC est marquée et l'autre – la structure UAC – est non marquée. Cette proposition est loin d'être conventionnelle, en fait, elle va plutôt à l'encontre des analyses existantes, et ce n'est pas non plus celle de Heidinger. Mais elle est conforme au fait que dans les cas où les deux constructions alternent, les chercheurs observent que le sens de la RAC est spécifique (c'est-à-dire marqué) par rapport à UAC et que le contexte de la RAC est contrainte par rapport à UAC.

Ayant accepté l'hypothèse selon laquelle les deux structures incausatives sont essentiellement différentes, malgré l'existence d'exemples comme (10a-b), je vais tout de même revenir à l'idée que la RAC serait sur le point de remplacer la structure UAC, idée proposée entre autres par Herslund (2001), voir note 11, et qui découle de façon logique de l'analyse suggérée dans (9a). Si l'on considère les verbes individuels, il faut constater qu'au cours de l'histoire, on ne rencontre pas seulement des verbes qui ont tendance à perdre la structure UAC en retenant la structure RAC (comme *abaisser*, *adoucir*, *affaiblir*, *affoler*), fait qui appuie cette



idée, mais aussi de verbes qui – au contraire - ont tendance à perdre la structure RAC en retenant la structure UAC (comme *augmenter, grossir, empirer*, voir Fournier (1998 : 85-90) et Heidinger (2010 :158). A ceci s'ajoute le fait que plusieurs verbes changent de structure préférentielle, comme l'ont observé plusieurs chercheurs, tels Blinkenberg (1969), Nyrop (1930) et Stefanini (1962). Un argument supplémentaire est fourni par les chercheurs qui se sont penchés sur l'évolution de ces structures en français parlé et avancé, qui affirment que la structure UAC est en progression, voir Riegel et al. (1995 : 228), les études de Larjavaara (2000) et de Krötsch & Oesterreicher (2002), voir les exemples (13a-d) cités plus loin.

La conclusion qu'il faut tirer de ce qui précède est que le modèle présenté dans (9a)  $A(B) > A, B > (A) B > B$ , n'est pas celui qu'il faut retenir, puisque UAC persiste. D'autre part, il ne s'agit pas non plus d'une distribution en train de se lexicaliser, comme on vient de le constater. L'hypothèse présentée dans (9b) n'est pas non plus correcte, vu qu'il y a eu beaucoup de flottement entre UAC et RAC pour les verbes individuels au cours de l'histoire et qu'il existe des différences entre les deux structures incausatives.

#### 4.4.3 Parenthèse : la leçon à tirer des changements de structure de verbes individuels

J'aimerais ouvrir une parenthèse concernant l'observation que certains verbes changent de structure au cours de l'histoire. Je vais illustrer ce phénomène à l'aide du verbe *mourir*, car l'histoire de ce verbe présente des implications intéressantes pour l'étude du changement sémantique et fonctionnel.

En français médiéval, le verbe *mourir* est employé en tant que verbe transitif (voir 11a) ou verbe intransitif, en fait un emploi incausatif (voir 11b). Par contre, le verbe *tuer* est toujours transitif (voir 11c). Je n'ai pas rencontré d'exemples avec la construction réfléchie incausative (RAC) avec *mourir*.

- (11) a. *Por quoi as tu le roi Harpin ci mort? Charroi de Nîmes, A1 1388* 'pour quoi as-tu tué le roi Harpin ici ?'
- b. *avant le vespre mourras de male mort, Charroi de Nîmes D 1406* 'avant vêpres tu mourras d'une mauvaise mort'

- c. *Plus de .xx.m. ai tué de faus Turs, Charroi de Nîmes A0268* ‘j’ai tué plus de 20.000 faux Turcs’

Au fil des années, le verbe *mourir* perd la possibilité de se construire de façon transitive. De nos jours, c’est uniquement le verbe *tuer* qui permet cette construction. Par contre, le verbe *mourir* accepte maintenant une construction réfléchie, qu’il ne faut pas confondre avec la construction incausative, RAC. Je rappelle (voir table 4) que la construction RAC est d’orientation télique, comparativement à la construction UAC, qui est non-marquée sur le point de télécité. Mais dans l’alternance illustrée dans (11d-e), nous avons affaire à un paradigme différent, qui n’a rien à voir avec les constructions à réduction du premier argument qui nous occupent ici. Car l’alternance entre *mourir* et *se mourir* dans (11d-e) est aspectuelle, entre une construction intransitive télique, et une construction réfléchie atélique :

- (11) d. *le roi meurt* – le roi est en train de mourir sans espoir de guérison (construction télique)
- e. *le roi se meurt* – le roi va mal, il souffre, mais il pourrait se rétablir (construction atélique, avec le sens d’une activité qui ne va pas arriver à son terme, c’est-à-dire avec un sens de *de conatu*)

Le point à retenir de cette parenthèse sur le verbe *mourir* est qu’il faut se baser sur des analyses paradigmatiques synchroniques avant d’attribuer aux alternances observées une valeur précise. C’est ainsi que nous venons de constater que le pronom réfléchi peut conférer à la structure des sens et des fonctions tout à fait différentes selon le paradigme dans lequel il entre. Dans le cas de la structure RAC, le résultat de la présence du pronom réfléchi est une valeur à tendance télique, alors que dans le cas de la structure *de conatu* illustrée dans (11e), c’est une valeur atélique. Nous allons revenir à ce point dans la conclusion.

Je ferme cette parenthèse pour considérer la leçon à tirer d’une alternance différente, liée à l’expression de la causalité, afin de mieux comprendre le sens et la fonction de l’alternance entre UAC et RAC.

#### 4.4.4 La leçon à tirer de l'alternance exprimant la causalité

Pour la comparaison, je propose d'inclure encore une structure à alternance exprimant la causalité, illustrée dans (12a-b) :

- (12) a. le cheval sort  
b. Pierre sort le cheval = Pierre fait sortir le cheval<sup>15</sup>

L'emploi causatif d'un verbe intransitif (surtout avec les verbes de mouvement) est connu, mais critiqué depuis Vaugelas 1647. Celui-ci le stigmatise comme un phénomène dialectal : c'est un « gasconisme ». C'est pourtant un usage qui se répand à partir de verbes de mouvement comme *sortir* dans l'exemple (12b) à d'autres verbes, surtout dans les genres proche de l'oral, voir les exemples cités sous (13a-d) de Krötsch & Oesterreicher (2002) et (13e) :

- (13) a. Titre de journal: La banlieue par ceux qui la bougent (=font bouger)  
b. Titre de journal: Comment Chirac a suicidé la droite (=faire suicider)  
c. Ce Français que sa carrière a « émigré » en Belgique a été un des piliers de Tintin (=faire émigrer)  
d. ...j'ai été divorcé, j'ai été divorcé en quinze jours, on m'a pas demandé mon avis (=faire divorcer)  
e. 10 idées qui coulent la France (=faire couler, titre d'un livre d'Augustin Landier & de Davin Thesmar, Paris : Flammarion 2013)

L'extension de l'alternance causative aux nouveaux verbes (13a-e) est remarquable : *La banlieue bouge – ils bougent la banlieue ; La droite se suicide – Chirac suicide la droite ; Ce Français a émigré en Belgique – sa carrière a émigré ce Français en Belgique ; la femme divorce – on divorce la femme ; la France coule – les idées qui coulent la France*. Bien qu'il s'agisse au départ d'une structure pour ainsi dire « inverse » par rapport à la structure incausative, dans la mesure où le point

---

<sup>15</sup> La différence entre *Pierre sort le cheval* et *Pierre fait sortir le cheval* réside dans la non-identité potentielle entre *Pierre* et le sujet de *sortir*, c'est-à-dire la question d'un agent externe. En effet, Pierre peut faire sortir le cheval à l'aide d'une tierce personne, alors que dans la structure sans le verbe *faire*, c'est Pierre qui sort le cheval. La structure avec *faire* est donc ambiguë.

de départ diachronique est l'emploi intransitif, le locuteur pourrait raisonnablement avoir l'impression qu'il s'agit d'alternances similaires, voir (14a-b) :

- (14) a. Pierre casse la branche – la branche casse       $A_x V A_y - A_y V$   
 b. on divorce la femme – la femme divorce       $A_x V A_y - A_y V$

Cette similitude pourrait expliquer le fait, selon des spécialistes comme Riegel *et al* (contre l'avis d'autres spécialistes, comme Herslund), que la structure incausative du type (14a) se répand. Je proposerais par conséquent d'expliquer la persistance d'UAC par l'idée que cette structure se voit renforcée par la structure causative du type (14b). Si ceci est vrai, il faudrait plutôt retenir l'hypothèse (9c), avec différenciation entre les deux structures incausatives, différenciation pour laquelle on ne peut savoir si c'est un phénomène relativement récent, dû à la carence des données de l'ancienne langue.

Un argument supplémentaire en faveur d'une analyse selon laquelle les deux structures incausatives sont réellement différentes réside dans la nature marquée de leur relation (en termes sémantico-fonctionnels). Comme dit plus haut, au départ, dans l'ancienne langue, la structure non-réfléchie UAC est la structure non marquée, à juger d'après la distribution très inégale entre les deux, et la structure réfléchie RAC est marquée<sup>16</sup>. Or, lorsqu'une structure est en recul, c'est toujours la structure marquée qui régresse et la structure non-marquée qui progresse. Si la structure UAC devait disparaître, on s'attendrait d'abord à un renversement de la relation. Or, cela ne se produit pas, au contraire, la structure UAC reste non-marquée, dans la mesure où la fonction de profiler le résultat d'un événement est marquée par rapport au procès et que RAC paraît plus spécifique que UAC dans les cas où il y a alternance. Il faut par conséquent conclure que les deux structures sont différentes, avec des différences de sens prévisibles, parfois difficiles à identifier (voir les exemples cités sous (10), mais souvent plus clairs, et pour lesquelles RAC apporte un sens marqué par rapport à UAC (cf. section 4.4.2).

---

<sup>16</sup> Le rapport entre les membres d'un paradigme ne se mesure pas principalement en termes de fréquences, la fréquence étant un effet du rapport sémantico-fonctionnel entre les membres. Mais, comme dit plus haut, le rapport des sens est difficile à établir, en particulier pour l'ancienne langue.

## 4.5 Conclusion de la section 4

Ce qui précède m'incite à la conclusion suivante : les deux structures incausatives sont des *constructions* dans le sens technique employé ici, et elles s'inscrivent dans le paradigme proposé dans la table 6, qui oppose les formes active, incausatives et passive :

**Table 6**  
le paradigme des constructions active, incausatives et passive

Domaine syntagmatique: V + GN1 (+GN2)	
Cadre sémantique: relation de causalité et d'agentivité (la voix)	
Expression	Contenu
<b>Construction active:</b> GN1, A <sub>x</sub> GN2, A <sub>y</sub>	A <sub>x</sub> : ± cause, ±agent A <sub>y</sub> : patient
UAC : GN1, A <sub>y</sub>	A <sub>y</sub> : patient UAC profile l'évènement
RAC : GN1, A <sub>y</sub> GN2 = <i>se</i> A <sub>y</sub>	A <sub>y</sub> : patient se : patient RAC profile le résultat de l'évènement
<b>Construction passive:</b> GN1, A <sub>y</sub> (Prép + A <sub>x</sub> )	A <sub>y</sub> : patient (PP: agent, cause)

## 5. Conclusion

Pour terminer, je vais reprendre le terme de « construction ». Je dirai donc qu'en syntaxe, tout comme en morphologie, le locuteur a à sa disposition des choix paradigmatiques, caractéristiques des *constructions*. Le locuteur choisit par exemple entre une forme du présent, du passé ou du futur, avec des différences de sens prévisibles. Pareillement, en moyen français, les locuteurs choisissent entre l'organisation *et VS* ou *et SV* pour des fins prévisibles. J'ai argumenté en faveur de l'analyse qui consiste à considérer les alternances entre les incausatives UAC et RAC comme un choix entre les membres du paradigme de la voix. Ainsi, les locuteurs choisissent entre la forme active *le gouvernement augmente les prix*, la forme passive *les prix sont augmentés*, ou bien entre les deux formes incausatives *les*

*prix augmentent*, et *les prix s'augmentent*, et ce choix est motivé par les différences de sens désirées par les locuteurs.

Le défi, pour les chercheurs en synchronie, mais surtout en diachronie, est d'identifier les constructions et d'en suivre les modifications dans le temps et dans l'espace. Défi d'autant plus grand en diachronie que nous ne pouvons pas consulter des locuteurs parlant cette langue. La méthode que je n'ai malheureusement pas eu le temps d'illustrer en détail ici, consiste en une utilisation méthodique de corpus, afin d'identifier des différences systématiques en synchronie qui puissent révéler des oppositions paradigmatiques. C'est cette méthode que j'ai voulu illustrer brièvement avec le renvoi aux verbes *mourir* et *tuer*, étude qui se base sur les variations manuscrites d'un corpus, car à l'aide d'un corpus, il est possible de procéder à des analyses précises de la structure synchronique avant de proposer des analyses diachroniques. Ces analyses nous permettent de formaliser les différences entre alternances. C'est ainsi que nous venons de constater qu'une structure réfléchie peut avoir des sens et des fonctions tout à fait différentes : RAC à tendance télique ou au contraire la structure *de conatu* (11e) à valeur atélique, car le sens dépend de l'ensemble des oppositions à l'intérieur du paradigme, et non pas de l'élément individuel impliqué dans l'alternance (dans ces deux cas le pronom réfléchi). Et puisqu'il est question d'alternances paradigmatiques, il s'agit de *constructions* dans le sens technique défini dans la section 2.

J'insisterai sur le fait qu'un des avantages de l'approche paradigmatique est qu'elle facilite la comparaison entre états de langues et entre langues différentes, puisqu'elle considère les marques morphologiques et les constructions syntaxiques sur un pied d'égalité. Ceci est utile, dans la mesure où les différents états d'une langue et les langues différentes peuvent être structurés de façon plus ou moins synthétique ou analytique, ou organisés de façon composite, c'est-à-dire en combinant marques morphologiques et constructions – ce qui est le cas des constructions à réduction du premier argument, étudiées ci-dessus.

Enfin, l'étude de la variation selon les paramètres diasystématiques, (c'est-à-dire une distribution systématique selon les variables temps, espace, niveau social, style et médium) combinée avec l'étude de la propagation des changements selon la théorie d'« actualisation » d'Andersen (2001a-c) contribue à révéler des changements en cours. C'est ce que j'ai esquissé en me référant aux nouvelles alternances causatives du type *la femme divorce – on divorce la femme*, voir l'exemple (13d). A cela s'ajoute, si possible, l'utilisation de métadonnées, par

exemple des Remarqueurs de l'époque classique et de l'époque des Lumières. Ici, je me suis référée seulement à Vaugelas. Par contre, je n'ai pas eu la possibilité de procéder à une étude extra-linguistique, à savoir l'investigation de la possibilité d'une influence de l'italien pour l'essor de la structure RAC après 1500.

Finalement, il ne faut pas oublier la perspective romane. Le chercheur ne doit pas, bien sûr, inférer directement d'une langue romane à une autre. Néanmoins, il est intéressant de constater que les deux constructions incausatives, UAC et RAC, co-existent dans les langues romanes, et ne s'emploient pas de façon aléatoire. En italien et en espagnol, la structure réfléchie est en nette expansion, et elle a un sens marqué. Ceci est particulièrement vrai pour l'espagnol. Selon Ricardo Maldonado, voir par exemple Maldonado (1988), la structure RAC signale la nature dynamique et surprenante d'une activité. Il serait utile de se pencher davantage sur les faits romans et de les comparer avec la structure française.

Pour la langue française, la conclusion qui s'impose est que nous assistons à une réorganisation du paradigme de la voix, impliquant les formes active, passive et incausatives : UAC et RAC. De telles réorganisations se propagent parmi les locuteurs à un rythme variable, comme démontré par Andersen (2001a-c). Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer des exemples qui suggèrent que UAC et RAC sont équivalentes (exemples 10a-b), mais au contraire retenir les cas pour lesquels on constate une différence systématique. Je pars du principe selon lequel une différence d'expression (comme UAC : RAC) implique une différence de contenu, même si celle-ci est abstraite. Ce principe m'a amenée à accepter une différence en termes d'opposition paradigmatique de nature participative, entre UAC profilant l'activité exprimée par la phrase, et RAC profilant le résultat de l'activité, et par conséquent à accepter l'inclusion de UAC et de RAC dans le paradigme de la voix en français.

## Bibliographie

### *Manuscrits :*

*Le Charroi de Nîmes*, transcription (par LS) de neuf mss. de la Chanson de geste du  
xième siècle :

A1, Paris, Bibliothèque Nationale, f.fr. 774;

A2, Paris, Bibliothèque Nationale, f.fr. 1449;

A3, Paris, Bibliothèque Nationale, f.fr. 368;

A4, Milan, Biblioteca Trivulziana 1025;

F (fragment), Paris, Bibliothèque Nationale, nouv. acq.f. 934;

B1, London, British Library, Royal 20 D.XI;

B2, Paris, Bibliothèque Nationale, f.fr. 24369;

C, Boulogne-sur-Mer, Bibl. Municipale 192;

D, Paris, Bibliothèque Nationale, f.fr. 1448.

Robert de Clari : *La conquête de Constantinople*, éditée par Philippe Lauer, Paris : CFMA  
(1956)

Jean Froissart, *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre. Édition du manuscrit de  
Rome Reg. lat. 869*, by George T. Diller, Textes littéraires français, 194, Genève :  
Librairie Droz (1972).

### *Etudes scientifiques :*

Andersen, Henning (2001a): "Introduction". In *Actualization: Linguistic change in  
progress*, Henning Andersen (ed), 1-20.

Andersen, Henning (2001b): "Markedness and the theory of linguistic change". In  
*Actualization. Linguistic change in progress*, Henning Andersen (ed), 21-57.  
Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.

Andersen, Henning (2001c): "Actualization and the (uni)directionality of change". In  
*Actualization. Linguistic change in progress*, Henning Andersen (ed), 225-249.  
Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.

Blinkenberg, Andreas (1969) : *Le problème de la transitivité en français moderne. Essai  
syntactico-sémantique<sup>2</sup>*, Copenhagen : Munksgaard.

Buridant, Claude (2000) : *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris : SEDES.



- Cennamo, Michela (2000) : “Patterns of ‘Active’ Syntax i Late Latin Pleonastic Reflexives”, in Smith, John & Delia Bentley (éds) *Historical Linguistics 1995, vol I, General Issues and non-Germanic Languages*, 33-55, Amsterdam : Benjamins.
- Croft, William (2001): *Radical Construction Grammar. Syntactic Theory in Typological Perspective*, Oxford: Oxford University Press.
- Croft, William & D. Alan Cruse (2004): *Cognitive Linguistics*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Fournier, Nathalie (1998): *Grammaire du français classique*, Paris : Belin.
- Fried, Mirjam, éd (2004): *Construction Grammar in a Cross-Language Perspective*. Philadelphia: Benjamins.
- Goldberg, Adele (1995): *A Construction Grammar Approach to Argument Structure*, Chicago: The University of Chicago Press.
- Heidinger, Steffen (2010): *French anticausatives: a diachronic perspective*. Berlin: de Gruyter.
- Herslund, Michael (2001) : “L’actant fondamental et les verbes symétriques et réfléchis de l’ancien français”, in Lene Schøsler (ed) : *La valence, perspectives romanes et diachroniques*. ZFSL Beihefte 30. Stuttgart : Franz Steiner, 34-42.
- Ingham, Richard P. (2012a): *The Transmission of Anglo-Norman: Language history and language acquisition*, Amsterdam: Benjamins.
- Ingham, Richard P. (2012b): “Syntaxe et valeur discursive de la construction et VS en anglo-normand par rapport au français du continent.” In *Actes Du 3e Congrès Mondial De Linguistique Française*, éds. Franck Neveu; Valelia Muni Toke; Peter Blumenthal; Thomas Klingler; Pierluigi Ligas; Sophie Prévost; Sandra Teston-Bonnard, 1:177-186. Lyon : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00758563>.
- Kiss, Sándor (1982) : *Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif*, *Studia Romanica Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth, Series linguistica, Fasc IV*, Debrecen.
- Krötsch, Monique and Wulf Oesterreicher. 2002. “Dynamique des configurations actanciennes. Modifications des constructions verbales en français non standard”, in *Syntaxe and Sémantique – Valence: perspectives allemandes – no. 4*, 109-137.
- Larjavaara, Meri (2000) : *Présence ou absence de l’objet. Limites du possible en français contemporain*, Helsinki : Annales Academiae Fennicae.

- Lavrentiev, Alexei, Guillot, Céline, Prévost, Sophie, et Rainsford, Thomas (2012) : “La Zone Préverbale En Ancien Français : Apport Des Corpus Annotés”. In *Actes Du 3e Congrès Mondial De Linguistique Française*, éd. Franck Neveu; Valelia Muni Toke; Peter Blumenthal; Thomas Klingler; Pierluigi Ligas; Sophie Prévost; Sandra Teston-Bonnard, 1:159-176. Lyon, France. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00758563>.
- Maldonado, Ricardo (1988): “Energetic Reflexives in Spanish”. *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* 14: 153-165.
- Nyrop, Kristoffer (1930) : *Grammaire historique de la langue française* VI Copenhagen / Leipzig etc. : Gyldendal / Nordisk Forlag.
- Nørgård-Sørensen, Jens, Lars Heltoft & Lene Schøsler (2011): *Connecting grammaticalisation. The role of paradigmatic structure*, Amsterdam: Benjamins.
- Prévost, Sophie (2002) : *La postposition du sujet en français aux XVème et XVIème siècles, Analyse sémantico-pragmatique*, CNRS éditions, Sciences du langage.
- Prévost, Sophie (2011) : *Expression et position du sujet pronominal du 12ème au 14ème siècle : une approche quantitative* (recherche inédite) Ecole Normale Supérieure de Lyon.
- Riegel, Martin, Jean-Christophe Pellat & René Rioul (1999)<sup>5</sup>: *Grammaire méthodique du français*. Paris : Puf.
- Rothemberg, Mira (1974) : *Les verbes à la fois transitifs et intransitifs en français moderne*. The Hague / Berlin : Mouton.
- Stefanini, Jean (1962): *La voix pronominale en ancien et en moyen français*, Aix-en-Provence : Ophrys
- Timberlake, Alan (1977) : “Reanalysis and actualization in syntactic change”. *Mechanisms of Syntactic Change* ed. by Charles N. Li, 141–177, Austin: University of Texas Press.
- Wilmet, Marc (1998): *Grammaire critique du français*<sup>2</sup>, Paris-Bruxelles : Huchette, Duculot.
- Wüest, Jakob (2005): “Pour une linguistique historique non linéaire : les formes analytiques du latin” in Kiss, Sándor, Luca Mondin & Giampaolo Salvi (eds) : *Latin et langues romanes. Etudes de linguistique offertes à József Herman à l'occasion de son 80ème anniversaire*, Tübingen : Max Niemeyer.
- Zribi-Hertz, Anne (1987) : “L'ergativité réflexive en français moderne.” *Le français moderne* 55 : 23-54.
- Le dictionnaire *Le Petit Robert de la langue française* en ligne



# La possession en roumain.

Comment différencier le cas génitif roumain des constructions prépositionnelles (*de*, *de la* et *din*) et de la juxtaposition comme marqueurs de possession et d'autres valeurs génitivalles.

## 1. Introduction

Il est évident que dans les langues avec un système casuel comme le grec et le latin il paraît relativement facile à identifier et à différencier les constructions génitivalles des autres constructions casuelles bien qu'il faille admettre aussi l'existence parallèle des constructions génitivalles avec une valeur qualitative et non possessive et, en plus des constructions prépositionnelles avec des valeurs possessives et qualitatives (Rubenbauer & Hofmann 1995 : 149-152 ; Halvorsen 2012 : 34-35).<sup>1</sup> Il suffit de penser à un exemple comme *domus patris mei* 'la maison de mon père' – valeur possessive – et *puer novem annorum* 'un garçon de neuf ans' – valeur qualitative. Souvent on classe les modificateurs nominaux en *qualificateurs*, *quantificateurs* et *localisateurs* (Rijkhoff 2002 : 1), mais la classification dépend aussi de notre perspective, c'est-à-dire de la *fonction* ou de la *forme* (morphologique) d'un phénomène linguistique. En conséquence, il faut distinguer les manifestations morphologiques des valeurs sémantiques de ce que

---

<sup>1</sup> Nous voudrions dédier cet article à la mémoire du grand roumainiste, romaniste et cher ami Arne Halvorsen, Trondheim.

l'on peut appeler le génitif dans un sens vaste. Comme nous venons de constater la notion qui peut paraître simple ne l'est pas du tout. Au contraire, le génitif est une notion très complexe et assez nébuleuse comme nous allons voir dans cet article, et il faut insister sur le fait que cela soit encore plus intrigant s'il y a une concurrence entre la construction casuelle et des constructions prépositionnelles comme est le cas en roumain à différence de toutes les autres langues romanes.

## 2. La notion du génitif

Les affixes, ou plutôt suffixes, génitifs (p.ex. lat. *terræ* 'du pays/de la région'), marqueurs concrets du cas génitif et qui existaient en latin, ont disparu dans les langues romanes modernes justement avec l'exception du roumain (et ses variétés<sup>2</sup>) et, en conséquence, on peut se demander s'il est vraiment possible de parler d'un génitif dans les langues romanes ou s'il s'agit d'autre chose ? Apparemment, on peut constater que cela se doit à ce qu'on veut dire avec la notion *génitif*? Seuls l'ancien français et l'ancien roumain utilisaient un *cas oblique* (ou *cas régime*) qui englobait l'idée du génitif possessif latin entre autres fonctions syntaxiques, mais le français moderne l'a perdu (cf. *li fils le reys* en ancien français et *le fils du roi* en français moderne ; cf. Palm 1976). Aujourd'hui, le roumain est donc la seule langue romane qui maintient un système casuel, où les fonctions du génitif latin sont incluses dans le cas oblique (génitif et datif) et les constructions régies par une préposition comme *în afară*, *în spatele* etc. (cf. Beyrer et al. 1987 : 213-216) ; cf. *asupra pământului* 'au dessus de la terre'. De plus, le roumain possède un système prépositionnel avec des valeurs possessives, localisatrices et qualitatives où les prépositions principales sont *de*, *de la* et *din*, bien qu'il y ait d'autres qu'on peut considérer génitiales ou, au moins qui ont une fonction pareille. On pourrait aussi inclure d'autres prépositions avec une fonction génitive comme par exemple *pentru* 'pour' qui peut avoir une fonction du génitif objectif dans une phrase comme *Bancă română pentru dezvoltare*, mais leur usage

---

<sup>2</sup> Il y a quatre variétés principales du roumain : daco-roumain, aroumain (ou macédo-roumain), méglénoroumain et istroroumain desquelles le daco-roumain est la langue standard de la Roumanie et de la République Moldavie où on l'appelle La langue moldave. Les implications politiques sont omises ici.

est très restreint, et il ne peut pas se généraliser de la manière que *din*, *de la* et *de* (Beyrer et al. : 210-222).<sup>3</sup>

Il est vrai que les deux prépositions, *de la* et *din*, sont souvent, sinon pratiquement toujours, négligées dans les études linguistiques qui traitent la possession en roumain autant que l'existence de la juxtaposition avec valeur génitive (cf. l'ancien français, vid. supra), et voilà un grand problème à discuter, peut-on vraiment considérer ces constructions comme des constructions génitives véritables ? Il est, en même temps, vrai que les prépositions latines sont des adverbes avec une signification d'espace (Rubenbauer-Hofmann 1995: 175-176) et que l'usage du cas oblique en roumain est plus restreint qu'en latin, et donc on utilise ces prépositions dans plusieurs fonctions du génitif latin. La notion de *génitif* est en soi ambiguë et en même temps trivialisée par être prise comme une notion « banale », et cela est loin de la réalité linguistique comme nous allons voir. Il faut définir ce que le génitif signifie et sa relation avec des constructions sémantiquement équivalentes. La question sera donc de savoir si c'est seulement le cas formel du génitif que l'on doit appeler *génitif* comme est le cas en latin classique où il n'y avait aucune concurrence avec les constructions prépositionnelles comme en roumain, bien que beaucoup grammaires roumaines séparent ces deux constructions par des raisons morphologiques quand la réalité linguistique (la syntaxe) implique une réorganisation syntaxique et non morphologique des syntagmes nominaux avec valeur génitive. La présentation traditionnelle est ainsi devenue une manière de séparer ce que l'on ne devait pas séparer par des raisons syntaxiques et pragmatiques, mais cela se base sur les constructions morphologiques en niant la réalité syntaxique.

Pour revenir à la notion de *génitif*, on peut se demander si c'est seulement le cas génitif que l'on doit considérer comme construction génitive ou s'il est possible d'y inclure aussi les constructions prépositionnelles ? Avons-nous donc seulement à faire à une variation syntaxique et non pas de deux constructions morphologiquement séparées (génitif et préposition) ? Nous revenons plus bas à la juxtaposition.

Quelques linguistes évitent le problème en parlant d'un génitif prénominal (angl. *premodifier*) ou un postnominal (angl. *postmodifier*). Ces notions sont adéquates lors d'une analyse des langues germaniques (Altenberg, 1982, pp. 76-87) et donc de l'anglais (1).

---

<sup>3</sup> Cet article est une élaboration amplifiée approfondie de Söhrman 2005.

(1) The *neighbour's* house – the conquest of *the* city.

Mais en roumain, les deux possibilités n'existent pas et, pourtant, les deux modificateurs sont toujours postnominaux (2) ainsi que la juxtaposition:

(2) casa *vecinului* – cuceria de oraş – ştirile Ø PROTV (Ø = rien)<sup>4</sup>

Doit-on donc appeler seulement *génitif* au cas formel ? D'autre côté, comme nous avons déjà constaté en roumain il s'agit d'un cas oblique avec des fonctions génitiales entre autres, bien qu'elles soient les principales, et comme nous venons de constater, il faut reconnaître qu'en latin et dans beaucoup d'autres langues qui aussi possèdent un cas génitif, ce cas a presque toujours d'autres fonctions (qui sont les spécifications et les extensions). Quand même, il y a certaines fonctions qui identifient le caractère génitif d'une construction, et c'est peut-être l'idée modificatrice de parler justement de *constructions génitiales* qui nous permet de garder cette notion (Crystal, 1997 : 167-168).

One of the forms taken by a NOUN PHRASE (often a single NOUN or PRONOUN) in LANGUAGES which express grammatical relationships by means of Inflections. The genitive case typically expresses a possessive relationship (e.g. *the boy's book*), or some other similarly 'close' connection (e.g. *summer's day*); but there is a great deal of variation between languages in the way the case is used. The term may also apply to CONSTRUCTIONS formally related to the case form, as in the 'post-modifying genitive' with *of* in English, e.g. *the car of the general* (→ *the general's car*). In English linguistics, particular attention has been paid to the problems caused by the distribution of the genitive ending, as *in a book of my brother's* and *the King of England's hat*.

On retrouve la même discussion à propos des langues scandinaves, et il est fréquent que l'on parle plutôt du génitif comme du cas de toute la phrase nominale et non pas du cas d'un substantif isolé (Hultman, 2003 : 70).

Une autre question qui se pose, c'est de savoir si le cas oblique en roumain est vraiment génitif puisqu'il s'agit d'un cas ou le génitif et le datif (3) ont fusionné.

---

<sup>4</sup> On revient à la syntaxe de la juxtaposition plus en bas.

- (3) I-am dat *doamnei* cartea – ‘J’ai donné le livre à la femme’, ; cf. la valeur possessive :  
cartea *doamnei*

De plus, il y a des prépositions normalement composées, qui régissent le cas oblique comme *deasupra oraşului* ‘au-dessus de la ville’ – *împotriva voinţii sale* ‘contre sa volonté’. Bien qu’originellement il s’agisse parfois des constructions casuelles du génitif comme dans *în spatele casei* ‘derrière la maison’, cette construction se distingue de la préposition composée justement pour se baser sur un syntagme nominal en sa totalité et non pas sur un élément/morphème. On sépare donc ces constructions des prépositions composées en les appelant des *locutions prépositionnelles* (Irimia 1997 : 313).

Pour notre propos il suffit de dire que l’objet de notre étude est la variation syntaxique entre ces trois catégories (cas oblique, prépositions et juxtaposition) avec valeurs génitiales. D’un point de vue syntaxique il nous semble juste de les considérer génitiales, bien que morphologiquement elles sont assez différentes, et on peut le voir clairement dans le suivant exemple (4).

- (4) Ținta *acestor* elogii e pelicula ”Harry Potter și prizonerul *din* Azkaban”, noua ecranizare a *poveștilor de* uriaș succes semnate J.K. Rowling. [*Ghid TV, Evenimentul zilei*, 18-24 juin, p. 12]

On y retrouve le cas génitif - *ecranizare a poveștilor* -, l’usage de prépositions - *prizonerul din* Azkaban et *de* uriaș succes et la juxtaposition - *semnate J.K. Rowling* où il n’y a rien entre *semnate* et *J.K. Rowling*.

Comme il s’agit d’un cas oblique formel avec des fonctions génitiales en roumain, on ne peut pas considérer ce cas comme un génitif « pur » (s’il en existe), bien qu’il faille reconnaître que même en latin et en beaucoup d’autres langues qui possèdent un génitif, ce cas a presque toujours d’autres fonctions syntaxiques et sémantiques ajoutées à l’idée de possession (cf. le latin ; Rubenbauer-Hofmann 1995 : 145-159). Évidemment, il existe certaines fonctions qui identifient le caractère génitif d’une construction, et il se peut que l’idée modificatrice de parler justement de *constructions génitiales* nous permette l’usage de la notion de génitif en même temps que nous discutons les constructions prépositionnelles en les classifiant justement comme des *constructions génitiales*. On peut justifier cet usage encore plus si on voit la possession comme une partie de la notion de localisateur (cf. Rijkhoff, 2002 : 1).



Avant de continuer, il nous faut insister aussi sur le fait que plusieurs langues romanes, si ce n'est pas toutes ces langues, ont aussi développé des constructions de juxtaposition en éliminant l'usage des prépositions pour certaines constructions qu'on peut appeler des fonctions génitiales : *Rue Racine*, *Location ski* etc. (Greisse, 1986, pp. 258-259 ; Palm, 1989, pp. 7-10 ; Togeby, 1982, pp. 155-157). Donc, est-ce qu'on peut considérer les constructions prépositionnelles et la juxtaposition comme des constructions génitiales en langues romanes ?

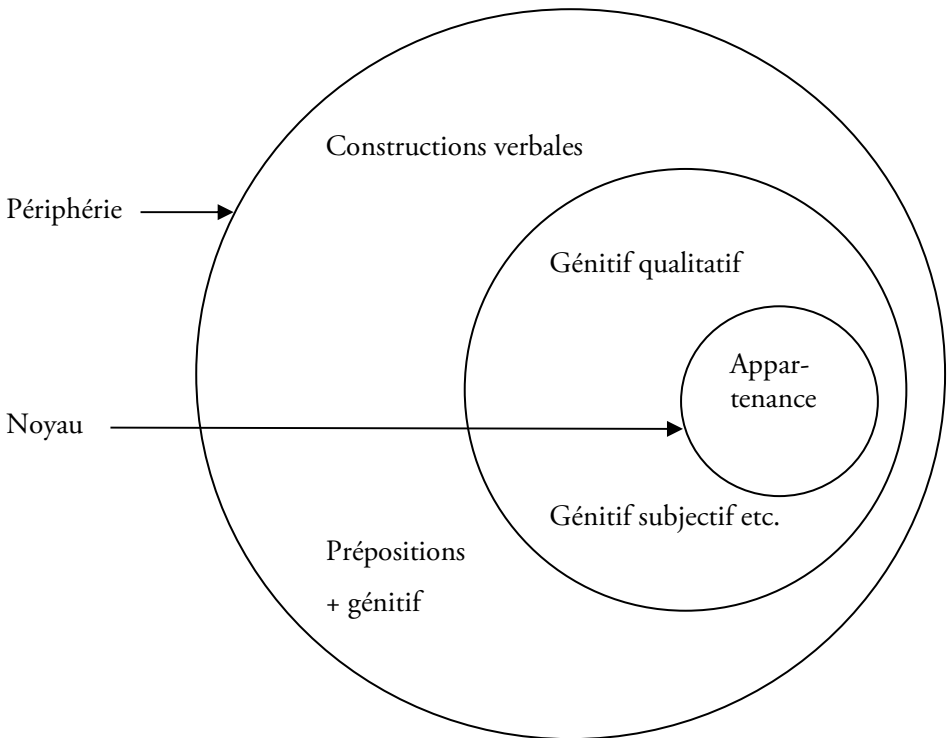
Il se peut que la meilleure description de cette réalité linguistique se laisse décrire d'une manière cognitive (cf. Söhrman 2012). Dans les descriptions des fonctions génitiales le dénominateur commun est l'*appartenance*, que l'on peut mettre comme une valeur sémantiquement prototypique autour de laquelle les autres valeurs génitiales, moins générales, flottent dans des cercles plus ou moins proches de la notion prototypique et sémantiquement centrale. Ici en bas (fig. 1) nous utilisons la notion d'*appartenance* qui peut unir les deux concepts fondamentaux du génitif : *possession* et *localisation*, c'est-à-dire qui indique la provenance directionnelle en même temps qu'il montre la relation et donc la possession d'un nom comme dans *cetatea Sucevei* 'la forteresse de Suceava' ou *Universitatea din Iași* 'l'Université de Iași'.

Moins « génitive » dans le sens possession/localisation sont les constructions qui indiquent une attribution qualitative ou de génitif subjectif ou objective comme nous allons voir en bas. Dans le cercle le plus périphérique de la figure 1 on retrouve en plus les extensions qui sont les significations les plus éloignées sémantiquement, comme par exemple, en latin, les constructions verbales demandant le génitif comme « *aliquem absolvere proditiōnis* » 'absoudre qqn de l'accusation' (Rubenbauer & Hofmann, 1995, p. 156), ou en allemand et dans les langues slaves où les prépositions régissent aussi le génitif « *während meines Urlaubs* » 'pendant mes vacances' et « *Šla iz doma* » 'Elle sortit de la maison' en russe. En roumain ces constructions indiquent plutôt une relation attributive (datif), *mulțumi cuiiva* 'dire merci à qqn'. Dans ce sens on peut noter une variation entre cas datif et préposition (Halvorsen 2012 : 36).

### 3. Deux perspectives cognitives

D'un point de vue cognitif on pourrait donc illustrer ces relations de la manière suivante où nous utilisons le terme *génitif* par le *cas oblique* comme c'est le rôle génitifival qui nous intéresse ici :

Figure 1

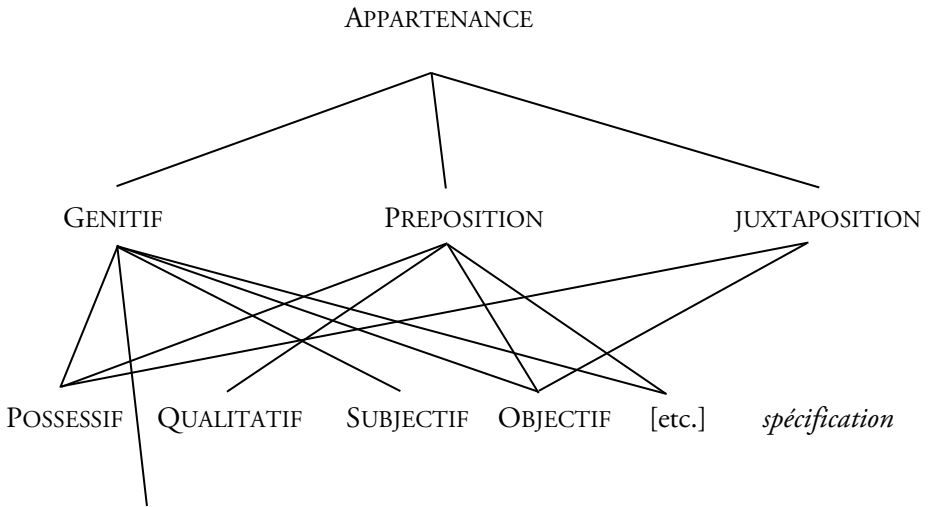


Cette illustration montre clairement que c'est l'appartenance (la possessivité et la localisation) qui représente le contenu sémantique prototypique qu'exprime une relation de possession (Heinz 2003 : 19-22). En conséquence, on pourrait considérer cette signification comme le noyau sémantique, tandis que la valeur sémantique représentée par les constructions prépositionnelles est donc la plus

périphérique, comme elles rarement expriment l'appartenance en roumain, bien que la situation soit différente dans les autres langues romanes qui n'ont pas de cas oblique.

Dans la figure suivante (fig. 2) on voit de façon très générale comment la notion prototypique a des réalisations morpho-syntaxiques concrètes (génitif, construction prépositionnelles et juxtaposition) qui, sémantiquement, se mélangent parfois, en même temps que certaines valeurs s'éloignent et perdent leur prototypicalité et, en conséquence, doivent être considérées comme de spécifications non prototypiques mais avec une relation sémantique plus faible avec la valeur prototypique. Il existe aussi des fonctions qui sont des extensions sémantiques où on ne retrouve aucune relation de ce type (cf. Kleiber 1990 : 96). Si cette extension est un développement du sens prototypique ou non reste à découvrir, bien qu'il paraisse invraisemblable, comme l'existence de prépositions suivies obligatoirement par un certain cas comme le génitif semble être un phénomène très ancien. Et Szemerényi (1990 : 159) constate que « Le cas génitif existait dans les premières langues indoeuropéennes documentées, mais dès l'ancien indien ne différenciait clairement entre les suffixes morphologiques des différents cas ». En bas nous allons discuter les usages résumés dans la figure 2.

Figure 2



CONSTRUCTIONS VERBALES

PREPOSITIONS + GENITIF

*extension*

Pour les langues romanes, on doit donc établir une évolution structurelle que l'on peut décrire de la façon suivante :

Construction casuel unique > Coexistence de plusieurs constructions > Coexistence réduite

Donc, on peut résumer le développement des constructions et leur résultats actuels dans les langues romanes dans ce schéma ou CG = Cas Génitif, CP = Construction Prépositionnelle et J = Juxtaposition:

CG    >    CG/CP/J    >    CP/J

Latin            Ancien français            Toutes les langues romanes sauf le Roumain

Le roumain conserve ainsi un système disparu très tôt dans les autres langues romanes avec l'exception de l'ancien français où on le retrouve, bien que le génitif ait disparu dans le français moderne. En même temps, il faut noter que le roumain utilise aussi les deux autres constructions génitinales et présente de cette manière une gamme plus complexe que les autres langues romanes.

Évidemment, il ne nous reste que l'ancien français et le roumain pour prouver la coexistence des trois possibilités. Mais il faut, malgré tout, comme nous venons de constater en haut, noter que la tendance à l'élimination du génitif n'est pas uniquement romane. Les langues germaniques suivent le même modèle, ainsi que les langues celtiques. En anglais, la construction prépositionnelle avec *of* a gagné beaucoup de terrain (cf. Altenberg, 2003) et même en allemand, qui conserve le cas génitif, la langue parlée et écrite informelle utilisent souvent une construction prépositionnelle avec *von* au lieu du génitif (cf. *Das Dach des Hauses* et *Das Dach von dem Haus!* 'le toit de la maison', bien que les grammaires ne l'admettent pas volontiers (cf. Duden, 2005 : 849 et 981). Néanmoins, on y retrouve d'autres valeurs génitinales comme *Die Untersuchung der Polizei* 'l'investigation de la police', qui représente le génitif subjectif. Il faut, néanmoins, admettre que, comme le latin les langues romanes reconnaissent et utilisent les *spécifications*, qui maintiennent une synonymie partielle avec la valeur prototypique (ce qui correspond à ce que Hirst (1995) appelle *near-synonyms* ce qui veut dire qu'il y a une synonymie très proche mais non pas identique et les *extensions* sémantiques du génitif (Kleiber 1990 : 96), où les valeurs sémantiques sont alors beaucoup plus éloignées de la notion prototypique – *appartenance*.

#### 4. Comment analyser les constructions génitinales

Il semble, en outre, que les catégories latines de la grammaire traditionnelle puissent nous servir à identifier les différentes fonctions des constructions génitinales en roumain comme nous allons voir. En latin on retrouve les types suivants (Rubenbauer & Hofmann 1995: 144-154) que nous allons utiliser dans notre analyse comme ils se montrent très utiles:

- GENITIF POSSESSIF : *Templum Iovis – Gallia populi Romani est.*
- (GENITIF EXPLICATIF : lacus **Averni** cf. La ville de Paris) que l'on considère souvent une sous-catégorie du génitif possessif.
- GENITIF SUBJECTIF : l'agent accomplit une action.
- GENITIF OBJECTIF : l'objet d'une action réalisée par le sujet (Il peut être difficile de différencier ces deux types. Cf. *Victoria romanorum* où le génitif est subjectif si les Romains ont gagné, mais objectif si c'est quelqu'un d'autre qui les a vaincus.)
- GENITIF QUALITATIF qui indique une qualité ou caractérise un nom puer decem **annorum, eius modi** proelium.
- GENITIF PARTITIF, qui indique qu'il s'agit d'une partie d'une unité plus grande.

Comme nous allons le voir, ces catégories nous donnent une base valable et claire pour l'analyse et la classification des exemples de notre corpus. Nous basons notre étude sur un corpus qui est constitué d'exemples trouvés dans la première page de quatre journaux roumains : *Adevărul* [A]<sup>5</sup>, *Cotidianul* [C], *Evenimentul zilei* [E]) *Independent* [I] du 16 juin 2004, ce qui nous a donné environ 500 exemples. De plus, nous avons cherché des exemples dans les messages de publicité [publ.] en ville (c.-à-d. à Bucarest) soit sur des panneaux d'affichage soit dans des annonces imprimées, et, évidemment, nous y avons ajouté (et étudié) des exemples trouvés dans d'autres journaux et dans les journaux cités mais d'autres dates. Ces derniers exemples ne sont pas rassemblés d'une manière systématique, le but étant de compléter et de vérifier l'existence de types non représentés dans les exemples du corpus.

Au total nous disposons donc d'environ 550 exemples, ce qui présente une base stable pour une étude des différents types que nous nous sommes proposés. Le corpus est cependant trop restreint pour que l'on puisse donner des références numériques (ou statistiques) des matériaux, mais cela n'a jamais été notre

---

<sup>5</sup> Nous utilisons ces sigles pour identifier les exemples cités.

intention, qui était d'identifier les types morphologiques existants de constructions génitiales et leurs interprétations sémantiques.

Les autres langues romanes emploient aujourd'hui uniquement des prépositions, surtout *de/di* (et les pronoms/adjectifs possessifs que nous ne discuterons pas ici) – cf. port. *Um homem de negócios* 'un homme d'affaires', esp. *un tronco de roble* 'un tronc de chêne', fr. *cette fin d'été*, 'cette fin d'été' it. *il cavallo di Giovanni* 'le cheval de Jean'.

En italien et en sursilvain<sup>6</sup> on a, néanmoins, une variation prépositionnelle entre les prépositions *da – di/de*, (cf. Carlsson, 1966, pp. 165-172 ; Maiden & Robustelli, 2000, pp. 173-187 ; Proudfoot & Cardo, 1997, pp. 94-96 ; et pour le sursilvain (Spescha, 1989, pp. 172, 543-545).

## 5. La structure des constructions génitiales en roumain

Par construction génitive, nous entendons donc un syntagme nominal constitué par deux termes nominaux unis soit par l'usage du cas oblique (*casa vecinului*), soit par l'usage d'une préposition (*de, de la et din*), soit par la juxtaposition (p.ex. *Universitatea Spiru Haret*).

Pour faciliter la discussion qui suit, nous appellerons *noyau* le premier terme qui constitue précisément le noyau du syntagme, en même temps que le complément génitif s'appellera *déterminant*, bien que ces deux substantifs puissent avoir d'autres déterminants subordonnés.

Résumons brièvement les résultats préliminaires de l'analyse de notre corpus en focalisant sur certains aspects intéressants.

L'usage de la construction casuelle, dans notre corpus, se limite principalement à deux fonctions, le *génitif possessif* et celle qui exprime une activité verbale où le déterminant a la *fonction d'agent* (génitif subjectif) ou *de complément* (génitif objectif), le génitif subjectif et le génitif objectif diffèrent donc seulement en ce qui concerne la direction de l'influence – *acteur* ou *patient*, et en effet ils se complètent linguistiquement.

---

<sup>6</sup> Le dialecte rhéto-roman le plus parlé en Suisse. Cf. Söhrman 1998.

Le génitif possessif exprime l'appartenance du noyau au déterminant. Le noyau peut donc être inclus dans la notion de déterminant – *appartenance complète* (5) où l'on peut voir soit la possession soit la localisation<sup>7</sup>, ou le déterminant peut simplement avoir une relation possessive partielle/dominante avec le noyau – *appartenance incomplète* (6).

- (5) Senatul României [A1]
- (6) nunta *ficeii fostului* primar [A1]

Les cas d'action verbale montrent le noyau soit comme agent qui commence une action, génitif subjectif, (7-8), soit comme le but d'une action, génitif objectif, (9-10) :

- (7) *Demisia lui*<sup>8</sup> Ioan din funcția de Ministru al Administrației și Internelor [C1]
- (8) creșterea prețului la energie [A1]
- (9) *privatizarea societăților* Electrica Banat și Electrica Dobrogea [A1]
- (10) strategia de *prezentare a candidaților* [C1]

Bien qu'il n'y ait aucune limite absolue, le seul cas fréquent de génitif morphologique (à part les cas plus « purement » génitifs, ex, 5-10) est celui de partitif (11-12), surtout avec une référence temporelle comme nous voyons clairement dans les exemples 13 et 14.

- (11) În prima zi de la *începerea înscrierilor* la dealerii Dacia [A1]
- (12) acum parcă se ferește și de *restul partidului*. [A1]
- (13) până la *finele acestei luni* [C1]
- (14) la *jumătatea anului* în curs [A1]

---

<sup>7</sup> Comme les deux notions sont incluses dans l'appartenance il ne faut pas les séparer ici,

<sup>8</sup> Surtout avec les noms propres il peut être difficile à le mettre en génitif et alors on utilise ce particle génitif pour substituer le cas génitif (Irimia, 1973, p. 73; Rosenstand Hansen, 1952, pp. 61-69).



La relation qualitative est plutôt une sorte de spécification ou de précision pour restreindre la signification ample du noyau du syntagme, en donnant une qualité spécifique et limitée à ce noyau, et donc plus éloigné de la prototypicalité du génitif comme tel.

En ce qui concerne l'usage des prépositions, *de* se distingue des autres *de la* et *din* comme on peut questionner si la préposition *de* est vraiment porteuse d'un sens sémantique. En français Vendreys lança déjà en 1925 l'idée de prépositions « vides » avec *de* comme l'exemple typique. Il serait probablement plus correct de parler des prépositions « incolores » comme l'a fait Spang-Hansen dans son étude (1960). Il semble que cette théorie généralement acceptée pour le français est aussi valable pour le roumain. Il n'y a pas de limites strictes mais on peut s'imaginer deux pôles avec les prépositions avec un sémantisme très réduite, tenu d'une part et de l'autre « celles qui disposent d'un sémantisme très précis » (Melis 2003 : 89). Comme nous allons voir les trois prépositions se distinguent principalement de cette manière. « La fonction essentielle de la préposition *de* est de véhiculer une relation qu'elle ne code pas, mais qu'elle tire des SN ou du contexte linguistique ou extralinguistique » (Bartning 1993 : 187). Les autres deux ajoutent une valeur d'espace de différents degrés. On pourrait donc considérer *de* comme la préposition de défaut (Melis 2003 : 89).

L'usage de la préposition *de* comme signal d'une relation génitive sans autre contenu sémantique est en plus, d'une manière dominante, une indication d'un génitif qualitatif, comme on peut le constater dans les exemples 15-16 et rarement possessif.

(15) scenariu de coşmar [E1]

(16) Toate cele trei proiecte de lege [C1]

Il y a néanmoins des cas contradictoires, où l'on retrouve des cas de génitif possessif ou de génitif objectif, comme dans les exemples 17 et 18 où l'on utilise la préposition *de*.

(17) şeful lor de partid trebuie să zică [A1]

(18) schimbarea de faţada [I1]

Dans le cas d'un génitif possessif, une fonction qui normalement est couverte par le génitif morphologique du roumain, on retrouve la même différence qu'entre les constructions françaises *le chien de berger* et *le chien du berger*, où la différence principale consiste en un référent générique (*le chien de berger*) ou concret (*le chien du berger*) comme l'a analysé Carlsson (1966 : 27-47). Le rôle de l'article défini inclus dans la forme amalgamée *du* est précisément d'identifier et ainsi de concrétiser le référent. Cela paraît être la différence entre l'usage du génitif morphologique en roumain et la construction avec *de* (cf. les exemples 17, 19 et 20), où c'est la préposition *de* qui joue le même rôle qu'en français, c'est-à-dire qu'elle indique un référent générique.

(19) *liderii partidului* de guvernământ [C1]

(20) *partidul de guvernământ* [C1]

Bien que les noyaux morphologiques des deux syntagmes soient différents, leur valeurs sémantiques sont assez proches. Nous pensons toutefois pouvoir distinguer une différence entre les deux exemples : « les leaders du parti de gouvernement » (19) sont des personnes concrètes tandis que « leur président de parti » (17), en même temps qu'il s'agit d'une personne bien concrète, est plutôt la référence à une fonction générale qui est focalisée, et dans ce cas particulier le référent devient générique en même temps qu'il est défini. Évidemment, c'est la notion *șeful de partid* qui se réfère à la fonction générique, tandis que le pronom possessif *lor* paraît plutôt concrétiser la personne en question. Cela devient encore plus évident dans l'exemple 20 et dans la dernière partie du syntagme de l'exemple 19, *de guvernământ*, qui se réfère seulement à la fonction ou à la qualité, ce qui reste encore plus claire comme *gouvernement* comme l'unité directrice d'un pays s'appelle *guvern* et non *guvernământ* en roumain.

Donc, dans ces cas c'est naturellement la généralité qui domine l'expression linguistique, ce qui indique la prédominance de la construction prépositionnelle porteuse de la valeur générique et donc qualitative, une valeur qu'un référent concret ne peut pas avoir. Comme nous venons de constater la préposition *de* exprime seulement la relation qualitative sans autre notion sémantique.

Un autre cas très fréquent en roumain qui est devenu totalement lexicalisé et qui ne constitue aucunement un problème, est représenté par les expressions

numériques où l'usage de la préposition *de* est devenu obligatoire dans certaines expressions (Avram 2001 : 142) comme dans les exemples 21 et 22 :

(21) 3000 *de* euro [E1]

(22) Peste 59 *de mii de elevi* susțin examenul de absolvire a școlii profesionale [A23:8]

Ce sont des exemples du génitif qualitatif et correspondent à la construction latine *puer decem annorum*. Malgré cela, il faut noter qu'il existe aussi une possibilité non-prépositionnelle qui n'est pas autorisée par l'Académie, mais où on supprime la préposition entre le chiffre et le substantif (ex. 23) sans que le message soit perdu. C'est plutôt dans le langage journalistique et surtout publicitaire, où on semble utiliser cette construction abrégée.

(23) suma de 25.000 *euro* [I1]

De plus la préposition *de* remplit la fonction de marqueur de l'agent des constructions passives. Ces constructions avoisinent notre objet d'étude mais comme le noyau est entièrement verbal, cette construction (24) est exclue de l'étude.

(24) Țara condusă *de* guvernul Năstase [E1]

Il peut sembler plus difficile d'expliquer la concurrence avec les autres constructions prépositionnelles et la juxtaposition que la différence entre le génitif morphologique et le génitif prépositionnel prédominant : noyau + *de* + déterminant. Nous espérons néanmoins pouvoir discerner au moins les différences principales de ces constructions prépositionnelles.

Quant aux prépositions *din* et *de la*, il peut sembler plus compliqué de les différencier comme les deux sont porteuses d'une valeur localisante (d'espace). Pourtant, notre corpus donne des renseignements assez clairs sur leur distribution et utilisation.

La préposition *din* marque la localisation qui est relationnée avec la possession et en même temps la provenance directionnelle (souvent assez faible), tandis que la préposition composée *de la* est seulement localisatrice et le référent semble être inférieur ou constituer une partie d'une autre unité plus grande. Si l'on parle de l'Université de Bucarest, on dira *Universitatea din București*, alors que l'on dit

*Facultatea de istorie de la universitatea.* Mais quand on a besoin d'identifier une unité comme une faculté spécifique on dira *Facultatea de limbi străine*, où le référent est une spécification (génitif qualitatif) et non pas une unité de quelque chose de plus grand qu'il faut localiser comme l'université. La différence entre l'usage de *din* et *de la* peut se montrer plus clairement dans l'exemple suivant (25) où le nom même de la faculté indique le caractère des études réalisées dans cette faculté, et alors on utilise la préposition *de*. Mais quand il s'agit de marquer à quelle université (ou unité principale) appartient cette faculté, c'est *de la* qu'on utilise ; et pour la localisation, l'endroit où est située l'université, c'est *din* qui est la préposition adéquate. Il semble aussi que l'on utilise *de la* seulement, ou du moins principalement, avec un déterminant défini.

(25) decan al Facultății de Studii Est-europene *de la* Universitatea *din* Sapporo [C23:4]

De la même manière, on pourrait dire *președintele din România* (mais seulement si cette personne se trouve parmi plusieurs autres présidents d'autres pays qui se trouvent aussi en dehors de leurs pays) mais l'expression normale est *președintele României* qui est la seule forme possible en Roumanie, où il n'y a qu'un seul président – qui « appartient » au pays, et la fonction possessive est générique bien que la fonction soit remplie par une certaine personne à un moment déterminé.

Dans des cas parallèles où le déterminant identifie le noyau plutôt qu'il ne montre la possession comme il ne s'agit plus d'un possesseur unique d'un titre comme *președintele României* mais il est question d'identifier un « titulaire » parmi plusieurs homologues, et en ce cas on utilise la préposition *de* et le déterminant devient qualitatif au lieu de possessif. Dans ces cas on se trouve dans une situation où on pourrait parler de plusieurs personnes qui remplissent la même fonction dans des lieux différents (ex. 26-27) et on peut aussi retrouver *de la* avec la même signification (ex. 28-29) bien que dans l'exemple 28 le référent soit seulement un quartier et non pas une ville ou un village entier.

En 29 il ne s'agit pas d'une fonction officielle comme dans les exemples (26-28) mais d'une identification d'une certaine personne et non pas d'une fonction. *Politiștul* représente cette personne et *asasin* l'identifie, et donc on utilise *de la*.

(26) prefectul *de* Gorj [A1]

(27) primar *de* Panciu [A1]

(28) primarul *de la* sectorul 1 [C1; on parle d'un quartier de Bucarest]

(29) Polițistul asasin *de la* Susina [A23:1]

Il semble, en consultant notre corpus, que l'usage de *din* soit plus fréquent que celui de *de la*, qui paraît avoir une extension plus réduite. Souvent *din* se combine avec un toponyme (ex. 30-32), une date (ex. 33-34), un concept abstrait ou collectif (mais rarement avec des référents humains concrets) ce que l'on voit dans les exemples (35-38). Quand le référent est une notion collective le référent peut, mais peu fréquemment, indiquer aussi des personnes (ex. 38).

(30) localitate *din* Vrancea [A1]

(31) schimbările climaterice *din* România [E1]

(32) un copil *din* Galați [I1]

(33) în urma votului politic negativ *din* 6 iunie [C1]

(34) Alegerile locale *din* 2004 [C1]

(35) 9 miliarde lei *din* fondul [I1]

(36) Articolul 16 din Constituția României [A1]

(37) Despre găurile enorme *din* sistemul de pensii [E1]

(38) Un grup de cinci parlamentari *din* grupul UDMR [A23:1]

Le troisième type de constructions génitiales du roumain contemporain est la juxtaposition, que l'on n'a presque pas commentée jusqu'à présent. Bien que la juxtaposition du noyau et du déterminant, qui se trouve en position adnominale immédiate sans aucune indication de la relation génitive entre les deux lexèmes, ne soit pas du tout inconnue dans les langues romanes (Croft, 1990 : 29-38), et qu'elle ait existé en ancien français (Herslund, 1980 : 82-93 ; Palm, 1976 : 21-38) il paraît peu probable qu'il s'agisse d'une forme ancienne qui aie survécu. Comme en français, en italien et en espagnol modernes, il existe une tendance à réduire l'information publicitaire à un minimum et créer des expressions

déprépositionnalisées comme *location ski*, *auto-école*, *servizio sportelli* et *pedidos números atrasados* qui ne sont pas du tout rares aujourd'hui, et elles ne sont pas récentes non plus dans ce type de langage, bien qu'il paraisse probable que cette tendance est devenue plus fréquente pendant les dernières décennies comme Cervoni constate à propos de la phrase raccourcie *Arrive Montpellier train minuit* où il discute l'effet de la chute des prépositions sur la compréhension du message :

[...] c'est de la relation interpersonnelle de l'expéditeur et du destinataire, de ce qu'ils savent l'un sur l'autre et des lieux respectifs où ils se trouvent que dépendent les mots à restituer pour qu'un télégramme remplisse sa fonction ; (Cervoni, 1991 : 9)

La juxtaposition est donc probablement due à une volonté de concentrer l'énoncé à ce qui est absolument nécessaire pour la compréhension du message. En roumain, on retrouve la juxtaposition dans deux situations différentes, où la première est précisément cet énoncé publicitaire concentré, comme dans les exemples suivants (39-43):

- (39) interpreți toate limbi [publ.]
- (40) telefon clienți [publ.]
- (41) rezervări hotel [publ.]
- (42) frizer căini [publ.]
- (43) cărți vizită pe loc [publ.]

Ces exemples ont tous été observés sur des affiches ou des panneaux en juin 2004 à Bucarest, et pendant plusieurs voyages en Roumanie après ce date nous avons pu constater que la construction est en train de s'épandre. Que le phénomène ne soit pas tellement récent non plus en roumain montre aussi l'existence de ce type de construction même sur des panneaux placés il y a plusieurs décennies, comme ce texte que nous avons vu pendant au moins 20 ans dans le parc Herăstrău à Bucarest : *clubul sportiv Dinamo. Secția caiac-canoe*.

Évidemment, cette construction a été utilisée pendant la dernière moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour les enseignes commerciales comme *Reparați încălțăminte* et

expressions du même genre. Dans tous ces exemples, il est très facile de voir la préposition *de* entre les deux éléments de la construction génitive, et on retrouve aussi, par conséquent, des exemples comme *Salon de cofatură* où la préposition *de* est maintenue. Il semble, quand même, que la juxtaposition est en train de gagner ou, au moins, se rendre de plus en plus fréquente dans le langage publicitaire en Roumanie (et dans d'autres pays romans aussi).

Un autre usage, beaucoup plus fréquent dans les textes journalistiques, est constitué par les acronymes qui compliquent la déclinaison morphologique normale. Comme on peut le constater il n'existe aucune unanimité sur cet usage, mais les constructions possibles dans ces cas sont la juxtaposition pur (44-47) et la juxtaposition où l'acronyme non-décliné est postposé à l'article génitif (ex. 48-49).

(44) Problema PSD [C1]

(45) denumirea ACPR [C1]

(46) Întâlnirea ultimei șanse pentru adoptarea Constituției UE [A 17]

(47) știrile PROTV [publ.]

(48) Emil Boc, președinte executiv *al* PD [A1]

(49) Purtătoarea de cuvânt *a* PSD [A1]

Bien que la juxtaposition paraisse être la plus fréquente dans le langage journalistique et publicitaire il existe aussi la possibilité d'employer le génitif morphologique dans ces cas, et on voit de temps en temps des constructions comme *Problema PSD-ului* etc. Dans certains exemples comme (48) et (49) on se trouve à mi-chemin en utilisant l'article possessif *al* (cf. Dobrovie-Sorin 2000 :185-189)<sup>9</sup> et on pourrait s'attendre une construction comme *președinte executiv al PD-ului*, mais il semble être suffisant avec l'article, et, probablement seulement la juxtaposition, mais on maintient la construction avec l'article pour marquer que le noyau est suivi d'un déterminant qualitatif *executiv* ou *de cuvânt*.

---

<sup>9</sup> Nous ne commentons pas l'existence de l'article *al* etc. ici comme cela ne regarde pas notre discussion et analyse. Cf. Dobrovie-Sorin 2000).

La valeur génitive de la juxtaposition semble évidente et, en plus, aujourd'hui très commune.

## 6. Conclusions

Résumons donc brièvement nos résultats. Le génitif morphologique maintient sa position comme marqueur du génitif possessif. La juxtaposition est en train de gagner du terrain sur le génitif possessif des acronymes. En ce qui concerne les prépositions c'est la préposition *de* qui, pour être sémantiquement incolore, prédomine dans les cas du génitif qualitatif, tandis que *din* et *de la* sont moins fréquentes et ont des significations sémantiques localisatrices. Cela montre que l'usage des différents types est relativement différencié et que la juxtaposition est devenue plutôt courante.

Les constructions génitiales sont donc des exemples populaires en linguistique contrastive puisqu'il y a bien des façons d'exprimer cette relation entre un noyau et son déterminant. Beaucoup de langues, comme le latin, les langues germaniques et slaves utilisent le cas génitif (ex. 50-53). Toutes les langues romanes ont pris la préposition *de/di/da*, mais en italien et sursilvain il y a une certaine concurrence entre les deux prépositions.

(50) The neighbour's car

(51) Mašina sosed $a$  (russe ; *-a* est le génitif)

(52) La voiture *du* voisin

(53) La macchina *del* vicino

En roumain on utilise donc plusieurs types mais avec des fonctions relativement différentes et, comme nous venons de voir, le système change lentement, mais sans exclure aucun des usages antérieurs.

La complexité syntaxique et sémantique des constructions discutées nous paraît justifier l'usage de la notion de *constructions génitiales* au détriment d'une utilisation des termes *génitif*/*génitif* réservée uniquement au cas du génitif et aux constructions relatives à ce cas. Par conséquent, on devrait aussi pouvoir utiliser



cette notion dans les autres langues romanes qui ne possèdent pas de génitif. Il est donc possible de revenir à l'interprétation cognitive pour illustrer le fonctionnement et la variation morpho-syntaxique et sémantique des constructions génitinales et montrer comment le niveau formel et celui sémantique s'alimentent l'un l'autre.

## Bibliographie

- Cadierno, T. 1995. "Formal instruction from a processing perspective: An investigation into the Spanish past tense". *Modern Language Journal* 79: 179–193.
- Altenberg, B. 1982. *The Genitive v. the of-Construction. A Study of Syntactic Variation in 17<sup>th</sup> Century English*. Lund Studies in English. CWK Gleerup, Lund.
- Avram, M. 2001. *Gramatica pentru toți*. Ediția a III-a. Humanitas, București.
- Bartning, I. 1993. «La préposition *de* et les interprétations possibles des syntagmes nominaux complexes. Essai d'approche cognitive ». *Lexique* 11 : 163-192.
- Beyrer, A., K. Bochmann & S. Bronsert. 1987. *Grammatik der rumänischen Sprache der Gegenwart*. Verlag Enzyklopädie Leipzig, Leipzig.
- Carlsson, L. 1966. *Le degré de cohésion des groupes subst. + de + subst. en français contemporain étudié d'après la place accordée à l'adjectif épithète. Avec un examen comparatif des groupes correspondants de l'italien et de l'espagnol*. Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Romanica Upsaliensia 3. Almqvist & Wiksell, Uppsala.
- Cervoni, J. 1991. *La préposition. Étude sémantique et pragmatique*. Duculot, Louvain-la-Neuve.
- Croft, W. 1990. *Typology and Universals*. Cambridge University Press, Cambridge.
- Crystal, D. [1980] 1997. *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*. 4<sup>th</sup> ed. Blackwells, Oxford.
- Dobrovie-Sorin, C. 2000. « (In)definiteness Spread : from Romanian Genitives to hebrew Construct State Nominals ». In V. Motapanyane (éd.) *Comparative Studies in Romanian Syntax*. Amsterdam et al. : Elsevier.
- Halvorsen, A. 2012. *Rumensk grammatikk*. Oslo : Syress forlag.
- Heinz, M. 2003. *Le possessif en français. Aspects sémantiques et pragmatiques*. Bruxelles : de Boeck.Duculot.

- Herslund, M. 1980. *Problèmes de syntaxe de l'ancien français. Compléments datifs et génitifs*. Études romanes de l'Université de Copenhague. Akademisk Forlag, København.
- Hirst, G. 1995. Near-synonymy and the structure of lexical knowledge. In *AAAI Symposium on Representation and Acquisition of Lexical Knowledge: Polysemy, Ambiguity, and Generativity*, 51–56, Stanford, CA : March.
- Hultman, T. G. 2003. *Svenska Akademiens språklära*. Svenska Akademien, Stockholm.
- Irimia, D. 1997. *Gramatica limbii române*. Polirom, Iași.
- Lyons, J. 1981. *Semantics*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Kleiber, G. 1990. *La sémantique du prototype : catégorie et sens lexical*. Paris : Presses universitaires de France.
- Maiden, M. & C. Robustelli 2000. *A Reference Grammar of Modern Italian*. Arnold, London.
- Melis, L. 2003. *La préposition en français*. Paris : Ophrys
- Palm, L. 1976. *La construction li filz le rei et les constructions concurrentes avec a et de étudiées dans des œuvres littéraires de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et du premier quart du XIII<sup>e</sup> siècle*. Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Romanica Upsaliensia 17. Almqvist & Wiksell, Uppsala.
- Palm, L. 1989. « On va à la Mouff ? » *Étude sur la syntaxe des noms de rues en français contemporain*. Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Romanica Upsaliensia 45. Almqvist & Wiksell, Uppsala.
- Proudfoot, A & F. Cardo 1997. *Modern Italian grammar*. Routledge, London.
- Rijkhoff, J. 2002. *The Noun Phrase*. Oxford Studies in Typology and Linguistic Theory. Oxford: Oxford University Press.
- Rosenstand Hansen, A. 1952. *Artikelsystemet i rumænsk. Avec un résumé en français*. Munksgaard, København.
- Rubenbauer, H. & J.B. Hofmann. [1975] 1995. *Lateinische Grammatik*. 12. Auflage. C. C. Buchners Verlag, J. Lindauer Verlag, R. Oldenbourg Verlag, München.
- Spang-Hanssen, E. 1963. *Les prépositions incolores du français*. Copenhague. Gads.
- Spescha, A. 1989. *Grammatica sursilvana*. Casa editura per mieds d'instrucziun, Chur.
- Söhrman, I. 2005. « Qu'est-ce que c'est que le génitif ? Perspectives roumaines et romanes », en [http://www.ruc.dk/isok/skriftserier/XVI-SRK-Pub/RIL/RIL01-Soehrman\\_2005](http://www.ruc.dk/isok/skriftserier/XVI-SRK-Pub/RIL/RIL01-Soehrman_2005)

Söhrman, I. 2012. Les valeurs possessives et localisatrices du génitif roumain et des prépositions DE, DE LA et DIN - et de la juxtaposition dans une perspective romane. *Dacoromania*, serie noua, XVII ( 1 ), Cluj: 26-43.

Togeby, K. 1982. *Grammaire française, vol. 1 : Le Nom*. Publié par M. Berg, M. Ghani & E. Spang-Hanssen. Akademisk Forlag, Copenhagen

# Alf Lombard și studiul universitar al limbilor romanice în Suedia până în anul 1939

Alf Lombard (1902–1996) este asociat îndeaproape cu Universitatea din Lund, datorită profesoratului îndelungat și plin de succes pe care l-a deținut între 1939–1969. De fapt a fost activ timp de câteva semestre înainte de a-l urma pe profesorul Emanuel Walberg (1873–1951) ca profesor de limbi romanice. Alf Lombard este fără îndoială cel mai renumit om de știință pe plan internațional în domeniul studiilor romanice din secolul 20, iar moștenirea lui trainică cuprinde nu numai numeroase publicații, care se ocupă cu diferite aspecte ale limbilor romanice, dar și cu munca lui neobosită de a introduce și promova limba română – “une des grandes langues de notre continent”<sup>1</sup> – pe agenda academică suedeză.

Anii de studii academice ale lui Alf Lombard au avut loc în Uppsala, el dezvoltându-se în tradiția foarte puternică a studiilor romanice, care a evoluat în timpul celei de-a doua jumătăți a secolului 19 și a culminat aproape de sfârșitul secolului. Propriul său profesor și mentor, Erik Staaff (1867–1936), a aparținut celei de-a doua generații de oameni de știință din cadrul limbilor romanice, care a întemeiat-o cu devotament ca disciplină la Universitatea din Uppsala. Prima generație, reprezentată de oameni de știință ca de ex. Per Adolf Geijer (1841–1919), Carl Wahlund (1846–1913) și Johan Vising (1855–1942) a ridicat

---

<sup>1</sup> Alf Lombard, *La langue roumaine. Une présentation*, Klincksieck, Paris, 1974, Préface: VII.

disciplina la nivel internațional.<sup>2</sup> Memoriile lui Alf Lombard referitoare la anii lui petrecuți în Uppsala au fost întotdeauna foarte pozitive și referirile lui asupra profesorului Staaff și asupra altor membri ai seminarului de limbi romanice au exprimat respectul și aprecierea muncii lor.

În necrologul său, referitor la profesorul Staaff, spune următoarele cuvinte:

“Pour ses élèves, Erik Staaff était le meilleur des maîtres. Il savait diriger les études supérieures selon les dispositions de chacun. Ses jugements étaient prudents, mais jamais tâtonnants; sa critique pouvait être sévère, mais jamais décourageante. Il sut accentuer encore le développement que les études romanes avaient pris à Upsal sous son prédécesseur, P.-A. Geijer; une grande et belle série de thèses en témoigne.” (Lombard 1939: 126–127)

Autorul acestui articol are o vie amintire a profesorului Lombard ca profesor universitar. Ca tânăr student la franceză pe la 1960 a avut marea ocazie să participe la câteva din cursurile universitare ale lui Alf Lombard. De fapt, toți studenții la franceză au fost invitați să participe la prelegerile lui și era extrem de drăguț cu puținii tineri studenți îndrăzneți, care aveau curajul să se aventureze să vină la cursurile sale. A avea o voce puternică și penetrantă când vorbea în limbile sale materne, franceză și suedeză. A avea o aură așa de mare, încât chiar și în acea perioadă revoluționară, toată lumea se ridica în semn de respect, când intra în sala de curs.

Acest articol îl va plasa pe Alf Lombard în contextul în care științele lingvistice erau în curs de dezvoltare, în special în ceea ce privește studiul limbilor romanice și va sublinia unele aspecte pornind de la fundalul realizărilor sale academice. Se va pune accent pe rolul său de pionier în domeniul studiului limbilor romanice în Suedia, pentru a stabili în ce măsură s-a bazat pe o tradiție deja existentă și cum a adus contribuții inovatoare la aceasta. În anul 1978, după pensionarea sa, Alf Lombard a fost invitat să țină o prelegere la Uppsala. După câteva cuvinte referitoare la anii săi petrecuți acolo și în special la profesorul Staaff, al cărui portret îl păstra întotdeauna în biroul său, și-a ținut cursul despre clasificarea limbilor din Europa, iar una din ultimele sale publicații s-a referit la limbile lumii – *Språken i*

---

<sup>2</sup> Cf. Lars-Göran Sundell, “Les débuts de la philologie romane à Uppsala”, *Modalité, évidentialité et autres friandises langagières. Mélanges offerts à Hans Kronning à l'occasion de ses soixante ans*, (C. Norén et al., eds.), Peter Lang, 2013, p. 311–325.

*vår värld* – care a apărut pentru prima oară în 1990 și în a treia ediție în 1994.<sup>3</sup> În ceea ce privește studiile științifice referitoare la limbile romanice, Alf Lombard era ferm convins că patru dintre limbile romanice trebuie luate în considerație, și anume italiana, franceza, spaniola și româna. Acesta a fost punctul de început al prelegerii sale din Uppsala și deseori începea de la acest punct de vedere, chiar și când continua să discute despre limbile individuale. De multe ori pornea de la fundalul geografic, pentru ca apoi să elaboreze diferite probleme lingvistice și îi plăcea totodată să aibă la îndemână și o hartă.

“On distingue facilement, dans l'ensemble de l'Empire romain, quatre régions principales où le latin s'est maintenu : l'Italie, la Gaule, l'Ibérie et la région balkanique.” (Lombard 1967: 14)

Alf Lombard a făcut comparație cu o masă care are patru picioare, la care, dacă s-ar pierde unul din picioare, ar rămâne șchioapă. Această părere era definitiv o parte fundamentală a crezului său lingvistic, de care s-a folosit intens pentru a-și sublinia convingerea că româna a fost un „ingredient” necesar pentru ‚România’:

“Les études de roumain, telles que je les conçois, doivent être englobées, comprises, dans les études linguistiques romanes comparées. C'est là que le roumain a sa place tout indiquée. /.../ en effet, le roumain peut être considéré, à côté du français, de l'espagnol et de l'italien, comme le quatrième pied de la table, le quatrième pied sans lequel la table n'a pas son équilibre. Et quand je dis la table, je pense à l'ensemble que constitue la linguistique romane comparée; si l'on n'y fait entrer la Romania de l'Est, il n'y a pas de comparatisme possible.” (Lombard 1961: 302)

Pentru a plasa poziția lui într-o perspectivă mai mare și pentru a-i crea un fundal mai general, dați-mi voie să prezint scurt evoluția studiilor romanice în Suedia, care a dus până la generația reprezentată cu precădere de Alf Lombard.

Studiile academice sau științifice referitoare la limbile moderne, și anume limbile romanice, germanice și engleze, au început în anii 1850 odată cu înființarea catedrelor de Lingvistică Europeană Modernă și de Literatură Modernă atât în Uppsala cât și în Lund.<sup>4</sup> Folosirea termenului ‚modern’ în acest context

---

<sup>3</sup> Symposium, Stockholm.

<sup>4</sup> Cf. Lars-Göran Sundell, “Nyeuropeisk lingvistik och modern litteratur”, *Kungl. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala*, Årsbok, 2011, p. 45–66.

contrastează cu termenul de ‚clasic’, referitor la studiile academice ale limbilor clasice, latina și greaca și a literaturilor lor, care erau deja ferm stabilite în cadrul celor două universități la noi. În schimb, predarea limbilor moderne în scop practic s-a introdus treptat de la începuturile secolului 17 în Uppsala, iar la Lund imediat după înființarea universității în 1666.

Primul profesor de lingvistică europeană modernă și de literatură modernă în Uppsala a fost Carl Wilhelm Böttiger (1807–1878), renumit pe timpul său și ca poet laureat. De fapt, Böttiger a fost un om de știință în domeniul limbilor romanice, influențat de omul de știință german Friedrich Diez (1794–1876), profesor la Bonn, considerat în mod general ca fondator al studiului științific asupra limbilor romanice. Carl Wilhelm Böttiger s-a ocupat în principal cu limba și literatura italiană. Dar în același timp a fost foarte interesat de reto-romană. Ca dovadă că l-a vizitat pe Friedrich Diez la Bonn și i-a prezentat cercetarea lui făcută în domeniul limbii reto-romane, întreprinsă în Graubünden în 1851. Ca o consecință, Diez a încorporat, cu referire specifică la Böttiger, câteva din rezultatele sale în ediția a doua a cărții *Grammatik der romanischen Sprachen*, făcându-l în felul acesta pe Böttiger părtaș la nașterea istorică a disciplinei romanice.

Lucrările fundamentale comparative și istorice ale lui Friedrich Diez referitoare la limbile romanice (*Grammatik der romanischen Sprachen*, 1836–1842 și *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, 1853) au fost influențate și inspirate de lucrarea lui Franz Bopp, *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache, in Vergleichung der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprachen*, 1816 și în special de opera lui Jacob Grimm, *Deutsche Grammatik*, 1819. Din punct de vedere istoric, literar și politic, Diez a recunoscut următoarele șase limbi romanice pe agenda sa academică: italiana, româna, spaniola, portugheza, provensala și franceza. Adăugând reto-romana pe listă, Böttiger este posesorul acestui concept. Deja pe timpul successorului lui Carl Wilhelm Böttiger, Theodor Hagberg (1825–1893), care a fost activ ca profesor de lingvistică europeană modernă și de literatură modernă 1868–1890, atât reto-romana, cât și româna au fost lăsate pe dinfara agendei academice, se pare că în primul rând mai mult din cauza lipsei de material, decât a lipsei de interes.

Hagberg însuși a continuat cu o abordare comparativă, specializându-se pe spaniolă și pe italiană, mai ales în domeniul literar.<sup>5</sup>

În jurul anului 1900 franceza – și cu asta mă refer în primul rând la franceza veche și la franceza medievală – a devenit materie principală de studiu în Uppsala, datorită în mare măsură impactului cu renumitul om de știință în limbi romanice și medievale, Gaston Paris<sup>6</sup>, care a avut o mare influență asupra generațiilor precedente lui Alf Lombard.

Cum arăta situația când Alf Lombard și-a preluat studiile în limbi romanice la Uppsala în anii 20? După cum a fost menționat mai sus, Erik Staaff, succesorul lui Per Adolf Gejer ca profesor de limbi romanice în 1908, a fost responsabil cu seminarul de limbi romanice. Lucrarea sa de doctorat a fost un studiu comparativ – *Le suffixe –arius dans les langues romanes*, 1895 – iar mai târziu s-a concentrat pe diferite aspecte ale limbii, în special franceza, spaniola și italiana.<sup>7</sup> În mod consecvent, mediul academic din care făcea parte Alf Lombard, era dominat pe o parte de abordarea comparativă, pe de altă parte de abordarea istorică, fie gramatica într-un sens larg, fie editarea de texte, având în primul rând franceza veche și franceza medievală ca temă principală.

Anii de început ai lui Alf Lombard în Uppsala, care au dus la lucrarea sa de doctorat în 1930, reflectă în mare măsură concepțiile predominante de atunci asupra disciplinei de limbi romanice. Lucrarea de doctorat – *Les constructions nominales dans le français moderne. Étude syntaxique et stylistique* – ia în considerare expresii ca *Le départ de B. pour Paris* și compară cu expresia verbală *B. partit pour Paris*. După cum se poate vedea în această disertație precum și în lucrările sale ulterioare, abordarea lui Alf Lombard referitor la diferitele sale subiecte lingvistice a avut întotdeauna și o dimensiune istorică. De exemplu referitor la descrierea limbii române, afirmă următoarele ca fapt de principiu:

<sup>5</sup> Cf. Lars-Göran Sundell, “Romansk brytpunkt – kring Jacob Theodor Hagberg“, *Mélanges publiés en hommage à Gunnel Engwall* (I. Bartning et al., eds), Acta Universitatis Stockholmiensis, Romanica Stockholmiensia 20, CD-ROM, p. 303–310.

<sup>6</sup> Despre Gaston Paris (1839–1903) și lucrările lui academice, vezi Ursula Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Droz, 2004.

<sup>7</sup> *Étude sur les pronoms abrégés en ancien espagnol*, 1906; *Étude sur l'ancien dialecte léonais*, 1907; *Le Laudario de Pise du Ms. 8521 de la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris. Étude linguistique I. Introduction, texte, notes, glossaire*, 1931.



“Quant au point de vue historique, il est toujours présent: c'est priver l'étude du roumain d'un de ses principaux attraits que de n'envisager que l'étape contemporaine.” (Lombard 1974: VII)

În orice caz, ceea ce constituie o schimbare de paradigmă, este faptul că a luat în considerare și limba modernă actuală. Cu alte cuvinte, a respectat tradiția istorică existentă, dar a adăugat totodată o dimensiune diferită, care a fost analiza limbii contemporane.

Când e vorba de legătura lui Alf Lombard cu limba franceză, care a fost în centrul atenției lui în timpul anilor din Uppsala, trebuie luată în considerare propria sa origine. A fost bilingv, având franceza și suedeza ca limbi materne. În introducerea de la propria sa disertație a subliniat faptul că era nativ de limbă franceză:

“Le français est pour l'auteur de cet ouvrage plus qu'une langue apprise par voie artificielle: c'est une langue qu'il parle depuis sa plus tendre enfance. On jugera que cette circonstance n'était pas inutile dans un travail comme celui-ci.”

În scris, Alf Lombard se exprima cu precădere în franceză, dar a scris și despre suedeză și pe alte limbi importante romanice, mai ales despre română. A fost un poliglot și a studiat și a exersat multe limbi de-a lungul vieții lui, precum rusa, albaneza, maghiara și turca. Ca rezultat al interesului său pentru limbile vorbite și folosirea lor în mod practic, a publicat ghiduri de îndrumare pentru pronunție și a adus un aport important în munca la dicționare.

Alf Lombard era ferm convins de acumularea de cunoștințe; a fost un colecționar neobosit al informațiilor ca și un controlor meticulos al faptelor. Diferitele sale tipuri de cercetare, cu precădere în analiza descriptivă referitoare la o limbă singură sau la analize comparative, s-au bazat întotdeauna pe date empirice. Procedul său de lucru poate fi descris, într-un mod mai simplu, ca o colecție și clasificare a unei imense cantități de date lingvistice, în care metoda rezultă adesea din lucrare, fără a fi nevoie de explicație.

Ce fel de probleme lingvistice merită a fi luate în considerație? În privința asta Alf Lombard s-a alăturat tradiției existente în Uppsala, susținută deja de profesorul Adolf Gejer la prelegerea inaugurală ca primul profesor de limbi romanice din 1890. Profesorul Gejer a subliniat, că ceea ce poate să arate ca o problemă lingvistică minoră și chiar banală, se poate dovedi în final a fi de importanță

majoră.<sup>8</sup> Îl citez pe Alf Lombard referitor la aceasta, din studiul său din anul 1936, făcut asupra infinitivului: *L'infiniitif de narration dans les langues romanes. Étude de syntaxe historique*.<sup>9</sup>

“Ce ne sont pas toujours les faits de langue les plus fréquents ou les plus en vue qui offrent le plus d'intérêt, ou qui soulèvent le plus de problèmes essentiels – notre tournure en fournit une preuve.” (Préface V)

Tradiția academică pe care Alf Lombard a întâlnit-o în Lund, după ce l-a urmat pe Emanuel Walberg, ca profesor de limbi romanice în 1939, a avut multe asemănări cu tradiția pe care tocmai a părăsit-o în Uppsala. În 1890 Emanuel Olde (1802–1885) devenea primul profesor de lingvistică europeană modernă și de literatură modernă. Astăzi este cel mai bine păstrat în amintire pentru gramatica lui franceză – *Fransk språklära* 1843 – care a servit ca model pentru viitoarele gramatici franceze publicate în Suedia pâna târziu în secolul 20. Succesorul lui, Edvard Lidforss (1833–1910) a păstrat un viu interes pentru italiană și spaniolă și a tradus în suedeză *Don Quijote de la Mancha* (1891–1910) de Cervantes și *La Divina Commedia* (1902–03) de Dante. Destul de interesant este faptul că atât Olde cât și Lidforss au făcut studiile în Uppsala. În timpul mandatului său ca profesor de lingvistică europeană modernă și de literatură modernă, catedra era împărțită, la fel ca și în Uppsala, în limbi romanice și în limbi germanice. În 1888 Fredrik Wulff (1845–1930) a devenit primul profesor de limbi romanice din Lund, fiind specializat în fonetică, dar a fost în același timp și un pasionat editor de texte și translator.

Conform părerii lui Alf Lombard, predecesorul său, Emanuel Walberg a moștenit interesul pentru spaniolă și pentru fonetică, datorită influenței primite atât de la Lidforss, cât și de la Wulff. Interesul lui Walberg în fonetică l-a adus, ca și pe Böttiger înaintea lui, la Graubünden și la studiile de reto-romană. Cu toate astea, Emanuel Walberg a fost în primul rând editor de texte, inspirat în primul

<sup>8</sup> “Om de romanska språken som föremål för vetenskaplig forskning och akademisk undervisning”, *Pedagogisk Tidskrift* 27, 1891, p. 313–324. Per Adolf Geijer apreciat în mod particular de Hugo Schuchardt (1842–1927), profesor în Graz 1876–1900, ca inspirație când e vorba de problemele lingvistice considerate minore sau chiar banale.

<sup>9</sup> În acest studiu Alf Lombard analizează expresii ca de ex.: *Voir page 10. Ralentin! S'adresser au bureau* (p. 1). Exemple suedeze: *Och gossen till att skrika och hon till att skratta; och alla till att ropa; Och tranan till att ranta, och haren till att hoppa, och vargen till att dänga...* (p. 281).

rând de lingvistul francez Paul Meyer.<sup>10</sup> Editarea de texte a fost desigur singurul domeniu de care Alf Lombard nu s-a ocupat personal, cu toate că era foarte conștient de progresul pe care o făcea această ramură specială a filologiei și de creșterea importanței ei în cadrul filologiei romanice în țările nordice. La începutul anilor 20 Alf Lombard a studiat pentru o perioadă la Paris sub îndrumarea filologului Mario Roques (1875–1961), el însuși fiind un specialist în limbi romanice și fondatorul prestigioasei colecții *Classique français du Moyen Âge* de la editura Champion, colecție acum cunoscută sub numele de *Champion Classiques. Moyen Âge*, Honoré Champion, Paris. În mod surprinzător, Alf Lombard atrage atenția asupra faptului că, pe de o parte Emanuel Walberg a rămas foarte credincios principiilor editoriale ale lui Karl Lachmann de la începutul secolului 19, principii instituite cu fermitate în domeniul limbilor romanice de Gaston Paris<sup>11</sup>, iar pe de altă parte Walberg nici nu a vrut să audă de noile idei filologice și tehnici.<sup>12</sup> Gaston Paris a vrut, întocmai unui ecou al principiilor editoriale ale lui Karl Lachmann, ca pe baza tuturor manuscriselor cunoscute, să stabilizească manuscrisul original și totodată și limba. Aceste „ghiduri de îndrumare“ sunt scoase în evidență în Prefața (“la partie la plus importante de mon travail”) ediției *La Vie de Saint Alexis*, Paris, Librairie A. Franck, 1872. În anul 1913 Joseph Bédier a rupt în mod public cu tradiția implementată de Karl Lachmann și Gaston Paris, susținând că cel mai bun manuscris, nu neapărat cel mai vechi, ar trebui publicat.

Se spune că marea parte a moștenirii trainice a lui Alf Lombard e formată din publicații, care tratează diferite aspecte ale limbii și culturii române. Aceste realizări sunt cele, care, și ar fi corectă constatarea, au definit în mare măsură profesoratul lui din Lund. Importanța limbii române dată de Alf Lombard, este subliniată în mult aclamata lui *La Langue roumaine. Une présentation* din 1974:

---

<sup>10</sup> Paul Meyer (1840–1917), editor de texte și cofondator împreună cu Gaston Paris la revista lingvistică *Romania* din 1872.

<sup>11</sup> Pentru detalii la această discuție, vezi de ex. Alain Corbellari, *Joseph Bédier. Écrivain et philologue*, Genève, Droz, 1997.

<sup>12</sup> Vezi Alf Lombard, *Emanuel Walberg. Minnesord*, Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund. Årsberättelse 1951–52, p. XIX–XXV. Cf. Emanuel Walberg, *Principer och metoder för utgivning av forntexter*, Lund, 1931.

“Cette importance /.../ est scientifique, pratique et littéraire à la fois: sans cette langue, on ne saurait se faire une idée tant soit peu complète de ce qu'est devenu de nos jours le latin, sans elle on ne peut communiquer librement avec la plus grande nation du Sud-Est européen, sans elle on se prive de tout contact direct avec une des grandes littératures de l'Europe actuelle.” ( 1974: VII, Préface)

Alf Lombard a fost pentru prima oară în România în 1934. Conform asistentului său din Lund, dr. Heinz Hoffmann, profesorul Staaff, este cel care, printr-o scrisoare de introducere către colegul său român, renumitul lingvist Ovid Densușianu, i-a deschis drumul lui Alf Lombard și l-a introdus în primul rând cu limba română.<sup>13</sup> Alf Lombard a ținut legătura cu profesorul Densușianu și alți oameni de știință români<sup>14</sup>, iar în studiul său asupra infinitivului din 1936, pe care l-am menționat mai sus, găsim următoarea informație:

“Le roumain de nos jours ne possède pas l'infinif de narration et il semble bien que les périodes antérieures de la langue ne l'aient pas connu davantage. /.../ Aucun grammairien, à notre connaissance, n'a relevé d'infinifis historiques en roumain, et M. le professeur O. Densușianu, de Bucarest, a eu l'obligeance de nous informer qu'il n'a pas rencontré d'exemples dans les textes anciens ni modernes.” (Lombard 1936: 145–146)

La 16 octombrie 1936 Alf Lombard a ținut primul curs de limba română la universitatea din Uppsala. A continuat și în următorul semestru, ca apoi să se stabilească definitiv la Lund, unde a continuat să predea limba română mult timp după pensionarea sa.

Acestea sunt câteva din lucrările importante ale lui Alf Lombard în care se ocupă cu româna:<sup>15</sup>

---

<sup>13</sup> Vezi Heinz Hoffmann, *Alf Lombard*, Årsskrift, Vetenskapssocieteten i Lund, Lund, 1998, p. 107–133. Ovid Densușianu a urmărit seminariile lui Gaston Paris la Paris și s-a făcut cel mai bine cunoscut prin *Histoire de la langue roumaine* I–III, 1902–1938.

<sup>14</sup> Printre alții Iorgu Iordan, Alexandru Rosetti, Florica Dimitrescu, Alexandru Niculescu, Andrei Avram și Marius Sala.

<sup>15</sup> O bibliografie completă cuprinzând publicațiile lui Alf Lombard între 1923–67 se poate găsi în *Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard*, Lund, Gleerup, 1969, p. 1–16.

*La Prononciation du roumain*, Uppsala, 1935.

*Le Verbe roumain. Étude morphologique*, I-II, Lund, 1954–55.

*Rumänsk grammatik*, Lund, 1973.<sup>16</sup>

*La Langue roumaine. Une présentation*, Paris, 1974.

*Dictionnaire morphologique de la langue roumaine* (avec Constantin Gâdei),  
Lund et București, 1982.

În concluzie, următorul autoportret va sintetiza realizările acestui important erudit al limbilor romanice, comemorat și sărbătorit cu ocazia anului Alf Lombard, în 2012:

“Alf Lombard, né en 1902 à Paris, où le père était professeur au Lycée Montaigne; la mère, Suédoise, était la fille du docteur Robert Lundberg, premier médecin ordinaire du roi Charles XV de Suède. Je me servis des deux langues dès ma première enfance. Quelques années après la mort de mon père, ma mère alla s'établir de nouveau à Stockholm. Elle m'y emmena, je fis mes études en Suède, et me fis naturaliser Suédois en 1924. Maître de conférences (“docent”) de philologie romane à l'Université d'Upsal de 1930 à 1938, professeur à celle de Lund de 1938 à 1969, année de ma retraite. J'ai publié une vingtaine de livres et environ 300 articles, en premier lieu de philologie romane, comparée aussi bien que, plus particulièrement, française, italienne, espagnole et roumaine.”<sup>17</sup>

## Bibliografie

L'Alliance française d'Upsal 1891–1991. 1991, Uppsala.

Bähler, U. 2004. Gaston Paris et la philologie. Genève: Droz.

Corbellari, A. 1997. Joseph Bédier. Écrivain et philologue, Genève: Droz.

Geijer, P. A. 1891. “Om de romanska språken som föremål för vetenskaplig forskning och akademisk undervisning”. *Pedagogisk Tidskrift* 27, 313–324.

Hoffmann, H. 1998. “Alf Lombard”. *Vetenskaps societeten i Lund, Årsskrift*, Lund.

---

<sup>16</sup> Mai recent altă gramatică româna a fost publicată într-o limba scandinavă, Arne Halvorsen, *Rumensk grammatikk*, Oslo, Syppress Forlag, 2012.

<sup>17</sup> *L'Alliance française d'Upsal 1891–1991*, Uppsala, 1991, p. 55.

- Lombard, A. 1930. *Les constructions nominales dans le français moderne. Étude syntaxique et stylistique*, Uppsala et Stockholm: Almqvist & Wiksell.
- Lombard, A. 1936. *L'infinitif de narration dans les langues romanes. Étude de syntaxe historique*, Kungl. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala, XXX, 1, Uppsala et Leipzig.
- Lombard, A. 1939. "Chronik. Erik Staaff". *Zeitschrift für Romanische Philologie*, Band LVII:1, 126–127.
- Lombard, A. 1952. "Emanuel Walberg. Minnesord". *Kungl. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Lund, Årsberättelse 1951–1952*, Lund, XIX–XXV.
- Lombard, A. 1961. "Un dictionnaire roumain d'un genre nouveau". *Revue des études roumaines* VII-VIII, 301–306.
- Lombard, A. 1967. *Latinets öden i Öster. Avec un résumé en français. Les destinées du latin à l'Est*, Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien, Filologiskt Arkiv 12.
- Lombard, A. 1974. *La langue roumaine. Une présentation*. Paris: Klincksieck.
- Lombard, A. 1994. *Språken i vår värld*. Stockholm: Symposium.
- Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard*. 1969. Lund: Gleerup.
- Sundell, L-G. 2002. "Romansk brytpunkt – kring Jacob Theodor Hagberg". In I. Bartning et al. (éds), *Mélanges publiés en hommage à Gunnel Engwall*, Acta Universitatis Stockholmiensis, Romanica Stockholmiensia 20, CD-ROM.
- Sundell, L-G. 2011. "Nyeuropeisk lingvistik och modern litteratur". *Kungl. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala, Årsbok*, 45–66.
- Sundell, L-G. 2013. "Les débuts de la philologie romane à Uppsala". In C. Norén et al. (éds), *Modalité, évidentialité et autres friandises langagières. Mélanges offerts à Hans Kronning à l'occasion de ses soixante ans*, 311–325. Bern: Peter Lang.
- Walberg, E. 1931. *Principer och metoder för utgivning av forntexter*, Lund.



ÉTUDES ROMANES DE LUND  
SÉRIE FONDÉE PAR ALF LOMBARD

ÉD. ALF LOMBARD

1. MALMBERG, BERTIL, *Le roman du Comte de Poitiers, poème français du XIIIe siècle*, publié avec introduction, notes et glossaire. 1940.
2. THORDSTEIN, ARVID, *Le bestiaire d'amour rimé, poème inédit du XIIIe siècle*, publié avec introduction, notes et glossaire. 1940.
3. NILSSON-EHLE, HANS, *Les adverbes en -ment compléments d'un verbe en français moderne. Étude de classement syntaxique et sémantique*. 1941.
4. SCHLYTER, BÖRJE, *La vie de Thomas Becket par Beneit. Poème anglo-normand du XIIe siècle*, publié d'après tous les manuscrits. 1941.
5. RONSJÖ, EINAR, *La vie de saint Nicolas par Wace. Poème religieux du XIIe siècle*, publié d'après tous les manuscrits. 1942.
6. THORNÉ HAMMAR, EVA, *Le développement de sens du suffixe latin -bilis en français*. 1942.
7. MALMBERG, BERTIL, *Le système consonantique du français moderne. Études de phonétique et de phonologie*. 1944.
8. BRANDT, GUSTAF, *La concurrence entre soi et lui, eux, elle(s). Étude de syntaxe historique française*. 1944.
9. NILSSON-EHLE, HANS, *Les propositions complétives juxtaposées en italien moderne*. 1947.
10. MALMBERG, BERTIL, *Études sur la phonétique de l'espagnol parlé en Argentine*. 1950.
11. ANDERSSON, SVEN, *Études sur la syntaxe et la sémantique du mot français tout*. 1954.
12. BOSTRÖM, INGEMAR, *Les noms abstraits accompagnés d'un infinitif et combinés avec avoir. Étude historique sur la syntaxe des articles et des prépositions dans ce genre de constructions françaises*. 1957.
13. NEUMANN, SVEN-GÖSTA, *Recherches sur le français des XVe et XVIe siècles et sur sa codification par les théoriciens de l'époque*. 1959.
14. ANDERSSON, SVEN, *Nouvelles études sur la syntaxe et la sémantique du mot français tout*. 1961.
15. BORNÄS, GÖRAN, *Trois contes français du XIIIe siècle, tirés du recueil des Vies des Pères*. 1968.



16. JACOBSSON, HARRY, *L'expression imagée dans Les Thibault de Roger Martin du Gard*. 1968.
17. NILSSON, ELSA, *Les termes relatifs et les propositions relatives en roumain moderne. Étude de syntaxe descriptive*. 1969.
18. *Mélanges de philologie offerts à Alf Lombard*. 1969.
19. BRODIN, GRETA, *Termini dimostrativi toscani. Studio storico di morfologia, sintassi e semantica*. 1970.

ÉD. ÖSTEN SÖDERGÅRD

20. GUNNARSON, KJELL-ÅKE, *Le complément de lieu dans le syntagme nominal*. 1972.
21. WESTRIN, MAIBRIT, *Étude sur la concurrence de davantage avec plus dans la période allant de 1200 à la Révolution. Comparaison avec l'usage actuel*. 1973.
22. SCHLYTER, KERSTIN, *Les énumérations des personnages dans la Chanson de Roland. Étude comparative*. 1974.
23. ROBACH, INGER-BRITT, *Étude socio-linguistique de la segmentation syntaxique du français parlé*. 1974.
24. BRODIN, BRITA, *Criaturas ficticias y su mundo, en « Rayuela » de Cortázar*. 1975.
25. UNDHAGEN, LYDIA, *Morale et les autres lexèmes formés sur le radical moral étudiés dans des dictionnaires et dans des textes littéraires français de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Étude de sémantique structurale*. 1975.
26. SANDQVIST, SVEN, *Études syntaxiques sur la Chronique des Ducs de Normandie par Benoit*. 1976.
27. SWAHN, SIGBRIT, *Proust dans la recherche littéraire. Problèmes, méthodes, approches nouvelles*. 1979.
28. LARSSON, EVA, *La dislocation en français. Étude de syntaxe générative*. 1979.
29. SWEDENBORG, EKY, *Jean Barois de Roger Martin du Gard. Étude des manuscrits et des techniques narratives*. 1979.
30. GRAUMANN, GUNNAR, *« La guerre de Troie » aura lieu. La préparation de la pièce de Giraudoux*. 1979.
31. KELLNER, SVEN, *« Le Docteur Pascal » de Zola : Rétrospective des Rougon-Macquart, Livre de Documents, Roman à Thèse*. 1980.

32. LLAVADOR, YVONNE, *La poésie algérienne de langue française et la guerre d'Algérie*. 1980.
33. BIRGANDER, PIA, *Boris Vian romancier. Étude des techniques narratives*. 1981.
34. GRELSSON, SIGVARD, *Les adverbes en -ment. Étude psycho-mécanique et psychosystématique*. 1981.
35. JOSEFSON, EVA-KARIN, *La vision citadine et sociale dans l'œuvre d'Emile Verhaeren*. 1982.
36. WIJK, MARGARETH, *Guillaume Apollinaire et l'esprit nouveau*. 1982.
37. HEED, SVEN-ÅKE, *Le coco du dada. Victor ou les Enfants au pouvoir de Roger Vitrac : texte et représentation*. 1983.
38. ORFALI, INGRID, *Fiction érogène à partir de Klossowski*. 1983.
39. SANDQVIST, SVEN, *Notes textuelles sur le Roman de Tristan de Béroul*. 1984.

ÉD. LARS LINDVALL

40. BORNÄS, GÖRAN, *Ordre alphabétique et classement méthodique du lexique. Étude de quelques dictionnaires d'apprentissage français*. 1986.
41. LARSSON, BJÖRN, *La réception des Mandarins. Le roman de Simone de Beauvoir face à la critique littéraire en France*. 1988.
42. SANDQVIST, SVEN, *Le Dyalogue saint Gregore. Les Dialogues de saint Grégoire le Grand traduits en vers français à rimes léonines par un Normand anonyme du XIVe siècle. Édition avec introduction, notes et glossaire. 2 vol.* 1989.
43. SANDQVIST, OLLE, *La Vie saint Gregore. Poème normand du XIVe siècle, publié avec introduction, notes et glossaire*. 1989.
44. ANGELFORS, CHRISTINA, *La Double Conscience. La prise de conscience féminine chez Colette, Simone de Beauvoir et Marie Cardinal*. 1989.
45. *Actes du Xe Congrès des Romanistes Scandinaves, Lund, 10-14 août 1987, édités par LARS LINDVALL*, 1990.

ÉD. SUZANNE SCHLYTER

46. SWAHN, SIGBRIT, *Balzac et le merveilleux. Étude du roman balzacien 1822-1832*. 1991.

47. ELGENIUS, BERNT, *Studio sull'uso delle congiunzioni concessive nell'italiano del Novecento*. 1991.
48. SANDQVIST, SVEN, *La Vie de saint Évroul. Poème normand du XIVe siècle*, publié avec introduction, notes et glossaire. 1992.
49. HERMERÉN, INGRID, *El uso de la forma en RA con valor no-subjunctivo en el español moderno*. 1992.
50. LARSSON, BJÖRN, *La place et le sens des adjectifs épithètes de valorisation positive*. 1994.
51. EKBLAD, SVEN, *Studi sui sottofondi strutturali nel Nome della rosa di Umberto Eco. Parte I. La Divina Commedia di Dante*. 1994.
52. ZETTERBERG, ANDERS, *Les propriétés des choses selon le Rosarius (B.N. f. fr. 12483)*. Édition revue et complétée par SVEN SANDQVIST. 1994.
53. EGERLAND, VERNER, *The Syntax of Past Participles. A Generative Study on Nonfinite Constructions in Ancient and Modern Italian*. 1996.
54. BENGTTSSON, ANDERS, *La Vie de sainte Bathilde. Quatre versions en prose des XIIIe et XVe siècles*, publiées avec introduction, notes et glossaire. 1996.
55. SANDQVIST, SVEN, *Le Bestiaire et le Lapidaire du Rosarius (B.N. f. fr. 12483)*. 1996.
56. JÖNSSON, NILS-OLOF, *La Vie de saint Germer et la Vie de saint Josse de Pierre de Beauvais. Deux poèmes du XIIIe siècle*, publiés avec introduction, notes et glossaire. 1997.
57. LARSSON, BJÖRN, *Le bon sens commun. Remarques sur le rôle de la (re)cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du sens*. 1997.
58. WIBERG, EVA, *Il riferimento temporale nel dialogo. Un confronto tra giovani bilingui italo-svedesi e giovani monolingui romani*. 1997.
59. SANDBERG, VESTA, *Temps et Traduction. Étude contrastive des temps de l'indicatif du français et du suédois*. 1997.
60. DITVALL, CORALIA, *Études sur la syntaxe et la sémantique de "tot" en roumain ancien et moderne*. 1997.
61. BARDEL, CAMILLA, *La negazione nell'italiano degli svedesi. Sequenze acquisizionali e influssi translinguistici*. 2000.
62. CARIBONI KILLANDER, CARLA, *De la théorie de la description à la description chez Julien Gracq*. 2000.
63. FORNÉ, ANNA, *La piratería textual. Un estudio hipertextual de Son vacas, somos puercos y El médico de los piratas de Carmen Boullosa*. 2001.

64. LENNARTSSON, VIVI-ANNE, *L'Effet-sincérité. L'Autobiographie littéraire vue à travers la critique journalistique. L'Exemple de La Force des choses de Simone de Beauvoir*. 2001.
65. MÖRTE ALLING, ANNIKA, *Le désir selon l'Autre. Étude du Rouge et le Noir et de la Chartreuse de Parme à la lumière du « désir triangulaire » de René Girard*. 2003.
66. JARLSBO, JEANA, *Écriture et altérité dans trois romans de J. M. G. Le Clézio : Désert, Onitsha et La quarantaine*. 2003.
67. GRANFELDT, JONAS, *L'Acquisition des catégories fonctionnelles. Étude comparative du développement du DP français chez des enfants et des apprenants adultes*. 2003.
68. WESTIN, EVA, *Le récit conversationnel en situation exolingue de français - Formes, types et fonctions*. 2003.
69. BÖRJESSON, ANNE, *La syntaxe de seul et seulement*. 2004.
70. WILHELMI, JUAN – ENKVIST, INGER, *Literatura y Compromiso*. Serie de estudios hispánicos. 2004.

ÉD. INGER ENKVIST, BJÖRN LARSSON, SUZANNE SCHLYTER

71. BERNARDINI, PETRA, *L'italiano come prima e seconda (madre)lingua*. Indagine longitudinale sullo sviluppo del DP. 2004.
72. ÁLVAREZ SALAMANCA, MARÍA DEL PILAR, *De Sobremesa, 1887–1896. José Asunción Silva: El poeta novelista*. 2004.
73. CONWAY, ÅSA, *Le paragraphe oral en français L1, en suédois L1 et en français L2. Étude syntaxique, prosodique et discursive*. 2005.
74. JABET, MARITA, *L'omission de l'article et du pronom sujet dans le français abidjanais*. 2005.
75. BOZIER, CHRISTINE, *La sollicitation dans l'interaction exolingue en français*. 2005.
76. WIKMAN, CHRISTINE, *L'immagine pubblicitaria dell'olio d'oliva, della pasta e del caffè. Uno studio comparativo sulla ricezione*. 2005.
77. ENKVIST, INGER – IZQUIERDO, JOSÉ MARÍA (ed), *Aprnder a pensar. Simposio internacional en la Universidad de Lund 2005*. 2006.
78. GUNNARSSON, CECILIA, *Fluidité, complexité et morphosyntaxe dans la production écrite en FLE*. 2006.
79. DAICIU, VIOLETA, *Enjeux idéologiques dans Le Conte du Graal de Chrétien de Troyes*. 2007.

80. JOHANSSON, INGELA, *El personaje femenino de la novela indigenista*. 2008.
81. BACQUIN, MARI, Theseus de Cologne, *édition partielle d'une chanson de geste du XIVe siècle*. 2008.
82. LUTAS, LIVIU, *Biblique des derniers gestes de Patrick Chamoiseau : Fantastique et histoire*. 2008.
83. LEON-VEGAS, CAROLINA, *Ausencia, prohibición y carencia. Estudio de los personajes masculinos y el deseo frustrado en tres obras de García Lorca*. 2008.
84. ÅGREN, MALIN, *À la recherche de la morphologie silencieuse : sur le développement du pluriel en français L2 écrit*. 2008.
85. BERNARDINI, PETRA, EGERLAND, VERNER & GRANFELDT, JONAS, (éds.) *Mélanges plurilingues offerts à Suzanne Schlyter à l'occasion de son 65<sup>ème</sup> anniversaire*. 2009.
86. JONSSON, PETTER, *Tres lecturas de las novelas de Mario Vargas Llosa. Interpretación psicoanalítica de la producción novelesca de un autor*. 2009.
87. THOMAS, ANITA, *Les débutants parlent-ils à l'infinitif? Influence de l'input sur la production des verbes par des apprenants adultes du français*. 2009.
88. WIJK, MARGARETH, *Lecture ou confiture. Parcours panoramique de l'éducation des femmes dans la littérature française*. 2010.
89. HOLMLANDER, DISA, *Estrategias de atenuación en español L1 y L2. Estudio contrastivo en hablantes españoles y suecos*. 2011.

ÉD. VERNER EGERLAND, INGER ENKVIST, JONAS GRANFELDT, BJÖRN LARSSON, EVA WIBERG

90. PERSSON, RASMUS, *Ressources linguistiques pour la gestion de l'intersubjectivité dans la parole en interaction. Analyses conversationnelles et phonétiques*. 2014. (Thèse de doctorat/ Doktorsavhandling)
91. GUGLIELMI, RICCARDO, *Loco ubi dicitur...La toponomastica di Vallebona e dintorni. Un territorio di confine tra Liguria e Provenza*. 2014. (Tesi di dottorato/ Doktorsavhandling)
92. SPLENDIDO, FRIDA, *Le développement d'aspects phonético-phonologiques du français chez des enfants bilingues simultanés et successifs. Le VOT et la liaison dans une étude de cas multiples*. 2014. (Thèse de doctorat/ Doktorsavhandling)
93. HÅKANSSON, SANDRA, *La lectura extensiva en la enseñanza de español como lengua extranjera*. 2014. (Tesis de filosofie licentiat / Licentiatavhandling)

94. CEA, MARCELO, *Un modelo cognitivo para la enseñanza del subjuntivo*. 2014. (Tesis de *filosofie licentiat* / Licentiatavhandling)
95. CAROLSSON GODOLAKIS, HENRIETTA, *Las tecnologías de información y comunicación en las clases de español como lengua extranjera. Un estudio comparativo del efecto de un uso limitado o frecuente del ordenador en las competencias lingüísticas de estudiantes suecos de español de nivel B1*. 2014. (Tesis de *filosofie licentiat* / Licentiatavhandling)
96. LÓPEZ SERRANO, FERNANDO, *La enseñanza del pretérito indefinido y el imperfecto españoles en ELE: Un modelo didáctico para el bachillerato sueco*. 2014. (Tesis de *filosofie licentiat* / Licentiatavhandling)
97. PONNERT, ANNA, *La enseñanza del español en Suecia. Enfoques y métodos empleados por cinco profesores*. 2014. (Tesis de *filosofie licentiat* / Licentiatavhandling)
98. ROCHER HAHLIN, CÉLINE, *Motivation pour apprendre une langue étrangère – une question de visualisation? Les effets de trois activités en cours de français sur la motivation d'élèves suédois*. 2014. (Thèse de *filosofie licentiat* / Licentiatavhandling)
99. DE FELIPE, PEDRO & LÓPEZ SERRANO, FERNANDO (Ed.), *Homenaje a Inger Enkvist. Colección de artículos en honor a su carrera*. 2014. (Festskrift / Miscelánea)
100. SMIDFELT, LINDA, *Il processo delle inferenze lessicali in italiano L3: il ruolo delle lingue apprese in precedenza e altre strategie di comprensione*. 2015. (Tesi di *filosofie licentiat* / Licentiatavhandling)
101. BENGTTSSON, NINA, *L'analyse de la description en conversation. Pour une interface textuelle-conversationnelle*. 2015. (Thèse de doctorat/Doktorsavhandling)
102. COLONNA DAHLMAN, ROBERTA, *Studies on Factivity, Complementation, and Propositional Attitudes*. 2015. (Tesi di dottorato / Doktorsavhandling)
103. VÁZQUEZ, ANTONIO, *Dificultades en el uso de los tiempos del pasado imperfecto/indefinido con verbos estativos y de logro por estudiantes suecos de español como lengua extranjera con nivel A2, B1 y B2*. 2016. (Tesis de doctorado por la Universidad Antonio de Nebrija/Doktorsavhandling vid Universidad Antonio de Nebrija)
104. TOPCZEWSKA, ANNA, *Sin título. Operaciones de lo visual en 2666 de Roberto Bolaño*. (Tesis de doctorado / Doktorsavhandling)
105. BACQUIN, MARI, *Le Théséus de Cologne de Jean Servion – un cri au secours*. 2017. (Monographie)
106. DE FELIPE, PEDRO, *40 años de investigación académica sobre las novelas de Mario Vargas Llosa. Análisis meta-crítico y metodológico de tesis doctorales escritas en los Estados Unidos (1970-2010)*. 2017. (Tesis de doctorado /Doktorsavhandling)

107. WAHLSTRÖM, VICTOR, *Los enigmas de Alejo Carpentier. La presencia oculta de un trauma familiar*. 2018. (Tesis de doctorado / Doktorsavhandling)

ÉD. VERNER EGERLAND, JONAS GRANFELDT, BJÖRN LARSSON

108. SMIDFELT, LINDA, *Studies on lexical inferencing and intercomprehension of Italian as a foreign language in a Swedish setting*. 2019. (Tesi di dottorato / Doktorsavhandling)

109. ROCHER HAHLIN, CÉLINE, *La motivation et le concept de soi – Regards croisés de l'élève et de l'enseignant de français langue étrangère en Suède*. 2020. (Thèse de doctorat / Doktoravhandling)

110. GARGIULO, CHIARA, *Studies on L1 Attrition and Prosody in Pronominal Anaphora Resolution*. 2020. (Tesi di dottorato / Doktorsavhandling)

111. BACQUIN, MARI, BERNARDINI, PETRA, EGERLAND, VERNER & GRANFELDT, JONAS (éds.), *Écrits sur les langues romanes à la mémoire d'Alf Lombard*. 2020.





« Un français transformé en suédois ». Voilà comment Alf Lombard se décrivait lui-même. Il est né à Paris, son père était français et sa mère était suédoise. Il manifestait un intérêt global pour les langues romanes, mais à part le français et l'italien, c'est surtout le roumain qui était son domaine préféré. Les articles sur le français, l'italien et le roumain dans ce volume reflètent ses intérêts et activités linguistiques.

Extrait de la préface par Ingmar Söhrman



**LUND**  
UNIVERSITY

ÉTUDES ROMANES DE LUND  
Centre for Languages and Literature  
ISBN 978-91-88899-17-0  
ISSN 0347-0822

